Oeuvres
de
Walter Scott

t. I

Le lai du dernier
ménestrel

Rokbey Le Lord
des Iles
1838

RECUEIL DES LOIS

ET

ACTES GÉNÉRAUX DU GOUVERNEMENT

EN VIGUEUR

DANS LE ROYAUME DES PAYS-BAS,

EN HOLLANDAIS, AVEC LE TEXTE FRANÇAIS EN REGARD.

PRIX TOTAL DE CET OUVRAGE.

La première série, 9 vol. in-8°, à 2 florins le vol.	18	00
Dictionnaire de cette première série, vol. in-8°, de 750 pages.	4	00
La seconde série, 9 vol. in-8° à 2 fl.	18	00
Table chronologique de cette série.	1	00
La troisième série formant jusqu'à ce jour 19 vol. in-8°, à 2 fl. 36	44	84
Table chronologique des 12 prem. vol. de cette 3e série	1	00

La première série, formant 9 vol. in-8°, contient les lois et actes généraux du gouvernement français encore en vigueur dans le royaume des Pays-Bas, et publiés depuis le 10 juillet 1794 jusqu'au 1er février 1814. Le prix de chaque vol. est 2 fl.

Cette première série est augmentée d'un Dictionnaire raisonné, dans lequel toutes les dispositions des lois, décrets et arrêtés relatifs à chaque matière, sont indiqués avec ordre et succinctement analysés. Le prix est de 4 fl.

La seconde série se compose du même nombre de volumes que la première, et se vend au même prix.

Outre un supplément formé de tous les arrêtés et dispositions administratives d'un intérêt général, qui n'auraient pas été promulgués par la voie du *Journal officiel*, cette seconde série, qui s'étend du 1er février 1814 au 1er juillet 1820, renferme aussi une Table chronologique des lois et actes généraux du gouvernement actuel des Pays-Bas. Cette Table est indispensable, en ce qu'elle évite les recherches, et qu'elle réunit par ordre de dates les intitulés succincts des lois et arrêtés contenus dans la deuxième série. Prix de cette table : 1 fl.

Le prix de la troisième série, formant déjà 19 volumes, est de 2 fl. 36 cents le volume; elle contient, en entier, les lois et actes généraux publiés depuis la fin de la session des États-Généraux de 1819; il s'y trouve un supplément comme à la série précédente. Nous avons réuni tout le Code de Commerce dans le tome XIV; cette disposition est très-avantageuse au lecteur.

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT.

LE LAI DU DERNIER MÉNESTREL,
ROKEBY, LE LORD DES ILES.





LE LAI DU DERNIER MÉNESTREL,

ROKEBY,

LE LORD DES ILES,

Par Walter Scott.

TRADUCTION DE M. ALBERT MONTÉMONT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LA DERNIÈRE PUBLIÉE A ÉDIMBOURG.



PARIS,

MÉNARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SORBONNE, 3.

—

1838.

LE LAI

DU

DERNIER MÉNESTREL.

POÈME EN SIX CHANTS.

> Dum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, judice, digna Lini

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le poème que l'on offre ici au public est destiné à faire connaître les coutumes et les mœurs qui régnaient anciennement sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse. Les habitants, menant une vie moitié pastorale, moitié guerrière, et alliant des habitudes de pillage continuel à un esprit grossier de chevalerie, se trouvaient souvent engagés dans des scènes animées, susceptibles au plus haut point des ornements de la poésie. Comme la peinture des localités et des mœurs était plus l'objet que l'auteur avait en vue qu'une narration suivie et régulière, on a adopté la disposition des anciens romans en vers, qui offre plus de latitude sous ce rapport que ne le comporterait la dignité d'un poème régulier. Ce même arrangement présentait d'autres facilités, en raison de ce qu'il permet un changement accidentel du mètre, qui autorise jusqu'à un certain point la substitution d'un autre rhythme. De plus, le merveilleux emprunté aux croyances populaires eût semblé puéril dans un poème qui n'eût pas été ramené aux formes qui caractérisaient l'ancienne ballade ou roman en vers dans l'enfance de l'art.

Par cette raison, le récit du poème a été placé dans la bouche d'un ancien ménestrel, le dernier qui fût resté de sa profession, et qui, étant supposé avoir survécu à la révolution, pouvait avoir participé aux progrès de la poésie moderne, sans perdre la simplicité de ses premiers modèles. La date des faits mêmes qu'il rapporte est fixée vers le milieu du seizième siècle, époque où florissaient réellement la plupart des personnages du poème. Le temps qu'embrasse l'action est de trois nuits et de trois jours.

INTRODUCTION

La route était longue, le vent était froid, le ménestrel était infirme et vieux; ses joues flétries et ses cheveux blancs semblaient avoir connu de meilleurs jours; sa harpe, seule joie qui lui restât au monde, était portée par un orphelin. On voyait en lui le dernier des bardes qui eussent chanté la chevalerie, telle qu'elle existait sur les frontières. Car hélas! leur temps était passé, la mort avait éteint les voix mélodieuses de tous ses compagnons, et lui, négligé et opprimé, désirait trouver bientôt près d'eux la tombe et le repos. Il n'était plus le temps où, monté sur un généreux palefroi, aussi gai que l'alouette au retour animé du matin, il faisait retentir les airs de ses joyeux refrains; ils avaient fui sans retour ces jours où, accueilli et placé avec honneur dans la salle du festin, il charmait les oreilles des barons et des nobles dames aux accents improvisés de son lai; les temps étaient changés; les anciennes mœurs avaient disparu; un étranger était assis sur le trône des Stuarts; les fanatiques de ce siècle de fer regardaient son art innocent comme un crime. Errant maintenant, pauvre et méprisé, il tendait la main de porte en porte, et faisait entendre, pour capter l'oreille d'un paysan, cette harpe dont un roi avait chéri les accords.

Il passait près du lieu où la tour majestueuse de Newark s'élève au milieu des bouleaux qui ombragent l'Yarrow : le ménestrel s'arrêta pour regarder d'un œil de convoitise. Nulle demeure plus humble ne s'offrait à ses regards dans le voisinage. Enfin, d'un pas timide, il se hasarda à franchir la voûte du portail, dont la lourde grille et l'énorme barre avaient souvent refoulé les flots des escadrons ennemis, mais n'avaient jamais opposé leur barrière

de fer au malheur et à l'indigence. La duchesse[1] remarqua sa démarche fatiguée, son air craintif et sa figure vénérable, et ordonna à son page de recommander à ses gens d'avoir soin du vieillard : car elle avait connu l'adversité, quoique née dans un si haut rang, dans tout l'éclat du pouvoir ; et, comblée de la beauté, elle avait eu à pleurer sur la tombe ensanglantée de Monmouth.

Lorsqu'une main secourable eut pourvu aux besoins du vieillard, et qu'il se trouva satisfait, son orgueil de ménestrel commença à se montrer, et il se mit à parler avec volubilité du bon comte François[2], mort, et depuis long-temps dans un monde meilleur, et du comte Walter[3], que Dieu donnât la paix à son âme! Jamais un plus brave champion n'avait paru sur le champ de bataille ; et avec toutes les nombreuses histoires qu'il savait sur les guerriers du nom de Buccleuch , si la noble duchesse daignait prêter l'oreille aux accords d'un vieillard, quoique ses doigts n'eussent plus la souplesse de la jeunesse , et que sa voix se fût affaiblie , il pensait, à vrai dire, que, si elle aimait à entendre la harpe, il serait encore en état de s'accompagner devant elle.

Son humble requête lui fut bientôt accordée, et le vieux ménestrel fut admis en présence de celle qui lui accordait l'hospitalité. Mais lorsqu'il eut été introduit dans l'appartement somptueux où elle se tenait avec toutes les dames de sa maison, peut-être eût-il voulu avoir éprouvé un refus; car, dès qu'il essaya d'accorder sa harpe, sa main tremblante se trouva avoir perdu l'aisance qui caractérise l'assurance de plaire ; des scènes de joie et de tristesse depuis long-temps oubliées vinrent se croiser et s'embarrasser dans son cerveau affaibli par l'âge. — Ses efforts

1 Anne, duchesse de Buccleuch et de Monmouth, représentant les anciens seigneurs de Buccleuch, et veuve de l'infortuné Jacques, duc de Monmouth, qui eut la tête tranchée en 1685. (*Note anglaise.*)

2 François Scott, comte de Buccleuch, père de la duchesse. (*Note anglaise.*)

3 Walter, comte de Buccleuch, grand-père de la duchesse et celèbre guerrier. (*Note anglaise.*)

furent vains. La duchesse, compatissant à sa peine, loua la beauté des sons de l'instrument, l'encouragea et lui donna le temps de se remettre jusqu'à ce que les tons brillants de toutes les cordes se mariassent dans des accords harmonieux. Alors il dit qu'il voudrait bien pouvoir se rappeler un vieux lai qu'il croyait ne plus devoir chanter jamais. Il n'avait point été composé pour les oreilles grossières des villageois, mais pour de nobles dames et de puissants barons ; il l'avait chanté devant le roi Charles-le-Bon, lorsqu'il tenait sa cour à Holy-Rood ; il eût beaucoup désiré, mais il craignait d'essayer ce chant oublié depuis long-temps. Ses doigts erraient sur les cordes, en tiraient des accords confus et incertains, et il secouait à plusieurs reprises sa tête blanchie. Mais lorsqu'il eut saisi la mesure entraînante, le vieillard releva son front où brillait un sourire de contentement, et ses yeux éteints s'animèrent de tout l'enthousiasme du poète. Sa main vola sur les cordes en variant la mélodie des sons dans des accords alternativement doux ou énergiques : le présent, l'avenir, ses peines, ses besoins, tout fut oublié; et la timidité qui paralyse le talent et les glaces de l'âge, rien ne résista à l'action entraînante de l'harmonie; chaque lacune que présentait une mémoire infidèle était remplie par la verve échauffée du poète; et tandis que sa harpe résonnait en l'accompagnant sous ses doigts, ainsi chantait le DERNIER DES MÉNESTRELS.

LE LAI

DU

DERNIER MÉNESTREL.

CHANT PREMIER.

I.

Le banquet était terminé dans la forteresse de Branksome (1), et la dame de Buccleuch s'était rendue dans son cabinet secret; son cabinet gardé par des caractères et des paroles magiques, terribles à entendre, terribles à prononcer.... Jésus, Marie, protégez-nous! nulle âme vivante, qu'elle seule, n'avait osé franchir la pierre qui en formait le seuil.

II.

Les tables avaient été enlevées : tout était rentré dans le repos; les chevaliers, les pages et les écuyers attachés au service de la noble dame, erraient encore dans la vaste salle ou se groupaient autour d'un grand feu. Les chiens, las d'avoir couru le cerf, étaient étendus sur le jonc qui couvrait le plancher, et se fatiguaient en rêve à suivre la chasse dans la forêt depuis la pierre du Téviot jusqu'aux marais d'Eskdale.

III.

Vingt-neuf chevaliers de renom avaient leurs boucliers suspendus dans la grande salle de Branksome (2). Vingt-neuf écuyers éprouvés étaient chargés de leur ramener leurs coursiers du clos

à l'écurie. Vingt-neuf varlets d'une haute stature étaient à leurs ordres, et les servaient tous avec respect. C'étaient tous des chevaliers d'un courage dévoué, et attachés par les liens du sang au brave Buccleuch.

IV.

Dix d'entr'eux étaient couverts d'acier de la tête aux pieds, avec l'épée au côté et les talons armés de leurs larges éperons. Ils ne déposaient ni jour ni nuit leur brillante armure; ils dormaient le corset lacé; leur froid et rude bouclier leur servait d'oreiller; ils découpaient à table, la main armée d'un gantelet, et buvaient à travers la visière de leur casque.

V.

Dix écuyers, dix varlets, revêtus de cottes de mailles, attendaient, prêts à obéir au premier signal, les ordres desdits chevaliers de garde; trente coursiers pleins de feu et de souplesse restaient sellés nuit et jour dans l'écurie, très-certainement bardés d'acier, et portant à l'arçon une branche de jedwood (3); cent autres mangeaient en liberté au râtelier. Telle était la coutume du manoir de Branksome.

VI.

Pourquoi ces coursiers prêts et harnachés? Pourquoi ces guerriers armés pendant la nuit, et sur le qui vive? Ils sont sur le qui vive pour écouter les aboiements du limier, pour entendre les sons de guerre du cor, pour voir approcher la bannière rouge des Saint George, pour observer les feux des signaux de nuit; ils se tiennent sur leurs gardes contre les forces et les surprises de leurs ennemis du Sud, de peur que les troupes de Scroop, d'Howard ou de Percy fassent une sortie de Warkworth, de Naworth ou de la joyeuse Carlisle contre les tours superbes de Branksome (4).

VII.

Telle est la coutume du manoir de Branksome. Plus d'un vaillant chevalier le protége; mais qu'est devenu celui qui fut leur chef à tous? Son épée se rouille pendue à la muraille près de sa lance brisée. Les bardes rediront long-temps comment tomba le brave comte Walter (5)! Lorsque les habitants épouvantés fuyaient au loin les fureurs de la guerre qui désolait les frontières, lorsque les rues du superbe Dunedin[1] virent briller les lances et les coutelas teints de sang, qu'elles retentirent des cris sinistres du Slogan[2], alors tomba sous le fer de ses meurtriers le chef du clan de Branksome.

VIII.

La piété peut-elle arrêter les discordes ou guérir les plaies envenimées d'une haine mortelle? La charité chrétienne, le patriotisme peuvent-ils mettre un terme à leurs funestes effets? Non! ce fut en vain que les deux partis se rendirent réciproquement en pèlerinage (6) à tous les autels que recommandait la vénération des fidèles; ce fut en vain qu'ils implorèrent la miséricorde divine en faveur des chefs dont le sang avait rougi leurs propres coutelas: tant que Cessford reconnaîtra l'autorité des Car (7); tant qu'Ettrick se fera honneur d'être gouverné par celle des Scott, jamais, non jamais ne seront oubliés et le meurtre des chefs, et les dissensions invétérées, et le carnage des guerres féodales.

IX.

Les intrépides guerriers de la forêt d'Ettrick suivirent consternés le convoi de lord Walter. Les jeunes filles et les femmes du vieux Téviot couvrirent de fleurs et de larmes le brancard funèbre;

1 Édimbourg. Voir l'explication de *Dun Edin* dans les notes de Marmion. A. M.
2 Cri de guerre ou mot de ralliement d'un clan des frontières. A. M.

mais la dame de Branksome ne répandit ni larmes ni fleurs sur le cercueil sanglant de son époux! La vengeance, s'inspirant de la vue de ses restes inanimés, faisait taire tout autre sentiment plus doux; sa fierté hautaine refoula des larmes qui l'eussent humiliée, jusqu'à l'instant où entouré de son clan en deuil, sur les genoux de sa nourrice, son fils bégaya ces mots : « Si je deviens jamais homme, la mort de mon père sera vengée! » Alors les pleurs d'une mère se firent jour, et inondèrent le visage animé de l'enfant.

X.

Laissant flotter en désordre et ses vêtements et l'or de ses blonds cheveux, Marguerite, penchée sur le corps mutilé de son père, versait des larmes de désespoir. Mais la douleur filiale ne faisait pas seule couler ces larmes amères : les angoisses d'un amour plus que jamais sans espoir y mêlait les leurs, sans qu'elle osât chercher dans l'œil indigné de sa mère un regard de sympathie. Son amant avait pris les armes avec les Car contre le clan de son père, lorsque les eaux de Mathouse-Burn arrivèrent jusqu'à Melrose teintes de leur sang, et elle n'ignorait pas que sa mère, dont elle redoutait le courroux, préférât la voir sur son lit de mort plutôt qu'à la voir mariée à lord Cranstoun (8).

XI.

La comtesse descendait d'une noble race; son père, fameux par son savoir, appartenait à la famille des Béthune (9), originaire de Picardie : il avait appris l'art que nul ne peut se permettre de nommer à Padoue (10), ville située bien au-delà des mers. On disait que, par les secours mystérieux de la magie, il avait changé sa forme naturelle : car, lorsqu'absorbé dans ses recherches studieuses, il se promenait de long en large sous les cloîtres de Saint-André, son corps ne traçait aucune ombre sur la muraille éclairée par le soleil (11)!

XII.

Il avait enseigné, comme le racontent les bardes, les secrets de son art à cette noble dame, en sorte qu'elle pouvait commander aux esprits invisibles de l'air (12). Assise maintenant en son cabinet mystérieux, situé dans la tour de l'Ouest de l'ancien lord David, elle prête l'oreille à des sons lugubres qui se font entendre autour des tourelles, dont la masse recouvre les antiques créneaux. Est-ce le mugissement des flots du Téviot qui viennent se briser avec furie contre les bords escarpés du rivage? est-ce le vent qui agite la cime des chênes? est-ce l'écho des rochers? quel peut-il être ce son lugubre qui mugit autour des antiques tourelles de Branksome?

XIII.

A ces sons tristes et plaintifs répondent les aboiements et les hurlements des chiens de garde, et du haut des tourelles le hibou étonné fait entendre ses cris sinistres. Dans la grande salle, écuyers et chevaliers jurent qu'un orage est près d'éclater, et regardent le ciel pour voir quelle nuit il fait; mais la nuit est calme et le ciel est pur.

XIV.

Mais la dame de Branksome ne les confondait ni avec le mugissement des flots du Téviot se brisant contre les flancs de la montagne, ni avec le murmure des chênes agités par le vent, ni avec le morne écho des rochers, ni avec la voix de la tempête près d'éclater. C'était l'Esprit des eaux qui s'adressait en ces termes à l'Esprit de la montagne.

XV.

L'ESPRIT DES EAUX.

« Dors-tu, frère? »

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE.

« Non, frère... Les rayons de la lune se jouent sur mes collines depuis le Craig-Cross jusqu'au Skelf-Hill-Pen. Près de chaque ruisseau, dans chaque vallée, les sylphes joyeux, dansant la moresque au son d'une musique aérienne, et décrivant sur la bruyère en fleurs leurs rondes d'émeraude, sautent gaiement et lestement. Remarque leurs pieds légers, écoute leur douce musique! »

XVI.

L'ESPRIT DES EAUX.

« Les pleurs d'une jeune fille captive se mêlent au cristal souillé de mes flots; Marguerite de Branksome, accablée de douleur, se lamente aux pâles rayons de la lune. Dis-moi, toi qui peux lire dans les astres, quand finiront ces dissensions féodales! quel sera le sort de la jeune fille? quel est l'époux qui lui est réservé? »

XVII.

L'ESPRIT DE LA MONTAGNE.

» Le chariot d'Arthur poursuit sa course lente autour du pôle dans une obscurité complète; la petite Ourse s'obscurcit et prend un aspect rembruni; le baudrier tacheté d'Orion s'aperçoit à peine; toutes les planètes éloignées et jetant une faible lueur ne percent que difficilement l'obscurité qui les environne; je déchiffre avec peine leurs décrets solennels! Mais je n'y lis aucune influence favorable jusqu'à ce que l'orgueil soit dompté et l'amour libre. »

XVIII.

Les voix surnaturelles cessèrent de parler, et les sons lugubres ne s'entendirent plus: ils expirèrent sur le sein de l'onde et sur le flanc de la montagne. Mais ils surnageaient encore dans l'air au-

tour des murs de la tour de lord David ; car ils retentissaient dans la retraite mystérieuse et aux oreilles de la dame de Branksome. Elle redressa sa tête superbe, l'orgueil fit battre son cœur avec violence, et vos montagnes s'abaisseront et vos flots en atteindront le sommet avant que Marguerite soit l'épouse de notre ennemi !....

XIX.

Elle se rendit dans la vaste salle où se trouvaient tous ses braves guerriers, et où son fils, dans sa joie bruyante, se livrait parmi eux aux jeux de son âge. L'enfant, jouant au soldat, ou *moss-trooper* (13), et prenant pour coursier le bois d'une lance, galopait gaiement tout autour de la salle, en imitant le ton et les manières d'un maraudeur en pays ennemi. Les vieux chevaliers eux-mêmes, blanchis sous le harnais, partageaient ses jeux et ses folies, quoique leurs cœurs, d'une trempe sévère, fussent aussi endurcis que l'acier qui les couvrait ; car ces guerriers aux cheveux blancs prédisaient que dans les guerres futures l'héroïque enfant abaisserait l'orgueil de la licorne (14) et rehausserait la gloire du croissant et de l'étoile [1].

XX.

Sa mère oublia un instant l'important dessein qui l'avait amenée... un seul instant... elle le considéra avec l'œil complaisant d'une mère, en s'arrêtant à l'entrée de la porte cintrée ; ensuite, parmi cette troupe de guerriers armés, elle appela William de Deloraine (15).

XXI.

C'était un franc maraudeur écossais, aussi rompu au métier qu'aucun qui eût jamais croisé la lance sur les frontières : dans les sables de la Solway, à travers les lichens de Tarrass, il connais-

1 Allusion aux armes des Scott et des Car. A. M.

sait, les yeux bandés, le sentier qu'il devait suivre. Par ses ruses et ses détours, en franchissant des précipices effroyables, il avait plus d'une fois mis en défaut les meilleurs limiers de Percy (16); il n'y avait pas un gué dans l'Eske ou le Liddel qu'il ne fût en état de traverser l'un après l'autre; peu lui importait le temps, ou les saisons dans les neiges de décembre, ou dans les chaleurs de juillet par une nuit obscure, ou aux premiers rayons du jour : jamais un courage plus ferme, un bras plus vigoureux ne ramenèrent leur proie des villages dévastés du Cumberland. Cinq fois il avait été proscrit et par le roi d'Angleterre et par la reine d'Écosse.

XXII.

« Sir William de Deloraine, toi sur qui je puis toujours compter dans l'occasion, prends dans les écuries le coursier le plus agile, n'épargne point l'éperon et ne mets pied à terre que lorsque tu seras arrivé sur les bords riants de la Tweed et dans les murs sacrés de l'abbaye de Melrose. Demande le moine de l'aile de Sainte-Marie, salue-le affectueusement de ma part; dis-lui que l'heure marquée est venue, et que, cette nuit, il doit veiller avec toi pour obtenir les trésors de la tombe : car ce sera la nuit de saint Michel, et quoique les astres soient obscurcis, la lune est cependant brillante; et la croix d'un rouge de sang indiquera le tombeau du mort redouté. »

XXIII.

« Garde avec soin ce qu'il te donnera; ne t'arrête pour prendre ni nourriture ni repos; que ce soit un rouleau de parchemin ou un livre, chevalier, garde-toi d'y jeter les yeux; si tu le lis, tu es perdu! Mieux vaudrait pour toi que tu n'eusses jamais vu le jour. »

XXIV.

« Oh! mon coursier gris pommelé, qui boit l'onde claire du

Téviot, fera prompte diligence! dit le vieux guerrier. Avant le point du jour je serai de retour en ces lieux, et votre message ne pouvait tomber en meilleures mains que dans les miennes, noble dame : il me serait impossible de déchiffrer une ligne, ni même une lettre, fût-ce pour lire mon *miserere* à Hairibee[1]. »

XXV.

En un instant il fut en selle, descendit la pente rapide qui conduisait au château, dépassa les ouvrages extérieurs, et gagna les bords du Téviot. Il prit le sentier boisé qui se dirigeait vers l'Est, et où les coudriers balançaient leurs rameaux verts sur son casque, passa près de la tour de Goldiland, et traversa le rivage du vieux Borthwick, où les flots venaient se briser en mugissant. Il aperçut dans l'obscurité le tertre du Moat-Hill (17), autour duquel rôdaient encore les ombres des anciens Druides. Dans Hawick brillaient un grand nombre de lumières, qui se perdirent bientôt derrière lui; et bientôt son coursier rapide passa sous la tour de Hazeldean (18).

XXVI.

Les pas du cheval retentissant sur le sol frappèrent l'oreille des sentinelles. « Holà! arrête, courrier des ténèbres. » — « Branksome! » répondit le chevalier, et il laissa derrière lui cette tour amie. Il quitta alors le cours du Téviot, et, guidé par le bruit du ruisseau, il monta la côte qui se dirigeait au Nord, et gagna les marécages de Horsliehill. Sur la gauche s'étendait devant lui, à plusieurs milles, la voie romaine[2].

1 Emplacement où l'on exécutait les maraudeurs des frontières à Carlisle. Anciennement on faisait lire le commencement du psaume *Miserere mei* aux criminels qui réclamaient le privilége du clergé. A. M.

2 Ancienne chaussée romaine, traversant une partie du Roxburghshire. A. M.

XXVII.

Il ralentit alors un instant sa course, laissa souffler un peu son coursier haletant, arrangea sa sangle et la courroie de son corselet, et fit jouer son sabre dans le fourreau. Les rayons de la lune frappaient sur le sommet du Mintocrags (19), au lieu où Barnhil tailla son lit dans la pierre, reposant sa tête proscrite sur le roc où le faucon établit son nid suspendu dans les airs, au milieu des pics escarpés d'où son œil d'aigle pouvait épier les mouvements de sa proie à plusieurs lieues au loin. Ces rochers, dont l'écho double, en la transmettant, la terreur qu'inspirent les sons rauques du cor du brigand, retentiront, bien des années après, des doux accents du chalumeau dorien, lorsqu'un berger, dans ses chants mélancoliques, redira aux timides habitants du bocage que l'ambition ne guérit pas l'amour !

XXVIII.

Sans rencontrer d'agresseur, Deloraine passa de là sur le beau domaine du vieux Riddel (20), où l'Aill, s'étant débarrassé des montagnes, roule avec fracas en descendant des lacs ses vagues surmontées d'une écume jaunâtre, comme la fauve crinière d'un coursier indomptable. Mais l'intrépide maraudeur n'en est point effrayé; nul torrent, quelque large, quelque profond qu'il soit, ne saurait arrêter sa marche.

XXIX.

Au premier élan, le cheval s'y enfonça profondément, et la vague, partagée en deux, vint se rejoindre au dessus du pommeau de la selle ; à peine, je pense, la moitié du cou du belliqueux coursier s'élevait au dessus des flots écumeux ; car il était bardé de fer depuis le poitrail jusqu'à la queue, et le cavalier était complétement armé et recouvert d'une cotte de mailles. Ja-

mais homme ni cheval plus pesamment chargés ne luttèrent dans les ombres de la nuit contre le cours rapide d'un torrent. L'onde, volant en écume, jaillit jusque sur le panache du guerrier : néanmoins, grâce à son courage et à la protection de la Vierge, il atteignit à la fin la rive opposée.

XXX.

Le chevalier gagna alors Bowden-Moor, et secoua tristement la tête en jetant un regard sur les hauteurs d'Halidon ; car à l'instant s'offrit à sa pensée le carnage (21) sanglant de cette funeste journée où naquit la haine invétérée des Scott et des Car ; où, sous les yeux du roi Jacques, qui devait être la proie du vainqueur, Home et Douglas, combattant au premier rang, firent reculer le clan de Buccleuch jusqu'à ce qu'Elliot, dirigeant sa lance contre la poitrine du brave Cenford, la retirât fumante du sang de son noble adversaire.

XXXI.

Il pressa avec humeur les flancs de son coursier, et eut bientôt dépassé l'odieuse colline. Au dessous, sur les bords riants de la Tweed, apparaissait dans sa pâle splendeur l'antique Melrose (22). Les murs couverts de lichens de la sombre abbaye se montraient dans l'ombre comme un immense rocher noir. Lorsqu'il avait passé près d'Hawick, le couvre-feu était sonné; maintenant on chantait laudes au milieu de la nuit, dans l'église de Melrose. Les chants, portés sur l'aile capricieuse de la brise, s'élevaient ou s'abaissaient majestueusement, comme les accords irréguliers de cette harpe, dont les cordes magiques s'animent frappées par le seul souffle des vents. Mais, lorsqu'il arriva dans Melrose, tout était rentré dans le silence ; il établit convenablement son coursier dans une écurie, et se dirigea vers les murs solitaires du couvent.

Ici la harpe s'arrêta, et avec ses sons s'éteignirent l'enthousiasme et l'assurance du ménestrel : il s'inclina humblement jusqu'à terre, et jetant un regard timide sur les personnes qui l'entouraient, il semblait chercher à lire dans tous les yeux si son talent était goûté. Comptant peu sur les éloge sprésents, il parla de sa gloire passée et du tort que la vieillesse et ses longues courses avaient fait à sa main, à sa harpe.

La duchesse, ses charmantes filles et les aimables dames de sa suite, donnèrent l'une après l'autre les éloges convenables à ses chants : « sa main était assurée, sa voix était pure, et elles brûlaient d'impatience d'entendre le reste de son récit. » Ainsi encouragé, le vieillard, après avoir pris quelque repos, continua en ces termes.

CHANT SECOND.

I.

Si vous voulez vous faire une juste idée du magnifique aspect de Melrose, allez le visiter à la pâle clarté de la lune ; car le vif éclat des rayons du jour ne vient dorer ses ruines que pour y insulter en éclairant leurs masses grisâtres. Lorsque les anneaux brisés sont plongés dans les ténèbres de la nuit, et que chaque ogive réfléchit la lueur blanchâtre de la lune, dont les froids rayons versent des masses incertaines de lumière sur les ruines de la tour centrale; lorsque les arcs-boutans offrent alternativement à l'œil les teintes de l'ébène et de l'ivoire ; lorsque les rayons argentés de l'astre des nuits se jouent autour des statues des saints et des cartouches où sont gravées sur la pierre les sentences qui nous apprennent à bien vivre et à bien mourir (1); lorsqu'on entend dans le lointain le mugissement des flots de la Tweed, et sur la tombe des morts les cris sinistres du hibou, alors va, mais va seul, observer le monument en ruines, témoignage de la munificence de saint David (2); et, en regagnant ta demeure, affirme dans ton ravissement que jamais spectacle à la fois aussi beau et aussi mélancolique n'a frappé les regards de l'homme.

II.

Deloraine s'y arrêta peu : il ne s'embarrassait guère de ce magnifique tableau ! Avec le manche de son poignard il frappa à coups redoublés le solide guichet du couvent. Le portier accourut en hâte. « Qui frappe si fort et si tard ? » — « Je viens de Branksome, » dit le guerrier, et la porte s'ouvrit toute grande : car les

chefs de Branksome avaient pris les armes pour défendre les droits de l'abbaye de Melrose, et avaient doté ses autels de nombreux arpents de terres et de riches revenus pour le repos de leur âme. (3).

III.

L'intrépide Deloraine annonça le motif de sa visite : le portier inclina humblement la tête ; une torche à la main et pieds nus, il s'avança sans bruit sous le passage. Les pas retentissants du guerrier ébranlaient au loin les voûtes sonores des cloîtres ; enfin, il entra, en baissant son cimier élevé, dans la cellule du vieux prêtre et releva la visière de son casque pour saluer le moine de l'aile de Sainte-Marie.

IV.

« La dame de Branksome m'envoie pour vous complimenter ; elle dit que l'heure marquée par le sort est venue, et que je dois veiller cette nuit avec vous pour obtenir le trésor de la tombe. » Le moine se leva de dessus le tissu de crin qui lui servait de couche ; il se dressa avec peine sur ses membres raidis ; cent années avaient empreint la neige de leurs hivers sur le peu de cheveux qui lui restaient et sur sa barbe flottante.

V.

Il jeta sur le chevalier un regard étrange, et ouvrit de grands yeux bleus où brillait une expression terrible. « Oses-tu, téméraire guerrier, chercher à voir ce que le ciel et l'enfer voudraient également cacher ? Pendant soixante ans passés dans la pénitence, ma poitrine a été emprisonnée dans une ceinture de fer, je me suis soumis aux règles austères de la haire et de la discipline. Mes genoux ont usés le grès qui pave ma cellule, et cependant tout cela est trop peu pour expier le crime d'avoir connu ce que je n'aurais jamais dû connaître. Si tu es décidé à

passer toutes les années qui te restent à vivre dans des prières continuelles et une rude pénitence, suis-moi, audacieux guerrier. »

VI.

« Je ne ferai aucune pénitence, mon père : quant aux prières j'en sais à peine une, car j'ai rarement le temps de m'occuper de messes et d'oraisons, excepté pour réciter un *Ave Maria* lorsque j'entreprends quelque expédition sur la frontière (4). Je ne sais point d'autres prières : ainsi, dépêchez-vous d'expédier ma commission et de me renvoyer. »

VII.

Le vieil ecclésiastique regarda de nouveau le chevalier et soupira profondément, car il avait été lui-même un vaillant guerrier, et avait combattu en Espagne et en Italie, et il pensait aux jours qui s'étaient écoulés depuis long-temps, lorsque ses membres étaient vigoureux et son courage à toute épreuve. Maintenant, d'un pas lent et affaibli il guide son compagnon vers le jardin entouré de cloîtres. Sur leur tête se prolongeait la voûte que soutenaient de nombreux piliers; sous leur pieds gisaient les ossements des morts (5).

VIII.

Sur de riants tapis de verdure et de fleurs brillaient les pleurs de la rosée. Il ne croissait en ces lieux ni verdure ni fleurs, mais les sculptures des arceaux en offraient d'aussi belles que la nature. Le moine considéra long-temps l'orbe argenté de la lune, et plongea ensuite ses regards sous les sombres voiles de la nuit; des banderoles rouges de lumière tournoyaient dans le Nord qui paraissait tout en feu. Ainsi, dans la belle Castille il avait vu les jeunes cavaliers s'élancer en brillants escadrons, tourner soudain

la bride du rapide genet [1], et lancer le dard inattendu (6). Il reconnut, à ces jets brillants de lumière, que les esprits de l'air planaient sur ces feux du Nord.

IX.

Par une poterne garnie de fer ils entrèrent ensuite dans le vaste sanctuaire. La sombre voûte s'élevait à perte de vue sur des piliers légers et élancés ; les mensoles des ailes du saint lieu portaient une fleur de lis ou à quatre feuilles. Sur les corbeilles d'où s'élançaient les arceaux grimaçaient des figures grotesques ; et les piliers, composés d'un assemblage de colonnes grêles et élégantes, couverts d'ornements à leur base et sur leurs chapiteaux, ressemblaient à des faisceaux de lances enlacées de guirlandes de fleurs.

X.

Le vent froid de la nuit agitait les écussons et les bannières en lambeaux rangés en grand nombre autour de la balustrade de l'autel voilé. Là, des lampes jetant une lueur mourante brûlaient devant ta tombe solitaire, ô brave chef d'Otterburne (7), et devant la tienne, sombre chevalier de Liddesdale (8) ! O vaine gloire du tombeau ! rêves orgueilleux de l'ambition, voilà donc où vous venez finir !

XI.

Les rayons de la lune, traversant le feuillage que dessinaient les contours artistement travaillés de la pierre qui unissait les frêles colonnes, frappaient sur l'oratoire de l'Est (9). On aurait cru que la main capricieuse de quelque fée avait entrelacé de branches d'osier des tiges droites de peuplier, et avait ensuite, par un charme magique, changé en pierre les guirlandes qu'elle avait ainsi tressées. La lumière faible et argentée de l'astre éclai-

1 *Genet*, joli petit cheval espagnol. A. M.

rait les images des prophètes et des saints peintes sur les vitraux. Au centre, Michel, triomphant, agitait sa croix brillante des vives couleurs de la pourpre, et humiliait l'orgueil de l'apostat. Les rayons de la lune, se jouant à travers ce sujet sacré, réfléchissaient sur le pavé une teinte de sang.

XII.

Ils s'assirent sur un bloc de marbre sous lequel reposait un monarque écossais (10); le moine prit ainsi la parole d'un ton solennel : « Je n'ai pas toujous vécu dans la pénitence; j'ai vu les contrées qu'habitent les païens, et combattu sous les étendards de la croix : maintenant tes armes paraissent étranges à mes yeux, et le bruit de l'acier dont tu es couvert a quelque chose d'extraordinaire pour mon oreille.

XIII.

« Dans ces climats éloignés, le sort me fit rencontrer l'étonnant Michel Scott (11), magicien dont la renommée inspirait une telle terreur, que, lorsqu'il agitait sa baguette dans la caverne de Salamanque (12), les cloches de Notre-Dame (13) en sonnaient! Il m'enseigna une partie de son art; et je pourrais te dire, ô guerrier, les paroles qui partagèrent en trois les collines d'Eildon, et jetèrent un pont sur la Tweed (14) : mais les prononcer serait un péché mortel; et, rien que pour y avoir pensé dans le secret de mon cœur, il faut que je fasse triple pénitence.

XIV.

« Lorsque Michel fut sur son lit de mort sa conscience se réveilla; il réfléchit aux coupables pratiques auxquelles il s'était livré, et il me fit connaître que j'eusse à me rendre près de lui en toute hâte : j'étais en Espagne lorsque le soleil se leva, mais avant son coucher je me trouvais près du lit du mourant. Je ne

puis répéter les paroles qu'il m'adressa à l'article de la mort; elles sépareraient avec violence les constructions colossales de cette nef et en entasseraient les débris sur sa tombe.

XV.

« Je jurai d'enterrer avec lui son livre redouté, pour que jamais mortel n'y jetât les yeux; de ne jamais révéler le lieu où il serait caché, sauf le cas d'une nécessité urgente pour la maison de Branksome; et, lorsque cette nécessité aurait cessé, de rendre le volume à la tombe. Je l'enterrai la nuit de Saint-Michel, lorsque la cloche du couvent sonnait une heure, et par un beau clair de lune. Je creusai sa demeure parmi les morts dans un moment où le pavé du sanctuaire était éclairé d'une teinte rouge, afin que la croix de son patron, planant sur la tombe du magicien, en écartât les esprits infernaux.

XVI.

« Ce fut une nuit sinistre et terrible que celle où je descendis Michel dans son tombeau! Des sons étranges traversaient le sanctuaire, les bannières ondoyaient sans qu'un souffle de vent agitât l'air... » Le moine parlait encore lorsque l'airain sonna une heure!... Je vous assure que jamais homme plus brave que William de Deloraine, toujours prêt dans l'occasion, ne lança un coursier contre son ennemi; et cependant il frissonna quelque peu de terreur et les cheveux lui dressèrent sur la tête.

XVII.

« Regarde, guerrier! les reflets rouges de la croix t'indiquent la tombe du redoutable mort. Dans l'intérieur brûle une lumière merveilleuse, pour éloigner les esprits qui recherchent les ténèbres. Cette lampe brûlera éternellement (15) jusqu'au jour du jugement dernier... » Le moine s'avança lentement près de la

large dalle sur laquelle se dessinait la croix d'un rouge de sang; il montra un recoin secret; le guerrier saisit une barre de fer, et le vieillard de sa main desséchée, lui fit signe d'enlever l'énorme couvercle qui fermait l'entrée du tombeau.

XVIII.

Le cœur lui battit au moment où, inclinant ses membres nerveux vers la pierre sépulcrale, il se mit en devoir d'exécuter cet ordre : dans les efforts qu'il faisait pour y parvenir avec sa barre de fer les gouttes de sueur ruisselaient de son front. Ce ne fut qu'en déployant une force extraordinaire qu'il parvint enfin à soulever la lourde pierre. Je voudrais que vous eussiez vu ces jets éclatants de lumière s'élancer jusqu'à la voûte du sanctuaire, et remplir au loin les galeries de leur brillante clarté ! Nulle flamme terrestre ne répandit jamais un éclat aussi vif. On eût cru voir la splendeur glorieuse des cieux. En jaillissant du caveau elle éclaira le capuchon, et le visage pâle du moine se refléta sur l'armure et sur le front sévère du guerrier, et vint se jouer entre les plumes ondoyantes de son panache.

XIX.

Devant leurs yeux était étendu le magicien, comme s'il n'eût été mort que de la veille. Sa barbe blanche, roulée en boucles d'argent, paraissait avoir compté soixante-dix hivers; il était enveloppé d'une aumusse assujétie par une ceinture d'un travail espagnol comme les pèlerins d'outre-mer; sa main gauche tenait son livre redoutable; dans sa droite était une croix d'argent; près du genou était placée la lampe. Son aspect, qui avait fait trembler les esprits infernaux les plus malfaisants, était imposant et majestueux; son visage était calme : ils en conçurent la pensée consolante qu'il avait obtenu grâce devant Dieu.

XX.

Souvent William de Deloraine avait traversé le champ de bataille couvert de sang, et foulé aux pieds de son cheval les cadavres mutilés des guerriers, sans connaître le remords ni la crainte; et cependant ces deux sentiments se firent jour, en ce moment, dans son cœur. A la vue de cet étrange spectacle de mort, il respira avec peine ; sa tête éprouva des vertiges. Il demeura l'esprit égaré et sans force tandis que le prêtre priait avec ferveur et à haute voix. Il priait en detournant les yeux, car il ne pouvait soutenir la vue de l'homme qu'il avait si tendrement aimé.

XXI.

Et lorsque le moine eut récité la prière des morts, il adressa ces mots à Deloraine : « Maintenant guerrier, hâte-toi d'accomplir ta tâche, ou nous pourrions payer chèrement notre audace ; car des êtres que tu ne peux voir se pressent rapidement autour de l'ouverture du tombeau. » Alors Deloraine, frappé de terreur, enleva de la main glacée qui le tenait le redoutable livre garni d'une couverture et d'un fermoir de fer : il lui sembla, en le prenant, que le mort fronçait le sourcil ; mais peut-être la lumière de la lampe sépulcrale avait-elle ébloui les yeux du guerrier.

XXII.

Lorsque l'énorme pierre s'abaissa de nouveau sur la tombe, la nuit reparut plus sombre qu'auparavant, car la lune s'était couchée et les étoiles brillaient en très petit nombre. Le chevalier et le prêtre, en se retirant d'un pas mal assuré et tout étourdis, eurent peine à regagner la poterne. On dit qu'en traversant les ailes de l'église ils entendirent dans l'air des bruits étranges, et que dans les petites galeries qui longeaient à mi-hauteur les parois du sanctuaire retentirent des sanglots couverts par des éclats de rire

et des voix différentes de la voix humaine, comme si les esprits infernaux eussent fêté la nuit où ce recueil était rendu à la lumière du jour. Je ne puis dire ce qui en est : je répète les faits tels qu'ils m'ont été racontés.

XXIII.

« Maintenant, dit le père, hâte-toi de quitter ces lieux, et, lorsque nous serons étendus sur notre lit de mort, puisse la miséricordieuse vierge Marie et le bon saint Jean pardonner à nos âmes l'action que nous venons de commettre ! » Le moine regagna sa cellule et se plongea dans la prière et la pénitence. Lorsque la cloche de midi réunit la communauté, le moine de l'aile de Sainte-Marie n'existait plus ! Son corps était étendu au pied de la croix, les mains jointes, comme s'il eût encore été en prières.

XXIV.

Le chevalier respira en liberté la brise du matin, et chercha à regagner son assurance. Il fut content lorsqu'il eut dépassé les tombes grisâtres qui entourent la magnifique abbaye ; car le livre mystérieux qu'il pressait contre son sein était comme un poids sur sa poitrine ; et toutes ses articulations que liaient des nerfs qui avaient la dureté du fer, vibraient comme la feuille du tremble agitée par le vent. Il fut enchanté lorsque l'aurore vint éclairer la cime neigeuse du Cheviot, et qu'il eut la joie d'apercevoir sa consolante lumière : et il récita de son mieux un *Ave Maria.*

XXV.

Le soleil avait doré les monts Cheviot et les flancs du Carter[1], et bientôt les tours de Branksome, et les flots du Téviot sourirent aux rayons naissants du jour. Les oiseaux des airs gazouillaient leur chanson matinale et appelaient à la vie toutes les fleurs qui

1 Montagne des frontières. A. M.

ornent les campagnes ; la pâle violette levait sa modeste tête, et la rose des montagnes déployait les riches couleurs de son sein. Plus attrayante que la rose avec son vif incarnat et cependant plus pâle que la blanche violette, la plus belle des fleurs de la vallée du Téviot quittait avec l'aurore la couche d'où n'avait pas approché le sommeil.

XXVI.

Pourquoi la belle Marguerite est-elle éveillée de si bonne heure, et passe-t-elle sa robe si précipitamment? Pourquoi ses jolis doigts tremblent-ils en tenant les rubans qu'elle noue à la hâte? Pourquoi s'arrête-t-elle et regarde-t-elle à chaque instant autour d'elle, en descendant doucement l'escalier dérobé? Pourquoi caresse-t-elle les longs poils du limier au moment où il s'élance du reduit où il reposait? Et quoique elle sorte seule par la poterne, pourquoi n'entend-on pas le cor de la sentinelle?

XXVII.

Elle marche en hésitant et avec crainte, de peur que sa vigilante mère n'entende le bruit de ses pas; elle caresse le terrible limier de peur que ses aboiements ne réveillent le château ; le cor de la sentinelle ne retentit point, car c'est le fils de son père nourricier ; et elle se glisse à travers le taillis au lever de l'aurore pour aller joindre le baron Henri son chevalier fidèle.

XXVIII.

Le chevalier et sa dame se sont rencontrés et se sont assis sous les branches de l'aubépine. Jamais un plus beau couple ne s'est réuni sous son feuillage. Il était jeune; sa taille était élevée et imposante; on vantait sa valeur dans les combats et son amabilité dans les fêtes. Et quant à elle, lorsqu'un amour à peine caché, à peine dévoilé, augmentait l'incarnat de ses joues; lorsqu'un sou-

pir à moitié comprimé soulevait sa ceinture de soie qui serrait son sein ; lorsque ses yeux bleus, quoique voilés par les boucles dorées de ses blonds cheveux, trahissaient leur secret, où eussiez-vous trouvé la beauté sans égale que l'on pût comparer à Marguerite de Branksome ?

XXIX.

Et maintenant, nobles dames, je crois m'apercevoir que vous prêtez une oreille attentive à mes chants ; vous rejetez en arrière les boucles flottantes de vos cheveux et tendez vos cous d'albâtres, vous comptez entendre le récit attendrissant de l'entrevue de deux amants dans une vallée, apprendre comment le chevalier s'efforça de peindre en traits de feu la constance de son amour, jura qu'il pouvait expirer à ses pieds, mais que jamais, non jamais il ne cesserait de l'aimer ; comment elle rougit, comment elle soupira, et, dans un refus qui ressemblait à un consentement, lui dit qu'elle renonçait aux nœuds de l'hyménée ; que cependant, si la discorde sanglante qui divisait les deux clans pouvait s'éteindre, Henri de Cranstoun seul serait celui que Marguerite de Branksome choisirait pour époux.

XXX.

Hélas ! nobles dames, vos espérances sont vaines ! ma harpe a perdu le charme de ses doux accords : leur légèreté ne convient plus à mon âge, mes cheveux sont blanchis, la vieillesse a affaibli mes membres, mes veines sont glacées, le feu de la jeunesse s'est éteint dans mon cœur, je ne puis ni ne dois chanter l'amour.

XXXI.

Sous un chêne dont l'antique tronc était couvert de mousse, le nain du baron (16) tenait en laisse son coursier, et gardait son casque et sa lance : ce nain ne devait point être un être terrestre

si les bruits qui couraient à son sujet sur tous les points de la frontière étaient vrais. On disait que le baron, suivant à cheval la chasse dans les vallées peu fréquentées de Redesdale, entendit une voix crier : « Perdu ! perdu ! perdu ! » et au même instant ce nain, qui avait tout l'air d'un gnome et qui était contrefait comme un avorton de singe, lancé comme une balle frappée par une raquette, bondit du milieu des genets à une distance de trente-trois pieds, et tomba aux pieds de lord Cranstoun. Sa seigneurie fut, dit-on, un peu atterrée, et galopa cinq grands milles sans se débarrasser de sa compagnie ; mais, tandis que son cheval faisait un mille, le nain en courait quatre ; de sorte qu'il arriva le premier à la porte du château.

XXXII.

L'habitude diminue le merveilleux, dit-on ; ce nain extraordinaire demeura auprès du baron. Il mangeait peu, parlait encore moins, et ne se mêlait point avec le commun des domestiques. Souvent, en particulier, il agitait ses bras et murmurait à chaque instant : « Perdu ! perdu ! perdu ! » Il était revêche, malin et paresseux, mais servait lord Cranstoun avec zèle, et le baron se louait beoucoup de son service, car sans lui il eût un jour été pris ou massacré. Tout le monde, depuis Home jusqu'à l'ermitage, parlait du page lutin de lord Cranstoun.

XXXIII.

Car le baron se rendant en pèlerinage à la chapelle de Sainte-Marie-des-Lacs emmena avec lui ce page surnaturel : il avait juré de faire une offrande à l'autel de Notre-Dame, près du lac, et il voulait tenir son vœu. Mais la dame de Branksome assembla une troupe des meilleurs cavaliers qu'elle eût à ses ordres (17) : le lieu du rendez-vous fut Newark-Lee. Là se rendirent Wat de Harden, John Thirlestane et William de Deloraine : il y avait trois cents

trois lances. On voyait caracoler leurs chevaux et briller leurs lances depuis le champ de Douglas jusqu'aux bords de l'Yarrow. Ils arrivèrent au lac de Sainte-Marie avant le jour; mais la chapelle était vide et le baron parti. Ils brulèrent la chapelle de rage et maudirent le page-lutin de lord Cranstoun.

XXXIV.

Et maintenant, sous l'antique chêne du taillis épais de Branksome, le coursier du baron dresse l'oreille comme s'il eût entendu un bruit éloigné; le nain agite dans l'air ses longs bras décharnés, et fait signe aux amants de se séparer et de fuir : il n'y avait pas de temps à perdre en serments et en soupirs. La belle Marguerite fuit à travers les coudriers du bocage comme la timide colombe effrayée par le chasseur; le nain tient les rênes et l'étrier; le chevalier s'élance sur son coursier, et, l'esprit plein de réflexions sur cette entrevue matinale, se dirige vers l'Est, à travers les bosquets d'aubépine.

Tandis qu'il poursuivait ainsi son long récit, la voix du ménestrel commença à faiblir. Le page, attentif, sourit avec malice en présentant à la main desséchée du vieillard une coupe remplie du vin généreux sorti des vignobles de Velez, vinifiés par les rayons brûlants du soleil. Il éleva la coupe d'argent, et, une larme roulant dans ses yeux, pria Dieu de bénir la duchesse et tous ceux qui accueillaient un enfant de la joyeuse scène. Les jeunes suivantes sourirent en voyant avec quelle ardeur le ménestrel savourait à longs traits la liqueur précieuse, et lui, enhardi par ses effets, se retourna gaiement de leur côté, et rit en les regardant. Le nectar chaleureux courut dans ses veines desséchées et ranima son âme : un prélude plus léger et plus vif précéda la continuation de son récit, qu'il poursuivit ainsi.

CHANT TROISIÈME.

I.

Quoi donc! ai-je dit que mes membres étaient affaiblis par l'âge? ai-je dit que mon sang était glacé dans mes veines, que le feu qui m'anima s'était éteint, que le froid de la mort avait réduit au silence mon pauvre cœur, et que je ne pouvais plus chanter l'amour? Comment ai-je pu déserter comme un lâche apostat le sujet le plus doux qui ait jamais échauffé dans ses rêves l'imagination du ménestrel? Comment, au seul nom d'amour que ma bouche a prononcé, mon cœur ne s'est-il pas réveillé aux inspirations brûlantes de ma harpe?

II.

Dans la paix, l'amour anime le chalumeau du berger; il suit le guerrier dans les combats, et monte avec lui son généreux coursier; il brille dans les appartements dorés des châteaux, et danse au hameau sur la verdure. L'amour règne à la cour, dans les camps, sous le bocage; il conduit les hommes ici-bas et les saints dans leur demeure céleste: car l'amour c'est le ciel, et le ciel.... c'est l'amour.

III.

Ainsi pensait, je gage, lord Cranstoun lorsque, repassant dans son esprit tous les détails de sa tendre entrevue, il traversait les bosquets d'aubépine de Branksome. Mais le page poussa un cri étrange et aigu, et il avait à peine eu le temps d'assujétir son casque lorsque, du sommet boisé de la colline, se dirigea vers lui

un chevalier d'une stature imposante. Le coursier gris pommelé du guerrier était couvert de sueur et de boue ; son armure était teinte de sang en plusieurs endroits; il paraissait aussi harassé que s'il eût chevauché toute la nuit, car c'était William de Deloraine.

IV.

Mais il ne parut pas fatigué le moins du monde lorsqu'il vit briller aux rayons du soleil la grue qui surmontait le casque du baron (1), et sa lance fut aussitôt en arrêt. Peu de mots échangés avec fierté dans la colère témoignèrent la haine féodale des deux ennemis. Une question hautaine suivie d'une orgueilleuse réplique eut bientôt donné le signal d'un combat acharné. Leurs coursiers même semblaient sentir qu'ils étaient ennemis mortels l'un de l'autre : le feu leur sortait des naseaux tandis que chaque chevalier leur faisait faire un circuit pour prendre l'avantage du terrain.

V.

Le baron fit une volte rapide : il poussa un soupir et récita une prière ; la prière était adressée à son patron, le soupir à la dame de ses pensées. L'intrépide Deloraine ne soupira ni ne pria, n'appela à son aide ni saint ni noble dame ; mais, tête baissée et la lance en arrêt, il lança son cheval avec la rapidité de l'éclair. Le choc de ces fiers champions ressembla à celui de deux nuages d'où jaillit la foudre.

VI.

Le coup que porta le maraudeur fut terrible ; la haute stature du baron en fut rejetée en arrière et renversée sur la croupe, et les plumes de son panache voltigèrent dans l'air ; le frêne inflexible de la bonne lance de son adversaire vola en mille éclats. Mais la lance plus heureuse de Cranstoun perça comme soie l'ar-

mure du chevalier, traversa son bouclier, sa jaque de mailles et son hoqueton, et s'enfonça très avant dans sa poitrine, où elle se brisa. Le guerrier resta ferme en selle; mais son coursier, ébranlé par ce choc terrible, s'abattit : les sangles cassèrent, et le cheval et le cavalier roulèrent l'un sur l'autre. Le coursier du baron, lancé dans sa course, les dépassa sans qu'il s'aperçût, tant sa tête était étourdie, que son ennemi gisait sur la poussière.

VII.

Mais, lorsqu'il tourna bride pour revenir sur ses pas, et qu'il aperçut son ennemi étendu sans sentiment sur la terre comme une masse sanglante, il ordonna à son page d'étancher la plaie, de rester auprès du guerrier, de le soigner dans l'état alarmant où il se trouvait, et de le conduire à la porte du château de Branksome. Son âme noble s'intéressait intérieurement au parent de celle qu'il aimait. « Tu feras tout cela sans délai; je ne puis moi-même demeurer ici plus long-temps, car si je ne gagne de vitesse, je cours grand risque de mourir sans confession. »

VIII.

Lord Cranstoun partit à la hâte; le page-lutin resta en arrière : il ne répliquait jamais aux ordres de son maître, quoiqu'il eût peu de plaisir à faire le bien. En déliant le corset, le nain aperçut le redoutable livre. Il fut tout émerveillé de voir un fier chevalier voyager comme un moine armé de son bréviaire : dans son désir de trouver le secret de l'ouvrir, il ne songea plus à visiter ni à panser la plaie.

IX.

La couverture et les agrafes de fer résistèrent long-temps aux tentatives de cet être bizarre. Lorsqu'il en avait défait une, elle se refermait au moment où il entreprenait la suivante. Cette re-

liure et ce fermoir de fer refusèrent de céder à une main qui n'avait pas reçu le baptême, jusqu'à ce qu'il eût barbouillé toute la couverture du sang du guerrier. Le volume s'ouvrit alors un instant, et il y lut une courte formule magique qui avait le pouvoir de fasciner étonnamment la vue. Elle pouvait donner à une dame l'apparence d'un chevalier (2); par ses effets, les toiles d'araignée des murailles d'un donjon ressemblaient à des tapisseries tendues dans une salle splendide; une coquille de noix paraissait aux yeux une grande barque dorée; une cabane de berger semblait un immense palais; la jeunesse revêtait les formes de la vieillesse, et la vieillesse s'embellissait de l'extérieur de la jeunesse : tous les objets trompaient les yeux, ils n'en voyaient aucun tel qu'il était.

X.

Il n'avait pas eu le temps de lire une autre formule, lorsqu'il lui tomba sur la joue un soufflet si bien appliqué, qu'il l'étendit par terre aux côtés de Deloraine blessé. Il se releva déconcerté et secoua sa grosse tête hérissée de cheveux mal peignés. Il ne murmura que ces mots : « Vieillard, tu frappes rudement! » Le page-lutin n'osa plus essayer de regarder le livre mystérieux. Les agrafes, quoique barbouillées du sang d'un chrétien, se refermèrent plus fortement qu'elles ne l'étaient auparavant : il le cacha sous son manteau.... Maintenant, si vous me demandez qui lui appliqua ce soufflet, c'est ce qu'il m'est absolument impossible de vous dire; il ne fut point donné par un homme vivant (3).

XI.

Il se mit à contre-cœur à exécuter les ordres précis de son maître : il enleva le cadavre vivant, et le plaça sur le cheval harassé; il le conduisit dans l'intérieur du manoir de Branksome à la barbe de tous les guerriers qui le gardaient, et chacun d'eux assura et jura ensuite qu'il n'était passé qu'une charrette de foin,

Il le porta dans la tour de lord David et jusqu'au cabinet secret de la dame de Branksome ; et si des charmes supérieurs ne l'eussent arrêté et qu'il eût pu ouvrir la porte, il l'aurait déposé sur son lit même. Tout ce qu'il employait de pratiques magiques l'était toujours dans un but malicieux : il jeta le guerrier sur le pavé, et le sang jaillit de nouveau de sa blessure.

XII.

En repassant dans la première cour, il aperçut le jeune et noble enfant se livrant aux jeux de son âge. Il lui vint aussitôt à la pensée de l'amener dans le bois ; car, pour le bien faire connaître en un seul mot, il était toujours prêt pour le mal, jamais pour le bien. Il prit la forme d'un camarade de plaisir de l'enfant et lui proposa d'aller jouer dans les bois. Les sentinelles ne virent passer sur le pont-levis qu'un basset et un chien d'arrêt.

XIII.

Il fit courir l'enfant par monts et par vaux, jusqu'à un ruisseau coulant à travers les bois. L'eau courante rompit le charme (4), et il reparut sous la forme de nain. S'il eût pu satisfaire son penchant au mal, il lui eût rompu les membres ou l'eût étranglé de ses longs doigts décharnés dans sa rage diabolique. Mais il craignait sa redoutable mère, et son pouvoir était limité : il se contenta donc de faire une horrible grimace à l'enfant éperdu, et disparut comme un trait dans l'épaisseur de la forêt ; il traversa d'un bond le ruisseau, et se mit à rire de toutes ses forces en criant : « Perdu ! perdu ! perdu ! »

XIV.

Tout stupéfait de cette singulière métamorphose, et effrayé, comme un enfant devait l'être, des cris sauvages de cette étrange figure et des paroles de cet incompréhensible grimoire, l'enfant

demeurait fixé au sol de la forêt comme un lis au milieu de la verdure; et lorsque enfin, d'un pas tremblant, il essaya de retrouver le chemin de Branksome, il redoutait à chaque instant de voir cette hideuse figure lui apparaître dans quelque buisson Tressaillant ainsi à chaque pas, il s'enfonça de plus en plus dans les bois; car plus il cherchait à retrouver son chemin, plus il s'en écartait... jusqu'à ce qu'enfin il entendît les montagnes d'alentour retentir des aboiements d'un limier.

XV.

Écoutez ! écoutez ! les hurlements approchent de plus en plus; Au milieu du sentier s'élance le féroce animal; son large museau attaché à la terre y suit la piste qu'il a flairée; son œil sanguinaire jette des flammes; dès qu'il aperçoit l'enfant égaré, il s'élance vers lui avec fureur. Je suis sûr que vous eussiez pris plaisir à voir la contenance mâle du courageux enfant, lorsque, se montrant digne de son noble père, sa figure, encore humide de pleurs, s'anima d'une expression que se partageaient la crainte et la colère ! Il fit bravement face au limier en élevant en l'air son petit gourdin, et frappa si rudement, que le chien, ayant peur, se tint hors de portée, poussant de rauques aboiements, et semblant néanmoins se disposer à s'élancer de nouveau, lorsqu'un archer sortit de l'épaisseur du bois, et, apercevant le chien en arrêt, banda son arc avec force. Mais une voix rude lui cria : «Ne tire pas, Édouard, ne tire pas : c'est un enfant. »

XVI.

Celui qui parlait ainsi sortit du bois, blâma la conduite brutale de son camarade et apaisa la fureur du limier : c'était un brave archer anglais né dans le Lancashire. Il blessait aisément une bête fauve à cinq cents pas; jamais un coup d'œil plus juste, une main plus sûre n'avait bandé un arc. Ses cheveux noirs, coupés

courts et en rond, découvraient ses traits brûlés par le soleil. La croix de Saint-George, symbole de la vieille Angleterre, ornait sa barrette ; son cor pendait à son côté entouré de peau de loup ; et la lame brillante et affilée de son coutelas, court et arrondi, avait égorgé bien des daims.

XVII.

Sa blouse, dont la couleur rappelait la verdure des forêts, ne lui descendait guère qu'au genou ; et à son baudrier était suspendu un faisceau de flèches polies et acérées : il n'avait pour toute arme défensive qu'un bouclier qui avait à peine une palme de large. Il ne regardait pas comme un homme celui dont la flèche eût frappé au dessous du genou (5) : il tenait à la main son arc détendu et la courroie qui lui servait à mener son limier en laisse.

XVIII.

Il n'eut point l'intention de faire du mal au noble enfant, mais il le retint d'un bras vigoureux pour l'empêcher de fuir ou de se défendre ; car, en apercevant la croix rouge, ce dernier se débattit long-temps et avec violence : « Par saint George, Édouard, s'écria l'archer, je crois que nous avons fait une bonne prise ! La noble figure et le courage intrépide de cet enfant annoncent qu'il est de haut lignage. »

XIX.

« Oui ! je suis de haut lignage, car je suis l'héritier du brave Buccleuch ; et si tu ne me mets en liberté, perfide Anglais, tu t'en repentiras amèrement, car bientôt arriveront en hâte et Walter de Harden et William de Deloraine, toujours prêts dans l'occasion, et tous les Scott, depuis l'Eske jusqu'à la Tweed ; et si tu ne me laisses aller, en dépit de tes flèches et de ton arc, je te ferai pendre pour servir de pâture aux corneilles ! »

XX.

Grand merci de tes douces intentions, mon bel enfant! je n'ai jamais porté si haut mes prétentions; mais si tu es le chef d'un tel clan et le fils d'un tel homme, et que tu sois jamais maître de tes actions, nos gouverneurs auront besoin d'y mettre bon ordre. Je gagerais mon arc en bois d'if contre une baguette de coudrier que tu leur tailleras de la besogne sur la frontière. En attendant aie la complaisance de me suivre, car il te faudra voir le bon lord Dacre. Je pense que c'est avoir bien commencé la besogne que d'avoir pris le fils de ton père. »

XXI.

Quoique l'on amenât l'enfant, il paraissait encore être resté à Branksome, car le nain y jouait son rôle, et sous sa figure commettait toutes sortes de mauvais tours dans le château. Il pinçait, battait et jetait par terre les camarades du jeune Buccleuch; il en assomma même presque quelques-uns; il déchira la parure de soie de dame Maudlin, et tandis que Sym Hall se tenait près du foyer, il mit le feu aux munitions qu'il portait à sa ceinture, et brûla horriblement le pauvre mousquetaire. Il serait difficile de s'imaginer ou de dépeindre tout le mal que fit le mauvais garnement, jusqu'au moment enfin où plusieurs personnes du château devinèrent que le jeune baron était possédé!

XXII.

Je pense bien que la noble dame eût eu bientôt détruit le sort qu'on lui avait jeté, si elle n'eût été fort occupée à panser la blessure de Deloraine. Elle fut bien étonnée de le voir étendu tout de son long sur le seuil de son cabinet; elle pensa que quelque esprit de l'air avait maltraité l'intrépide maraudeur, parce que, malgré sa terrible recommandation, il avait peut-être lu dans le

livre ; mais le tronçon de la lance était demeuré dans sa poitrine, et le fer et le bois en appartenaient à la terre.

XXIII.

Elle les retire de la blessure, et par un charme étanche le sang (6) ; elle ordonne que la plaie soit nettoyée et bandée. Elle cesse de se tenir près du lit, mais elle prend le tronçon de la lance, le lave pour en enlever les grumeaux de sang qui s'y sont coagulés, et lui fait subir des pansements répétés (7). William de Deloraine, sous l'impression de sensations extraordinaires, toutes les fois qu'elle tournait et retournait le fer, se tordait comme si elle eût creusé sa plaie. Elle dit ensuite à ses suivantes, que dans l'espace d'un jour et d'une nuit il serait guéri et en parfaite santé. Elle se donna une peine infinie ; car elle eût été désolée qu'il arrivât malheur à un ami si brave et si fidèle.

XXIV.

Ainsi se passa le jour... La soirée était avancée, on approchait de l'heure du couvre-feu. L'air était doux, les vents étaient calmes, le cours du ruisseau était paisible, la rosée était embaumée ; l'âme endurcie du guerrier lui-même qui veillait au haut de la tour jouissait avec délices de cet instant enchanteur ; la belle Marguerite goûtait encore avec plus de reconnaissance et de joie l'heure du silence et du repos. Assise solitaire sur la tourelle élevée, les doux accords de son luth s'animaient par intervalles sous ses jolis doigts, et, entre deux notes inspirées par la mélancolie, elle pensait aux verts ombrages du bosquet d'aubépine. L'or de ses blonds cheveux flottait en liberté ; sa belle tête reposait sur sa main délicate ; son œil bleu était tourné vers l'Occident, car l'étoile brillante qui vient y annoncer le soir est l'astre favori des amants.

XXV.

Est-ce l'étoile du soir qui s'annonce par degrés à ses yeux au dessus de Penchryst, et qui, répandant au loin sa lumière vacillante, agite les feux de sa brillante chevelure sur les sombres ailes de la nuit? Cette lueur rouge qui brille dans le lointain est-elle l'étoile d'Occident? — Oh! ce sont les flammes des signaux précurseurs de la guerre! A peine peut-elle respirer, car elle ne reconnaît que trop ces feux de mort!

XXVI.

La sentinelle en aperçut la clarté resplendissante, et fit retentir les airs des accents de guerre du cor; l'écho d'alentour en répéta les sons fiers et terribles dans les rochers, dans les bois et sur les rives du Téviot. Ils jetèrent l'alarme dans la salle du festin et en précipitèrent tous les guerriers étonnés. En bas, dans la cour du château, brillaient les torches et les fallots qui se croisaient; les casques et les panaches confusément agités se montraient ou disparaissaient partiellement aux regards, et les lances s'entre-choquaient dans le tumulte comme les roseaux qui bordent un ruisseau dont le cours est enchaîné par les glaces.

XXVII.

Le sénéchal, dont les cheveux blancs réfléchissaient la lueur rougeâtre des torches, se tenait au milieu des guerriers avec une contenance fière et donnait des ordres d'une voix forte. — « Sur Penchryst brûle une gerbe de feu, trois autres brillent sur Priesthaugh-Swire (8) : à cheval, à cheval pour aller à la découverte! en selle tout le monde pour Branksome! Toi, Tadrig, cours avertir le clan de Johnstone sur lequel on peut toujours compter pour la fidélité et la bravoure. — Il n'est pas besoin d'envoyer à Liddesdale; car, lorsqu'ils aperçoivent le feu des signaux, les Elliot

et les Armstrong ne manquent jamais à l'appel. — Leste, Alton, leste, le danger presse : cours avertir le gouverneur des frontières.... Gilbert, allume le fanal de la tour, jeune homme, pour appeler aux armes notre clan, nos parents et nos amis (9). »

XXVIII.

La belle Marguerite, du haut de la tourelle, entendait sous ses pieds le trépignement des coursiers et le bruit des armures, tandis que les cavaliers, prompts à obéir, s'élançaient en selle en poussant des cris confus. Le retentissement des pas des chevaux et des armes se confondait avec la voix des chefs. Les guerriers, se pressant sur le pont-levis, partent au galop dans toutes les directions; ils vont vers le Sud et vers le Nord, dans l'Est et dans l'Ouest, observer les mouvements de l'ennemi et prévenir leurs vassaux et leurs alliés.

XXIX.

Le page, d'une main empressée, se hâta de rallumer les feux éteints du fanal; l'atmosphère parut tout à coup embrasée; une nappe de flamme s'élançant de la haute tourelle comme un étendard de pourpre, flotta en vacillant dans les airs, frappant au loin les regards de son éblouissante clarté. Bientôt vingt feux divers brillèrent sur les hauteurs, sur les montagnes et sur les rochers : dans tous étincelait l'annonce de la guerre. Le signal passa de l'un à l'autre. L'un après l'autre on les vit poindre comme les étoiles à la sombre voûte des cieux. Ils se réfléchirent sur le sein noir des lacs, des montagnes fréquentées par l'aigle solitaire, sur les pierres grisâtres des pyramides où sont renfermées les urnes qui contiennent les cendres des chefs puissants (10), jusqu'à ce que les murs élevés de Dun-Edin[1] les vissent briller sur Soltra et sur Dumpender Law, et que le Lothian eût reçu l'ordre du régent de se préparer à marcher à la frontière.

[1] Édimbourg. A. M.

XXX

Toute la nuit les murs de Branksome retentirent du bruit des armes; toute la nuit le beffroi du château sonna le tocsin et répandit l'alarme. De moment en moment s'entendait le froissement des lourdes pierres et des barres de fer que l'on entassait sur la tour du milieu et sur les autres tours pour en faire pleuvoir la mort sur les ennemis. A chaque instant retentissaient les pas et la voix des guerriers relevant la garde ou échangeant le mot d'ordre, tandis que, fatigués de ce fracas continuel, les limiers et les chiens de garde hurlaient dans l'intérieur.

XXXI.

La noble dame, dans le tumulte, partageait les travaux du vieux sénéchal, et parlait du danger avec dédain ; elle encourageait les jeunes chevaliers et tenait conseil avec les chefs d'un âge plus mûr. On n'avait aucune nouvelle des ennemis ni de leur nombre ni de l'époque où ils avaient rompu la trêve. Les uns disaient qu'ils étaient dix mille, d'autres pensaient que ce n'étaient que les clans de Leven ou de Tynedale qui étaient venus pour recevoir le tribut qu'on leur payait pour se garantir du pillage, et que le clan de Liddesdale, avec un peu d'aide, les repousserait facilement. Ainsi se passa la nuit dans l'anxiété, et l'on vit arriver l'aurore avec plaisir.

Les fiers accents de la harpe cessèrent de résonner. La foule des auditeurs applaudit l'éloquent ménestrel, et s'étonne que, dans un âge aussi avancé, il soit réduit à ces courses aventureuses et pénibles. N'avait-il point un ami, une fille chérie pour partager et égayer les fatigues du voyage; point de fils pour être l'appui de son père et le guider dans sa route difficile? « Hélas! oui, il en eut un.... mais il était mort! » Sa tête se pencha sur sa harpe, et il s'occupa à en parcourir les cordes pour cacher une larme prête à couler. Sur un ton solennel s'exhalèrent lentement et avec douceur les accents mélancoliques d'un père.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Aimables ondes du Téviot ! les feux des signaux ne se réfléchissent plus sur vos flots argentés ; les guerriers couverts d'acier ne se montrent plus à travers les saules de vos rives pittoresques ; tous les lieux que vous entourez des replis de votre cours, les collines et les vallées, tout est paisible, tout est calme et silencieux, comme si vos vagues, depuis la naissance du monde, depuis que pour la première fois elles allèrent se mêler à celles de la Tweed, n'avaient jamais entendu que le chalumeau du berger, et n'avaient jamais tressailli aux sons guerriers du cor.

II.

Bien différentes du fleuve de la vie qui, quoique ces flots renouvelés se succèdent sans cesse, garde le souvenir des douleurs et des crimes qu'il a été condamné à connaître au commencement de son cours, et, se troublant à mesure qu'il avance, est souillé des larmes du passé et de celles du présent. Quoique je l'aie descendu bien loin de sa source, il réfléchit encore à l'œil de la mémoire l'heure où mon brave, mon unique fils tomba auprès du grand Dundée (1). Pourquoi, lorsque les mousquets lançaient la mort au milieu des glaives teints du sang des montagnards, pourquoi n'ai-je pas été étendu à ses côtés ! Il suffit... Il mourut d'une mort glorieuse ; il succomba avec le victorieux Grœme.

III.

La terreur s'était répandue au loin sur les collines et dans les

vallées qui avoisinent la frontière; le paysan abandonnait son humble toit pour se retirer dans les marais impraticables (2) et dans les cavernes des montagnes. Les troupeaux effrayés étaient parqués sous des hangards contruits à la hâte et recouverts de peaux, et les femmes et les jeunes filles laissaient échapper une larme en voyant les braves guerriers se saisir de leurs lances. Du haut des tours de Branksome l'œil de la sentinelle pouvait apercevoir au loin les noirs tourbillons de fumée qui, s'élevant aux rayons naissants du soleil, indiquaient que les ravages de la guerre avaient commencé dans le Sud (3).

VI.

Tout à coup la sentinelle attentive, qui veillait près de la porte, s'écria : « Préparez-vous tous à voir pleuvoir les coups et couler le sang ! Watt Tinlinn (4), des bords du Siddes, passe en ce moment le gué de la rivière. Les brigands de Tynedale frappent souvent à la porte de sa tour solitaire pour essayer d'en forcer l'entrée; à la Saint-Barnabé dernière ils l'ont essayé pendant toute une nuit d'été et s'en sont enfuis le matin, sachant bien qu'il ne bandait pas son arc en vain. Il faut que la bourrasque du soir qui l'a chassé de sa tour du Liddes ait soufflé bien fort, et, sur ma foi, ajouta la sentinelle, je pense que ce sera quelque expédition commandée par le gouverneur anglais lui-même. »

V.

Tandis qu'il parlait ainsi, les pas de l'intrépide archer retentirent sous la barbacane du château. Il conduisait un petit bidet à poil long, qui franchissait les fondrières des marais en sautant d'un îlot à l'autre, aussi lestement qu'aucun cerf de la forêt de Bilhope (5). Il portait sa femme et ses deux enfants; un serf à demi vêtu composait toute leur suite. Sa femme fortement con-

stituée, aux traits rubiconds et aux sourcils noirs, fière de ses colliers et de ses bracelets (6) d'argent, riait en saluant ses amis dans la foule. Walt Tinlinn était d'une stature démesurée, mais maigre et efflanqué; sa tête était couverte d'un morion tout bossué; pour toute arme défensive une ample jaquette de cuir, flottant sur ses larges épaules, d'où pendait une hache de maraudeur; sa lance, longue de six aunes d'Écosse, paraissait fraîchement teinte de sang; ses flèches et son arc, d'une force prodigieuse, étaient portés par sa robuste compagne.

VI.

Tinlinn donna en ces termes à la dame de Buccleuch des nouvelles des forces anglaises : « Le sévère Will-Howard (7), marche sur Branksome; le bouillant lord Dacre (8) l'accompagne avec plusieurs lances, et ils sont renforcés de tous les mousquetaires allemands (9) qui sont long-temps demeurés à Askerten. Ils ont traversé le Liddel à l'heure du couvre-feu et brûlé ma petite tour solitaire : puisse l'enfer en récompenser leurs âmes! Il y avait plus d'un an que je n'avais été brûlé. Ma grange et ma demeure en flammes ont servi à éclairer et guider ma fuite : mais j'ai été poursuivi toute la nuit. Jean-le-Noir d'Akeshaw et Fergus Grœme suivaient de près mes traces, mais je fis volte-face à Priesthaugh-Serogg et perçai leurs chevaux dans les fondrières; j'étendis Fergus raide mort d'un coup de lance... Il y avait long-temps que je lui en voulais pour m'avoir enlevé mes vaches une nuit du carême dernier. »

VII.

Les guerriers qu'on avait envoyés à la découverte, accourant à toute bride et harassés de Liddesdale, confirmèrent ces nouvelles. Autant qu'ils avaient pu en juger à la vue, trois mille Anglais en armes arriveraient sous trois heures sur les bords du

Téviot... d'un autre côté plusieurs bandes de guerriers accouraient de Téviot, d'Aill et de la forêt d'Ettrick, au secours de la châtelaine. Ils s'empressaient de s'armer et de monter en selle; ils piquaient de l'éperon à travers les marécages et les enclos, et celui qui arrivait le dernier au lieu du rendez-vous était mal vu de sa dame.

VIII.

Depuis les flots argentés du beau lac de Sainte-Marie, des hauteurs sombres et affreuses de Gamescleugh, le vaillant Thirlestane rassemblait ses braves lances sous sa brillante bannière (10). Il avait droit à entourer son écu d'une bordure de fleurs de lis depuis que le roi Jacques, campé sur la pelouse de Fala, lui accorda cette glorieuse distinction pour sa fidélité pendant les dissensions féodales; au temps où les barons d'Écosse refusèrent tous obstinément, à l'exception du seul Thirlestane, de marcher contre l'Angleterre. De là, en souvenir de cette noble action, un faisceau de lances surmonte son cimier, et l'on voit briller sur un champ d'azur sa noble devise... « Prêt, toujours prêt. »

IX.

Un chevalier en cheveux blancs, endurci aux dangers, arriva à la tête d'une troupe nombreuse de maraudeurs; son écu d'azur portait, sur un champ d'or, les étoiles et le croissant, mais on n'y voyait point la bande de Murdieston (11). Ses terres s'étendaient au loin dans les environs de la tour d'Oakwood et autour du château d'Ower, hanté par les esprits. Son manoir, entouré de bois, s'élevait au dessus du torrent de Borthwick; dans la sombre vallée creusée à une grande profondeur au dessous, mugissent les troupeaux enlevés à l'Angleterre, pour nourrir les intrépides guerriers qu'il a à sa solde, et achetés au prix du sang et de dangers sans nombre. Chef de maraudeurs, les excursions à la

clarté de la lune, le combat au point du jour sont sa seule jouissance; les charmes mêmes de la fleur de l'Yarrow ne pouvaient dans sa jeunesse surmonter sa passion pour les armes; et quoique avancé en âge il ne pouvait souffrir le repos, et il n'était content que le casque en tête, quoique les boucles de cheveux qui s'en échappaient fussent aussi blanches que la neige éblouissante du Dinlay. Quatre guerriers d'une taille imposante s'avançaient le sabre en main à la tête de la troupe de leur père. Jamais chevalier plus brave que lord Harden n'avait ceint l'épée.

X.

Les Scott d'Eskdale, guerriers intrépides (12), descendirent en foule du Todshawhill. Ils avaient gagné leurs terres par le fer et les défendaient encore par le fer. Écoutez, nobles dames, le récit de la manière dont vos ancêtres acquirent la possession de la belle vallée d'Eske.... Le comte Morton en était le seigneur : il y avait les Beattison pour vassaux. Le comte était d'un caractère bon et doux, ses vassaux étaient belliqueux, fiers et insolents : altiers et présomptueux, ils s'embarrassaient peu d'un seigneur-lige aussi faible. Le comte vint dans Eskdale pour réclamer d'eux, foi et hommage : il demanda à Gilbert-le-Gaillard, un hériot[1] et lui dit : « Donne-moi ton meilleur coursier, comme le doit un vassal. » — « Mon bon coursier blanc m'est cher : il m'a souvent été d'un grand secours au moment du danger. Quoique tu sois seigneur et comte, je pense que je puis encore mieux monter Bucksfoot que toi.... » De paroles en paroles ils s'échauffèrent jusqu'à ce que la fureur des Beattison fut portée à un tel degré que, si le comte n'eût pris la fuite, les vassaux auraient massacré leur seigneur. Il joua fort du fouet et de l'éperon en lançant son coursier à travers les marais d'Eskdale; et l'animal, épuisé de

[1] Le seigneur-lige était en droit dans certains cas d'exiger, sous le nom d'Hériot, de son vassal, le meilleur cheval que celui-ci eût en sa possession. A. M.

fatigue, vint tomber comme une masse juste à la porte du château de Branksome.

XI.

Le comte ne se possédait pas de colère : il voulait être vengé à tout prix. S'adressant avec chaleur au seigneur de Branksome, il lui dit : « Prends ces traîtres sous ton joug ; je te vends en toute propriété la vallée d'Eskdale pour un vol d'oiseaux de fauconnerie et une bourse d'or : mal t'en prenne si tu laisses dans la vallée d'Eske un pouce de terre à un homme du clan des Beattison ; mais, épargne seulement les terres de Woodkerrick, car il m'a prêté son cheval pour me fournir le moyen de m'échapper. » S'il fut jamais un homme joyeux, ce fut en ce moment l'intrépide Branksome. Il lui jette la bourse d'or ; et bientôt après il presse les flancs de son coursier vers la vallée d'Eske, suivi de cinq cents cavaliers. Il laissa ses braves soldats cachés par le brouillard de la colline, leur ordonna de se tenir serrés et en silence, et descendit seul dans la plaine, pour aller trouver le Galliard et tout son clan. Il s'adressa ainsi à Gilbert : « Reconnais-moi pour ton seigneur-lige et pour ton chef ; ne te conduis pas avec moi comme avec le faible Morton ; car les Scott sont les plus forts au jeu de la guerre. Donne-moi paisiblement l'hériot qui m'est dû, ton bon coursier blanc, ou tu te repentiras de ton refus. Si je sonne trois fois de mon cor, Eskdale se souviendra long-temps de ces sons.... »

XII.

Le Beattison lui rit au nez avec mépris : « Nous nous embarrassons fort peu des sons de ton cor. Jamais le Galliard ne sera réduit à céder son coursier à un orgueilleux Scott. Retourne-t'en à pied à Branksome, avec tes éperons rouillés et tes bottes crottées. » Le cor du baron retentit avec tant de force, que le cerf en tressaillit dans les bois éloignés de Craikcross. A la seconde fois

qu'il en sonna, le son fut si perçant, qu'on aperçut des lances à travers le brouillard grisâtre de la montagne, et il retentit avec une telle violence à la troisième, que les échos de Pentoun-Linn y répondirent, et tous ses cavaliers arrivèrent rapidement autour de lui. Alors vous eussiez vu un terrible choc, dans lequel des selles furent vidées, des lances rompues. Pour chaque parole insolente du Galliard un Beattison fut étendu sur la poussière. Le baron tira sa bonne lame et la plongea de part en part dans le corps de Gilbert. Le lieu où le sang des Beattison se mêla aux flots du ruisseau est appelé aujourd'hui le Galliard's Haugh. Les Scott dispersèrent le clan des Beattison ; ils ne laissèrent de terre dans la vallée d'Eske qu'à un seul d'entre eux. La vallée de l'Eske, depuis son embouchure jusqu'à sa source, fut perdue et gagnée au sujet de ce bon coursier blanc.

XIII.

On vit arriver Whitslade le Faucon, Headshaw, et plus de guerriers que je n'en pourrais nommer. Depuis Yarrow-Cleugh jusqu'à Hindaw-Swair, de Woodhouselie à Chester-Glen, s'agitaient les hommes et les chevaux, les arcs et les lances : leur mot de ralliement était Bellenden (13). Jamais, sur la frontière, plus mâles courages ne s'avancèrent à l'assaut ou à la recousse. La dame de Branksome vit avec orgueil arriver tous ces secours ; elle ordonna qu'on amenât son fils, pour qu'il connût les amis de son père et apprît à faire face à ses ennemis. « L'enfant est en âge d'assister aux combats ; je l'ai vu bander une dure arbalète, et sa flèche sûre alla frapper au loin le nid du corbeau perché sur le rocher. La croix rouge qui couvre la poitrine d'un Anglais est plus large que le nid du corbeau : toi, Whislade, tu lui apprendras à manier son arme et le couvriras du bouclier de son père. »

XIV.

Vous pouvez penser que le page imposteur n'avait pas grande envie de se présenter devant la clairvoyante dame. Il contrefit une peur d'enfant, cria, versa des larmes en abondance, gémit et se lamenta d'une manière effrayante. Les gens du château dirent à la dame de Buccleuch qu'il fallait que quelque esprit eût changé le caractère de l'enfant, qui avait coutume d'être si assuré et si hardi. La noble dame rougit d'indignation et de honte. « Qu'il parte avant que le clan s'aperçoive de sa lâcheté; qu'on l'amène à Buccleuch. Watt Tinlinn, guide ses pas sur les bords solitaires du Rangleburn. Il faut que quelque esprit malin ait maudit notre race pour qu'un poltron ait pu naître de moi.

XV.

Ce fut pour Watt Tinlinn une rude tâche que de conduire le faux enfant. Dès que le palefroi sentit le poids de son diabolique cavalier, il dansa, se cabra et donna des ruades, sans obéir en aucune manière au mors et aux rênes. Watt Tinlinn eut beaucoup de peine à faire avec lui seulement un mille d'Écosse. Mais, comme ils traversaient un ruisseau peu profond, le lutin, au milieu du courant changea de forme, comme ces figures que l'on voit se métamorphoser en rêve, et s'enfuit en criant : « Perdu ! perdu ! perdu ! » Le malin page riait aux éclats, fuyait avec la rapidité de l'éclair; mais, plus prompte encore, une flèche longue d'une verge partit en sifflant de l'arc de Tinlinn, et lui perça l'épaule de part en part. Quoique l'esprit malfaisant ne pût être tué, et que la blessure guérît bientôt, cependant elle lui arrachait dans sa course des cris effrayants, et Watt Tinlinn, frappé d'horreur, retourna à toute bride à Branksome.

XVI.

Il arriva bientôt sur le bord escarpé de la colline qui domine

les tours et le bois de Branksome ; et les cris de guerre qui retentissaient au dessous de lui, lui annoncèrent l'approche des ennemis. Dans la sombre épaisseur du bois, les cornemuses de la frontière mêlaient leurs sons à celui du cor. Il reconnaissait le hennissement des coursiers, et le pas cadencé d'une troupe de fantassins en marche. De temps en temps le retentissement grave et sévère de la tymbale d'Almain se faisait entendre ; les hautes bannières d'un rouge éclatant se montraient au dessus du taillis ; et les casques, les boucliers et les lances brillaient à travers le verd feuillage de l'aubépine.

XVII.

Les fourrageurs, légèrement armés, caracolaient en avant pour reconnaître le terrain. On voyait avancer derrière eux, serrant leur rang et présentant un front imposant, les archers de Kendal, habillés de vert, et attentifs aux sons du cor. Pour appuyer et protéger le corps des archers, venaient ensuite les hallebardiers de lord Dacre, race aguerrie, née sur l'Irthing : ils étaient vêtus de jaquettes blanches ornées d'une croix, et rangés en bataille sous la haute bannière, qui flotta sur les murs conquis d'Acre. Les ménestrels, rangés avec ordre, jouaient l'air : *Le noble lord Dacre réside à la frontière.*

XVIII.

Derrière les hallebardes et les arcs anglais, les troupes mercenaires, d'un pas lent et assuré, s'avançaient au combat en rangs serrés. Ils étaient conduits par Conrad de Wolfenstein, qui les avait amenés des bords éloignés du Rhin, et avait vendu leur sang à la solde de l'Angleterre. Ils n'avaient d'autres foyers que les camps, d'autre loi que l'épée ; ils ne reconnaissaient ni souverain ni patrie (14). Ils n'étaient point armés comme les fils de la vieille Angleterre, mais le mousquet lançait entre leurs mains

la foudre; ils portaient un justaucorps de buffle orné de fronçures et de broderies, la poire à poudre et l'écharpe ; ils avaient le genou droit nu, pour pouvoir monter plus aisément à l'assaut; et, dans leur dur langage, ils chantaient pendant la marche les hymnes guerriers de la Germanie.

XIX.

Mais le bruit augmenta, et les cornemuses des ménestrels retentirent avec encore plus de force, lorsque la cavalerie de lord Howard vint à déboucher du taillis : ces hommes d'armes portant la lance et l'épée, formaient la brillante arrière-garde. On y apercevait maints jeunes chevaliers brûlant de gagner leurs éperons et portant à leur cimier le nœud de rubans ou le gant, ce gage d'amour de leurs dames. Ils s'avancèrent ainsi dans une tenue magnifique, jusqu'à ce qu'ils eussent déployé leur longue ligne de bataille : alors ils firent halte et se mirent à crier : « Saint-George pour la joyeuse Angleterre ! »

XX.

Alors tous les yeux des Anglais se portèrent attentivement sur les tours armées de Branksome. Ils en étaient si près qu'ils entendaient crier les arbalètes dans les rudes efforts qu'on faisait pour les bander sur les créneaux, et partout brillaient les haches, les lances et les pertuisanes. Sur toutes les tours le faucon et la coulevrine se tenaient prêts à faire pleuvoir la mort; et des armures éclatantes s'agitaient en tous sens à travers les noirs tourbillons de fumée que la poix et le plomb fondu, bouillant comme le chaudron embrasé d'une sorcière, vomissaient du haut des tours et des tourelles. Tandis qu'ils regardent, le pont-levis s'abaisse, le guichet s'ouvre, et le vieux sénéchal sort à cheval des murs du château.

XXI.

Il s'avance armé de toutes pièces à l'exception du casque. Sa barbe blanche flotte sur l'acier qui couvre sa poitrine ; le corps droit et ne paraissant pas se ressentir des fatigues de l'âge, il réglait d'une main sûre le pas de son bouillant coursier; l'excitant et retenant son ardeur, il le faisait caracoler en avançant lentement. Sa main droite, en signe de trève, tenait une baguette de saule dépouillée de son écorce ; son écuyer, qui le suivait, élevait en l'air un gantelet placé sur la pointe d'une lance (15). Lorsqu'ils le virent sortir, lord Howard et le vaillant lord Dacre se placèrent en avant de la ligne pour écouter ce que dirait ce vieux chevalier.

XXII.

« Lords-gouverneurs des frontières d'Angleterre, la dame de Buccleuch vous demande pourquoi, malgré la trève qui a été conclue, vous osez avancer en ennemis sur le territoire de l'Écosse avec les arcs de Kendal, les épées de Gisland et toutes ces bandes mercenaires. Ma maîtresse vous conseille de vous en retourner au plus tôt ; et si vous brûlez *une seule* paille, ou que vous forciez, en attaquant nos tours, une seule hirondelle à fuir effrayée de son nid, par sainte Marie ! nous allumerons un tison qui chauffera vos foyers du Cumberland. »

XXIII.

Lord Dacre était furieux, mais Howard plus calme prit la parole. — « S'il plaît à votre dame, sire sénéchal, de se rendre sur les murs extérieurs du château, notre poursuivant d'armes lui fera connaître pourquoi nous sommes venus et à quelles conditions nous nous retirerons. » — La noble dame ayant été prévenue se rendit sur l'enceinte extérieure des murs : tous les chefs

l'entouraient appuyés sur leur lance attendant de voir paraître le poursuivant d'armes. Vêtu de la livrée de lord Howard, le lion d'argent ornait sa poitrine. Il conduisait un charmant enfant. Quelle vue pour l'œil d'une mère! C'était l'héritier du grand Buccleuch. Le héraut s'inclina en signe de respect, et déclara ainsi la volonté de son maître.

XXIV.

« C'est avec peine, noble châtelaine, que mes illustres maîtres tirent l'épée contre une noble dame; mais ils ne peuvent voir tranquillement vos parents, foulant aux pieds toutes les lois, parcourir le gouvernement de l'Ouest, brûlant et pillant nos frontières; et il sied mal à votre rang et à votre naissance de faire vos tours un repaire de brigands. Nous réclamons de vous William de Deloraine pour qu'il subisse le châtiment attaché à la violation des lois de la frontière (16). Le soir de la Saint-Cuthbert dernière il a encore pillé les terres de Richard Musgrave et fait périr son frère par le fer. Ainsi, puisque une dame seule et dans le veuvage ne peut maintenir ces cavaliers turbulents, recevez dans votre château deux cents hommes des troupes de mes maîtres, ou ils vont faire sur-le-champ sonner l'attaque pour emporter d'assaut et passer au fil de l'épée votre garnison, et ce noble enfant, conduit à Londres, y sera élevé en qualité de page du roi Édouard.

XXV.

Il cessa de parler. L'enfant, poussant de grands cris et élevant en l'air ses petits bras, implorait le secours de tous ces guerriers dont le visage lui était bien connu, et se débattait pour aller se jeter dans les bras de sa mère. Un instant, l'assurance de la noble dame l'abandonna; une larme involontaire roula dans ses yeux. Elle regarda les chefs qui l'entouraient : le visage de tous

ces guerriers était sombre et abattu. Alors, renfermant dans son cœur oppressé le soupir qui cherchait à s'en échapper, elle demeura calme et impassible, et répondit avec intrépidité :

XXVI.

« Dis à tes maîtres courageux qui font la guerre à des femmes et à des enfants, que, ou William de Deloraine se purgera, par le serment, de l'accusation d'avoir enfreint les lois de la frontière (17), ou qu'il acceptera le combat contre Musgrave pour mettre son honneur à couvert. Il n'est point de chevalier si illustre dans le Cumberland que William ne puisse aller de pair avec lui par ses alliances et sa famille. L'épée de Douglas (18) lui conféra la chevalerie lorsque le sang anglais vint grossir les flots du gué d'Ancram (19); et si le coursier de lord Dacre n'eût été excellent et ne l'eût lestement emporté dans sa fuite, lui-même l'eût vu armer chevalier. Quant au jeune héritier de Branksome (Dieu lui soit en aide et à moi aussi !) aucun de mes amis ne sera livré à la mort par moi; et tant que je vivrai, aucun ennemi ne mettra le pied dans ces murs. Ainsi, si tes maîtres persistent dans leur dessein, nous les défions ici hautement : notre slogan est le chant funèbre qui doit les accompagner chez les morts, notre fossé, la tombe qui les attend. »

XXVII.

Elle regarda fièrement autour d'elle, cherchant un signe d'approbation dans les yeux de ceux qui l'accompagnaient. Le visage de Thirlestane s'enflamma d'une noble ardeur, Watt de Harden fit retentir l'air de son cor; les guidons et les pennons se déployèrent; le slogan des frontières, s'élevant vers les nues, accompagna l'air « sainte Marie pour le jeune Buccleuch ! » Les Anglais y répondirent par leur cri de guerre et dirigèrent en avant la pointe de leur lance; tous les archers de Kendal se fendirent et

ajustèrent leurs arcs; tous les ménestrels jouèrent leurs airs guerriers... mais avant qu'une seule flèche eût été lancée, un cavalier arriva au galop de l'arrière-garde.

XXVIII.

« Oh, nobles lords! dit-il hors d'haleine, quel perfidie a trahi votre marche? que faites-vous ici si loin de tout secours? Des murailles s'offrent devant vous; derrière vous la guerre vous cerne de toutes parts. Vos ennemis triomphent dans la pensée que le lion est pris dans les filets. Déjà sur les sombres hauteurs de Rubers-law, Douglas a rassemblé ses troupes. Les lances qui l'accompagnent se pressent dans les noires bruyères aussi nombreuses que les épis de juillet. Sur les bords du Liddel, lord Maxwell, pour vous couper la retraite sur le Cumberland, assemble ses bandes belliqueuses, sous l'aigle et la croix qui décorent ses étendards; Jedwood, l'Eske et le Teviotdale se sont rendus près du fier Angus! et tous les Merse et les Lauderdale ont pris les armes sous les ordres de l'orgueilleux Home. Exilé du Northumberland, longtemps j'ai erré dans le Liddesdale; mais mon cœur a toujours été pour la joyeuse Angleterre, et ne peut voir d'un œil indifférent arriver malheur à mon pays : j'ai donc couru toute la nuit pour venir vous annoncer le rassemblement de l'ennemi qui s'avance.

XXIX.

« Qu'ils viennent donc, s'écria l'impétueux Dacre, et bientôt cette bannière, la gloire de mon père, qui a été promenée sur les bords de la mer de Judée, et agitée par les vents de la Galilée, déployée sur les plus hautes tours de Branksome, se rira des secours tardifs de ses alliés! Que l'on couche les arquebuses en joue; bandez vos arcs, braves archers; à l'assaut, hallebardiers, et criez, Dacre pour l'Angleterre, vaincre ou mourir! »

XXX.

« Avant tout, écoutez-moi, dit Howard; écoutez-moi avec calme, et ne croyez pas que la peur me fasse parler; car, qui a jamais vu, soit en bataille rangée soit dans une escarmouche, reculer le lion blanc (20)? Mais risquer la fleur de nos guerriers des frontières contre les forces d'un royaume; trois mille hommes contre dix mille Écossais, certes ce serait une témérité. Acceptons plutôt les offres de la dame de Buccleuch, avant qu'elle n'ait connaissance des secours qui lui arrivent : que Musgrave se mesure avec l'audacieux Deloraine en combat singulier (21). S'il triomphe, il vaincra pour nous; mais s'il succombe, ce n'est qu'un guerrier de perdu : les autres, se retirant comme ils sont venus, évitent une défaite, la mort et la honte. »

XXXI.

L'orgueilleux Dacre supporta, dit-on, avec peine ces sages remontrances de son collègue : néanmoins il ne donna point suite à sa première démarche, et obéit lentement et de mauvaise humeur. Mais jamais, dans la suite, ces deux lords n'entreprirent d'expéditions de concert sur la frontière; et l'on dit que ce léger sujet de mécontentement coûta beaucoup de sang dans une autre rencontre.

XXXII.

Le poursuivant d'armes se présenta de nouveau devant les murs du château. Sa trompette appela à parlementer les chefs des forces écossaises; et il défia, au nom de Musgrave, l'intrépide Deloraine au combat. Il jeta à leurs pieds un gantelet, et déclara en ces termes les conditions du combat : « Si l'épée du brave Musgrave triomphe dans la lice du chevalier de Deloraine, votre jeune chef le lord de Branksome demeurera en otage pour son clan;

si Deloraine abat le brave Musgrave, l'enfant obtiendra sa liberté. Quoi qu'il arrive, les troupes anglaises, sans inquiéter les Écossais, sans être inquiétées par eux, se retirant paisiblement, comme des hommes sans armes, retourneront directement dans le Cumberland. »

XXXIII.

Dans l'ignorance où ils étaient du prompt renfort qui leur arrivait, la proposition plut à tous les chefs écossais, quoique la clairvoyante châtelaine parlât beaucoup contre; car, quoique leurs cœurs fussent braves et fidèles, ils savaient, par le sac récent de Jedwood, combien les secours du régent étaient tardifs; et vous pensez que la noble dame n'osait avouer la prescience secrète due à l'art qu'elle ne pouvait nommer, qui lui avait fait connaître les forces qui venaient la délivrer. La convention fut conclue, et il fut convenu que l'on dresserait promptement la lice sur la pelouse au dessous du château. Il fut réglé que le combat aurait lieu à pied avec la hache et le coutelas écossais, à la quatrième heure après le lever de l'aurore, heure à laquelle Deloraine, guéri de sa blessure, ou dans le cas contraire, un champion à sa place, se présenterait pour lui et son chef, et en viendrait aux mains avec le vaillant Musgrave.

XXXIV.

Je sais très bien que dans leurs lois plusieurs ménestrels chantent et disent qu'un semblable combat dut avoir lieu à cheval, sur un coursier écumant lancé dans la carrière, avec l'épée au côté pour y avoir recours lorsque la lance viendrait à voler en éclats dans le choc des deux champions; mais le jovial harpiste (22) m'a appris, lorsque je n'étais encore qu'un enfant, la manière dont il se passa, qui est celle que je vous raconte aujourd'hui. Il connaissait toutes les clauses et les statuts de lord Archibald-le-

Noir sur la loi des combats, décrétée du temps des anciens Douglas. Il ne souffrait point, lui, qu'un railleur insolent blâmât les accords de sa harpe, ou taxât ses chants de fausseté. Pour un motif semblable il tua le barde de Reull, qui avait blessé son orgueil par ses sarcasmes, en vidant la coupe avec lui. Ils se battirent en duel sur les bords du Téviot, et des mains sous lesquelles s'animaient les tons mélodieux de la harpe furent teintes de sang au lieu où, en souvenir de cet événement, les branches de l'aubépine s'agitent encore sur la tombe de son rival.

XXXV.

Pourquoi redirais-je la sentence rigoureuse qui précipita mon maître dans le tombeau ? Comment les jeunes filles d'Ousenam s'arrachèrent les cheveux, pleurèrent jusqu'à ce qu'elles eussent éteint l'éclat de leurs beaux yeux, et se tordirent les mains pour l'amour de celui qui mourut à Jedwood-Air ? Il mourut !... Ses élèves sont descendus l'un après l'autre dans la tombe froide et silencieuse ; et moi, hélas ! seul je survis pour rêver aux rivalités de ma jeunesse, et regretter de ne pouvoir plus entendre les accords que j'écoutais alors avec envie, car ma jalousie s'est éteinte avec mes frères d'harmonie.

Il cessa de chanter. Les dames qui l'écoutaient applaudirent les accents du vieux ménestrel. La duchesse lui adressant des paroles obligeantes, en partie sincères, en partie commandées par la pitié, se montra étonnée qu'il racontât avec tant d'art, dans ses chants, sa légende sur d'anciens faits si long-temps oubliés ; sur des dissensions dont on avait perdu le souvenir ; sur des forêts aujourd'hui dévastées et détruites ; sur des tours situées au lieu dont le lièvre fait aujourd'hui son gîte ; sur des mœurs changées et disparues depuis long-temps ; sur des chefs qui reposaient de-

puis si long-temps sous la pierre grisâtre qui recouvrait leurs restes; que l'inconstante renommée avait effacé leurs noms de son livre, ceignant la tête de quelque nouveau favori de cette couronne triomphale qu'ils avaient arrosée de leur sang, et qui se fanait sur la leur. Il était en vérité étrange que les récits de ce vieillard pussent ainsi les tirer de la poussière du cercueil.

Le ménestrel enchanté sourit, car la flatterie ne manque jamais son effet sur l'oreille des poètes, race simple et mal conseillée. Ils consument leur temps et leurs peines à obtenir le vain tribut d'un sourire; même, lorsque dans la vieillesse leur flamme expirante les abandonne, ce souffle de sa séduisante haleine peut ranimer les feux qui l'alimentent. Leur imagination languissante se réveille aux séductions de la louange, et s'évertue à en prolonger l'éclat éphémère. Sur le visage du vieillard brilla donc un sourire de satisfaction, et il continua ainsi son récit.

CHANT CINQUIÈME.

I.

Non ; ce n'est point un vain rêve : ils ne se trompent point ceux qui disent qu'à la mort du poète la nature muette prend le deuil et célèbre les obsèques de celui qui la chanta ; qui prétendent que les flancs gigantesques des rochers escarpés et les cavernes solitaires poussent des gémissements plaintifs ; que les ruisseaux de cristal qui s'échappent des montagnes, que la rosée embaumée qui distille des fleurs sont autant de larmes versées sur le barde qu'elles ont perdu ; que la brise exhale ses soupirs dans les bosquets qu'il aimait ; que les chênes y répondent par de sourds gémissements, et que les rivières, en roulant leurs flots, leur enseignent à murmurer des chants funèbres autour de son tombeau.

II.

Non pas qu'en réalité ces êtres inanimés puissent pleurer sur la tombe d'un mortel ; mais les ruisseaux, les bois et les vents redisent les tristes lamentations de ceux qui, arrachés à un long oubli, ont vécu dans les vers fidèles du poète, et dont la mémoire semble trouver une seconde mort dans le dernier soupir de celui qui les célébra. L'ombre pâle de la jeune fille qui va déplorant son destin de ce que l'amour, un amour vrai, soit condamné à l'oubli agitant les branches de la rose et de l'aubépine, en fait tomber les larmes de la rosée sur le brancard du tendre ménestrel. Le spectre du preux chevalier vient gémir sur sa gloire oubliée, dans la plaine qu'il couvrit de morts ; monté sur le dos des vents, il parcourt l'arène comme un trait, et fait retentir le champ de bataille

de ses cris perçants. Le baron, dont l'antique couronne fleurit longtemps dans les vers de la féodalité, du haut du trône de brouillards qui couvre le sommet de la montagne, voit, dans la baronnie où il régnait autrefois, ses cendres que personne ne remarque, le lieu qu'il occupa, sa puissance, sa mémoire, disparaître et périr. Ses gémissements remplissent les cavernes solitaires; les pleurs qu'il verse de rage grossissent le ruisseau : tous voient avec douleur la harpe du ménestrel désaccordée, leur nom inconnu, leur gloire privée d'un chantre qui la célèbre.

III.

A peine l'assaut avait-il été suspendu et les conditions de la trève arrêtées, que du haut des tours de Branksome on put reconnaître l'approche de nombreuses bandes de guerriers. D'épais nuages de poussière s'élevaient dans le lointain, et l'on entendait le bruit des pas des chevaux, affaibli par la distance; les lances brillaient par intervalles, aux rayons du soleil, au-dessus des colonnes serrées; et les bannières féodales désignaient les troupes qui s'avançaient au secours de Branksome.

IV.

Il est inutile de nommer tous les clans belliqueux qu'on vit arriver des frontières centrales : le cœur sanglant brillait à l'avant-garde, annonçant Douglas (1), nom redouté. Il serait superflu de dire quels coursiers bondirent dans la plaine où les sept lances de Wedderburn (2) rangèrent leurs hommes en bataille; et que Swinton y fit briller la lance qui humilia jadis le cimier superbe de Clarence de Plantagenet (3). Je ne vous dirai pas quelles bandes arrivèrent encore du riche Merse de Lammermoor et des bords riants de la Tweed, descendant, sous les bannières réunies du vieux Dunbar et d'Hepburn, du sommet escarpé de la montagne, et criant : « A Home! à Home (4)! »

V.

Des chevaliers et des écuyers envoyés de Branksome vinrent s'acquitter de leurs courtois messages ; ils adressèrent à chaque chef et à chaque lord les remercîments convenables pour les secours prompts et puissants qu'ils leur amenaient, et leur apprirent comment une trêve avait été conclue, un jour de combat fixé entre Musgrave et le brave Deloraine, et comment la dame de Buccleuch les priait en grâce de rester tous pour être témoins du combat et de daigner, par amour des dames et courtoisie, goûter la chère de Branksome; et tandis qu'ils invitaient à sa table tous les Écossais, les nobles lords d'Angleterre ne furent point oubliés. Le vénérable sénéchal s'avança lui-même pour engager, en termes convenables, ces valeureux ennemis à se rendre au château de Branksome. Howard accepta ; jamais chevalier n'avait été, armé, plus hardi sur le champ de bataille ou plus renommé pour sa noble courtoisie, lorsqu'il avait quitté le casque et la lance ; mais Dacre, furieux, préféra se reposer dans sa tente.

VI.

Maintenant, noble dame, peut-être me demanderez-vous comment ces deux armées ennemies s'abordèrent. Pensant que ce n'était pas une tâche facile que de maintenir la trêve établie entre des têtes martiales et tout en feu, qui ne respiraient que sang et que vengeance; ennemis d'habitude, de nation, par leurs invasions réciproques et les coups qu'ils s'étaient mutuellement portés, ils s'abordèrent sur la rive du Téviot, s'abordèrent et s'assirent pêle-mêle, sans proférer une menace, sans que le moindre nuage vînt obscurcir leur front, comme des frères se retrouvent sur une terre étrangère. Ces mains, naguère armées de la lance, et encore recouvertes du gantelet d'acier, s'unirent avec une franche cordialité; les visières se relevèrent; les visages se mon-

trèrent à découvert, et plus d'un ami reconnu d'un ami se livra avec lui à la joie de se retrouver. Les uns firent circuler la coupe ; les autres virent s'enfuir le jour en jouant aux dames et aux dés; d'autres enfin, au milieu des cris de joie, du tumulte et des coupes, se livrèrent avec ardeur au jeu du ballon (5).

VII.

Et néanmoins que l'on sache bien que, si le son des cors avait retenti, si un signal de guerre avait paru, ces bandes si amicalement mêlées, ces mains se pressant mutuellement avec tant de franchise, eussent teint le gazon de sang : aux cris joyeux qui animaient les rives du Téviot auraient succédé des cris de guerre terribles, et le râle de la mort; et ces coutelas, maintenant tirés pour découper au banquet amical, eussent bientôt trouvé une gaîne sanglante. Anciennement ce passage subit de la paix à la guerre sur les frontières (6) était assez fréquent et ne surprenait point; mais néanmoins les derniers rayons du soleil cessèrent d'éclairer les tours et la petite ville de Branksome sans que rien eût troublé les plaisirs de la journée.

VIII.

Néanmoins les joyeux symptômes des plaisirs de la table ne disparurent point avec la chute du jour; bientôt, à travers les barreaux des hautes croisées de la grande salle de Branksome, divisées en quatre par des traverses en pierre, brillèrent de larges jets d'une lumière rougeâtre. Les solives dorées n'en retentirent pas moins du bruit joyeux des harpes et des coupes; les cris, les coups de sifflet partaient de toutes parts dans la plaine, que commençaient à couvrir les ombres de la nuit au moment où les diverses bandes, afin de rassembler les traînards, faisaient retentir les airs du mot de ralliement de leur clan (7); et les buveurs en goguette proclamaient, la coupe en main, le nom victorieux de Douglas ou de Dacre.

IX.

Enfin les cris divers, devenus moins fréquents et s'affaiblissant, cessèrent entièrement ; et des hauteurs de Branksome on n'entendait plus rien que le bruit des flots du Téviot ; si ce n'est le qui vive de la sentinelle qu'on relevait, ou le bruit de la hache et du marteau retentissant, au milieu de l'obscurité profonde, dans la plaine qui se trouvait au-dessous ; car un grand nombre de bras y étaient occupés à tailler de forts pieux et équarrir des poutres pour préparer les redoutables barrières de la lice avant le lever de l'aurore.

X.

Marguerite était sortie de bonne heure de la salle du banquet, malgré le coup-d'œil sévère de la noble dame ; et elle n'avait point remarqué, en quittant son siége, un grand nombre de soupirs à demi étouffés : car plus d'un noble guerrier et d'un intrépide allié s'efforçaient de gagner le cœur de la fleur du Téviot. — Le cœur gros de soupirs et l'esprit tourmenté, retirée dans son appartement solitaire, elle reposait d'un sommeil entrecoupé ; elle quittait par intervalles sa couche de soie. Les deux armées reposaient encore qu'elle considérait le lever de l'aurore : de ces milliers de personnes plongées dans le sommeil, la plus aimable et la meilleure s'éveilla la première.

XI.

Elle regarda dans la cour intérieure, sur laquelle l'ombre gigantesque de la tour étendait ses voiles, et qui avait retenti la veille pendant toute la journée du bruit des armures, du trépignement et du hennissement des coursiers. Maintenant elle est silencieuse comme le tombeau, jusqu'à ce que, s'avançant lentement (le bruit des éperons annonçait son approche), un guer-

rier d'une stature imposante passa au-dessous ; mais lorsqu'il releva sa tête couverte de son brillant panache : « Sainte Vierge ! se pourrait-il ? » Avec autant de sécurité que dans les bosquets d'Ousenam, il traversa les tours ennemies de Branksome d'un pas ferme et hardi. Elle n'osa point lui faire signe, elle n'osa pas parler. — Oh ! si un seul page venait à s'éveiller, son sang serait le prix de son imprudence ! Tous les joyaux que porte la reine Marie, ni les larmes encore plus précieuses de Marguerite ne sauraient acheter le prolongement de sa vie d'un seul jour.

XII.

Cependant il courait peu de danger ; car vous devez vous rappeler le charme du malin page. Il l'avait communiqué à son maître et lui avait donné, par l'art de la magie, l'apparence d'un chevalier de l'ermitage. Il traversa ainsi, sans être arrêté, le poste de la sentinelle et la cour, aux yeux de tous les gens du château. Mais quel déguisement magique serait assez parfait pour tromper les beaux yeux bleus de Marguerite ? Elle s'élança de son siége, et tandis que la crainte et la surprise luttent dans son cœur et peuvent à peine y maîtriser l'amour..., lord Henri est à ses pieds.

XIII.

Souvent j'ai cherché à deviner quel mauvais dessein avait pu porter ce misérable et méchant nain à amener cette rencontre ; car la vue de l'amour heureux est un bonheur céleste, et un esprit vil et malicieux ne peut y trouver aucune joie ; et souvent je me suis dit : peut-être pensait-il que les erreurs de leur passion entraîneraient après elles les chagrins, les fautes et la honte ; que la mort pour le brave chevalier de Cranstoun, la perte de l'honneur et de sa réputation pour sa belle et noble dame en seraient le résultat ; mais un esprit profane ne pouvait deviner des cœurs qui s'aimaient d'une flamme aussi pure. L'amour vrai est

un don que Dieu a fait à l'homme seul sur la terre. Ce n'est pas le feu brûlant du caprice, dont les désirs disparaissent dès qu'ils sont satisfaits; il ne vit point d'appétits impétueux et ne s'éteint point avec eux : c'est la secrète sympathie, la chaîne aux anneaux d'argent, le nœud tissu de soie, qui unit les corps et les âmes, le cœur au cœur, l'esprit à l'esprit. Mais laissons Marguerite et son chevalier pour nous entretenir du combat qui s'approche.

XIV.

Les avertissements du cor se firent entendre; les sons guerriers de la cornemuse éveillèrent chaque clan. Les guerriers se pressent en foule pour être témoins du terrible combat; leurs lances nombreuses entourent la lice comme les pins séchés sur pied dans la forêt d'Ettrick. Leurs regards se portaient souvent du côté de Branksome pour voir approcher les combattants, et ils échangeaient de nombreuses forfanteries en faveur du chevalier pour lequel chacun d'eux penchait.

XV.

Sur ces entrefaites, la dame de Buccleuch était très embarrassée; car Harden et Thirlestane se disputaient le droit de combattre pour Deloraine. Ils commençaient à supputer leur degré de parenté et leurs rentes féodales, et à se toiser d'un œil de travers; mais la querelle ne dura pas long-temps, car bientôt le chevalier de Deloraine lui-même, vigoureux en apparence et débarrassé de toute souffrance, parut armé de pied en cap, et réclama son droit de combattre. La noble dame reconnut l'heureux effet du charme qu'elle avait employé, et les chefs orgueilleux renoncèrent à leurs prétentions.

XVI.

Lorsqu'ils descendirent dans la plaine pour se rendre à la lice, le noble Howard tenait les rênes de soie du coursier de l'illustre

châtelaine. Il marchait désarmé à ses côtés, et ils s'entretinrent longuement et avec courtoisie des faits d'armes des anciens temps. Son costume était riche et splendide : une fraise de Flandre tombait sur son pourpoint de buffle, dont les garnitures et la doublure étaient de satin ; ses bottes jaunes étaient armées d'éperons d'or ; son manteau était tout entier de fourrures de Pologne ; son haut-de-chausse était broché d'or ; son épée de Bilboa, dont les guerriers de la frontière avaient senti plus d'une fois le poids, pendait à un large ceinturon orné de bossettes de métal ; de là, dans leur langage grossier, les habitants de la frontière appelaient Howard *Guillaume-au-ceinturon*.

XVII.

Derrière lord Howard et la noble dame venait la belle Marguerite montée sur son palefroi, dont le caparaçon balayait la terre. Sa guimpe et son voile étaient blancs, et les boucles tombantes de ses cheveux étaient ceintes d'une guirlande de roses blanches. Le fier Angus, se tenant à ses côtés, cherchait par courtoisie à l'égayer : en vain elle eût essayé, sans son assistance, de diriger les rênes brodées de son coursier. Il crut qu'elle frissonnait à la vue de guerriers réunis pour un combat à mort ; mais une cause de terreur dont on ne se doutait nullement agitait son cœur, lorsque la noble dame et elle, assises sur leurs siéges de velours cramoisi, eurent embelli la lice de leur présence.

XVIII.

Un chevalier anglais conduisait et offrit aux regards le jeune Buccleuch, prix du combat ; l'enfant sentait à peine la tristesse de sa situation présente, tant il lui tardait de voir le combat. Le fier Home et l'orgueilleux Dacre, dans toute la splendeur de la chevalerie, parcourent à cheval la carrière, tenant en main leur bâton de commandant d'acier, comme maréchaux de la lice, et

assignent avec soin à chaque chevalier un partage égal dans l'avantage du soleil et du vent. Alors des hérauts à la voix de Stentor proclamèrent hautement, au nom du roi, de la reine et des gouverneurs, la défense à chacun d'oser, sous peine de mort, tant que le combat durerait, assister l'un des deux champions par regards, signes ou paroles; et pas un souffle ne vint rompre le silence jusqu'à l'instant où les deux hérauts prirent ainsi alternativement la parole :

XIX.

LE HÉRAUT ANGLAIS.

« Ici présent est Richard de Musgrave, bon et vrai chevalier, né libre, pour demander raison à Deloraine des dommages et outrages déloyalement et malicieusement commis par celui-ci. Il déclare William de Deloraine coupable de haute trahison d'après les lois de la frontière, et il le maintiendra avec son épée : ainsi Dieu lui soit en aide et sa bonne cause ! »

XX.

HÉRAUT ÉCOSSAIS.

« Ici est présent William de Deloraine, bon et vrai chevalier, noble de naissance, qui maintient que jamais, depuis qu'il porte les armes, tache de haute trahison n'a souillé sa cotte d'armes : et ainsi Dieu lui soit en aide ! Il prouvera sur le corps de Musgrave qu'il en a déloyalement menti par la gorge. »

LORD DACRE.

« En avant, braves champions, au combat! sonnez, trompettes!. »

LORD HOME.

« Dieu protége le droit! »

Alors, ô Téviot! comme l'écho de tes rives retentit lorsque le son du cor et de la trompette donnèrent le signal du départ aux deux guerriers ennemis, et qu'au milieu de la lice, élevant leur bouclier d'un pas mesuré et l'œil attentif, les combattants se joignirent!

XXI.

Il conviendrait mal de peindre aux oreilles sensibles de mon aimable auditoire les casques retentissants sous les coups de la hache, et le sang coulant de plus d'une blessure; car le combat fut long et acharné, et les deux champions hardis et vigoureux. Mais si chaque dame qui m'écoute était un chevalier, il me serait facile de dépeindre une lutte de guerriers; car j'ai vu l'éclair des combats sillonner les airs, le froissement de la claymore et de la baïonnette, le cheval de bataille galopant dans le sang, et affrontant la mort au milieu des chances incertaines du combat: j'ai dédaigné de reculer d'un pas.

XXII.

C'en est fait! c'en est fait! ce coup fatal l'a étendu sur l'arène ensanglantée; il s'efforce de se relever... Brave Musgrave! non, jamais tu ne te releveras! le sang t'étouffe... Qu'une main bienfaisante détache la visière de son casque, défasse l'agrafe de son hausse-col, et lui donne le moyen de respirer... ô secours inutile!... Hâtez-vous, saint religieux, hâtez-vous avant que le pécheur expire! écoutez la confession de toutes ses fautes, et frayez-lui le passage de la terre au ciel!

XXIII.

Le vénérable frère s'empressa d'accourir. En traversant la lice ses pieds nus se teignirent de sang. Sans faire attention aux cris qui célébraient le triomphe du vainqueur, il souleva le mourant.

Sa barbe et ses cheveux argentés flottaient en longues boucles, tandis qu'il priait à genoux. Il tient le crucifix élevé devant ses yeux qui s'éteignent, et prête une oreille attentive pour entendre sa confession prononcée d'une voix mourante. Il le soutient dans ses bras, et au même moment où l'âme se sépare du corps il lui prodigue des consolations spirituelles et lui recommande d'avoir confiance en Dieu ! Il prie sans être entendu… Les angoisses de la mort ont cessé !… Richard de Musgrave ne respire plus.

XXIV.

Comme s'il eût été épuisé par le combat, ou qu'il eût réfléchi sur ce triste spectacle, le vainqueur reste debout en silence. Il ne relève point la visière de son casque, est sourd aux acclamations, insensible aux serrements de main qui le félicitent, quand tout à coup des cris étrangers de surprise et d'effroi s'élèvent du milieu des rangs des Écossais ; et, tous saisis d'une terreur panique, s'empressent d'ouvrir leurs rangs pressés à un homme à demi-vêtu, et semblable à un spectre qui accourait du château. Il franchit la barrière d'un saut, et regarde autour de lui d'un air effaré et hagard, comme s'il eût été en délire et souffrant ; et tous reconnurent en lui William de Deloraine ! Les dames quittèrent en hâte leur siége, les maréchaux sautèrent en bas de leurs coursiers : « Qui es-tu donc, s'écrièrent-ils, toi qui as combattu et vaincu ? » Son casque au brillant panache fut bientôt détaché… « Cranstoun des bords du Téviot ! j'ai combattu et vaincu pour ce noble prix. » Il dit, et conduit l'enfant à sa mère.

XXV.

Elle couvrit de baisers l'enfant qui lui était rendu, et le pressa un millier de fois sur son sein ; car, sous l'air d'impassibilité dont s'entourait son esprit inflexible, son cœur avait frémi à chaque coup. Néanmoins elle ne daigna point remercier lord Cranstoun,

quoiqu'il eût respectueusement mis un genou à terre devant elle. Je ne vous rapporterai point les pourparlers qui eurent lieu, ni ce que dirent Douglas, Home et Howard... car Howard était un ennemi généreux... ni comment le clan réuni pria la châtelaine d'oublier les dissensions, et de daigner bénir l'heure nuptiale du lord Cranstoun, et de la fleur du Téviot.

XXVI.

Elle regarda la rivière, regarda la montagne, songea à la prophétie des esprits élémentaires, et alors rompit un silence jusque là sombre et obstiné... « Le destin, et non pas vous, m'a vaincue; les étoiles peuvent verser leur bienveillante influence sur les bords du Téviot et la tour de Branksome, car l'orgueil est dompté et l'amour libre. » Elle prit la main de la belle Marguerite qui, tremblante et respirant à peine, se soutenait difficilement ; et la mettant dans celle de lord Cranstoun : « Comme je suis fidèle à toi et aux tiens, sois fidèle à moi et aux miens ! Ce lien d'amour sera le nœud qui nous unira, car ce jour est celui de vos noces, et tous ces nobles lords resteront pour l'embellir de leur présence... »

XXVII.

En quittant la lice, elle tira bon nombre d'éclaircissements de Cranstoun sur son combat avec Deloraine, sur son page, et sur le livre qu'il avait enlevé au chevalier blessé; et comment il s'était rendu dans son château ce matin même à l'aide d'un charme; comment, revêtant l'armure de sir William que le page avait enlevée au chevalier pendant son sommeil, il s'était chargé du combat singulier. Mais il dissimula la moitié de l'histoire, et traîna en longueur jusqu'à ce qu'il eût rejoint la dame de ses pensées... La châtelaine ne voulut point dévoiler au grand jour le pouvoir de sa science magique; mais elle comptait bien, avant que minuit eût sonné, rabaisser l'orgueil de ce page étrange, re-

tirer e livre de ses perfides mains, et le renvoyer au tombeau de Michel... Il est inutile de rappeler les tendres discours qu'échangèrent Marguerite et Cranstoun, ni comment elle parla de ses anciens chagrins, et raconta comment son cœur se livrait à la crainte ou à l'espérance durant son combat avec Musgrave. Il n'est pas besoin de redire la joie de ces deux amants : un jour, nobles damoiselles, vous la connaîtrez parfaitement.

XXVIII.

Un hasard avait retiré William de Deloraine de sa léthargie, et lui avait appris que, dans la lice, un autre, couvert de ses armes et de son bouclier, brandissait la hache contre le fier Musgrave sous le nom de Deloraine. De là son empressement à courir sans armes au lieu du combat, de là l'effroi qu'avait causé sa présence dans tout le clan, qui l'avait pris pour un *wraith* éphémère[1], et non pour un homme véritable et vivant. La vue de ce nouvel allié lui plut peu : néanmoins lorqu'il vit le résultat du combat, il l'aborda cordialement. Il ne voulut point réveiller une vieille querelle, car il était exempt de rancune, quoique brusque et avare de démonstrations de politesse. Dans ses expéditions sur le pays ennemi, il répandait rarement du sang, excepté lorsqu'il avait en tête des hommes armés, ou, comme il était juste, dans des cas d'inimitié mortelle. Il ne gardait jamais rancune d'un coup bravement porté en combat loyal par un noble adversaire : et c'est ce dont il fut facile de s'apercevoir dans cette circonstance, lorsqu'il porta ses regards sur le corps de Musgrave ; la douleur, quoique à moitié déguisée sous un air rébarbatif, obscurcit son front rembruni, et, penchant tristement la tête, il fit ainsi l'épitaphe de son ennemi :

[1] Apparition du spectre d'une personne vivante. A. M.

XXIX.

« Maintenant, Richard Musgrave, tu gis étendu sans vie ! Certes, tu étais mon ennemi mortel ; car, si j'ai tué le frère qui t'était cher, ta main m'a ravi le fils de ma sœur ; et lorsque je restai trois longs mois dans les sombres cachots du château de Naworth, jusqu'à ce que j'eusse payé une rançon de mille marcs, Musgrave, c'est toi qui me rendis ce mauvais service. Et s'il nous était permis de nous mesurer, et que tu fusses en vie comme moi, nul mortel n'aurait le pouvoir de nous séparer avant que l'un de nous ou tous les deux rendissent le dernier souffle ; et pourtant que Dieu donne le repos à ton âme ! car je sens bien que jamais je ne trouverai un plus noble ennemi. Dans tous les comtés du Nord dont la devise est *bride, éperon et lance* [1], tu l'emportais sur tous pour suivre le butin. C'était plaisir, lorsque nous regardions en arrière, de te voir pour-chasser ton ennemi, animer le limier terrible sur sa trace, et sonner la charge avec ton cor (8) : je donnerais les terres de Deloraine pour que le redoutable Musgrave pût revivre... »

XXX.

Il continua ainsi d'exhaler ses regrets jusqu'à ce que la troupe de lord Dacre reprît le chemin de Cumberland. Ils relevèrent le corps du brave Musgrave et le placèrent sur son bouclier ensanglanté : se succédant par quatre, ils portèrent ce noble fardeau sur des lances placées horizontalement. En avant du cortége, la musique funèbre des ménestrels était par intervalles apportée sur l'aile des vents ; derrière, quatre prêtres en étoles noires chantaient un *requiem* pour l'âme du guerrier ; autour s'avançait lentement la cavalerie ; les piqueurs marchaient laissant traîner à terre

1 Ces comtés portaient dans leurs armes un filet de cheval, un éperon et une lance. A. M.

le fer de leur lance, et ils portèrent ainsi le brave chevalier à travers le Liddesdale jusqu'au bord du Leven, et de là dans la nef élevée de Holm Coltrame, où ils le déposèrent dans le tombeau de son père.

Les accents inspirés de la lyre, quoique les chants du ménestrel aient cessé, prolongent les sons imitatifs de la procession funèbre. Elle se rapproche ou s'éloigne : tantôt le bruit de sa marche frappe l'oreille, tantôt il se perd dans le lointain ; un moment on croit l'entendre gravir le flanc de quelque montagne, et l'instant d'après les sons se meurent au fond d'une vallée profonde ; la musique funèbre des ménestrels, les chants sinistres du *requiem* frappent alternativement la brise ; enfin, lorsque la tombe se referme sur le guerrier, des masses de voix ébranlent en chœur les voûtes du saint lieu. Après un instant de silence on lui demanda pourquoi lui, qui maniait si harmonieusement la harpe, se fatiguait ainsi à errer mal récompensé sur une terre pauvre et ingrate, tandis que l'Angleterre plus généreuse récompenserait mieux son talent.

Le vieux ménestrel, quoique sa harpe, le seul ami qui lui restât, lui fût chère, la voyait avec peine placée si haut au dessus de ses chants improvisés ; encore moins voyait-il avec plaisir des paroles de mépris déprécier la terre qui lui était si douce : aussi la voix du barde était-elle fière et élevée lorsqu'il reprit ainsi le sujet de ses vers.

CHANT SIXIÈME.

I.

Respire-t-il un homme assez dépourvu d'âme pour qu'il ne se soit jamais dit à lui-même : Voici la terre qui m'appartient, celle qui m'a vu naître ! dont le cœur ne se soit pas épanoui d'une noble joie en tournant ses pas vers sa patrie, après avoir erré sur une plage étrangère ? S'il existe un tel être, observez-le bien. Ce n'est pas pour lui que résonne la ravissante harmonie des ménestrels. Quand même ses titres seraient imposants, son nom glorieux, sa fortune aussi vaste que ses désirs peuvent s'étendre ; malgré ces titres, toute cette puissance, tout ce vain amas d'or, le misérable, concentré en lui-même, vivant, perdra tout droit aux éloges de la renommée, et, mourant doublement, rentrera dans l'obscure poussière d'où il est sorti sans qu'aucune larme, aucun honneur, aucun éloge l'accompagne dans la tombe.

II.

O Calédonie, terre sombre et sauvage, mère nourricière des enfants de la poésie ! pays de noires bruyères et de bois touffus, pays de montagnes et de lacs, terre de mes pères ! quelle main mortelle pourrait dénouer le lien filial qui m'attache à ton sol rude et hérissé ? Maintenant encore, lorsque, l'œil fixé sur chaque paysage que connut ma jeunesse, je songe à ce qui est et à ce qui fut autrefois, il me semble que, de tous ceux qui me furent ravis, tes bois et tes ruisseaux soient les seuls amis qui me restent ; et mon cœur les en chérit davantage même dans l'excès de mes maux. Oh ! que j'erre encore sur les rives de l'Yarrow,

quoique personne n'y guide mes pas affaiblis par l'âge ; que je respire la brise dans les jachères d'Ettrick, quoique son souffle glace mes joues flétries ; que je puisse encore reposer ma tête près de la pierre du Téviot, quoique, seul et oublié, le barde pût y rendre le dernier soupir !

III.

Les apprêts de la fête appellent les ménestrels au château de Branksome : ils n'étaient pas méprisés comme moi. Par bandes recrutées du voisinage et des points éloignés on voit arriver ces joyeux prêtres de l'allégresse et de la guerre, prêts à jouer leur rôle dans les fêtes et dans les combats ; ils prenaient part au banquet et à la bataille. Peu d'instants auparavant, ils faisaient entendre des accents de mort à l'avant-garde de leurs clans belliqueux, et maintenant la grille de fer de la herse s'élève pour livrer passage à ces gais convives. Les sons de leurs cornemuses, les accords de leurs harpes, leurs danses, les plaisirs bruyants de la table, et leurs chants ébranlent et font retentir les lourdes tourelles.

IV.

Je n'entreprendrai point de vous dépeindre la splendeur de la cérémonie nuptiale, de faire passer sous vos yeux dans la riche chapelle et les damoiselles et les nobles dames, les écuyers et les chevaliers ; de parler des brillantes garnitures de boutons, des manteaux couleur d'émeraude, des coiffures splendides, des robes fourrées de petit-gris ; de vous représenter autour de l'autel et les panaches ondoyants, et le bruit des éperons et des riches chaînettes ; et il serait difficile pour un barde de rendre le changement de couleur des joues de la belle Marguerite, de cette aimable rougeur qui s'anime ou s'efface sous les impressions diverses de la crainte ou de la pudeur.

V.

Quelques bardes ont dit dans leurs chants que la noble châtelaine n'approcha ni de l'autel ni de la chapelle, ni n'osa honorer de sa présence la cérémonie nuptiale, tant elle redoutait l'approche d'un lieu saint. Calomnie que tout cela, puisqu'elle ne se livrait qu'aux pratiques permises de la magie (1); car des paroles et des signes efficaces ont du pouvoir sur les esprits aux heures planétaires. Cependant je ne suis guère disposé à approuver la conduite de ceux qui se hasardent à pratiquer cet art dangereux; mais j'affirme, comme chose certaine, que la noble dame se tenait à côté de l'autel. Elle portait une robe de velours noir, sur la tête un chaperon cramoisi, brodé et semé de perles, enrichi d'or et garni d'hermine; un émerillon, tenu en laisse par un cordon de soie, était perché sur son poing (2).

VI.

La cérémonie nuptiale fut bientôt terminée; midi, l'heure la plus gaie de la journée, sonnait: alors un splendide banquet était préparé sous les voûtes élevées de la grande salle. Les maîtres d'hôtel et les écuyers s'empressaient d'assigner à chaque convive la place qu'il devait occuper, des pages se tenaient prêts à découper et distribuer les mets; le prêtre avait béni et le chapon, le héron et la grue, et le paon orné de son brillant plumage (3), et la hure du sanglier relevée de son glorieux entourage (4), le cygne du lac de Sainte-Marie (5), le ptarmigan et la venaison. Alors au dessus, au dessous, au dehors, au dedans, tout retentit des éclats bruyants de la joie, car du balcon élevé résonnèrent la trompette, la cornemuse et le psaltérion; on entendit le bruit des coupes vidées par les vieux guerriers au milieu d'une conversation animée et des éclats de rire; de jeunes chevaliers, d'un ton plus doux adressaient la parole à voix basse aux dames qui

souriaient. Les faucons chaperonnés, perchés sur les poutres, joignaient leurs cris aigres au tumulte, battaient des ailes et agitaient leurs grelots de concert avec les hurlements des chiens courants. Le vin de Bordeaux, d'Orléans et du Rhin circulaient à la ronde; les écuyers tranchants, fort occupés, remplissaient leur office, et tout n'était que gaieté et bombance.

VII.

Le page-lutin, ne perdant aucune occasion de faire le mal, s'efforça, au moment où les esprits étaient exaltés, d'exciter des querelles et des méfiances, jusqu'à ce qu'enfin Conrad, seigneur de Wolfenstein, violent de son naturel, de plus échauffé par le vin, et alors de très-mauvaise humeur, au sujet de quelques coursiers qu'avait perdus sa troupe, se montant de parole en parole, frappa de son gantelet le brave laird de Hunthill (6), bouillant et fier : Rutherford, auquel on a donné le nom de Diccon, tire l'épée. Il était persuadé, d'après le dire du page, que Hunthill lui avait enlevé ces coursiers, et lord Howard, Home et Douglas se levèrent pour apaiser la querelle qui s'allumait. Le sombre Rutherford parla peu, mais mordit son gant et secoua la tête (7). Quinze jours après, dans les bois d'Inglewood, le fier Conrad, froid et baigné dans son sang, la poitrine couverte de blessures, fut trouvé par le limier d'un garde. Les circonstances de sa mort restèrent inconnues; son épée avait disparu, lame et fourreau; mais depuis on dit que Diccon porta toujours une lame de Cologne.

VIII.

Le nain, qui craignait que l'œil de son maître s'aperçût de ses perfides menées, se rendit alors dans l'office, où bon nombre d'intrépides tenanciers goûtaient les plaisirs de la table tout aussi gaiement et aussi bien que ceux qui étaient assis sur les siéges

distingués de la grande salle. Watt-Tinlinn y défiait gaiement, la coupe en main, Arthur (1) Fire-the-Braes[1], et celui-ci, en y faisant raison, porta le même défi à la ronde, comme pour faire preuve de politesse aux joyeux guerriers d'Howard. Red-Roland Forster, pour payer la dette des Anglais, s'écria d'une voix forte : « Une tournée générale, et à pleins bords, à la belle fiancée! » A chaque toast l'ale brune, puisée dans les cuves et les seaux, moussait à flots dans les coupes; tandis que tous les cavaliers s'écriaient d'une commune voix que jamais pareil jour de fête n'avait égayé leur clan depuis que le premier Buccleuch avait obtenu son nom, lorsque le daim fut pris dans la vallée[2].

IX.

L'astucieux page, dans un esprit de vengeance, se rappela l'arc de Tinlinn, et jura qu'il lui paierait cher la flèche qu'il avait lancée. D'abord il molesta le tenancier par des railleries amères et des plaisanteries mordantes; lui parla de sa fuite au combat de la Solway, et ajouta que Hob Armstrong s'était chargé de consoler sa femme : ensuite, évitant son bras vigoureux, il lui fit mille méchancetés au moment où il ne s'y attendait pas, enleva de dessus son assiette les morceaux qui lui plaisaient le plus, renversa sa coupe de bière au moment où il la portait à ses lèvres, et, se glissant furtivement, lui perça le genou jusqu'à l'os avec un poinçon. La blessure envenimée et la jointure en suppuration lui rappelèrent long-temps le cuisant souvenir de l'instrument perfide. Le tenancier, bondissant sur son siége, jura et se démena, renversa la table et les flacons : ce fut un tumulte et des cris épouvantables. Le mauvais garnement se sauva et regagna la grande salle où il se posta dans un renfoncement obscur, et, faisant une grimace, murmura entre ses dents : « Perdu! perdu! perdu! »

1 *Fire the braes*, c'est-à-dire, *brûle-tout*. A. M.

2 Buccleuch est formé de *buck*, daim, et *cleuch*, vallée. A. M.

X.

Sur ces entrefaites, la noble dame, de peur que quelque autre querelle vînt troubler la concorde de la journée, avait ordonné aux ménestrels de chanter leurs lais. Le premier s'avança, le vieil Albert Grœme, le ménestrel de cet antique nom (9). Nul ne maniait aussi habilement la harpe que lui dans toutes les terres en litige; ayant des amis partout, ceux de sa race, quel que fût celui qui perdît, étaient toujours sûrs de gagner : ils enlevaient les bœufs qui servaient à les nourrir tout aussi bien en Écosse qu'en Angleterre. Sur un ton simple et inspiré par la nature, le barde des frontières récita son chant naïf.

XI.

ALBERT GROEME.

« C'était une belle dame anglaise (le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle) qui voulait épouser un chevalier écossais, car l'amour sera toujours le maître de tout.

« Ils virent avec délices le lever du soleil lorsqu'il brilla radieux sur les murs de Carlisle, mais ils étaient tristes avant la fin du jour, quoique l'amour fût toujours le maître de tout.

« Son père lui donna un collier d'or et de riches bijoux, aux lieux où le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle; son frère ne lui donna qu'un flacon de vin, irrité de ce que l'amour est le maître de tout.

« Car elle avait des terres en prairie et en enclos, aux lieux où le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle; et il jura sa mort plutôt que de souffrir qu'un chevalier écossais devînt le maître de tout.

XII.

« A peine avait-elle goûté ce vin (le soleil brille radieux sur les

murs de Carlisle), qu'elle tomba morte dans les bras de son fidèle amant, car l'amour était toujours le maître de tout!

« Il perça le cœur de son frère aux lieux où le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle. Ainsi périssent tous ceux qui voudraient de la sorte séparer deux amans fidèles, afin que l'amour soit toujours maître de tout.

« Et alors il prit la croix divine aux lieux où le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle, et il mourut pour l'amour de sa dame en Palestine. Ainsi l'amour était toujours le maître de tout.

« Maintenant vous tous, ô amans fidèles (le soleil brille radieux sur les murs de Carlisle), priez pour les âmes de ceux qui sont morts pour l'amour, car l'amour sera toujours le maître de tout ! »

XIII.

Au moment où finit le lai simple d'Albert, se leva un barde d'une prestance plus fière, renommé à la cour de l'orgueilleux Henri pour ses sonnets, ses poèmes et ses rondeaux : alors résonna ta harpe long-temps sans pareille, ô Fitz-Traver, chantre de l'harmonie ! L'aimable Surrey aima ta lyre... qui n'a entendu parler de la gloire de Surrey (10) ? L'âme de feu du héros gonflait sa poitrine. La gloire immortelle du barde s'est attachée à son nom, l'amour rehaussé de tout l'éclat de la chevalerie fut son partage.

XIV.

Ils allèrent chercher ensemble des climats éloignés, et souvent dans un bosquet d'oliviers, lorsque le soir arrivait avec ses cieux parsemés d'étoiles, ils chantaient l'amante absente de Surrey. Le paysan italien s'arrêtait tout court, et pensait que des esprits célestes faisaient entendre leur divine mélodie autour du lieu où reposait quelque saint ermite, tant étaient doux les accords

où se mariaient la harpe et la voix pour célébrer le nom de Géraldine.

XV.

Fitz-Traver ! oh ! quelle bouche pourrait dire les douloureux déchirements de ton cœur fidèle, lorsque la sentence de l'ingrat Tador assassina Surrey, dont les vers ne périront jamais ! Méprisant la colère du tyran, sa harpe appela l'indignation et la vengeance. Il abandonna, pour les tours de fer de Naworth, les frais ombrages de Windsor et le luxe des cours ; et, fidèle au nom de son protecteur Fitz-Traver, il s'attacha à la personne d'un Howard ; il était le favori de lord William et chef de tous ses ménestrels.

XVI.

FITZ-TRAVER.

« C'était la veille de la Toussaint, et le cœur de Surrey battait rapidement. Dans son anxiété il entendit, en tressaillant, la cloche de minuit qui lui annonçait l'approche de l'heure mystérieuse où le savant Cornélius lui avait promis de lui faire voir, à l'aide de son art, la dame de ses pensées, quoique entre elle et lui mugît le terrible Océan. Malgré cet éloignement, le sage s'était engagé à si bien faire jouer la puissance de la magie, que Surrey, la verrait elle-même en personne et s'assurerait si elle l'aimait encore et pensait toujours à lui.

XVII.

« Le magicien conduisit le brave chevalier dans la pièce voûtée où il se livrait aux pratiques de son art ; elle était plongée dans l'obscurité, si ce n'est que devant une glace large et élevée un cierge consacré jetait une lueur incertaine sur un attirail mystique de magie, sur une croix, des caractères, des talismans,

un almageste et un autel, le tout à demi éclairé; car la lumière du cierge était vacillante, pâle et mourante, comme la lampe qui veille auprès du lit d'un agonisant.

XVIII.

« Mais bientôt au sein même de cette glace large et élevée brilla une lumière qui lui était propre. Le comte commença à voir poindre sous sa surface des formes nébuleuses et indécises, comme les rêves d'un sommeil agité; peu à peu elles se casèrent et se dessinèrent de manière à former un riche et spacieux appartement. Une portion de cette chambre était éclairée par les pâles rayons d'une lampe placée près d'un lit de repos recouvert d'un tissu de soie d'Agra; la lumière argentée de la lune en éclairait une autre partie, et le reste était plongé dans l'obscurité.

XIX.

« Ce spectacle était beau; mais combien était au delà de toute expression l'être aux formes délicates et gracieuses qui était étendu sur le lit de repos qu'ornaient les riches produits de l'Inde. Ses blonds cheveux tombaient épars sur un sein d'albâtre. La pâleur de ses belles joues semblait attester qu'elle languissait d'amour. A demi vêtue d'un négligé flottant, et nonchalamment penchée, elle était absorbée par la lecture de quelques vers gravés sur des tablettes d'ivoire. Ces vers chéris, qui faisaient battre son cœur, étaient ceux de l'heureux Surrey; ces formes ravissantes et gracieuses, celles de lady Géraldine.

XX.

« Un nuage se répandit peu à peu sur ce tableau intéressant, et voilà cette vision enchanteresse... Ainsi l'envie d'un roi a répandu les ténèbres et la mort sur les jours glorieux de mon maître

bien-aimé. Tyran jaloux et impitoyable, puisse le ciel venger sur toi et sur ta postérité la plus reculée les caprices furieux de ton autorité despotique, ton lit nuptial ensanglanté, les reliques de nos saints dépouillées, le sang du noble Surrey cruellement assassiné, et les larmes de Géraldine ! »

XXI.

Le chant de Fitz-Traver fut applaudi à la fois par les chefs écossais et par ceux du pays voisin. Les premiers haïssaient jusqu'au nom de Henri, et les derniers suivaient encore la foi catholique... Alors se leva d'un air fier Harold, barde du brave Saint-Clair, Saint-Clair, qui, se trouvant à un splendide banquet chez Home, avait suivi ce lord pour lui prêter l'appui de son bras. Harold a vu le jour aux lieux où la mer agitée mugit autour des Orcades battues par la tempête, où chaque île, chaque détroit, chaque baie reconnaissait autrefois la puissance souveraine des Saint-Clair (11). Leur palais, objet de ton orgueil et de tes regrets, ô brillant Kirkwall, tombe lentement en ruines (12). C'est de là qu'il a souvent vu se soulever les flots impétueux de Pentland, comme si le terrible Odin y eût soufflé la tempête. Là il a souvent suivi de l'œil, la pâleur sur le front et le cœur oppressé, le navire luttant contre les vagues en furie; car sa jeune âme isolée aimait à se repaître de tout ce qui était grand et terrible.

XXII.

Or le merveilleux et le terrible ne manquaient pas à l'imagination dans ces îles sauvages ; car c'était sur leurs bords qu'étaient venus autrefois les fils du farouche Lochlin. Les pirates du Nord vivaient de rapines et de carnage, et laissaient sur leurs traces de nombreux cadavres aux oiseaux de proie ; leurs chefs intrépides se déclaraient les rois de l'Océan; leurs barques étaient les dragons de son humide empire (13). Là, pendant la tempête

qui sifflait dans la vallée, le Scalde racontait ses récits merveilleux, et sur plus d'une colonne runique il avait célébré son culte idolâtre. Harold, dans sa jeunesse, avait ainsi appris à connaître dans les vers barbares de leurs sages et ce serpent de mer dont les replis gigantesques entouraient le monde entier (14), et ces filles de sang dont les hurlements affreux distribuaient le carnage et la mort sur les champs de bataille (15), et ces chefs qui, guidés dans la nuit par la pâle lueur des tombeaux, pillaient la sépulture des anciens guerriers, arrachaient à leurs cadavres les armes (16) qu'ils tenaient embrassées, troublaient le silence de la tombe par des cris de guerre et appelaient les morts au combat. L'imagination enflammée par des idées de guerre et de merveilleux, le jeune Harold arriva sous les frais ombrages de Roslin, où de riantes vallées et la riche parure des bois lui inspirèrent des chants plus doux; mais néanmoins quelque chose des superstitions du Nord s'y alliait avec avantage à une poésie plus harmonieuse.

XXIII.

HAROLD.

« Prêtez, oh! prêtez l'oreille, brillantes dames; je ne viens point chanter un orgueilleux fait d'armes; ils sont doux et mélancoliques les chants qui rappellent la perte de l'aimable Rosabelle (17).

« Amarrez, amarrez votre barque, braves matelots; et vous, aimable dame, daignez demeurer en ces lieux. Reposez-vous au château de Ravensheuch (18), et n'allez pas aujourd'hui vous exposer sur le détroit orageux.

« Les flancs noirs de la barque sont bordés d'écume : la mouette se sauve vers les îles et sur les rochers; les pêcheurs ont entendu l'esprit des eaux, dont les cris présagent un naufrage.

« La nuit dernière, un homme favorisé du don de seconde vue

a aperçu une belle dame enveloppée dans un drap mortuaire humide. Demeurez donc à Ravensheuch, ô jeune beauté? pourquoi traverser aujourd'hui le détroit dangereux?

« Ce n'est point parce que l'héritier de lord Lindesay ouvre ce soir le bal à Roslin; mais c'est que ma mère est seule dans la salle du château.

« Ce n'est point parce qu'on doit courre la bague et que Lindesay est adroit à ce jeu; mais c'est que mon père trouvera le vin mauvais s'il n'est pas versé par Rosabelle.

« Pendant toute cette nuit terrible on vit briller une flamme étrange sur Roslin; elle s'étendait plus que celle d'un feu qu'on aurait allumé pour servir de fanal, et plus rouge que les rayons brillants de la lune. Elle éclairait tout le sommet du rocher sur lequel se trouve le château de Roslin, réfléchissant une teinte rouge sur les taillis de la vallée; on l'apercevait de dessous les chênes de Dryden et des cavernes de Hawthornden.

« On croyait voir en feu cette superbe chapelle où les barons de Roslin reposaient sans cercueil et ensevelis dans leur armure en guise de drap mortuaire (19).

« Tout, à l'intérieur et autour de la sacristie et de l'autel, paraissait dans les flammes; les colonnes gothiques, la cotte-de-mailles des morts semblaient en réfléchir la lueur.

« Elles enveloppaient les créneaux, les sommets élevés des tours, les beaux arcs-boutants sculptés en rosaces... c'est ainsi qu'elles paraissent encore tout dévorer lorsque la mort menace quelque membre de la noble famille de Saint-Clair.

« Dans cette magnifique chapelle sont enterrés vingt barons de Saint-Clair, fameux par leur valeur. Ces murs sacrés les renferment tous; mais les flots de la mer recouvrent les restes de l'aimable Rosabelle.

« Tous y ont été enterrés à la lueur des cierges avec les prières des prêtres et au son des cloches; mais les rugissements des flots

et le sifflement des vents ont été le chant funèbre de l'aimable Rosabelle. »

XXIV.

Ce lai attendrissant d'Harold avait tellement charmé l'attention des convives qu'ils s'étaient à peine aperçus de l'obscurité qui régnait dans la salle, quoique long-temps avant la chute du jour ils se trouvassent tous environnés de ténèbres extraordinaires. Ce n'était point un brouillard formé par les eaux d'un marais converties en vapeur aux rayons du soleil et chassées par les vents; les savants n'avaient prédit aucune éclipse, et néanmoins, dans la rapidité avec laquelle la salle en fut obscurcie, chacun pouvait à peine voir la face de son voisin ou distinguer sa propre main. Lorsqu'elle était étendue, une secrète horreur troubla la joie du festin et glaça le cœur de chaque convive; la noble dame elle-même resta presque stupéfaite : elle sentait qu'il allait arriver quelque malheur; le page-lutin tomba étendu par terre, et en frissonnant murmura ces mots : « Trouvé ! trouvé ! trouvé ! »

XXV.

Alors un éclair sillonna tout à coup en traits de feu les ténèbres de l'air. La lueur en fut si vive et si étendue que le château parut dans les flammes; les poutres de la salle, les boucliers suspendus à la muraille en réfléchirent la lumière étincelante; les trophées d'armes, les murailles sculptées brillèrent et disparurent à l'instant; la foudre traversa les convives éblouis et alla frapper le nain, remplissant toute la salle d'une fumée dont ils étaient suffoqués. Au même instant retentit un long éclat de tonnerre qui atterra les plus braves et fit pâlir les plus fiers courages... Le tocsin sonna de rivage en rivage, sur les murs de Berwick et dans Carlisle; les guerriers étonnés coururent aux armes. Lorsque cessa ce fracas épouvantable le nain avait disparu!

XXVI.

Quelques uns avaient entendu une voix dans la salle de Branksome; d'autres avaient eu une vision dont tous les yeux n'avaient pas été frappés; quelques convives avaient entendu une voix terrible crier: « VIENS, GYLBIN (20); » et à l'endroit où tomba la foudre, sur le lieu même où le page s'était couché contre terre, les uns aperçurent un bras, d'autres une main, quelques autres enfin le flottement d'une robe. Les convives, tremblants, prièrent en silence, et la terreur se peignait sur ces visages habitués à respirer la hauteur. Mais nul dans cette assemblée stupéfaite n'était aussi atterré que Deloraine: son sang était glacé, sa tête brûlante; on craignait que sa raison ne fût égarée pour toujours; il avait perdu l'usage de la parole, ses yeux étaient hagards, ses traits décomposés, ainsi qu'on le rapporte de celui qui parla au chien-spectre dans l'île de Man (21); enfin, d'une voix entrecoupée et tremblant de tous ses membres, il prononça quelques paroles presque inintelligibles et souvent interrompues, par lesquelles on finit par comprendre qu'il était sûr d'avoir vu *une forme humaine, enveloppée dans une aumusse assujétie par un baudrier d'un travail espagnol, comme un pèlerin d'au delà des mers;* et qu'il savait... peu importait comment... que c'était le magicien Michel Scott.

XXVII.

Tremblante et pâle d'horreur, la foule écouta avec anxiété ce récit étrange; pas un son, pas une parole ne se firent entendre jusqu'à ce que le noble Angus rompit le silence. Il prit envers Sainte-Bride de Douglas (22) l'engagement sacré et solennel de faire un pèlerinage à l'abbaye de Melrose, pour la délivrance de l'âme de Michel. Alors chacun, dans la vue de rassurer sa conscience, adressa ses prières à quelque saint; les uns firent des

vœux à saint Modan, d'autres à sainte Marie des Lowes, ceux-ci à la sainte Croix de Lisle ; ceux-là à Notre-Dame de Lisle. Chacun prit son patron à témoin qu'il entreprendrait quelque pèlerinage semblable, et ferait chanter les moines et sonner les cloches pour le repos de l'âme de Michel. Tandis que tous les convives s'engageaient par quelque vœu ou récitaient leurs prières , on rapporte que la noble dame effrayée renonça pour toujours aux pratiques de la magie.

XXVIII.

Je ne parlerai point des fiançailles qui se célébrèrent peu de temps après, ni des fils vaillants et des filles charmantes qui bénirent l'union de la fleur du Téviot et de l'héritier des Cranstoun. Après avoir reposé nos yeux sur un spectacle si terrible, c'est envain qu'on voudrait les promener de nouveau sur des scènes riantes. Il serait plus convenable de peindre ce jour de pénitence et de prières où les chefs pèlerins, humblement vêtus, se dirigèrent vers les saints autels de Melrose.

XXIX.

Les pieds nus, couvert d'une haire et les bras croisés sur la poitrine, s'avançait chaque pèlerin ; sur toute cette nombreuse ligne de pénitents, l'oreille du spectateur eût pu saisir le moindre bruit d'un pas, d'un mot ou d'un soupir. Point d'airs de grandeur ou de démarche martiale : tout éclat avait disparu, leur orgueil était humilié, leur gloire oubliée. Ils glissent lentement et en silence comme des ombres vers le sanctuaire et vont s'agenouiller au pied du maître-autel. Sur la tête de ces chefs humblement prosternés flottent les bannières des braves qui ne sont plus ; sous les larges pierres recouvertes d'inscriptions reposent les cendres de leurs pères ; et autour d'eux, dans des niches richement sculptées, s'aperçoivent les visages sévères des saints et des martyrs, souffrant pour la foi.

XXX.

Bientôt remontant en ordre et lentement les ailes sombres du saint lieu, la tête couverte de leurs capuchons noirs, portant le scapulaire et des étoles blanches comme la neige, s'avancent deux à deux les saints religieux dont la longue file se perd dans le lointain. Ils étaient munis de livres et de cierges; au milieu d'eux apparaissait l'hostie sainte et la riche bannière sur laquelle brillait le nom du rédempteur.

La mitre en tête, l'abbé étendit la main sur les pèlerins prosternés, les bénit en faisant le signe de la croix sur eux, et leur souhaita la sagesse en temps de paix et le succès dans les combats. On célébra la messe et l'office des morts, on chanta un *requiem* solennel, le son des cloches retentit au loin pour le repos de l'âme du défunt; à la fin de l'office on entonna l'hymne d'intercession, et les voûtes sonores du temple retentirent du verset imposant et lugubre :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla,

accompagné de l'harmonie bruyante de l'orgue retentissant sous les voûtes comme des éclats de tonnerre; et s'il était convenable de terminer par un chant sacré ce lai futile et léger, ainsi chantaient les saints religieux : « Jour de colère, jour terrible où le ciel et la terre s'effaceront, quelle puissance tendra la main au pécheur? Comment envisagera-t-il ce jour redoutable?

« Lorsque les cieux embrasés se rouleront sur eux-mêmes comme le parchemin sur la flamme, lorsque les morts s'éveilleront aux sons éclatants et sinistres de la trompette.

« Oh! dans ce jour, jour de ta colère, où l'homme surgira de la poussière des tombeaux pour paraître devant son juge redoutable, tends, ô mon Dieu, tends une main secourable au pécheur tremblant lorsque le ciel et la terre s'effaceront! »

La harpe a cessé de se faire entendre... le ménestrel a quitté ces lieux.. Continua-t-il de mener une vie errante et solitaire, sa vieillesse indigente poursuivit-elle seule son long pèlerinage? Non... A l'ombre des tours orgueilleuses de Newark s'élève l'humble demeure du ménestrel : ce n'était qu'une simple cabane ; mais on voyait auprès un petit jardin bordé de haies vives et un foyer très propre répandait la vie et la joie dans le modeste séjour qu'éclairait une jolie croisée Là, à la lueur de la flamme pétillante, le voyageur abrité écouta plus d'une fois des histoires du bon vieux temps ; car sa porte était ouverte à tout le monde, et il se plaisait à offrir l'hospitalité qu'il avait demandée autrefois. Ainsi se passaient les soirées d'hiver ; mais lorsque l'été venait rendre la vie aux riants coteaux de Bowhill, et que l'haleine embaumée de juillet balançait la fleur azurée de la campanelle sur les bruyères de Newark; que la grive faisait entendre ses chants sous le feuillage de Hare-Head ; que la brise agitait la verdure ondoyante des blés de Carterhaugh, et que les chênes immenses de Blackandro avaient repris leur riche parure, alors l'âme du vieux ménestrel reprenait une nouvelle vie ! Alors il célébrait la gloire des nobles barons et les hauts faits de la chevalerie. Le voyageur, captivé par ses chants, oubliait sa course et le déclin rapide du jour ; le chasseur dans l'ardeur de la jeunesse abandonnait pour l'entendre la poursuite du daim, et l'Yarrow en roulant ses ondes limpides accompagnait les chants du ménestrel.

FIN DU LAI DU DERNIER MÉNESTREL.



NOTES

DU LAI DU DERNIER MÉNESTREL.

CHANT PREMIER.

(1) Le château de Branksome, réparé par sir Walter Scott de Buccleuch, continua d'être la résidence de la famille tant que la sécurité fut l'objet que les barons de Buccleuch eurent en vue dans le choix de leur demeure. L'étendue de cet édifice est encore indiquée par quelques vestiges de ses fondements, et sa force est évidente par sa situation sur une hauteur à pic entourée par la rivière de Téviot, et flanquée par un ravin profond que forme le cours rapide et incliné d'un ruisseau.

(2) Les anciens barons de Buccleuch, comme objet de splendeur féodale et en raison de leur situation sur la frontière, entretenaient dans leur maison un grand nombre de gentilshommes de leur nom qui tenaient des terres en fief de leur chef, en retour du service militaire auquel ils étaient employés dans la garde de son château.

(3) La hache de Jedwood était une espèce de pertuisane dont se servaient les cavaliers.

(4) Le château de Branksome était continuellement exposé aux attaques des Anglais en raison de sa situation et des dispositions guerroyeuses et turbulentes de ses habitants qui vivaient rarement en bonne intelligence avec leurs voisins. En 1533, les Anglais ayant fait une invasion dans le pays qu'ils ravagèrent jusqu'aux portes du château sans atteindre cependant le but principal de leur expédition qui était de tuer ou faire prisonnier le laird de Buccleuch, celui-ci, uni à d'autres chefs de la frontière, assembla une armée de trois mille cavaliers avec laquelle ils pénétrèrent dans le Northumberland, battirent et dispersèrent les forces anglaises qui leur étaient opposées, ravagèrent le pays jusqu'à une grande distance, et revinrent chargés de butin.

(5) Sir Walter Scott de Buccleuch était un brave et puissant baron dont la mort fut le fruit de la haine qui existait entre les Scott et les Kerr, les derniers ayant pris part pour, et les premiers contre les Douglas qui dominaient le roi et gouvernaient le royaume selon leur bon plaisir. Les Kerr avaient même perdu le laird de Cessford dans une rencontre avec les Scott. Sir Walter fut assassiné par les Kerr dans les rues d'Edimbourg en 1552. C'est à cet événement qu'on fait allusion dans la stance VII; et le poëme est supposé commencer peu à près qu'il eut lieu.

(6) Entre autres expédients auxquels on eut recours pour éteindre la haine qui existait entre les Scott et les Kerr, ou Car, il y eut une convention passée en 1529 entre les chefs de chaque clan par laquelle ils s'engageaient à accomplir réciproquement les quatre principaux pèlerinages d'Ecosse pour le repos des âmes de ceux des deux partis qui étaient morts par suite de leurs querelles; mais ou cet engagement ne fut pas rempli, ou les haines reprirent peu de temps après le dessus.

De tels pactes n'étaient pas rares dans les temps féodaux, et, comme on peut s'y attendre, se trouvaient souvent, comme dans le cas présent, dépourvus d'effet. Lorsque sir Walter Manny, le célèbre suivant d'Edouard III, eut pris la ville de La Réole en Gascogne, il se rappela avoir entendu dire que son père y avait été enterré, et offrit cent écus à celui qui pourrait lui indiquer sa tombe. Un vieillard se présenta à sir Walter, lui donna les détails de la mort de son père, et lui montra le lieu de sa sépulture. Il paraît que le lord de Manny, dans un grand tournoi, démonta et blessa mortellement un chevalier gascon de la maison de Mirepoix, dont le parent était évêque de Cambrai. Il fut pour cette action poursuivi par la haine des parents du chevalier jusqu'à ce qu'il consentît à entreprendre un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle pour le repos de l'âme du défunt. Mais traversant à son retour la ville de La Réole après avoir accompli son vœu, il fut attaqué et perfidement assassiné par les parents du chevalier qu'il avait tué. Sir Walter fit enlever le corps de son père et le fit transporter à Valenciennes, sa ville natale, où l'on disait des messes du temps de Froissard pour le repos de l'âme de l'infortuné pèlerin. *Chroniques de* Froissard, vol. I.

(7) La famille des Ker, Kerr, ou Car, était très-puissante sur la frontière d'Ecosse.

(8) Les Cranstoun sont une ancienne famille de la frontière. Ils étaient alors ennemis des Scott, car il paraît que la dame de Buccleuch assiégea le laird de Cranstoun à la vie duquel elle en voulait. Néanmoins le même Cranstoun, ou peut-être son fils, épousa une fille de cette dame.

(9) Les Béthune étaient d'origine française et tiraient leur nom d'une petite ville de l'Artois. Il y avait trois familles distinguées de ce nom en Picardie, qui comptent parmi leurs descendants le célèbre duc de Sully. De cette famille descendait aussi dame Jeanne Beaton, lady Buccleuch, veuve de sir Walter Scott de Branksome. C'était une femme d'un courage mâle, comme elle le montra en marchant à cheval à la tête de son clan lors du meurtre de son époux. Elle possédait aussi à un si haut degré les talents héréditaires dans sa famille, que le vulgaire superstitieux les imputait à des connaissances surnaturelles.

(10) Padoue fut long-temps regardée par les paysans écossais comme la principale école de nécromancie. Le comte de Gowrie prétendait avoir appris pendant ses études en Italie des connaissances cabalistiques au moyen desquelles il pouvait charmer les serpents, et opérer d'autres miracles, en particulier la procréation des enfants sans la participation des deux sexes.

(11) Le vulgaire croit que, lorsqu'une certaine classe d'adeptes ont fait des progrès suffisants dans leurs études mystiques, ils sont obligés de traverser en courant une salle souterraine, où le diable attrape celui qui se trouve le dernier à courir, à moins qu'il ne parcoure la salle si rapidement que l'esprit malin ne puisse saisir que son ombre. Dans ce dernier cas, le corps du sage ne projette plus d'ombre ; et ceux qui ont ainsi perdu la leur sont toujours les meilleurs magiciens.

(12) Le vulgaire écossais, sans avoir une idée précise de leurs attributs, croit à l'existence d'une classe intermédiaire d'esprits qui habitent l'air ou les eaux, et auxquels il attribue les inondations, les tempêtes, et tous les phénomènes dont ses connaissances bornées ne peuvent se rendre compte. On suppose qu'ils interviennent dans les affaires des mortels, quelquefois dans des intentions malveillantes, d'autrefois dans des vues plus douces. On dit, par exemple, qu'un valeureux baron trouva, à son retour de la Terre-Sainte, sa belle châtelaine nourrissant un gros

enfant dont la naissance ne cadrait pas du tout avec l'époque de son départ. Un tel fait, disons-le à l'honneur des dames des croisés, était si rare, qu'il exigea une solution miraculeuse. La dame fut donc crue lorsqu'elle assura avec confiance que l'esprit de la Tweed était sorti de la rivière pendant qu'elle se promenait sur ses bords, et l'avait forcée de se soumettre à ses embrassements. On donna le nom de *Tweedie* à l'enfant qui, dans la suite fut baron de Drummelziar et chef d'un clan puissant.

(13) C'était le nom que l'on donnait ordinairement aux maraudeurs des frontières. Les habitants de cette partie des deux royaumes se livraient à des excursions et à des rapines sur le territoire ennemi; mais ceux qui suivaient cette profession avec le plus d'ardeur et de succès étaient ceux du clan de Buccleuch.

(14) Les armes des Kerr de Cessford portaient une licorne, et celle des Scott de Buccleuch une étoile entre deux croissants.

(15) Les terres de Deloraine sont jointes à celles de Buccleuch dans la forêt d'Ettrick. Les barons de Buccleuch les donnaient quelquefois en fief à des vassaux ou à des parents sous la redevance du service militaire à la frontière.

(16) Il y avait des chiens dressés à la chasse des maraudeurs qui les traquaient dans toutes les directions. Un moyen sûr d'arrêter le chien était de répandre du sang sur la trace que l'on suivait, ce qui lui faisait perdre la piste.

(17) C'est un monticule de terre rond et artificiel, près de Hawick.

(18) Le domaine de Hazeldean appartenait anciennement à une famille de Scott.

(19) Assemblage romantique de rochers qui s'élèvent au-dessus de la vallée du Téviot dans le voisinage de la résidence de famille dont lord Minto tire son nom. Une petite plate-forme sur un rocher avancé, dominant une vue magnifique, se nomme le lit de Barnhill. On dit que ce Barnhill était un brigand. Sir Gilbert Elliot, père du lord Minto actuel, est l'auteur de la pastorale suivante :

J'oubliai mes moutons, je brisai ma houlette;
Je fuis les doux plaisirs goûtés sous la coudrette;
Mes mains n'ornèrent plus de fleurs son front charmant;
L'or bientôt de l'amour effacera l'image,
Disais-je... Mais qu'est-il besoin d'or à mon âge?
Pourquoi quitter Amynte et trahir mon serment?

Entre l'amour et moi cherchant une barrière,
En vain j'erre inquiet sur la plage étrangère.
Insensé! penses-tu pouvoir dompter la voix
D'un sentiment si pur, d'une ardeur si parfaite?
Rendez-moi mes moutons, rendez-moi ma houlette :
D'Amynte et de l'amour je ne fuis plus les lois.

Hélas! il n'est plus temps d'accuser ta folie,
Pauvre berger; Amynte à jamais t'est ravie;
Tes vœux sont superflus, tu pleures vainement :
Les moments négligés sont le regret du sage.
Malheureux! ah! qu'est-il besoin d'or à mon âge?
Devais-je fuir Amynte et trahir mon serment!

(20) La famille de Riddel, qui remonte aux temps les plus reculés, a été très long-temps en possession de la baronnie de Riddel ou Ryedale, dont une partie porte encore ce dernier nom.

(21) Halidon était un ancien château des Ker de Cessford. Près de là est le champ de bataille de Melrose, où les troupes de Buccleuch rencontrèrent celles d'Angus, et qui est encore appelé *le champ de l'escarmouche.*

(22) L'ancien et beau monastère de Melrose fut fondé par le roi David Ier. Ses ruines offrent le plus beau morceau d'architecture et de sculpture gothiques dont l'Écosse puisse se faire honneur.

CHANT DEUXIÈME.

(1) Les arcs-boutants des ruines de l'abbaye de Melrose portent, parmi d'autres ornements, des inscriptions tirées du texte des Écritures.

(2) David Ier acquit une réputation de sainteté en fondant et dotant libéralement, non seulement le monastère de Melrose, mais aussi ceux de Kelso, Jedburgh, et plusieurs autres : ce qui fit dire à son successeur que « c'était un saint qui avait bien coûté à la couronne.»

(3) La famille de Buccleuch se signala par ses bienfaits envers l'abbaye de Melrose.

(4) Les maraudeurs, comme on peut le supposer, étaient très ignorants en fait de pratiques religieuses. Mais quoique manquant de vraie religion, ils disaient régulièrement leur chapelet, et jamais avec plus de zèle que lorsqu'ils partaient pour une expédition dont la suite devait être le pillage.

(5) Les cloîtres étaient souvent employés comme lieux de sépulture.

(6) Voyez dans *Froissart*, vol. II, chap. XLIV et LXXI, la manière adroite dont les Castillans et les Portugais se servaient de ces dards.

(7) La bataille d'Otterburne, où la victoire fut si vaillamment disputée de part et d'autre, fut gagnée par les Écossais qui y perdirent leur brave chef, Jacques, comte de Douglas. Il fut enterré au-dessous du maître-autel à Melrose, où sa bannière flottait au-dessus de sa tombe.

(8) William Douglas, appelé le chevalier de Liddesdale, était si distingué par sa valeur, qu'on l'appela *la fleur de la chevalerie.* Néanmoins il ternit sa gloire par le meurtre cruel de Ramsey, anciennement son ami et son frère d'armes. Il fut bientôt après assassiné par son filleul, le comte de Douglas, chef de son clan.

(9) Il est impossible de concevoir un plus beau modèle de la légèreté et de l'élégance de l'architecture gothique dans sa pureté, que les vitraux de l'Est de l'abbaye de Melrose.

(10) On montre une grande pierre de marbre dans le sanctuaire de Melrose comme étant le tombeau d'Alexandre II, l'un des plus grands rois des premiers temps de notre histoire.

(11) Sir Michel Scott de Balwearie était un homme d'un profond savoir, acquis principalement dans les pays étrangers. Il écrivit un commentaire sur Aristote, imprimé à Venise, en 1496, et plusieurs traités sur les sciences naturelles, d'après lesquels il paraît s'être adonné à l'étude abstraite de l'astrologie judiciaire, de

l'alchimie, de la physionomie et de la chiromancie. Par là il passa parmi ses contemporains pour un habile magicien. Demspter dit qu'il se rappelle avoir entendu dire dans sa jeunesse que les livres de magie de Michel Scott existaient encore, mais ne pouvaient être ouverts sans danger, à cause des esprits malins qui étaient évoqués par leur moyen.

(12) L'Espagne, par suite des sciences et des superstitions que lui avaient laissées les Arabes, passait pour la résidence favorite des magiciens. Le pape Sylvestre, qui importa d'Espagne l'usage de la numération arabe, était supposé y avoir appris la magie, ce dont l'ignorance de son siècle lui fit un crime. Il y avait des écoles publiques où la magie, ou plutôt les sciences que l'on supposait en renfermer les mystères, était régulièrement enseignée à Tolède, à Séville et à Salamanque. En cette dernière ville les leçons se donnaient dans une caverne profonde, dont l'entrée fut murée par ordre d'Isabelle, femme du roi Ferdinand. Le célèbre magicien Maugis, cousin de Renaud de Montauban, appelé par l'Arioste Malagigi, étudia la magie noire à Tolède.

(13) Michel Scott, dit une tradition très répandue, fut choisi pour aller en ambassade obtenir du roi de France satisfaction de certains actes de piraterie exercés par ses sujets au détriment de ceux du roi d'Écosse. Au lieu de préparer un nouveau train et une suite splendide, l'ambassadeur se retira dans son cabinet, ouvrit son livre et évoqua un démon sous la forme d'un grand cheval noir, monta sur son dos et le força de s'envoler à travers les airs vers les côtes de France. Comme ils traversaient la mer, le diable demanda insidieusement à celui qui le montait, ce que les vieilles femmes d'Écosse murmuraient à l'heure de se mettre au lit. Un magicien moins expérimenté eût pu répondre que c'était le *Pater Noster*, ce qui eût donné carte blanche au diable pour le précipiter de dessus son dos. Mais Michel lui répliqua rudement : « Qu'est-ce que cela te fait? monte, diabolus, et vole ! » Lorsqu'il arriva à Paris, il attacha son cheval à la porte du palais, entra et s'acquitta hardiment de son message. Un ambassadeur si peu entouré des pompes et des dehors de la diplomatie ne fut pas reçu avec beaucoup de respect, et le roi se disposait à refuser avec mépris ses demandes, lorsque Michel le pria de suspendre sa résolution jusqu'à ce qu'il eût vu son cheval frapper trois fois du pied. La première ébranla tous les clochers de Paris, et fit sonner toutes les cloches ; la seconde renversa trois des tours du palais, et le coursier infernal avait levé le pied pour frapper le troisième coup, lorsque le roi préféra renvoyer Michel avec les concessions les plus larges à s'exposer aux conséquences probables de ce dernier choc.

(14) Michel Scott était un jour très embarrassé d'un esprit pour lequel il était obligé de trouver continuellement de l'occupation. Il lui commanda de bâtir une écluse en travers de la Tweed à Kelso, elle fut achevée en une nuit, et fait encore honneur à l'architecte infernal. Michel lui ordonna ensuite de diviser la montagne d'Eildon, qui ne formait alors qu'un seul cône en trois. Une autre nuit suffit pour faire de son sommet les trois pics pittoresques dont elle est maintenant composée. Enfin l'enchanteur dompta l'infatigable démon en l'employant à la tâche ingrate et sans terme de faire des cordes avec le sable de la mer.

(15) Plusieurs auteurs qui traitent de la magie naturelle parlent beaucoup de lampes éternelles, qu'ils prétendent avoir été trouvées brûlant dans d'anciens sépulcres. Kircher énumère trois différentes recettes pour construire de telles lampes, et conclut sagement que la chose est néanmoins impossible.

(16) L'idée du page-lutin de lord Cranstoun est prise d'un être appelé Gilpin Horner, qui parut et fit quelque séjour à une ferme près des montagnes de la frontière. Les circonstances de son apparition et de son séjour sont à peu près les mêmes que celles qui sont retracées dans le poème, et plusieurs personnes ajoutent encore de nos jours une foi entière à la tradition qui en fait mention.

(17) Lady Buccleuch fut citée pour ce fait à comparaître en justice avec plusieurs de ses adhérents, il y eut une instruction commencée, mais la reine leur fit grâce et suspendit les procédures.

CHANT TROISIÈME.

(1) Le cimier des Cranstoun représentait une grue tenant en sa pate une pierre, par allusion à leur nom. *Crane* signifiait grue, et *stone* pierre.

(2) L'art du glamour ou l'illusion magique dans les superstitions écossaises consistait dans le pouvoir magique, d'en imposer à l'œil des spectateurs, de telle sorte que l'apparence d'un objet était totalement différente de la réalité.

(3) Le docteur Henri More, dans une lettre mise en tête du *Saducismus triumphatus* de Glanville, fait mention d'un phénomène semblable.

(4) Le peuple croit fermement qu'aucun enchantement ne peut subsister dans un courant d'eau; même si vous pouvez mettre un ruisseau entre vous et les sorciers, les spectres et même les démons, vous êtes en sûreté. Brompton nous apprend que certains sorciers irlandais pouvaient, par des charmes, convertir des mottes de terre ou des pierres en cochons gras, qu'ils vendaient au marché, mais qui reprenaient toujours leur forme véritable, lorsque les acquéreurs trompés leur faisaient traverser quelque eau courante; mais Brompton est sévère sur le compte des Irlandais, pour une très bonne raison : « *Gens ista spurcissima non solvunt decimas.* »

(5) Blesser son antagoniste à la cuisse ou à la jambe, était réputé contraire aux lois de la chevalerie. Voyez *Froissard*, vol. I, chap. CCCLXVI et CCCLXXIII.

(6) Voyez plusieurs charmes destinés à produire cet effet dans Reginal Scott. *Discovery of witchcraft*, pag. 273.

(7) Ce mode de traitement était appelé guérison par sympathie. Il consistait à opérer, sur un objet qui eût touché la plaie ou fût teint de son sang, le même pansement que l'on eût fait subir à la blessure elle-même.

(8) Les feux ou signaux de la frontière, par leur nombre et leur position, formaient une sorte de ligne télégraphique avec Édimbourg. Un acte du parlement de 1455 décide qu'un fagot avertira de l'approche des Anglais, deux fagots de leur arrivée; quatre, brûlant l'un auprès de l'autre, que l'ennemi est en force.

(9) Les habitants de la frontière étaient habitués à rassembler de nombreux corps de cavalerie en quelques heures.

(10) Les cairns ou amas de pierres détachées qui surmontent le sommet de la plupart de nos montagnes d'Écosse, et se trouvent dans d'autres lieux remarquables, semblent ordinairement, mais non pas dans tous les cas, avoir été des monuments destinés aux sépultures. On trouve habituellement au centre six pierres plates formant une cavité de dimensions plus ou moins grandes, dans laquelle est souvent placée une urne.

CHANT QUATRIÈME.

(1) Le vicomte de Dundee, tué à la bataille de Killicrankie.

(2) Les marécages étaient le refuge habituel des pâtres de la frontière à l'approche d'une armée anglaise. Des cavernes creusées dans les endroits les plus dangereux et les plus inaccessibles, leur servaient aussi parfois de retraite. On aperçoit encore plusieurs de ces cavernes sur les bords des rivières de la frontière ; mais ces antres affreux n'étaient même pas toujours un lieu de retraite sûr. On y enfermait ces malheureux comme des renards lorsqu'on les découvrait et qu'ils refusaient de se rendre. Dans ces occasions, ils avaient quelquefois une arrière-piéce de refuge, où on les poursuivait de même.

(3) Il est difficile de se faire une idée de l'esprit de dévastation et de cruauté qui présidait aux hostilités qui s'exerçaient de part et d'autre sur les frontières. Le comte de Northumberland, rendant compte à Henri VIII d'une expédition des Écossais dans un village qui lui appartenait, rapporte qu'ils avaient l'intention d'y mettre le feu, mais que, ne pouvant s'en procurer dans le village, et n'en ayant point apporté avec eux, ils saisirent une femme enceinte, et lui disant que, puisqu'ils ne pouvaient pas éclairer le comte, ils allaient au moins faire quelque chose en dépit de lui, lui assénèrent trois blessures mortelles à la tête et une dans le flanc, arrachant ainsi barbarement la vie à la mère et à l'enfant, sans y être en aucune sorte provoqués que par leurs habitudes de meurtre et de pillage. Le comte, par représailles, se disposait à brûler la ville de Kelsey, avec tout le grain qu'elle contenait.

(4) Ce Tinlinn était dans ma jeunesse le sujet de bien des contes de bonne femme.

(5) Lieu célèbre pour les jeux dans le Liddesdale.

(6) Autant les habitants de la frontière négligeaient l'ameublement de leurs demeures, si souvent exposées à être brûlées et pillées, autant ils étaient jaloux de déployer leur luxe dans la mise et les ornements portés par leurs femmes.

(7) Lord William Howard, troisième fils de Thomas, duc de Norfolk, possédait le château de Naworth, du chef de sa femme Élisabeth, sœur de George, lord Dacre, qui était mort sans héritier mâle. On voit encore ses appartements, qui ne nous donnent pas une idée bien agréable de la vie d'un lord gouverneur des frontières. Trois ou quatre portes très fortes, séparant ces appartements du reste du château, indiquent des craintes de trahison de la part de la garnison, et les passages secrets conduisant à la salle où se tenait la garde et même aux donjons, prouvent qu'ils étaient obligés de s'astreindre à une surveillance secrète très active.

(8) Le nom très connu des Dacre est tiré des exploits de leurs ancêtres au siége d'Acre, sous Richard Cœur-de-Lion. Celui dont il est ici question était d'un caractère violent et obstiné, comme le montre une lettre de Surrey à Henri VIII, sur la conduite qu'il tint au siége de Jedburgh.

(9) Dans leurs guerres contre l'Écosse, Henri VIII et ses successeurs employèrent de nombreuses bandes de mercenaires. A la bataille de Pinky, il y avait dans l'armée anglaise six cents fantassins armés de hâches d'armes, et deux cents cavaliers, presque tous étrangers. Dans les lettres de cette époque, il est souvent fait mention d'Allemands employés dans des expéditions.

(10) Jacques V ayant assemblé sa noblesse pour faire une invasion en Angleterre, tous ses barons refusèrent de marcher, à l'exception de sir John Scott de Thirlestone, qui déclara qu'il était prêt à suivre le roi partout où il le conduirait. Les fleurs de lis dont il est fait ici mention se trouvaient également dans les armes du roi.

(11) La famille de Harden descend d'un fils cadet du laird de Buccleuch, qui vivait avant que le domaine de Murdieston eût passé dans la famille par le mariage de l'un de ces chefs de clan avec celle qui en était héritière, en 1296.

Walter Scott de Harden vivait sous le règne de la reine Marie : c'était un maraudeur renommé, sur le compte duquel la tradition a conservé diverses anecdotes. Il épousa Marie Scott, fille de Philippe Scott de Dryhope, surnommée en poésie *la Fleur d'Yarrow*. Il possédait un domaine très étendu, qui fut partagé entre ses cinq fils.

(12) Dans cette stance et dans la suivante, on donne littéralement, telles qu'elles nous ont été transmises par la tradition, les circonstances qui ont accompagné le transfert de la propriété de la vallée d'Esk, des Beattison aux Scott.

(13) Bellenden étant au centre des possessions des Scott était souvent choisi pour leur lieu de rendez-vous et leur mot de ralliement.

(14) Voyez dans Froissart, vol. 1, ch. 293, la conduite et les principes des aventuriers mercenaires que le comte de Cambridge conduisit en 1380 au secours du roi de Portugal contre les Espagnols.

(15) Un gant au haut d'une lance était l'emblème de la bonne foi parmi les habitants de la frontière, qui avaient coutume, lorsque quelqu'un manquait à sa parole, d'exposer cet emblème, et de le proclamer un vilain sans foi dans leur plus prochaine assemblée. Cette cérémonie était très redoutée.

(16) Plusieurs espèces de délits particuliers à la frontière constituaient ce qu'un appelait un crime de violation de frontière. Tel était celui qui consistait à faire une expédition contre le pays ennemi en temps de trêve.

(17) Dans les cas douteux, on avait quelquefois recours au serment pour purger les crimes dont étaient accusés les maraudeurs. Voilà la formule du serment : « Vous jurez, par le ciel qui est au-dessus de vous, par l'enfer qui est sous vos pieds, par votre part du paradis, par tout ce que Dieu a fait en six jours et sept nuits, que vous n'avez contribué, ni par vos actes ni par vos conseils, au vol des effets et des troupeaux mentionnés dans ce bill, que vous n'en avez eu aucune connaissance, et que vous n'avez rien recélé de ce qui a été pris. »

(18) La dignité de chevalier, d'après son institution primitive, avait cela de particulier, qu'elle ne dérivait pas du monarque, mais pouvait être conférée par le premier venu qui en était revêtu, à tout écuyer qui, après avoir été soumis aux épreuves convenables, se trouvait digne des honneurs de la chevalerie. Plus tard, ce pouvoir ne fut plus exercé que par les généraux, qui avaient coutume de créer des chevaliers bannerets après ou avant un engagement.

(19) La bataille d'Ancram fut livrée en 1545. Les Anglais, commandés par sir Ralph Even et sir Brian Latoun, furent complétement mis en déroute, et eurent leur deux généraux tués dans l'action. L'armée écossaise était commandée par Archibald Douglas, comte d'Angus, assisté du laird de Buccleuch et de Norman Lesly.

(20) C'étaient les armes de la noble maison d'Howard. Les guerriers prenaient souvent pour nom de guerre l'emblème de leur cimier.

(21) On n'aura pas de peine à croire que le jugement par combat singulier, auquel on avait si souvent recours dans le système féodal, était souvent mis en pratique par les habitants de la frontière. Il fut même employé jusqu'au dix-septième siècle comme une preuve de culpabilité ou d'innocence.

(22) Allusion à un ancien ménestrel.

CHANT CINQUIÈME.

(1) Le chef de cette famille puissante de héros était à cette époque Archibald Douglas, septième comte d'Angus, homme d'un grand courage et d'une rare activité. Le cœur sanglant se trouvait dans les armes de la maison de Douglas depuis que le bon lord James avait été chargé, par Robert Bruce, de porter le cœur de celui-ci à la Terre-Sainte.

(2) Sir David de Wedderburne, qui fut tué à la fatale bataille de Flodden, laissa sept fils, par sa femme Isabelle, fille de Hoppingle de Galashieh. On les appelait les sept lances de Wedderburne.

(3) A la bataille de Beaugé, en France, Thomas, duc de Clarence, frère de Henri V, fut désarçonné par sir John Swinton, qui le distingua à une couronne ducale, ornée de pierres précieuses, qu'il portait autour de son casque. La famille de Swinton est une des plus anciennes d'Écosse, et a produit plusieurs guerriers célèbres.

(4) Les Hepburn, famille puissante du Lothian, étaient alliés des Home. Le chef de ce clan était Hepburn, lord de Hailes : sa famille s'éteignit dans le trop fameux comte de Bothwell.

(5) Le jeu du ballon était anciennement très goûté dans toute l'Écosse, principalement sur la frontière. Sir Robert Carey, dans ses *Mémoires*, parle d'une grande assemblée convoquée à Kelso pour jouer au ballon, mais qui se termina par une incursion en Angleterre. De nos jours, les habitants des paroisses voisines ou des bords opposés d'un ruisseau, font souvent des parties de ballon. La victoire est disputée avec la plus grande fureur, et des accidents très sérieux sont quelquefois arrivés dans ces luttes.

(6) Malgré les guerres continuelles qui avaient lieu sur la frontière, et les cruautés qui marquaient parfois les incursions réciproques, les habitants des deux côtés ne paraissent pas s'être reçus avec cette animosité personnelle et violente que l'on aurait pu leur supposer. Au contraire, comme les avant-postes des deux armées ennemies, ils entretenaient souvent des espèces de relations amicales, même au milieu des hostilités; et il est évident, par plusieurs ordonnances contre le commerce et les mariages entre les Anglais et les Écossais de la frontière, que les gouvernements des deux pays trouvaient qu'ils entretenaient des liaisons trop intimes.

(7) Les habitants des frontières n'observaient aucun ordre dans un camp, et passaient le temps, même pendant la nuit, à se chercher et à s'appeler les uns les autres.

(8) La poursuite des maraudeurs de la frontière était suivie par la personne qu'ils avaient lésée et ses amis avec des limiers et un cor de chasse. Ils avaient le droit, si leur chien pouvait découvrir la piste, de poursuivre les assaillants sur le royaume ennemi, privilége qui entraînait souvent l'effusion du sang.

CHANT SIXIÈME.

(1) Les croyances populaires, contrairement aux doctrines de l'Église, faisaient, entre les magiciens et les nécromanciens ou les sorciers, une distinction avantageuse aux premiers : les magiciens étaient supposés commander aux esprits infernaux, tandis que les autres leur obéissaient ou du moins se liguaient et conspiraient avec ces ennemis du genre humain. Les procédés, pour soumettre les démons, étaient de divers genres; quelquefois ces esprits infernaux étaient joués par les magiciens, comme dans le marché qui eut lieu entre l'un d'eux et le poète Virgile. Le lecteur classique sera, sans aucun doute, curieux de connaître cette anecdote.

« Virgile était à l'école à Tolenton, où il étudiait avec ardeur, car il avait une grande intelligence. Un jour les écoliers eurent permission d'aller jouer et s'amuser dans les champs, et Virgile en profita pour se promener sur les hauteurs des environs. Il aperçut par hasard un grand trou dans le flanc d'une haute montagne, il s'y enfonça si avant qu'il ne voyait plus le jour; alors il aperçut une lumière, et s'avançant de ce côté, il entendit une voix qui appelait Virgile, Virgile ! Il regarda autour de lui et ne vit personne. Alors la voix lui dit : « Virgile, ne vois-tu pas cette petite planche qui est devant tes pieds, marquée de ce mot? Enlève-la afin que je puisse sortir.»—» Qui es-tu, toi qui me parles ainsi ? » dit Virgile. Alors la voix répondit : « Je suis un diable qui a été chassé du corps d'un homme, et banni ici pour y demeurer jusqu'au jour du jugement, à moins que je ne sois délivré par la main des hommes. Ainsi, Virgile, je t'en prie, délivre-moi de cette peine, et je te montrerai tous les livres de nécromancie, et les moyens d'y faire des progrès rapides et de les connaître tellement, qu'aucun nécromancien n'en saura plus long que toi ; et de plus, je te montrerai les moyens d'obtenir tout ce que tu désireras : il me semble que c'est un joli cadeau pour une si petite action.» Virgile se laissa tenter. Il dit au démon de lui montrer les livres, afin qu'il les eût et les parcourût à loisir : ce que le diable fit. Alors Virgile leva la planche, et il y avait dessous un petit trou par lequel le diable se glissa comme une anguille et vint se placer devant Virgile, sous la forme d'un homme d'une haute stature. Alors Virgile parut tout émerveillé de voir un homme si gros sortir d'un trou si petit. « Est-ce que vous pourriez bien, dit-il, repasser par ce petit trou d'où vous venez de sortir ! »—« Mais oui,» dit le diable.—« Je parie ce que j'ai de plus précieux que non,» dit Virgile.—« Bien, dit le diable, je tiens le pari.» Alors il se glissa de nouveau dans le trou, que Virgile couvrit avec la planche lorsqu'il y fut. Et ainsi le diable se trouva pris, et Virgile devint très savant dans la magie noire.»

(2) Les dames de haut rang portaient ordinairement avec elles un émérillon, de même qu'un chevalier ou un baron ne marchait jamais en temps de paix sans un faucon. Barclay se plaint de l'usage indécent d'amener des faucons et des chiens dans les églises.

(3) Le paon, dans les temps de la chevalerie, était regardé, non seulement comme un mets délicat, mais aussi comme un plat d'une solennité particulière. Après l'avoir fait rôtir, on l'ornait de nouveau de ses plumes, et l'on plaçait dans son bec une éponge trempée dans l'esprit de vin et enflammée. Lorsqu'on le servait dans les jours de grandes fêtes, son apparition était pour les chevaliers aventureux un signal pour faire, devant le paon et les dames, vœu de quelque acte de chevalerie.

(4) La tête du sanglier était aussi un plat habituel de la splendeur féodale. En Écosse elle était quelquefois entourée de petites bannières, portant les couleurs et les armoiries du baron à la table duquel elle était servie.

(5) On aperçoit souvent des bandes de cygnes sauvages sur le lac Sainte-Marie, près de la source de l'Yarrow.

(6) Les Ruthford de Huntill sont une ancienne famille de la frontière que l'histoire représente tantôt défendant leur pays contre les Anglais, tantôt le troublant par leurs querelles.

(7) L'action de mordre son gant paraît avoir été considérée par les habitants de la frontière, non pas comme un geste de mépris, ainsi que le fait Shakspeare, mais comme gage d'une haine à mort.

(8) La personne portant ce redoutable nom de guerre était un Elliot, et demeurait à Thorleshop dans le Liddesdale.

(9) Les lieux habités par les Grœme se trouvent en grande partie sur le pays *contestable*, ainsi appelé parce qu'il était réclamé par les deux royaumes. Leurs déprédations s'étendaient à la fois impunément et en Angleterre et en Écosse; car comme les deux gouverneurs prétendaient qu'ils étaient sujets de leurs monarques respectifs, ni l'un ni l'autre ne voulait demander la réparation de leurs excès aux autorités du pays opposé, ce qui eût été leur reconnaître un droit de juridiction sur eux.

(10) Le brave et infortuné Henri Howard, comte de Surrey, était sans contredit le cavalier le plus accompli de son temps; et ses sonnets renferment des beautés qui feraient honneur à une époque plus civilisée. Il eut la tête tranchée à Tower-Hill, en 1546, et tomba victime de la basse jalousie de Henri VIII, qui ne put souffrir une réputation aussi brillante près de son trône.

Cornelius Agrippa lui montra, dit-on, dans une classe pendant ses voyages, la charmante Géraldine au service de laquelle il avait voué sa plume et son épée. La vision la représentait indisposée, et couchée sur un lit de repos; lisant les vers de son amant à la clarté d'une bougie.

(11) Les Saint-Clair possédaient de la libéralité des divers monarques qui avaient occupé successivement le trône, les baronnies de Roslin, Pentland, Cowsland, Cardinc et plusieurs autres. Un de leurs descendants ayant épousé la fille du comte d'Orkney son fils, fut créé à ce titre, en 1379, par Hacon, roi de Norwége, et reconnu en cette qualité par le roi d'Écosse. Le comté resta dans la famille jusqu'en 1471, époque où il fut annexé à la couronne par acte du parlement. Ils obtinrent en échange le château et les domaines de Ravensheuch.

(12) Le château de Kirkwal fut bâti par les Saint-Clair, lorsqu'ils étaient comtes d'Orkney. Il fut démantelé vers l'an 1615 par le comte de Caithness, ayant été mis en état de défense contre le gouvernement par Robert Stewart, fils naturel du comte d'Orkney.

(13) Les chefs des pirates Scandinaves prenaient le titre de *rois de la mer*. Les vaisseaux, dans le langage plein d'enflure des Scalde, sont souvent appelés les *serpents de l'Océan*.

(14) Le *jormungandr* ou serpent de l'Océan, dont les replis entourent la terre, est une des fictions les plus bizarres de l'Edda. Il fut très près d'être pris par le dieu

Thor, qui chercha à le pêcher avec un hameçon garni d'une tête de taureau pour appât.

(15) C'étaient les valkyries envoyées du Valhalla par Odin, pour désigner ceux qui devaient périr dans le combat, et régler le sort de la bataille.

(16) Les guerriers du Nord étaient ordinairement enterrés avec leurs armes et et leurs autres trésors. On croyait que leurs spectres livraient combat à ceux qui venaient pour dépouiller leur tombe, ce qui n'était qu'une tentation de plus pour les héros qui avaient envie d'entreprendre ce genre d'aventures ; car ils ne trouvaient rien de plus digne de leur valeur que de se mesurer avec des êtres surnaturels.

(17) C'était un nom ordinairement porté par les femmes de la maison de Saint-Clair.

(18) Vaste château fortifié, tombant maintenant en ruines, situé sur le détroit de Forth.

(19) La chapelle de Roslin est encore assez bien conservée, et est un très beau morceau d'architecture gothique. La tradition rapporte que ce monument paraît tout en feu à l'approche de la mort de quelque membre de la famille de Saint-Clair par qui il a été bâti. Cette superstition est probablement d'origine norwégienne, et aura été importée par les comtes d'Orkney dans leurs domaines du Lothian. Il est fait mention dans la plupart des sagas, des flammes qui environnent les tombeaux du Nord.

On enterrait les barons de Saint-Clair dans un caveau près de la chapelle ; ils étaient placés sur une pierre plate, revêtus de leur armure, avec un bonnet de velours rouge entouré d'une fourrure blanche sur la tête.

(20) L'idée du page-lutin est empruntée à un fermier des frontières, appelé Gilpin.

(21) Il est question, dans les traditions de l'île de Man, d'un spectre appelé le *chien Manthe*. C'était un être qui avait la forme d'un grand épagneul noir, et qui tous les soirs, lorsqu'on allumait les chandelles dans le corps-de-garde du château de Peel-Town, entrait et se couchait devant le feu en présence des soldats. Ils avaient fini par habitude à éprouver moins de terreur à sa vue. Néanmoins étant bien persuadé que c'était quelque esprit malin qui cherchait à leur nuire à la première occasion, ils évitaient en sa présence de lui donner prise par des jurements ou des discours profanes. Mais quoiqu'ils pussent soutenir sa vue lorsqu'ils étaient réunis, personne ne se souciait de se trouver seul avec lui, et ils allaient toujours deux fermer les portes du château à une certaine heure de la nuit.

Un soir l'un d'eux étant ivre voulut y aller seul, quoiqu'on pût faire pour le dissuader, et éprouver, disait-il, si *Manthe* était un chien ou le diable. Après son départ on entendit un grand bruit; personne n'osa s'assurer de ce que c'était ; et enfin il revint pâle et défait, et pendant trois jours qu'il vécut dans des convulsions affreuses, on eut beau le prier de dire ce qu'il avait vu, on ne put en arracher ni un mot ni un signe.

(22) C'était le saint qu'invoquait de préférence la maison de Douglas, et le comte d'Angus en particulier.

FIN DES NOTES DU LAI DU DERNIER MÉNESTREL.

ROKEBY,

POÈME EN SIX CHANTS.

ROKEBY.

AVERTISSEMENT.

L'action de ce poème se passe à Rokeby, près de Greta-Bridge, dans le comté d'York, et s'étend à la forteresse adjacente de Barnard-Castle et à d'autres lieux du voisinage.

Le temps qu'elle embrasse est de cinq jours, dont trois sont supposés s'écouler entre la fin du cinquième et le commencement du sixième chant.

La date des événements fictifs se place immédiatement après la bataille de Marston-Moor, le 3 juillet 1644. Cette époque de troubles civils a été choisie sans aucune intention de combiner la fable du poème avec les événements militaires ou politiques des guerres civiles, et seulement comme donnant un certain degré de probabilité au récit imaginaire que l'on offre ici au public.

CHANT PREMIER.

I.

La lune présente aux regards le disque glorieux de ses nuits d'été ; mais les vents se déchaînent et soufflent avec force, et les nuages poussés par eux la voilent sous mille teintes diverses. Éclairant les tours de Barnard et les flots de la Tees (1), son aspect change comme le songe du crime, lorsque, dans le sommeil, la conscience aiguillonne par le remords et la crainte l'imagination en délire. Tantôt sa lumière semble empreinte de la rougeur de la honte, tantôt elle réfléchit les feux plus sombres de la fureur, variant ces teintes qui vont et viennent comme les reflets rapides de la terreur ; tantôt les couleurs de la tristesse obscurcissent les airs, et meurent dans les ténèbres comme le désespoir. La senti-

nelle observe ces nuances variées se reflétant sur les eaux de la Tees, qui poursuit son cours à travers les bois ; du haut de l'antique tour de Baliol, il voit les nuages s'amonceler vers le Nord, entend le toit et les flancs de la tourelle battus par les larges gouttes de pluie, prête l'oreille au bruit des vents, et s'enveloppe de son épais manteau.

II.

Ces tours qui, à la clarté inconstante de l'astre des nuits, dessinent leurs noires ombres sur les flots, ces tours de Barnard renferment un habitant dont les émotions qui troublent son cœur, s'agitant dans une confusion étrange et désordonnée, semblent vouloir surpasser ces rapides bouleversements des cieux. Avant que le sommeil eût enchaîné les sens du sombre Oswald, souvent fatigué de toutes les positions, il s'était retourné sur sa couche, avait étendu ses membres, et cherché en vain par de violents efforts d'échapper aux soucis qui le rongent. Enfin le sommeil était descendu sur lui, mais accompagné de sentiments réels et de vains rêves confondant en désordre l'avenir qu'il attend avec le passé. Sa conscience anticipant l'heure du repentir lui reproche déjà le crime qui est encore à commettre, et appelle ses furies pour secouer sur sa tête leurs fouets ensanglantés et leurs hideux serpents ; tandis que l'agitation des traits de sa victime atteste les angoisses auxquelles son esprit est en proie, et montre quelle leçon on peut recevoir auprès de la couche du criminel d'où s'est enfui le repos.

III.

Ainsi les idées pénibles qui assiégent Oswald pendant son sommeil se manifestent par d'étranges changements dans ses traits sinistres et rapides comme ceux que la lune réfléchit sur les bords de la Tees. On y voyait passer la rougeur de la honte, la teinte

plus sombre et plus animée de la colère, tandis que la main du malheureux troublé semblait saisir un coutelas ou une épée. Sa main retombant ensuite, de profonds soupirs, une larme roulant dans ses yeux entr'ouverts, la pâleur de son front et de ses joues, trahissaient la douleur dont son sein était oppressé ; cette situation dura peu. Dans un soubresaut soudain le sang se précipita du cœur au visage ; ses traits convulsifs, des murmures étouffés et effrayants firent succéder à l'affliction le règne de la terreur ; ses angoisses rompirent son sommeil pénible, et Oswald, s'élançant sur son séant, s'éveilla.

IV.

Il s'éveilla, et trembla de fermer de nouveau ses paupières dans ce sommeil terrible ; il s'éveilla... pour observer la pâle lueur de la lampe, et compter d'heure en heure les retentissements de la cloche du château, ou prêter l'oreille aux cris sinistres du hibou, au triste sifflement des vents, ou saisir parfois les airs peu harmonieux par lesquels la sentinelle cherche à abréger le temps, et, songeant avec envie à la manière dont le pauvre soldat, débarrassé, au lever du soleil, de sa faction, se couche sur sa paille, et, l'esprit libre de soucis, dort comme l'enfant qui ne s'inquiète de rien.

V.

Au loin, du côté de la ville, retentit à une grande distance le galop d'un cheval. Oswald, s'élançant de son lit, l'a entendu, quoique aucune oreille d'homme dont la vengeance et la crainte n'eussent pas rendu la perception plus vive n'eût jamais pu distinguer le bruit des pas de l'animal avant qu'il eût atteint la hauteur sur laquelle se trouve le château. Bientôt le son se rapproche et devient distinct ; il entend le qui vive de la sentinelle. Bientôt le bruit des chaînes et des leviers annonce l'abaisse-

ment du pont-levis sur le fossé, et au-dessous, dans la cour du château, des voix se font entendre, des torches sont allumées. On conduit l'étranger droit à l'appartement d'Oswald, et une voix s'écrie : « Des nouvelles de l'armée, d'une haute importance; un messager arrive à toute bride... » Réprimant le trouble de son cœur, Oswald fait entendre cette réponse :« Que l'on apporte de la nourriture et du vin, allumez le feu : faites entrer l'étranger, et retirez-vous...»

VI.

L'étranger entra d'un pas pesant. Son visage est caché sous les plumes du panache qui surmonte son casque, et un ample surtout de buffle enveloppe ses formes athlétiques (2). Il répondit à peine au salut inquiet d'Oswald; mais il remarqua avec un dédaigneux sourire, et méprisa la ruse mesquine d'Oswald, lorsque celui-ci déplaça la torche de manière que sa lumière vint frapper le visage de l'étranger et lui montrer la contenance de ses traits sans éclairer les siens. Durant ce temps son hôte se débarrassa de son lourd surtout de cuir de bœuf, et, à la lueur de la torche, brilla le large corselet d'un cuirassier. Il enleva ensuite son casque, et secoua son panache humide de rosée, soulagea ses mains du poids de ses gantelets, et les étendit devant le feu : après quoi il s'approcha de la table, et, sans porter une santé, sans prononcer un seul mot d'égards envers celui qui le recevait, but à longs traits et mangea abondamment, comme secouant le joug du cérémonial, semblable au loup affamé qui déchire sa proie.

VII.

Avec une vive impatience mêlée de crainte son hôte le voit dévorer les mets et vider les nombreuses rasades qui redoublent l'assurance de ses traits. Tantôt Oswald se tient à l'écart, tantôt il parcourt la chambre à grands pas, attendant avec angoisses des

nouvelles d'en haut et terrible intérêt, maudissant chaque instant dont son hôte prolonge son repas de rustre ; et cependant, en voyant arriver la fin avec terreur, il semblait presque accuser l'empressement des domestiques lorsqu'ils se retirèrent sur un signe qu'il leur fit, et le laissèrent seul avec l'étranger et en liberté de le questionner sur son arrivée mystérieuse. Le long silence qu'il garda après leur départ témoigna du combat que se livraient dans son cœur la crainte et la honte.

VIII.

Tout dans la mine de l'étranger semble justifier ses craintes soupçonneuses. Les fatigues et un climat brûlant avaient gravé l'empreinte du temps (3) sur sa figure rembrunie, son front était ridé, ses tempes nues, et des nuances argentées se mêlaient au noir d'ébène de ses cheveux. Cependant il avait conservé ce que l'âge seul peut ravir, ces grosses lèvres retroussées qui exprimaient l'orgueil, l'œil de feu qui semblait mépriser le monde entier. Jamais la crainte n'avait pâli ces lèvres, jamais une larme n'était venue tempérer dans cet œil le regard étincelant et sévère qui se riait de la douleur et méprisait les souffrances. Habitué à envisager les dangers les plus terribles, l'ouragan et les tremblements de terres, le mugissement des flots et la tempête, il avait vu la mort frapper des coups soudains, se traîner à la suite d'une peste, dévorant de lentes tortures dans la mine ou sur la brèche, sous le fer et le plomb meurtrier : il la connaissait sous toutes ses formes ; il les méprisait toutes.

IX.

Et cependant, quoique l'œil endurci de Bertram pût considérer sans émotion le sang et le danger, quelque chose de pire que l'apathie se lisait sur son front brûlé par le soleil et sur sa rude figure; car les passions effrénées auxquelles il s'était long-temps aban-

donné y avaient sillonné de profondes empreintes. Tout ce qui revêt le vice de brillantes couleurs, toute la gaieté, toute la légèreté de la folie avaient disparu avec la jeunesse ; mais les mauvaises herbes du vice restaient enracinées dans l'âge mûr sans avoir conservé leurs fleurs ; et pourtant le sol sur lequel elles croissaient, s'il eût été dompté au printemps de la vie, était assez profond et vigoureux pour faire pousser les fruits plus développés du mérite vertueux; non pas que même alors son cœur eût connu les impressions bienfaisantes de sentiments plus doux ; mais la générosité eût pris dans son cœur dompté par l'éducation la place de la profusion et des prodigalités, et l'amour de l'or destiné à assouvir cette soif de prodigalité eût été remplacé par celui des récompenses de la gloire ; son orgueil, alors dépouillé de violence, eût pris pour guide la vertu.

X.

Même au moment où nous le voyons foulant aux pieds les lois de sa conscience, abruti par le vice, souillé de meurtres, son âme audacieuse savait encore s'élever et dominer les penchants auxquels ils se livrait ; car le crime plus rampant ou un cœur moins endurci s'abaissait devant le regard hardi de Bertram. C'est ce qu'éprouvait Oswald, tandis que par mille détours il s'efforçait de porter son hôte peu communicatif à lui dévoiler les nouvelles qu'il lui tardait de connaître, tandis que son esprit était préoccupé d'un tout autre sujet que de celui dont il parlait. Mais celui-ci n'en daignait pas plus paraître s'apercevoir de sa peine secrète ou la lui épargner, et, d'un ton sévère et brusque, lui faisait des réponses brèves et obscures, ou sautait à un autre sujet, et s'étendait en digressions bizarres et étranges, et força son interlocuteur embarrassé à acheter une réponse précise par une question directe.

XI.

Il causa quelque temps des communes, du covenant, des lois, de la réforme de l'église, mais fut interdit par l'air dédaigneux et goguenard de Bertram. Alors il bégaya...« A-t-on livré un combat? Bertram apporte-t-il des nouvelles d'une bataille? car certainement un soldat si renommé au loin par ses hauts faits d'armes en pays étranger n'a jamais abandonné l'armée à la veille de livrer combat, avant que le champ de bataille n'eût été gagné ou perdu.»—« Tranquillement renfermé ici dans votre château sur les bords de la Tees, vous vous reposez fort à l'aise, Oswald Wycliffe. Pourquoi trouver étrange que d'autres viennent partager une retraite si sûre et si commode, abandonnant des champs de bataille où le danger, les fatigues et la mort sont la récompense des guerres civiles?»—«Allons, ne plaisante pas, ami! Puisque nous connaissons parfaitement l'approche de l'ennemi pour faire perdre à notre armée du Nord, campée devant York assiégé, le fruit de ses travaux, ta cavalerie se trouvait avec le vaillant Fairfax, et doit avoir combattu... Comment s'est passé la journée?»

XII.

« Tu voudrais en entendre le récit?... Dans les bruyères de Marston se sont rencontrés face à face les rangs qui traînaient la mort à leur suite (4); les sons fiers de la trompette se firent entendre, tous les yeux lancèrent des flammes, tous les fronts s'animèrent, de chaque côté l'air retentit des cris : « Dieu et notre cause!... Dieu et le roi!» En vrais Anglais ils se précipitèrent dans la mêlée, ayant tout à perdre et rien à gagner. J'aurais ri volontiers...mais je n'en avais pas le temps... de voir la frénésie sublime avec laquelle les enthousiastes furieux combattaient et mouraient pour le roi ou l'État, selon que les poussait leur caprice; les uns, pour un rêve de bien public, les autres, pour des ornements d'église,

une robe de prêtre ou un rochet, versant leur sang pour obtenir à leur mort la réputation d'un patriote ou d'un martyr...Si Bertram Risingham eût commandé les braves qui s'y trouvèrent dans les rangs opposés, je n'aurais point, comme un fou superstitieux, cherché des El-Dorado dans les cieux ! Les états du Chili m'auraient vu, et Lima m'aurait ouvert ses portes d'argent ; j'aurais traversé le riche Mexique, et pillé les splendeurs du Pérou, jusqu'à ce que le nom de l'audacieux Pizarre, et le tien, ô Cortez, se fussent perdus dans la gloire de Bertram !» — « Vas-tu donc encore t'écarter du sujet, mon bon et doux ami ! Quel a été le résultat de la journée ?... »

XIII.

« On sait que je suis bon lorsque la trompette sonne ou que les verres s'entrechoquent, quoique l'épithète de doux n'ait encore jamais été appliquée au cœur et au front sévère de Bertram... Mais je reprends : la lutte furieuse des combattants ressemblait au combat que se livrent les courants aux lieux où l'Orenoque, loin de porter dans son orgueil un tribut à la mer, pousse au loin contre le vaste Océan les flots hostiles et mugissants d'une mer rivale, lorsque s'entrechoquant et refluant en mille directions diverses, les vagues lancent leur écume jusqu'aux nues, et où le pilote défait cherche en vain à distinguer le lieu où le fleuve roule ses ondes de celui où mugit la mer; de même les flots furieux des combattants s'attaquèrent et se refoulèrent, laissant la victoire indécise jusqu'à ce que ce courage de feu, le bouillant Rupert, tombât sur nos escadrons, poussant contre nos lances une ligne de braves, fiers et chauds, comme les vins de leurs pays. Alors les nôtres, quoique opiniâtres dans leur zèle, commencèrent, malgré leur enthousiasme, à chanceler. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?... Nos chefs, ballottés dans la mêlée, tombèrent, nos rangs se rompirent ; mille hommes qui avaient

tiré l'épée pour les chambres et pour le Verbe, appelés de leurs hameaux, de leurs fermes et de leurs champs par les sermons de leurs ministres pour humilier la crosse et la couronne, maintenant raides et froids gisant dans leur sang, ne tourneront plus la mitre en ridicule... Voilà où en étaient la bonne cause et le droit des communes lorsque j'ai quitté le champ de bataille.»

XIV.

« Déplorable nouvelle! » dit le sombre Oswald, prenant un air abattu et penchant la tête, tandis que le trouble de la joie brille dans ses yeux pour démentir la douleur qu'il feint avec tant d'art... « Déplorables nouvelles!... Ne dis-tu pas qu'au moment où ils étaient le plus nécessaires vos chefs ont péri ? Complète ce récit désastreux, et dis-moi quels sont ceux qui sont tombés dans cette fatale journée ; quels chefs de marque et de renom ont acheté par leur mort une gloire impérissable? Si tel a été le sort de mon plus cruel ennemi, mes pleurs honoreront sa tombe... Pas de réponse?... Ami, tu sais de toute notre armée celui que je devais haïr le plus, que toi même avais coutume de haïr autrefois, et cependant tu me laisses dans l'incertitude sur son sort...» D'un air impassible... « Si tu veux savoir quelque chose d'un ami ou d'un ennemi, répondit Bertram, demande-le en termes simples et clairs, tu peux compter sur la réponse d'un soldat; pour les questions obscures ou les énigmes je n'ai ni jugement ni réponse... »

XV.

La fureur que l'artifice et la crainte avaient concentrée éclata tout à coup dans le cœur d'Oswald, et les bravades d'un homme d'aussi basse extraction éveillèrent son mépris aristocratique... « Misérable! as-tu payé ta dette de sang? PHILIPPE DE MORTHAM vit-il encore? Perfide envers celui qui te protégea en faussant ton

serment, traître ou parjure, l'un ou l'autre, ou tous les deux ensemble : esclave! as-tu tenu la promesse par laquelle tu t'étais engagé à tuer ton chef dans le combat?... » Le soldat s'élança de dessus son siége, et, saisissant la main de Wycliffe, il la serra dans la sienne, aussi dure qu'un gantelet d'acier, à faire sortir le sang du bout des doigts. — « A ta santé ! » s'écria-t-il; et, avant de boire, il rejetta la main d'Oswald et rit aux éclats. « Maintenant, Oswald Wycliffe, tu parles franchement ! maintenant, tu es rentré dans ton caractère naturel! digne, si ce n'était de ta crainte poltronne, d'errer en flibustier comme moi. Que t'importe la cause de la religion, si la fortune et les terres de Mortham sont à toi? Que te fait le siége d'York, si cette main sûre a fait sa besogne? Ou pourquoi t'inquiéter que Fairfax et ses meilleurs guerriers rougissent la plaine de Marston, si Philippe de Mortham est étendu près d'eux et mêle son sang au leur?... Assieds-toi donc! et sans gêne, comme entre camarades vidant les verres après la victoire au milieu des récits de sang et de terreur, que les enfants et les femmes frémissent d'entendre, je te raconterai de point en point cette œuvre de mort telle qu'elle s'est passée.

XVI.

« Quand tu me verras abandonner un projet de vengeance, appelle-moi misérable, sans craindre d'avoir à redouter en moi un ennemi; et si jamais je pardonne une insulte, montre-moi au doigt comme un vil esclave, sans craindre pour tes jours!... Philippe de Mortham est du nombre de ceux que Bertram Risingham appelle ses ennemis, ou qu'une vengeance plus sûre doit atteindre s'ils viennent à être rangés parmi les amis ingrats. Selon sa coutume, avant la bataille, il parcourait les rangs à cheval, et tenait sa visière levée. J'aperçus son sourire mélancolique, lorsque, dans les lignes directement opposées, il vit flotter la bannière de Rokeby, allié à sa famille; « et c'est ainsi, dit-il, que les amis

sont divisés! « J'entendis ces paroles, et me rappelai comment, à côté l'un de l'autre, nous avions changé la face du combat sur plus d'un champ de bataille disputé avec courage, où la poitrine de Bertram avait servi de bouclier à Philippe. Je songeai aux tristes déserts de Darien, où la mort s'abaisse portée sur l'aile de la brise du soir, comme si je jetais mon manteau sur les épaules de mon ami, et m'exposais sans défense à la rosée mortelle; je songeai aux rochers de Quarionce, où, sauvant Mortham du naufrage de notre bâtiment, à travers les brisans blanchissant d'écume, je le portai épuisé sur le rivage; et au temps où, lorsque la flèche d'un Indien lui perça le flanc, je suçais la blessure empoisonnée. Ces pensées se pressaient, et roulaient comme un torrent dans mon esprit pour en arracher la détermination forte que j'avais prise.

XVII.

« Les cœurs ne sont pas de caillou, et le caillou se brise; ils ne sont pas d'acier, et l'acier se ploie. Lorsque Mortham me dit, comme autrefois, de me tenir près de lui dans le tumulte de la bataille, j'aperçus à peine les lances mises en arrêt, j'entendis à peine le son de la trompette; l'idée du combat se perdit dans la lutte intérieure qui devait décider de la vie ou de la mort de Mortham. Ce fut alors que je songeai comment, séduit par la promesse de venir partager sa fortune et ses foyers, lorsque le temps de la vie errante du pirate fut passé, je gagnai avec lui les bords qui nous avaient vus naître. Mais le seigneur de Mortham conçut un bien grand éloignement pour les courages hardis auxquels il s'était jadis associé; les doutes, les terreurs, les craintes superstitieuses vinrent attrister et obscurcir ses vieux jours; les prêtres astucieux couchèrent en joue leur victime, et damnèrent chaque action, chaque pensée généreuse. Alors il me fallut chercher d'autres foyers : la licence de mes idées était en opposition avec la vie régulière de sa demeure; s'il me donna de l'or, dans un

jour de débauche j'en dépensai trois fois autant. J'errai alors comme un proscrit oisif, n'entendant rien à labourer les champs ou à faire aucun commerce, regardé comme le fer rouillé d'une lance tout à la fois inutile et dangereux. Les femmes redoutaient mon regard hardi ; en me voyant les gens paisibles tremblaient ; le négociant apercevait mes regards enflammés, et resserrait ses trésors à l'approche de Bertram : les lâches enfants de la paix s'éloignaient du fils abandonné de la guerre.

XVIII.

« Mais les discordes civiles appelèrent aux armes, et firent de ma profession le métier de tous. Pressé par Mortham, je retournai pour conduire ses vassaux au combat. Quelle récompense était réservée à mes peines ! Je n'entendais rien à leur jargon de croyances et de prières ; d'austères fanatiques obtinrent tous les postes de confiance, et moi, déshonoré et dédaigné, je n'eus pour tout lot que le haut et puissant avantage d'affronter les balles revêtu de cette misérable armure !... Tes gestes me disent que tu sais tout cela ; cependant écoute jusqu'au bout, et pèse bien ce que je te dis. C'est l'honneur qui m'ordonne maintenant de raconter toutes les circonstances de la destinée de Mortham.

XIX.

« Les pensées, qui mettent tant de temps à passer par notre bouche, traversent le cœur avec la rapidité de l'éclair. A peine avais-je eu le temps de presser de l'éperon les flancs de mon coursier, que le procès de Philippe de Mortham était fait, et avant que les escadrons se fussent mêlés dans leur charge, sa cause était entendue, sa sentence prononcée. Je ne perdis pas de vue, à travers les chances incertaines de la mêlée, dont l'aspect changea comme une journée capricieuse du mois de mars, jusqu'au moment où, comme un torrent qui rompt ses digues, le fier Ru-

pert se précipita sur notre flanc. Ce fut alors qu'au milieu du tumulte, de la fumée et du choc des armes, au moment où chaque homme combattait pour sa vie, ce fut alors que je lâchai la détente de mes pistolets d'arçon : Mortham tomba, le cheval et son cavalier roulèrent l'un sur l'autre. Il jeta vers le ciel un regard mourant où se peignaient la colère et la douleur... ce fut le dernier. Ne pense pas que je sois resté là à voir quelle serait l'issue de la bataille; mais, avant que je fusse sorti de cette mêlée sanglante, que notre cavalerie du Nord fuyait sans qu'il fût possible de la contenir, les villages de Monckton et Milton (5) annonçaient que des monceaux de têtes-rondes obstruaient le cours de l'Ouse, et qu'un grand nombre d'Écossais épouvantés, piquant de l'éperon vers le Nord, passaient, maudissant le jour où Lesley, leur général, poussé par son zèle ou l'appât des récompenses, avait traversé la Tweed. Néanmoins lorsque j'atteignis les bords de la Swale, des bruits tout différents circulaient ; des nouvelles fraîches annonçaient que le hardi Cromwell, avec sa cavalerie bardée de fer, avait ramené la fortune de la journée (6) : mais ces nouvelles sont-elle fausses ou vraies, Oswald? c'est ce qui m'inquiète aussi peu que toi.»

XX.

Wycliffe ne pouvait alors montrer combien son orgueil était indigné du ton fier et libre avec lequel son complice prétendait se mettre avec lui sur le pied de l'égalité du crime. Il lui parla dans les termes les plus flatteurs d'amitié éternelle, de foi à toute épreuve ; prodigua d'un ton de bienveillance les promesses et les serments, mais Bertram interrompit tout court ses protestations. « Wycliffe, sois bien persuadé que je ne demeurerai point ici. Non, j'y suis tout au plus jusqu'à la pointe du jour ; averti de me tenir sur mes gardes par les légendes dont on berça mon enfance, je ne me fie point à la parole d'un associé. La vallée où je suis né

ne répète-t-elle pas encore la ballade tragique de Percy Rede, livré à une mort sanglante par Girsonfield, ce perfide Hall (7)? Souvent sur les bords du Pringle hantés par son spectre, le berger voit glisser son ombre irritée. Et près du lieu qui me donna son nom, les fortifications de Risingham, où la Reed voit sur ses bords les jolies chaumières et les doux ombrages de Woodburn, le ciseau de quelque sculpteur ancien a tracé sur la pierre la figure d'un géant (8), d'une force sans égale, portant un carquois sur son dos, et une tunique qui lui descend jusqu'aux genoux. Informe-toi comment est mort ce hardi chasseur, cet intrépide monarque de la plaine, et la vieillesse comme l'enfance pourra te dire qu'il périt par la trahison d'un frère. Ainsi averti par les légendes dont on berça mon enfance, je ne me fie à la parole d'aucun associé.

XXI.

« La dernière fois que nous avons causé de cette affaire, nous ne sommes, je me rappelle, convenus en rien, comment, quand et où nous nous partagerions la fortune de Mortham. Écoute-moi donc déterminer la portion à laquelle nos usages différents nous donnent à chacun le droit de prétendre. Toi, vassal de la couronne d'Angleterre, tu dois reconnaître ses lois de succession; elles t'accordent comme au plus proche héritier les terres et les riches revenus de ton parent, et je te les cède... respecte à ton tour les statuts des flibustiers (9). Ami de la mer et ennemi né de tous ceux qui voguent sur ses flots, lorsqu'il tombe dans la mêlée, le camarade qu'il préférait hérite de la part du butin qui lui revenait. Lorsqu'un ennemi audacieux meurt en combattant, sa fortune appartient à celui qui l'a frappé; l'une ou l'autre de ces deux dispositions m'adjuge ces dépouilles des mers et des mines de l'Inde, entassées dans les sombres souterrains de Mortham; les lingots d'or, les brillants de diamants, les calices et l'argenterie

enlevée aux églises, et les pierres précieuses arrachées à la beauté malgré ses cris et ses larmes; tous les colliers de perles, tout l'argent en barre, toutes les richesses amassées dans les combats d'Amérique : je vais de ce pas fouiller les noires retraites où dorment ces trésors transatlantiques. Il faut que tu m'accompagnes... car, sans toi, l'héritier aurait de la peine à se procurer entrée ; et ensuite je te fais mes adieux. Je me hâte de goûter tous les plaisirs variés que la fortune peut acheter. Lorsque tous mes désirs seront rassasiés, ces guerres offrent une nouvelle besogne à l'épée infatigable de Bertram. »

XXII.

Oswald hésite, sa réponse indécise s'arrête sur ses lèvres. Malgré son astuce, il entendait en tremblant ce misérable sicaire dicter la loi, tandis que son cœur troublé flottait entre la haine, la joie, la contrariété et la crainte. La joie de voir fuir Bertram, la contrariété de lui voir s'approprier un si haut prix de son meurtre, la haine de son orgueilleuse présomption, et la crainte de voyager seul avec lui, enfin, suivant le terme moyen, si familier à la lâcheté et à la ruse, « le poste qu'il occupe, dit-il, ne lui permet guère de s'absenter de la forteresse en ce moment ; WILFRID accompagnera Bertram, son fils voyagera avec son ami... »

XXIII.

Le mépris tempéra la colère de Bertram et changea le froncement de ses sourcils en un sourire sauvage. « Wilfrid ou toi, peu m'importe qui sera porteur de la clé d'or. Mais ne pense pas que je ne m'aperçoive ni ne sourie de pitié de ta ruse misérable et égoïste ! Si tu crains quelque chose de moi, Oswald Wycliffe, qu'est-ce qui te protége ici contre mes coups ? J'ai sauté du haut de murailles plus élevées que celles-ci, j'ai traversé à la nage des rivières plus profondes que la Tees : ne pourrais-je pas te poi-

garder avant qu'un seul cri éveillât l'attention de la sentinelle éloignée? Ne tressaille pas... je n'en ai point l'intention, mais si je l'avais, les obstacles seraient bien faibles : et crois-moi, lorsque je te dis que dans l'occasion ce bras a exécuté des entreprises bien plus désespérées... Va, hâte-toi d'éveiller ton fils, le temps presse, et je devrais être parti.»

XXIV.

Aucun des vices de son père ne souillait l'âme innocente de Wilfrid ; son cœur était dès l'enfance enclin à des passions trop douces pour avoir rien à démêler avec les agitations de la vie. Son père, lorsqu'il était encore entouré d'une famille nombreuse de fils plus audacieux, parlait avec mépris de Wilfrid, lui reprochait la faiblesse de son courage et de son bras ; mais les soins et le bonheur d'une tendre mère se concentraient sur ce faible enfant. Les caprices mutins de l'enfance n'avaient jamais révélé en lui l'impétuosité d'un courage bouillant ; il passait toutes ses heures à parcourir les productions riches et variées de Shakspeare, mais il dédaignait les scènes guerrières et futiles, la vie joyeuse de Falstaff et les combats de Percy, pour méditer la morale de Jacques, à réfléchir avec Hamlet, à qui sa sagesse fut inutile; et s'endormait en versant de douces larmes sur les malheurs de la tendre Desdémone.

XXV.

Jeune, il ne recherchait point les plaisirs de la jeunesse, les chevaux, les faucons, les chiens de chasse, mais il aimait à se repaître des voluptés paisibles que l'on goûte au bord d'un ruisseau solitaire ou d'un lac silencieux ; à s'enfoncer dans la solitude de Deepdale, où l'on n'aperçoit que des rochers escarpés, des bois et les cieux ; à gravir le sommet élevé du pic de Catcastle ou la hauteur solitaire du Pendragon. Telles étaient ses habitudes ;

et là son imagination prenait son vol, et s'exerçant sur quelque sujet étrange et fantastique, rêvait d'amour fidèle ou de printemps sans fin, jusqu'à ce que l'enthousiaste, ne pouvant plus se soutenir sur les aîles fatiguées de cette imagination contemplative, retombait tristement sur la terre.

XXVI.

Il aimait... comme l'attestent une foule de lais dont la mémoire s'est conservée dans la vallée solitaire de Stanmore ; car il possédait l'art du ménestrel, cet art qui ne s'enseigne ni ne s'apprend ; il aimait... la nature avait formé son âme pour l'amour, et l'imagination en alimentait la flamme. Il aimait en vain... car rarement un amant d'inclinations aussi douces est payé de retour; il aimait en silence... la passion se peignait dans ses regards, ses discours ne respiraient que l'amitié. Ainsi s'écoula paisiblement sa vie... jusqu'à ce que ses frères, l'orgueil de leur père, descendissent dans la tombe. Wilfrid est maintenant le seul héritier de tous ses stratagêmes et de toutes ses anxiétés, et destiné à s'enfoncer dans les voies tortueuses de l'ambition, sous la direction d'Oswald.

XXVII.

Wilfrid doit aimer la belle Matilde, héritière du chevalier de Rokeby, il doit gagner son cœur. Aimer celle qui régnait en secret dans son cœur était un ordre facile à exécuter ; s'en faire aimer était une tâche plus difficile pour un amant qui n'osait espérer ni parler; cependant Matilde accordait à son timide esclave tout ce que la pitié pouvait inspirer, l'amitié, l'estime, les égards et la louange, qui est la première récompense du poète! Elle lisait les vers que son bon goût approuvait, et chantait les lais qu'il avait composés ou qu'il aimait ; et néanmoins il lui répugnait d'entretenir la flamme d'un amour sans espoir, sous le nom de

l'amitié. Par un caprice bienveillant, souvent elle le privait des doux regards de l'amitié, et souffrant alors à la vue des chagrins de sa victime, lui rendait ses dangereux sourires.

XXVIII.

Là en étaient les amours de Wilfrid lorsque la guerre appela le pays aux armes. Le paysan présageant des désastres voit flotter trois bannières sur la Tees. Souvent elles bravèrent autrefois de concert les incursions audacieuses des Écossais de la frontière; se défiant maintenant avec orgueil, leurs vassaux et leurs seigneurs sont divisés. De son superbe manoir sur les bords de la Greta, le chevalier de Rokeby fit joindre ses guerriers à ceux des braves comtes du nord de l'Angleterre qui avaient tiré l'épée pour le roi Charles; Mortham, qui lui était allié de près... Sa sœur avait été l'épouse de Rokeby, quoique long-temps avant les guerres civiles la noble dame fût descendue dans la tombe... Philippe de Mortham, dis-je, appela ses vassaux aux armes et marcha sous les ordres de Fairfax; tandis que Wycliffe, attaché à l'astucieux Vane par les liens communs de la ruse et de l'artifice, moins disposé à braver le champ de bataille ensanglanté, s'était renfermé dans les tours de Barnard, y avait placé ses troupes de Lunedale et défendait le château au nom des communes.

XXIX.

L'aimable héritière du chevalier de Rokeby attend dans son château le succès du combat; car les lois de cette guerre respectaient les titres des personnes sans défense et épargnèrent, au milieu de ses plus grandes fureurs, l'enfance, le sexe et la vieillesse. Mais Wilfrid, fils de l'ennemi de Rokeby, doit renoncer au doux privilége de se trouver à l'improviste sur le chemin de Matilde, au déclin du jour près des bords de la Greta, s'effor-

çant dans sa dissimulation passionnée d'avoir l'air de marcher sans but et d'un œil distrait ; réprimant l'anxiété de ses traits et de ses regards, pour rejeter la rencontre sur le compte du hasard, ou prenant pour prétexte un livre, des dessins, des vers; quelque chose à donner, à chanter, à dire, quelque récit moderne, quelque ancien lai. Alors, tant que duraient ces instants si impatiemment attendus, instants si rapidement écoulés, il prenait note de chaque impression d'une aimable ou indifférente politesse, de chaque regard amical, de chaque parole plus douce, comme d'un aliment pour l'imagination dans sa solitude. Ce doux manége a cessé. . mais encore, sans être aperçu, Wilfrid peut se mettre en embuscade sous la verdure d'Eastwood, pour épier la promenade accoutumée de Matilde . le moindre bruit fait tressaillir son cœur. Elle vient !... Il ne l'aperçoit qu'en passant, et cependant c'en est assez pour charmer la longueur pénible de sa nuit. Elle ne vient pas !... Il attendra l'heure où sa lampe brille dans la tour. C'est encore quelque chose si, au moment où elle passe, son ombre se dessine sur les vitraux. « Que sont ma vie et mon espérance ! dit-il : hélas ! une ombre passagère... »

XXX

Ainsi se consumait sa vie, quoique la raison s'efforçât en vain de maîtriser l'amour en lui mettant sous les yeux la vue des maux présents et de ceux qui le menacent; son oreille impatiente fuit la voix sévère et importune de la vérité. Doux, indifférent et résigné en toute autre chose, il voyait sans en être ému toutes les vicissitudes du bien et du mal qui ne s'y rapportaient point ; mais Wilfrid, calme, tendre et docile, était l'enfant gâté et capricieux de l'imagination. Elle le faisait monter sur son char brillant, ayant à ses côtés la beauté qui l'enchante, ou, dans quelque retraite solitaire et sauvage, entourait le lieu où il se reposait de ses charmes magiques, baignait de ses pleurs sa tête languis-

samment penchée, étendait sur lui son divin manteau, l'endormait au milieu des rêves que ne peut plus abandonner celui qui les a une fois goûtés, et le plaçait dans la sphère de son pouvoir, débarrassé de toute triste réalité, jusqu'à ce que, dans ses illusions, ses rêves éveillés lui parussent une vérité, et la vérité un rêve.

XXXI.

Malheur au jeune infortuné que domine l'imagination, arrachant les rênes des mains de la raison! Prenez pitié de lui, car son âme est tendre, douce et contemplative, et maudit ceux qui, chargés de l'instruire, négligent de le pénétrer des vrais principes de la réalité, pour fortifier l'âme et façonner le fer tant qu'il est encore chaud! Oh! apprenez-lui, tant que dureront vos leçons, à juger du présent par le passé; rappelez-lui tous les désirs qu'il formait, combien ils étaient riches de bonheur promis; rappelez-lui tous les désirs qu'il a satisfaits, combien la possession a trompé ses espérances en les remplaçant par le dégoût! Dites-lui bien que nous jouons un jeu inégal lorsque nous tendons au but que nous offre l'imagination; et avant qu'il se lance avec elle dans la carrière, montrez-lui les conditions de la course. Deux frères se trouvent au bout de la lice, le froid désappointement et le regret; l'un désenchante l'œil du gagnant et dépouille le prix de tous ses charmes, tandis que l'autre en augmente le brillant, pour accroître la douleur du perdant. Le vainqueur voit son or imaginaire changé en de viles ordures de métal; mais le vaincu n'en déplore pas moins sa défaite, et regrette comme de l'or tout ce clinquant.

XXXII.

Veux-tu t'en convaincre davantage?... regarde là bas cette tour; vois cette couche qui n'a point été pressée depuis que le

jour a disparu ; cette lampe dont la lueur jaunâtre que la main de son maître ne s'occupe point de ranimer se mêle aux pâles rayons de la lune ; vois ce visage décharné !.. la rougeur inégalement répandue sur ses joues pâles et étiques ; cette tête penchée, ces cheveux en désordre , ces membres lauguissants, cet air de tristesse... vois, il lève les yeux... un sourire mélancolique vient animer un moment ses joues creusées par les chagrins.... c'est l'imagination qui réveille quelque pensée futile pour dorer les ravages qu'elle a opérés; car, comme la chauve-souris de l'Inde, elle rafraîchit du souffle de son aile les blessures qu'elle fait, et, apaisant ainsi la douleur du malheureux bercé par ses rêves, elle suce le sang de ses veines. Il tourne les yeux vers la croisée pour épier les premiers rayons du soleil; vain espoir : la lune est encore voilée de nuages, le sifflement des vents se fait encore entendre par intervalles ; il doit encore attendre une heure avant que l'Orient brille des feux du jour; écoutez ! Pour abréger la longueur de cette heure, l'art magique du ménestrel vient lui prêter son secours.

XXXIII.

A LA LUNE.

A tes rayons froids et voilés,
Pâle reine des cieux troublés,
Salut !... salut ! quoiqu'un sombre nuage
De sa teinte sévère ait couvert ton visage !
Ton œil paisible et pur peut-il sans se ternir
Considérer les maux qui désolent la terre ?
Non ! tu ne peux sans voir tes pleurs sortir
Éclairer ici-bas le désastre et la guerre.

Si j'ai pu t'accuser de voiler ta clarté,
C'est quand près du Greta le plus léger nuage
Qui cachait ton visage
Me dérobait les traits d'un ange de beauté.
Et pourtant de cette ombre amie
Le souvenir plaît à mon cœur;
Elle rendait ma muse plus hardie,
Et de mon front lui cachait la rougeur.

Le ciel fit ta douce lumière
Pour éclairer le vallon solitaire
Où deux amants, à travers les roseaux
Suivent d'un œil rêveur ses reflets sur les eaux,
Ou bien pour se jouer autour de leur asile,
En laissant tomber un rayon
Sur la couche où d'une aile agile
La nuit d'été s'enfuit dans un doux abandon.

XXXIV.

Il tressaille.... Les pas d'un homme à cette heure de solitude et de repos, une voix se font entendre. Son père se dirige du côté de la tour, l'œil hagard, l'esprit troublé, sortant de sa terrible conférence. « Wilfrid !... quoi ! tu ne dors pas? tu n'as pas de soucis pour bannir le sommeil ! Mortham est mort sur le champ de bataille de Marston ; Bertram arrive porteur de pleins pouvoirs, afin de s'assurer de ses trésors , achetés par le sang et et le pillage, en faveur de l'État et du bien public. Les domestiques t'obéiront ; fais en sorte qu'il s'acquitte en tout point de sa mission... » Puis il ajouta tout bas : « Prends ton épée ! Bertram est... ce que je ne puis dire. Je l'entends qui s'avance à grands pas.. Adieu ! »

CHANT SECOND.

I.

Les vents, en s'éloignant, ont été se reposer dans l'Ouest; aucun nuage ne voile maintenant le disque de la lune; mais son pâle flambeau va bientôt faire place à celui du jour. De légers nuages grisâtres annoncent le crépuscule sur les hauteurs de Brusleton et de Houghton, et la riche vallée qui s'étend à l'Orient attend les premiers rayons de l'aurore pour éclairer ses bois, sa plaine cultivée, ses tours et ses clochers. Mais vers l'Ouest, la masse informe de Stanmore, la vallée sauvage de Lunedale, Kelton-Fell, Gilmanscar entouré de rochers, et Arkingarth, se perdent dans l'obscurité; tandis qu'à la lueur incertaine du crépuscule s'élèvent les fières murailles de Barnard. Surmontées de leurs bannières, les hautes tours de ce monarque de la jolie vallée se dessinent aux pâles rayons de l'aurore.

II.

Quel spectacle du haut de sa tourelle élevée se déploie par degrés à l'œil de la sentinelle?... Au-dessous des bois épais qui la bordent, il aperçoit le cours de la Tees (1) se dirigeant au loin vers l'Est, et en suit des yeux les sinuosités par les vapeurs que l'été voit s'élever de son sein. Avant qu'il ait fini de se promener de long en large près du donjon de Bruckenbury pendant l'heure de sa faction, ces vapeurs argentées se fondront et couvriront les bois d'une brillante rosée. Alors paraîtront au grand jour le large lit où la Tees coule à plusieurs toises de profondeur, et les arbres antiques dont les larges troncs s'inclinent sur ses ondes

sombres. Ce n'est pas un faible ennemi que celui contre lequel ses flots ont à lutter; ce n'est point entre les caillous, sur un fond de sable ou d'argile qu'elle poursuit son cours; son onde furieuse est condamnée à se miner un passage sur des couches de marbre dur.

III.

La Tees ne viendra pas seule frapper les regards ravis aux rayons de l'aurore; mais l'œil verra briller le cristal d'une foule de ruisseaux, qui, descendant chacun à travers sa sombre vallée, lui apporteront le tribut de leurs ondes : le Staindrop, qui, s'échappant de ses bois, salue en passant les tours orgueilleuses de Raby; le ruisseau d'Eglinstone, serpentant à travers les campagnes; le Balder, qui tire son nom du fils d'Odin; le Greta, sur les rives duquel nous conduirons avant peu les amants que nous chantons dans nos vers; et le Lune [1], s'élançant en flots d'argent des sites sauvages de Stanmore, le faible ruisseau de Thorsgill et ses riantes rives; et enfin, plus faible, mais plus riant encore, celui de la romantique vallée de Deepdale. Quel est l'homme qui s'est jamais enfoncé dans ses sombres bosquets, et a regretté les magiques clairières de Roslin? qui, errant en ces lieux délicieux, a jamais songé à les quitter même pour la vallée, si sombre, si fantastique, où les rochers de Cartland élèvent au dessus des verts taillis, comme autant de pyramides, leurs flancs si bizarrement déchirés? Et cependant, ô Albyn [2]! à toi la gloire de mêler les souvenirs de l'histoire aux beautés de ton paysage! tu appelles celui qui parcourt les environs de Roslin à prêter l'oreille au récit des antiques exploits, au milieu des rocs de Cartland. Tu montres encore la caverne où se réfugia ton noble défenseur[3], attachant à chaque rocher un souvenir historique, tenant en ré-

1 Affluent de la Tees. A. M.
2 C'est-à-dire, l'Écosse. A. M.
3 Wallace. A. M.

serve un lai pour chaque vallon, liant tes légendes à ton sol, pour prêter à chaque scène le haut intérêt que le génie fait jaillir des yeux de la beauté.

IV.

Bertram n'attendit point le spectacle magnifique que le lever du soleil déploie des hauteurs de Barnard; mais, quittant le château avant le jour, il prit avec Wilfrid sa route matinale. La clarté indécise de l'aurore se mêlait aux pâles rayons de la lune dans la vallée silencieuse. Par le pont de Barnard, construit en larges pierres, ils gagnèrent la rive méridionale de la Tees. Ils prirent alors vers l'Est un sentier tortueux, et passèrent les ruines grisâtres d'Eglinstone (2) : l'esprit frappé de visions différentes, ils poursuivirent leur route triste et silencieuse. On s'imagine facilement que l'humeur de Bertram paraissait sauvage et grossière à Wilfrid; et il est aussi facile de conjecturer que l'audacieux Risingham trouvait Wilfrid commun, pitoyable et sans énergie. La conversation ne fut donc point fort animée entre deux âmes aussi dissemblables.

V.

Le sombre Bertram évita le chemin le plus court, qui traversait le parc de Rokeby, et, suivant la hauteur qui bordait la vallée, ils traversèrent l'ancien pont du Greta, et descendirent au lieu où s'échappant des obscurs ombrages de la vallée de Brignal, le ruisseau serpente quelque temps en liberté et va s'enfoncer dans les ravins sauvages de Mortham. Là, Wilfrid apercevant le tertre élevé par cette légion long-temps célèbre dont l'autel votif consacre les droits au titre de pieuse, fidèle et victorieuse (3) : « Sombres fils de la guerre, murmura-t-il en soupirant, considérez ce monument de l'orgueil des Romains ! Qu'est-ce qui reste aujourd'hui de tous vos travaux ? un re-

tranchement de gazon, une pierre brisée!.... » Il se parlait à lui-même, car les réflexions morales eussent été perdues, adressées à Bertram.

VI.

Il poussa un soupir plus prolongé, inspiré par un sentiment différent, lorsqu'il aperçut aux premiers rayons du jour les hautes tourelles de Rokeby (4), s'élevant derrière eux, au Nord, au dessus du vert feuillage. Oh! alors, quand Spencer lui-même eût erré près de lui dans la riante vallée, prêtant toutes les richesses de sa brillante imagination au beau coup d'œil qui les entoure, lui montrant le ruisseau s'élançant avec joie comme un captif rendu à la liberté, et étendant au loin le joyeux murmure de son onde écumante; lui montrant la plage exposée aux rayons du soleil, où les arbres se retirent dispersés loin de la rive, sauf le chêne gigantesque, qui, seul en avant des autres, balance sa cîme au sommet de quelque tertre... comme le champion valeureux qui, lorsque ses rangs sont rompus, s'avance pour protéger la retraite et servir de boulevard à l'armée dispersée... Spencer pourrait lui représenter ces objets et une foule d'autres; toute la magie de ses lais serait peine perdue tant que Wilfrid a l'œil fixé sur la tour éloignée, dont les croisées éclairent l'appartement de Matilde.

VII.

Ils ont bientôt passé la vallée découverte. Rokeby, quoique encore près, ne l'aperçoit plus. S'enfonçant sous les profonds ombrages du Greta, ils suivent une route plus sombre et plus sauvage, triste et solitaire, et cependant aussi attrayante qu'aucun sentier qu'ait jamais foulé le pied d'un ménestrel (5). Un épais feuillage étendait ses larges ombres sur leur passage; la vallée devint plus profonde et plus étroite : on eût dit que les flancs de

quelque montagne s'étaient déchirés et entrouverts pour ouvrir un canal aux flots du ruisseau, tant étaient hauts les rochers escarpés de pierre de chaux grisâtre, suspendus sur le cours du torrent, et offrant à peine à leur base un sentier étroit et inégal, où celui qui s'avance entre le roc et les flots entend rugir l'onde furieuse, et la voit comme un coursier indompté, qui fait voler l'écume dont il blanchit son frein, bouillonner pour s'élancer au dessus des rochers qui barrent son passage, et entraîne dans son cours les larges lames d'écume, aussi gonflées que les projets orgueilleux de l'homme, qui descendent le fleuve de la vie, eux-mêmes aussi fragiles, aussi boursoufflés et aussi vains.

VIII.

Les rochers qui élèvent leur tête altière au dessus du sombre lit de la rivière, tantôt apparaissaient dépouillés, stériles et grisâtres, tantôt balançaient de verts ombrages. Là des arbres partaient de chaque fente de rocher, et étendaient leurs branches sur le ravin, et plus loin, les rocs seuls élevaient leurs sommets sourcilleux dans les nues. Souvent le lierre en enlace les flancs et couronne leur tête de ses sombres guirlandes de verdure, ou balance ses jeunes rameaux dans les airs, comme les bannières qui étaient suspendues jadis sur la table du festin d'un hardi baron, tandis que les convives se livraient à la joie et faisaient retentir de leurs acclamations la salle du banquet. Tel, et plus bruyant encore, rugit le Greta; tels retentissent les échos de ses bords, et de la même manière se balancent ses bannières de verdures sur ses vagues assourdissantes.

IX.

Bientôt les rochers s'écartent des bords du torrent, mais n'en sont point séparés par une verte prairie ni par le terrain sablon-

neux, qui souvent, sur un rivage abrité par une montagne, offrent une si douce retraite que l'imagination croit y voir la demeure solitaire où un ermite, sortant de sa cellule, se plaît à errer en recitant son rosaire. Mais là, entre les rochers et la rivière, croît un sombre bosquet d'ifs au noir feuillage, dont la triste teinte se mêle au vert lugubre des maigres sapins. On eût cru que ces arbres, par leur funeste ombrage, étouffaient la fertilité de la terre qui les nourrissait; car ce triste bouquet de bois n'a jamais connu la riante verdure où les esprits élémentaires aiment à folâtrer. Le gazon touffu, la fleur des bois en sont bannis; la terre noire et humide n'est tapissée que des feuilles desséchées que le vent arrache aux branches flétries. Quoique le soleil brillât alors sur la colline, un sombre crépuscule enveloppait encore cette obscure retraite, si ce n'est que sur le bord opposé du Greta quelques rayons du soleil glissaient à travers le feuillage du taillis; et ce sombre renfoncement, cette ombre funèbre formaient un contraste bizarre et sauvage avec les teintes brillantes des premiers feux du matin, qui, traversant le feuillage du lierre, se reflétaient sur le sommet opposé.

X.

Le paysan, surpris par la nuit, évitait ce lugubre vallon; car la superstition faisait beaucoup de bruit de voix étranges et d'apparitions effrayantes qui le hantaient dans les ténèbres. Lorsque la bûche de Noël reflète sa flamme brillante sur les visages qui l'entourent, les récits de ces merveilles abrègent ces instants de repos; la curiosité et la crainte, le plaisir et les angoisses tiennent le cercle en suspens; les joues de l'enfant pâlissent et les jeunes villageoises perdent les roses de leur teint. L'intérêt croît de plus en plus, les siéges se rapprochent, on se presse les uns contre les autres, et l'on jette en tressaillant un coup d'œil derrière soi, lorsque la bise d'hiver vient à siffler plus fort. Certes la clairière

de Mortham offrait en ce moment une scène bien capable d'alimenter ces récits bizarres ; car quiconque aurait vu dans cette espèce d'obscurité le redoutable Bertram s'avançant en un tel lieu à pareille heure... s'il eût été enclin à la superstition, eût bien pu croire que l'enfer avait vomi sur la terre l'ombre d'un meurtrier, tandis que celle de Wilfrid semblait glisser à côté de lui comme sa pâle victime.

XI.

Et ne pensez pas que le pâtre du village connaisse seul ces terreurs surnaturelles ; car cette fièvre de l'esprit n'est confinée à aucun rang, à aucun sexe. Des cœurs fermes comme l'acier, durs comme le marbre, endurcis contre la foi, l'amour et la pitié, ont frémi, comme les feuilles du tremble au mois de mai, sous son influence universelle. Bertram avait écouté plus d'un récit merveilleux dans la vallée qui le vit naître, et son âme en secret était encore imbue des croyances de l'enfance, et sa jeunesse désordonnée et aventureuse n'avait pas cru moins fermement aux légendes qu'on lui avait apprises lorsque le vaisseau voguait à pleines voiles sous les vents du tropique, et que le large disque de la lune des Indes éclairait le quart au milieu de la nuit, à l'heure où les marins aiment à entendre et raconter de prodigieuses merveilles, des aventures mystérieuses et surnaturelles, à dire quels vents se rendent sur les côtes de Laponie (6), et comment un coup de sifflet soulève la tempête (7) ; à parler de sorcières, de sirènes et d'esprits ; de la toque d'Éric (8) et du feu Saint-Elme ; ou du vaisseau-spectre, qui passe comme un météore pendant la tempête, lorsque les sombres nuages sont chassés avec violence, que toutes les vergues de hune sont amenées, et que les voiles qu'a fabriquées la main de l'homme n'osent plus braver la fureur des vents : alors, au milieu de la guerre que se livre les éléments, hissant ses mâts de hune et de perroquet et mettant dehors tou-

tes ses voiles, la frégate infernale (9) brave l'ouragan ; et les spectateurs, condamnés à périr, ne reconnaissent que trop l'avant-coureur du naufrage et des désastres.

XII.

Alors aussi se racontaient d'une voix étouffée des prodiges et des présages qui leur étaient particuliers ; comment près de quelque île déserte (10), où les Espagnols exerçaient leurs cruautés, ou dans laquelle le sauvage pirate en tirait une vengeance sanglante, des sons étranges et lamentables, répandant la terreur pendant la nuit, effrayaient l'oreille attentive du flibustier, dont la chaloupe légèrement armée se tenait en embuscade dans la baie solitaire. Les gémissements de l'infortune, les cris de la douleur s'échappaient du champ de canne à sucre qu'éclairaient les pâles rayons de la lune. Le cœur de l'audacieux aventurier en est étonné ; il fatigue sa mémoire pour se rappeler une prière; maudit la sinistre rade et tend sa voile au premier souffle de la brise du matin, pour aller, dans sa soif de sang et de butin, fournir une légende à une autre baie.

XIII.

Ainsi, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge viril, son esprit s'était nourri du surnaturel et du merveilleux. A cela venait se joindre parfois dans l'âme de Bertram la conscience de ses crimes. Ils s'offraient à son esprit troublé comme le vaisseau sinistre, précurseur de la mort pendant la tempête, et leurs terribles présages étaient pour lui comme les cris et la voix des morts. Ces angoisses, dont le trouble passager le tenait suspendu entre la terreur et le remords, oppressaient peut-être son sein, lorsqu'il adressa subitement ces paroles à Wilfrid : « Wilfrid, ce ravin n'est jamais fréquenté avant que le soleil soit fort élevé au dessus de l'horizon ; néanmoins j'ai aperçu deux fois aujourd'hui la forme

d'une personne qui semblait s'attacher à nos pas ; trois fois, lorsque je l'ai regardée, elle a semblé s'enfuir et se cacher derrière les arbres ou les rochers. Qu'en penses-tu ?... Est-ce qu'on nous tendrait quelque embûche, ou ton père a-t-il trahi ma confiance? si cela se pouvait....» Avant que, sortant de la rêverie où son esprit s'exerçait sur un sujet plus doux, Wilfrid eût eu le temps de revenir à lui et de répondre, Bertram s'élança en criant d'une voix de tonnerre : « Qui que tu sois, il faut que tu t'arrêtes ! » et il partit comme un trait, l'épée à la main.

XIV.

Comme la foudre qui éclate avec furie, il se précipite dans le sentier : les rochers, les bois et les flots retentissent du bruit de ses pas et de ses cris sauvages. On dirait que l'objet qu'il poursuit a escaladé les rocs escarpés. Il dirige de ce côté sa course furibonde, tend vers leur sommet élevé ses membres nerveux, et fait de violents efforts pour y atteindre : ses pieds, ses mains, ses genoux, tout doit y travailler. Wilfrid, étourdi et tremblant, considère d'en bas son effrayante ascension : tantôt il s'accroche aux racines tortueuses d'un chêne, tantôt il confie le poids de son corps aux frêles rameaux du lierre, tantôt, comme la chèvre sauvage, il saute audacieusement d'un rocher à l'autre et s'élance sans soutien dans les airs. Bientôt après il disparaît sous le feuillage, dans les fentes qu'ont creusées les eaux. Wilfrid suit sa trace par le bruit des branches, qui craquent par le retentissement de son corselet, par les pierres qui roulent des flancs des rochers, par le faucon qui fuit effrayé de son nid, et les corbeaux qui croassent de joie, pensant que ses membres mutilés leur paieront avant peu le tribu de son audacieuse tentative.

XV.

Le voilà, il reparaît ! ... Il n'y a pas d'espoir qu'il puisse aller

plus loin... Quel courage, quel pied oserait tenter de franchir la cime nue de cette roche avancée? Ses mains n'y trouvent aucun rameau, aucun angle auquel elles puissent se retenir; le seul appui où il puisse poser le pied est une pierre enchâssée dans la terre. Balancé sur ce fragile soutien, il s'efforce d'atteindre de la main le sommet du rocher. Au moment où il fait ce dangereux effort, ciel! le perfide appui tremble, il s'affaisse sous le poids de son corps qui chancelle, il s'ébranle, il se détache, il roule... et se précipite avec fracas à travers les rocs et les branchages. Les échos de la vallée retentissent comme s'ils étaient frappés d'un éclat de tonnerre!... Est-il tombé seul?... Oui, seul. A deux doigts de la mort, l'audacieux Bertram a confié à ses bras nerveux le soin de soutenir son corps prêt à descendre dans l'abîme, et il se trouve, sain et sauf, sur le sommet du rocher.

XVI.

Wilfrid avait pris un sentier moins dangereux, en un endroit où des marches grossières, creusées par intervalles dans les rochers,en rendaient le sommet plus accessible.Par un long circuit il atteignit ainsi la hauteur où était parvenu Risingham,et en sortant du bois il se trouva devant la porte du château de Mortham (11). Le coup d'œil était magnifique! Le soleil frappait sur les créneaux de la tour et sur son portail grisâtre, et de la pelouse qui borde le coteau il aperçoit la Greta roulant ses flots vers la Tees, dans la vallée où, sortant du sombre lit qui l'avait jusqu'alors renfermée, elle reflétait les teintes rougeâtres de l'Orient, et prêtait les couleurs de la rose au cristal de son onde, comme la jeune fille pudique qui, au sortir du couvent, rougit en approchant du lit nuptial, tandis que la linotte, l'alouette et le merle célébraient, dans leurs joyeux concerts, le mariage de ses eaux à celles de la Tees.

XVII.

Qu'ils étaient doux ces concerts ! qu'ils étaient purs et gais les rayons du soleil levant ! mais ni les feux du matin, ni les chants des oiseaux ne peuvent animer le château silencieux de Mortham. Le portier n'occupe plus sa place accoutumée dans la niche qui se trouve près du portail ; le paysan ne se dirige plus vers la cour pavée, les domestiques ne sont point à l'ouvrage ; on n'entend plus les chants joyeux de la jeune fille occupée de sa tâche matinale. Dans les écuries vides on n'entend plus le trépignement des chevaux, les aboiements des chiens, et le bouillant coursier n'accuse pas par ses hennissements le retard du palefrenier. Les arbres de la sombre allée, ceux du jardin sont négligés et abandonnés : tout trahit l'absence du maître, la négligence et le défaut de réparation. Au sud du portail, à portée de flèche, deux ormes antiques unissent leurs immenses rameaux comme pour former un dais de verdure sur la demeure solitaire de la mort ; car, sous la voûte que forme l'épais feuillage s'élève un monument funèbre en ancien style gothique, orné d'écussons et de devises: là, épuisé de fatigue et plongé dans de sombres réflexions, Bertram se tenait près de la tombe.

XVIII.

« Il s'est évanoui comme un fantôme éphémère, dit-il ; il s'est perdu derrière cette tombe, cette tombe où j'ai souvent pensé que sont enfouies les riches dépouilles de l'Inde de Mortham. Il est vrai que les vieux domestiques disaient que là était enterrée l'épouse qu'il pleurait ; mais on peut attribuer de plus puissantes raisons aux ordres positifs et sévères de leur maître, pour que personne ne vînt le déranger toutes les fois qu'il se retirait dans cette solitude... J'ai connu un ancien marin qui souvent nous parlait, dans nos parties de plaisirs, de Raleigh, Forbisher et

Drake, aventureux courages ! qui troquèrent fièrement leur acier anglais contre l'or espagnol. Ne confie jamais, me disait son expérience, ton butin à un capitaine ou à un camarade ; mais cherche quelque charnier au moment où la lune balance ses rayons argentés sur les crânes et les squelettes ; enterre en ce lieu ton précieux trésor (12), et remets-le sous la garde des morts : ce sont de sûrs intendants, lorsque, par des paroles magiques appropriées à la circonstance, on les force à se charger de cette tâche. Si vous n'avez pas à portée un charnier de ce genre... tuez un esclave ou un prisonnier sur le lieu où vous enterrez votre trésor, et ordonnez à son spectre irrité d'errer pendant la nuit près de son poste solitaire... Tels étaient ses conseils. Leur vérité ressort de la vision qui vient de m'apparaître ce matin... »

XIX.

Wilfrid, qui méprisait ces contes bizarres, rit de gaieté et de pitié, s'étonnant qu'une âme aussi audacieuse pût ajouter foi à de telles folies : néanmoins il interrogea Bertram sur la forme de l'apparition... Ce pouvoir, souvent comprimé, mais qui n'est jamais entièrement détruit dans le cœur du coupable, et qui se tient caché pour prendre le criminel par surprise et le forcer, comme par un charme magique, à confesser malgré lui son crime... ce pouvoir, dis-je, se réveilla dans l'âme de Bertram ; s'apercevant à peine qu'il était entendu, il parla. « C'était la forme de Mortham, de la tête aux pieds ! son casque avec son panache rouge, sa taille, son air... c'était bien Mortham tel qu'il était lorsque je le tuai pendant la bataille. » — « Tu l'as tué... toi? » Bertram tressaillit en s'apercevant de son imprudence ; mais son âme altière reprit bientôt le dessus. « Oui, je l'ai tué, oui, moi ! J'avais oublié, pauvre jeune homme, que tu n'étais pas instruit du complot. Mais je l'ai dit et je ne nierai jamais une action que j'aurai faite, ni une parole que j'aurai dite. Je l'ai tué,

moi ! pour son ingrat orgueil ; c'est par cette main que Mortham a trouvé la mort... »

XX.

L'âme douce de Wilfrid, sa constitution faible, fuyant l'agitation et surtout le fracas de la guerre, reculaient devant le danger et la fatigue ; mais cette amante de la lyre nourrissait l'étincelle à laquelle pouvait s'enflammer un noble courage. A la vue de l'injustice, de la fraude et de la violence, son sang s'échauffait, l'indignation lui prêtait des forces. Il n'était point doué d'un corps fait pour supporter, sans en être ébranlé, le danger, la fatigue et la douleur; mais quand cette étincelle venait à s'enflammer, il s'élevait au dessus de lui-même. C'est ce qui lui arriva en ce moment, et dans son noble courroux, il saisit Bertram d'une main désespérée, s'affermit sur ses pieds et tira son épée : « Quand tous les esprits infernaux auxquels tu t'es vendu, dit-il, accourraient à ton aide, je ne te lâche pas... Holà ! saisissez la lance et l'épée ! arrêtez le meurtrier de votre Seigneur ! »

XXI.

Un moment Bertram demeura immobile comme s'il eût été retenu par un charme... Il semblait miraculeux qu'un être si faible, si doux et si timide eût pu saisir au collet le terrible Risingham. Mais, au faible coup qu'il sentit, sa nature infernale se réveilla ! Arracher l'épée de la main de Wilfrid et le renverser avec force sur le sable fut l'affaire d'un instant. Une minute de plus, et le fer allait se teindre de son sang ; mais au moment où il le leva pour terminer sa vie, son amour, ses malheurs, un guerrier qui observait cette scène présente son épée, sans la tirer du fourreau, entre les deux, pare le coup qui allait frapper Wilfrid et s'avance entre lui et son ennemi. Sans faire voir le jour à sa lame, il fit un geste sévère et ordonna à Bertram, d'une voix de

monarque, de cesser le combat et de se retirer de devant ses yeux. « Va, et repens-toi..., dit-il, tant qu'il t'en reste le temps : n'ajoute pas un crime à un crime. »

XXII.

Muet, ne sachant que penser, et frappé d'étonnement, Bertram a l'air de considérer une vision ! C'était la prestance haute et fière de Mortham, ses membres nerveux, son œil de faucon, sa voix et son ton d'autorité, le geste martial de sa main, sa taille imposante, maigre et élevée, ses cheveux blanchis sous le casque... enfin tout Mortham lui-même. Mille pensées, toutes dictées par la crainte, se croisent dans le cerveau troublé de Bertram. Sa foi incertaine n'est pas bien convaincue qu'il ait devant lui l'ombre de Mortham ; mais si c'est son maître lui-même, vivant et en personne, il n'en a que plus lieu de trembler : quel spectre la tombe pourrait-elle envoyer plus terrible qu'un ami outragé ? D'un autre côté, le ton d'autorité qu'avait coutume d'employer le chef des flibustiers, pendant le long espace de temps que Risingham avait servi et combattu sous ses ordres, lui imposa, et en retournant la tête il se retire comme malgré lui, s'arrête souvent pour considérer Mortham de l'œil perçant dont le chien de basse-cour regarde le maître qui le gronde, jusqu'à ce qu'un bruit de pas de chevaux venant à se faire entendre, il s'enfonça dans la vallée et disparut. Le guerrier ne resta point après lui et se retira dans le bois, du côté de l'Est, après avoir toutefois fait cette recommandation à Wilfrid : « Ne dis à personne que Mortham est vivant. »

XXIII.

Ces paroles résonnaient encore à l'oreille de Wilfrid, impliquant un sentiment de crainte qu'il ne savait à quoi attribuer, lorsque les pas des coursiers se rapprochèrent, et une troupe

brillante de cavaliers armés ayant son père à leur tête, s'arrêta devant la tour. « D'où vous vient cet air pâle, mon fils? dit Oswald, où est Bertram? pourquoi cette épée nue ? » Wilfrid répondit d'une manière ambiguë (car la recommandation de Mortham engageait son honneur) : « Bertram est parti... le misérable s'est reconnu lui-même le meurtrier de son maître ! Nous nous battions à l'instant... mais lorsque le bruit des chevaux a annoncé votre approche, le traître s'est enfui. » Dans l'œil de Wycliffe brillent à la fois l'espérance et la crainte du crime; une sueur froide coula sur son front, et ses lèvres tremblèrent en prononçant ces mots :

XXIV.

« Un assassin !... Philippe de Mortham est mort au fort de la mêlée. Wilfrid, Bertram ou toi avez perdu l'esprit ! Et quand même cette étrange confession serait vraie, les poursuites seraient vaines... Laissons-le fuir bien loin... La justice doit dormir dans les temps de guerre civile. » Un noble jeune homme se tenait à ses côtés, c'était le page du brave Rokeby. Son courage avait été éprouvé dans les combats. Envoyé le matin, pour un message d'importance, aux portes du château de Barnard, il marchait à la suite de Wycliffe, afin d'obtenir une réponse pour son maître. Son coursier, dont le cou noir et arqué était couvert d'écume, ne s'indignait pas plus contre le frein que son cavalier de la froide réponse d'Oswald. Il mordit ses lèvres, implora son saint patron (il tenait à l'ancienne foi); enfin il ne put se contraindre plus long-temps.

XXV.

« Oui ! j'ai vu sa chute sanglante sous la balle perfide de ce lâche assassin, au moment même où je songeais (présomptueuse espérance !) à me mesurer avec le seigneur de Mortham ! Et

laissera-t-on échapper le traître qui a assassiné son brave et généreux maître? Le laisserez-vous échapper lorsque sur la rosée est empreinte la trace de ses pas gigantesques? Non! avant que le soleil ait pompé cette rosée, le perfide Risingham se rendra ou périra... Que l'on sonne la cloche d'alarme! que ses sons sinistres appellent les paysans! en attendant, dispersez-vous... galopez, braves guerriers; galopez! entourez le bois de tous côtés; mais s'il s'en trouve un parmi vous qui honore la mémoire de Mortham, qu'il descende de cheval et me suive! autrement, que la crainte et la honte soient l'emblème de vos cimiers, et que d'injurieux soupçons s'attachent à votre nom! »

XXVI.

A l'instant le jeune REDMOND saute en bas de son cheval; en même temps retentissent les harnais de vingt des guerriers de Wycliffe, qui n'attendent point les ordres de leur maître, Redmond retire les éperons de ses bottines, il débarrasse ses épaules de son manteau, place ses pistolets à sa ceinture, gagne le taillis, et suivant la trace des pas, crie, comme le chasseur qui anime ses chiens: « Aux halliers! ho! » et il s'élance dans le bois. A peine entend-on la voix troublée d'Oswald lorsqu'il s'écrie: « Des soupçons! oui... poursuivez-le... volez... mais ne vous hasardez pas dans un combat inutile avec un scélérat désespéré; que quiconque le trouvera lui passe une balle à travers le corps, qui l'étende raide sur la place! cinq cents nobles [1] pour sa tête. »

XXVII.

Les cavaliers se lancent au galop pour aller fermer toutes les issues du bois; les cris de Redmond retentissent au loin et attestent l'ardeur de sa poursuite. Wilfrid les accompagnait enflammé de colère, enviant l'ardeur martiale de Redmond, et brûlant de

[1] Le noble valait à peu près huit francs. A. M.

rivaliser de gloire... Mais où est Oswald, l'héritier du noble Mortham, lui, lié par l'honneur, par les lois et par la religion à venger la mort de son parent? Appuyé contre l'un des ormeaux, la tête penchée, les genoux fléchissant sous lui, les dents serrées les unes contre les autres, et les mains étroitement entrelacées, il demeure immobile et dans l'agonie de l'inquiétude! Ses yeux, qui n'osent se relever, sont fixés à la terre; son oreille est attentive au moindre bruit; car chaque cri qui fend les airs peut lui apporter la honte d'être dévoilé et le désespoir.

XXVIII.

A quoi lui sert que les rayons du soleil levant se jouent sur la clairière de Mortham, qu'ils dorent de leurs teintes brillantes? Tout semble tourner autour de lui, comme les objets qui, durant la tempête, s'élèvent ou s'affaissent à la pâle clarté de la lune. A quoi sert que ce beau domaine, sa tour élevée, cette colline, cette plaine, resplendissant des premiers feux du jour, et si long-temps enviés, soient maintenant sa propriété? La plus affeuse basse-fosse de la terrible tour de Brackenbury (13) eût été le lieu qu'il eût choisi en ce moment pour demeure, si par là il eût pu rouvrir la tombe sanglante de Mortham! Forcé, de plus, de prêter l'oreille aux paroles de crainte ou d'espoir que murmuraient autour de lui, dans leur incertitude, les paysans que la cloche d'alarme avait rassemblés, il n'osait détourner la tête, même pour lever les yeux au ciel et prier, ou pour demander à l'enfer, dans son désespoir, de diriger, du bois, le plomb meurtrier qui le débarrasserait de la vie.

XXIX.

Les guerriers dispersés dans leur poursuite revinrent sur leurs pas; ils retournèrent un à un fatigués et harassés, hommes et chevaux. Wilfrid arriva le dernier pour annoncer qu'on avait en-

tièrement perdu la trace de Bertram, quoique Redmond continuât encore en vain sa poursuite sans espoir, à travers le bois de Brignol... O fatale destinée de la race humaine, comme les passions qui la tyrannisent se succèdent les unes aux autres! Le remords cesse d'obscurcir le front d'Oswald; l'avarice et l'orgueil reprennent leur sceptre. Dès que les angoisses de la terreur eurent cessé, elles dictèrent en ces termes la réponse de leur esclave.

XXX.

« Bien!... Qu'il batte le bois comme le chien emporté dans sa chasse! et s'il vient à découvrir la reposée du terrible loup, peu m'importe comment se terminera la battue entre Redmond et Risingham. Allons, laisse-moi dire, pauvre nigaud que tu es! Ta belle Matilde, si prude avec toi, est dans de tout autres dispositions pour ce jeune luron du sang d'Érin[1]. Elle louera ouvertement tes chansons; dans un sentier difficile elle demandera ou acceptera du moins l'aide de ton bras; elle évite le sien, où s'il la presse et la prie, elle accepte malgré elle l'appui qu'il lui offre, tandis que l'amour se trahit à tous les yeux dans son regard baissé et la rougeur qui couvre ses joues. Toutes les fois qu'il chante, elle se glisse près de lui, toute son âme est dans ses yeux, et cependant elle hésite encore à lui adresser les compliments de politesse ordinaire. Voilà de forts symptômes!... Et pourquoi, pourquoi soupirer et t'essuyer les yeux comme une femme? Elle sera à toi si tu prêtes l'oreille aux conseils de ton père et de ton ami.

XXXI.

« A peine étais-tu parti, que le lever de l'aurore nous a apporté des nouvelles certaines de la bataille de Marston. Le brave Cromwell a fait tourner les chances douteuses du combat, et la vic-

1 L'Irlande A. M.

toire a béni les défenseurs de la bonne cause : trois mille cavaliers[1] sont étendus sans vie sur le champ de bataille. Rupert et l'orgueilleux marquis ont pris la fuite. Ces nobles et ces chevaliers, naguère si fiers, doivent payer pour conserver leur liberté et leurs biens. Parmi ceux qu'on a confiés à ma garde se trouve Rokeby, prisonnier sur parole; Redmond, son page, est venu annoncer qu'il se rendra aujourd'hui au château de Barnard. Sa rançon sera lourde, à moins que sa fille traite avec toi (14)! Va la trouver de ce pas, paie de hardiesse, tandis que son âme flottera entre l'espérance et la crainte : c'est là le vrai changement de vent, où le cœur d'une femme est attaqué avec le plus d'avantage... L'orgueil, les préjugés et la modestie sont entraînés à la mer dans la raffale, et l'amant entreprenant qui sait jouer de la rame peut lestement mener sa barque à bon port.»

1 Sobriquet des royalistes. A. M.

CHANT TROISIÈME.

I.

Les oiseaux et les bêtes de proie respectent les animaux de leur espèce; la nature bienfaisante a assigné à chacun d'eux un genre de chasse moins cruel. Le faucon, se balançant dans les airs, épie le canard sauvage sur les eaux; le basset relance le renard dans sa reposée, le lévrier poursuit le lièvre, l'aigle enlève l'agneau dans ses serres et le loup dévore la brebis. Le tigre cruel même, et l'ours farouche épargnent leurs semblables et leurs races. L'homme seul frustre les vues bienveillantes de la nature, et tourne sa fureur contre l'homme, exerçant tous les fléaux de la guerre, les incursions, la fuite, les embuscades, depuis que Nemrod, fils terrible de Cush, entreprit le premier cette lutte sanglante.

II.

L'Indien rôdant pour saisir sa proie, qui entend les planteurs suivre sa trace (1) et sait que ses frères au teint cuivré, à l'humeur guerrière, campent dans une forêt éloignée, qui a recours à toutes les ruses, à tous les artifices, pour déjouer la poursuite de ses ennemis, tantôt s'accroupissant pour cacher sa tête parmi les joncs d'un marais, tantôt couvrant de feuilles mortes l'empreinte que ses pas ont laissée sur la rosée; ce même Indien, dis-je, habitué à toutes les ressources ingénieuses qui l'ont sauvé dans la forêt, est loin de connaître et de pratiquer tous les stratagèmes auxquels eut recours l'audacieux Risingham, lorsque la brise lui apporta les cris de ceux qui s'attachaient à sa poursuite. Jeune,

il avait entendu raconter dans la vallée de Redesdale tous les artifices qu'employaient ses rusés habitants (2), lorsque les hauteurs du Rocken-Edge et du Redswair retentissaient du son du cor et des aboiements des limiers annonçant l'arrivée des hommes d'armes et des cavaliers du Lidesdale ; et sa vie aventureuse avait prouvé de reste qu'il n'avait pas oublié les leçons dont son enfance avait aimé à se nourrir.

III.

Souvent il avait déployé sous des climats éloignés toutes les qualités d'un écumeur de mer : l'oreille fine, l'œil perçant, la promptitude de résolution dans le moment du danger ; l'agilité qui, dans la fuite ou la poursuite, lui faisait surpasser la course rapide du Caraïbe ; la force d'esprit, les membres vigoureux qui l'aidaient à franchir, à grimper, à plonger, à nager ; le tempérament de fer fait à toutes les rigueurs de l'atmosphère, et non moins endurci à supporter l'épuisement de la fatigue et les angoisses de la faim. Souvent ces ressources lui sauvèrent la vie dans les périls que lui offrit la mer ou la terre, sur le rivage désert de l'Arawaca, ou aux lieux où la Plata roule ses flots rugissants, lorsque les fils de l'Espagne, poursuivant leur vengeance, suivaient en vain la trace du maraudeur. Ces qualités que déploya le flibustier, dans l'Inde, doivent maintenant le sauver sur les bords de la Greta.

IV.

Ce fut alors que, dans cette extrémité pressante, il fit preuve de courage, de ruse et d'agilité. Tantôt il avance lentement et à la dérobée, tantôt il s'élance dans sa course rapide, tantôt, retournant sur ses pas, il embrouille par mille détours la trace de ses pas empreints sur la rosée ; ici il gravit les rochers escarpés pour tromper l'œil de ceux qui le poursuivent ; plus loin il gagne le

ruisseau, dont les flots mugissants étouffent l'écho de ses pas. Mais s'il s'approche de la lisière du bois, son oreille est frappée du trépignement des chevaux, et les lances brillent à ses yeux; s'il s'enfonce dans le taillis, il entend les cris de ceux qui le parcourent en tous sens, battant tous les halliers qui se trouvent sur leur route, comme pour faire lever le gibier. Ce fut alors que, comme un tigre que cernent de toutes parts les filets et les piéges, arrêté partout où il tourne ses yeux en feu, par le cliquetis des armes et la lueur des torches, et qui s'apprête, par un bond furieux, à s'élancer sur les chasseurs, les chevaux et les chiens, que se réveilla l'intrépidité de Bertram, le portant à se précipiter sur ses ennemis; mais de même que l'animal intimidé par les cris des nombreux chasseurs et la vue de leurs armes se retire sous les taillis épais, ainsi Bertram s'arrête dans son projet désespéré et se tapit sous une fougeraie, cachant son visage, de peur que ses ennemis voient briller l'étincelle qui jaillit de ses deux yeux noirs.

V.

Alors Bertram put observer la contenance de l'intrépide page qui dirigeait la poursuite, s'arrêtant pour prêter l'oreille au moindre bruit, gravissant chaque hauteur pour regarder autour de lui, et s'élançant ensuite l'épée nue dans les bas fonds, dont il explorait les ombrages épais. A ses grands yeux bleus, aux longues boucles de cheveux qui tombent en désordre sur ses joues en feu, il a reconnu Redmond. Son air, sa figure, sa taille, tout l'assure que c'est bien lui. Jamais jeune homme plus actif, plus léger, plus robuste ne parut dans les combats; son air tout à la fois modeste et mâle eût embelli la cour d'une jeune reine; on eût aisément trouvé une figure plus belle, car Redmond était habitué au soleil et aux vents, et indépendamment de son teint, elle n'était pas très régulière; mais chacun de ses traits était doué du pouvoir de prêter

à l'expression du moment, soit que la gaieté et l'enjouement brillassent dans son œil d'azur, soit que ses sourcils froncés, son regard de feu et ses joues enflammées trahissent la colère d'Erin, ou que ses regards doux et tristes annonçassent sa sympathie pour le malheur, ou enfin qu'il fût dans cette situation bizarre d'esprit où viennent se combiner mille sentiments divers, où la joie s'allie au chagrin, où la crainte empêche l'espoir de déployer ses ailes brillantes, où le soupçon arrête les transports et la colère voile le front d'un nuage passager. Dans cette étrange disposition, qui plait à la jeune fille, lors même qu'elle n'ose pas lui donner le nom d'amour, ses traits se transforment pour rendre ces sentiments divers, comme la feuille du tremble balancée par les vents s'offre à l'œil sous des jours variés.

VI.

Risingham connaissait parfaitement le jeune Redmond, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il vit les guerriers chargés de venger la mort du brave Mortham, conduits par les ennemis de ce dernier, car jamais son âme n'avait éprouvé cette noble douleur qui nous arrache des larmes sur le sort d'un ennemi tombé; encore moins connaissait-il ce sentiment de justice fortement gravé dans nos cœurs, qui nous porte à venger les injures faites à un ennemi généreux. Mais il n'a guère le loisir de faire toutes ces réflexions : Redmond est en tête de ses ennemis, quel qu'en soit le motif, et deux fois il s'est approché de si près du lieu où Bertram est couché comme le daim qu'on chasse, que les branches mêmes que le jeune page écarte en passant frappent contre la figure du misérable, qui deux fois est prêt, dans son désespoir, à s'élancer et à lui plonger son poignard dans le cœur ! Mais Redmond dirigea ses recherches d'un autre côté, les branches qu'il avait pliées reprirent leur première position, et Bertram jugea plus sage de s'avancer davantage sans être vu sous le vert

feuillage du taillis. Ainsi le serpent, lorsque les chasseurs battent le hallier où il a roulé ses nombreux anneaux, les épie l'œil en feu, prêt, si leur pied sans le savoir vient à se poser près de lui, à leur donner la mort de son dard aigu et de sa dent vénéneuse; mais si les importuns se détournent du lieu où il est caché, ses replis déployés glissent et s'en éloignent, poursuivant leur marche tortueuse à travers les hautes savannes, pour trouver une retraite où l'on ne vienne point les troubler.

VII.

Mais Bertram, en se retirant, entendant se renouveler la poursuite et les cris de Redmond, que lui apportaient les vents, se redit souvent en son âme sauvage : « Redmond O'Neale! si toi et moi nous étions seuls ici pour vider cette affaire, sans autre second pour nous considérer que le rocher au sommet grisâtre et escarpé, et le chêne gigantesque, ta voix qui crie si haut ne répéterait jamais ses orgueilleux défis, ni n'essaierait la force de ses séductions par une soirée d'été, dans le boudoir de la jeune fille. » — Ses ruses l'ont sauvé, les cris de ses ennemis s'affaiblissent et se perdent de plus en plus derrière lui; il est seul dans le bois de Scargill et n'entend d'autre bruit que le cri plaintif du pigeon des bois ou les flots de la Greta qui murmurent près de là; et le soleil d'été se jouait en paix sur la vallée si solitaire et si sauvage.

VIII.

Il écouta long-temps avec anxiété, l'oreille tendue et le pied prêt à s'élancer, et, tant que dura son incertitude, refusa le repos à son corps harassé. Tout était silencieux.... Il s'étendit sur un lit de verdure où se confondait la pourpre de la bruyère et l'azur des clochettes de la gantelée, sur un fond de mousse et de serpolet. Là, épuisé de fatigue, il regardait négligemment se jouer devant lui les flots de la Greta, tantôt sombres et encaissés sous

ses rives, tantôt brillant aux rayons du soleil et promenant sur les rocs et les cailloux leurs reflets dorés qui reproduisent les couleurs de la pierre précieuse dont Albany[1] orne son diadème de montagnes. Bientôt, fatigué de considérer le cours du ruisseau, il tourne les yeux vers l'endroit où, sur la rive opposée, sortent du sein du feuillage d'énormes rochers taillés à angle droit. L'un d'eux élève sa masse grisâtre blanchie par les rayons du soleil, au dessus de tous les autres. Son sommet irrégulier est couronné de coudriers et de sombres ifs; mille lichens d'espèces variées couvrent de leurs teintes ses flancs battus par la tempête, et à sa base sont épars des fragments que le temps ou la foudre a arrachés de sa cime sourcilleuse, et que la ronce enveloppe d'une ceinture de verdure. Tel était l'ensemble imposant et pittoresque sur lequel s'arrêtèrent les yeux du farouche Bertram.

IX.

Dans son humeur sombre il repasse en son esprit agité l'acte odieux, le crime inutile où la trahison a teint ses mains du sang de son maître; forfait, paraissait-il, si barbare et si horrible, qu'il avait le pouvoir de tirer les morts du tombeau. Ensuite, réfléchissant à l'astuce d'Oswald qui livrait sa vie au fer de Redmond, dans l'intention perfide, comme il le pensait, de retenir l'or de Mortham qu'il lui avait promis, il jure de tirer une vengeance éclatante, vengeance sur ce Redmond, si fier et si présomptueux, vengeance sur Wilfrid; sur son père, vengeance prompte et terrible!... Si, dans une telle situation d'esprit (comme le prétendent les légendes, et comme cet âge simple le croyait fermement), l'ennemi de l'homme a la faculté de profiter d'un mauvais moment, il avait à sa disposition un misérable préparé à vendre son âme pour les douceurs de la vengeance (3). Mais, quoique son appel à l'enfer fût exprimé avec un feu et une énergie qui

[1] Montagne d'Écosse. A. M.

eussent dû le faire entendre des cavités les plus reculées de ce sombre royaume, aucun nuage ne vint plonger le bois dans l'obscurité, la foudre n'en ébranla point le sol. Satan connaissait le cœur de son esclave, et se dispensait d'avoir recours à d'artificieuses tentations qui eussent été superflues.

X.

Souvent, dans cette terrible occupation d'esprit, l'apparition de Mortham lui revenait. Était-ce un rêve? L'ombre de celui qu'il avait tué lui avait-elle réellement apparu, ou avait-il aperçu vivant le seul homme qu'il craignît sur la terre?... Ses yeux qui, tandis qu'il cherchait à démêler la vérité, étaient attentivement fixés sur le rocher, y virent passer tout à coup un jet de lumière, comme un rayon de soleil réfléchi par une épée ou une lance. Soudain il s'élança, prêt à combattre; mais aucun ennemi n'était en vue. Il n'entendit que le pigeon des bois et le bruit des flots : les bois solitaires étaient calmes et comme endormis aux rayons du soleil. Il regarda autour de lui comme un lion qu'on a dérangé dans sa reposée, et retomba de nouveau sur le gazon. Ce n'était, pensa-t-il, que quelque rayon de soleil reflété par le cristal des eaux; et il se replongea dans ses idées sombres et décousues, jusqu'au moment où une voix cria derrière lui : « Bertram, sois le bienvenu sur les bords de la Greta! »

XI.

En un instant son épée brilla dans sa main; au même instant il la laissa retomber. Cependant il se tint sur ses gardes en face de celui qui sortait du bois : « Guy Denzill!... est-ce toi? dit-il; nous retrouvons-nous tous deux dans les bois de Scargill?... Recule-toi un peu à distance!... Fais-moi connaître si tu viens en ami ou en ennemi. Le bruit a couru que le nom de Denzill avait été ignominieusement effacé de la liste des guerriers qui sui-

vaient Rokeby. » — « C'est un affront que je dois à cet audacieux O'Neale, qui a été raconter à son maître, dans son zèle malicieux, que je pillais les paysans des vallées de Calverley et de Bradfort (4). Je m'en soucie fort peu. Il ne me convient pas de faire une guerre où personne, à l'exception des chefs, ne peut faire ses affaires; et un meilleur emploi de notre temps nous est réservé à tous deux, si tu es toujours ce hardi et peu scrupuleux Risinham, qui veillait avec moi au milieu de la nuit pour enlever un daim du parc de Rokeby : qu'en penses-tu ? » — « Découvre-moi ton projet, je n'aime point le mystère ni les doutes sur mon compte. »

XII.

« Alors, écoute-moi... Non loin d'ici est cachée une troupe de camarades fermes et déterminés, sur lesquels on peut compter; je les ai recrutés dans les deux partis... des têtes rondes, s'embarrassant peu de sermons et de croyances religieuses, et des cavaliers dont l'âme, comme la mienne, repousse le frein de la discipline. Nous avons jugé plus sage de faire la guerre à notre compte par monts et par vaux, que d'aller rendre l'âme sur un champ de bataille pour un manteau royal ou un surplis, une messe ou une couronne. Nos plans sont dressés, notre projet arrêté, il ne nous manque plus qu'un chef..... On dit que tu es sans asile, que l'on poursuit tes traces en raison de la mort de Mortham. Ta tête est à prix... Ainsi le rapportent nos espions qui déguisés ont parcouru la vallée. Joins-toi donc à nous : quoique les débats violents et les querelles déchirent notre état naissant, chacun, répugnant de plier sous un égal, se soumettra volontiers à un chef aussi renommé que toi. »

XIII.

« Il n'y a qu'un instant, pensa Bertram en lui-même, qu'emporté par la passion j'invoquai l'enfer, et l'enfer m'a entendu !

Que me faut-il autre chose pour être en état de me venger à mon gré qu'une bande de camarades déterminés comme ceux-là? Ce Denzill, voué à toutes sortes de méfaits, serait en état de faire la leçon au diable. Eh bien! soit, chaque fou, chaque coquin sera l'instrument de ma vengeance... » Il ajouta tout haut : « J'accepte ton offre, Guy; mais dis-moi où sont cachés tes camarades. » — « Non loin d'ici, répond Guy Denzill : descends et traverse le lit de la rivière, à l'endroit où s'élève ce grand rocher grisâtre, là bas. »—« Passe devant, » dit Bertram, et il murmura entre ses dents : « Il vaut mieux prendre mes sûretés; la foi de Guy Denzill n'a jamais été bien pure. » Il descendit après lui le rivage escarpé; ils traversèrent ensuite les eaux de la Greta et lorsqu'ils atteignirent le bord opposé, ils se trouvèrent en face du rocher isolé.

XIV.

Bertram entendit avec surprise un murmure confus dans l'intérieur de la roche; mais lorsque Guy écarta les branchages et les ronces qui croissaient à sa base, il vit paraître une petite entrée basse et carrée, comme celle qui ouvrirait la cellule d'un ermite solitaire, et creusée en serpentant dans le roc. Denzill entra, Bertram le suivit, et des éclats de joie bruyante paraissant sortir des entrailles de la terre retentirent de plus en plus fort à leurs oreilles. Les paysans avaient anciennement creusé cette caverne étroite et grossière pour en retirer l'ardoise, dans laquelle elle était taillée; et les bois de Brignal et de Scargil balancent encore aujourd'hui leurs verts ombrages sur un grand nombre de cavernes semblables (5), où le coin et le levier s'ouvrent un passage à de grandes profondeurs. Mais la guerre avait suspendu les travaux, et la carrière abandonnée était devenue la salle de banquet et la forteresse de Denzill et de sa bande déterminée. Là le crime célébrait ses orgies, troublées par l'anxiété; là, sur son misérable grabat, la Débauche, fille du Crime, retenait dans sa main, engourdie par le

sommeil, une coupe vide. Non loin était le Regret, jetant vainement un regard de repentir sur le passé ; au milieu des convives se tenaient et le Chagrin et la Crainte, qui ne sait pas se repentir, et le Blasphème qui, dans sa frénésie, reproche au ciel ses propres crimes, tandis que Bertram, au milieu de ce personnel, représentait le prince des démons que nous a dépeint Milton.

XV.

Voyez, l'orgie se réveille pour célébrer la venue du chef de la troupe. Considérez à la lueur pâle de cette lampe le groupe qui lutte contre les vapeurs nuisibles du sol. De quels traits étranges le vice à su marquer ceux qui suivent ses bannières. Néanmoins il en est quelques uns sur le front desquels il a moins profondément empreint son cachet. Voyez là bas ce jeune infortuné aux joues pâles ! Enfant, il faisait l'orgueil de sa mère, la joie de son père ! maintenant, appuyé contre la voûte grossière de la caverne, l'image de ces temps heureux remplit son esprit : il voit la chaumière qui appartenait à son père, sur les rives ombragées de la Tees ; Winton et son riant paysage lui apparaissent, et il croit assister aux danses du village, sur le vert gazon de Gainford. Une larme roule dans ses yeux ; mais quelque récit extravagant ou quelque plaisanterie brutale excite les bruyants éclats de rire du reste de ses compagnons. Ils ont recours à lui comme au plus gai compagnon, pour chanter une chanson joyeuse et égayer leurs loisirs ; son rêve s'est enfui d'un air résolu comme celui d'un homme qui triomphe du désespoir ; il ordonna de faire circuler la coupe aux rouges bords, pour y noyer la raison et le chagrin, et bientôt, au milieu d'une de ses joyeuses orgies dont il est toujours l'âme, il entonne sa chanson d'une voix forte... La muse, sur un terrain sauvage, a fait croître çà et là, au milieu de l'ivraie, quelques fleurs, elles-mêmes dépourvues d'utilité et de grâces... Il chante, mais c'est la gaieté du désespoir qui ébranle de ses re-

frains les voûtes de la caverne, et la touche du remords se reconnaît dans la légèreté insouciante de ses vers.

XVI.

CHANT D'EDMOND.

Oh ! du Brignal j'aime le frais ombrage
Et du Greta le doux rivage;
J'y veux cueillir pour ma reine d'été
La couronne de la beauté.
Passant sous la haute tourelle
Qui de Dalton surmonte le manoir,
J'entendis gente damoiselle
Chanter gaiement à la brise du soir :

CHOEUR.

« Oh ! de Brignal j'aime le frais ombrage,
Et du Greta le doux rivage !
Avec Edmond que j'y voudrais errer !
Un trône est moins à désirer.»

« Si tu consens, gentille damoiselle,
A quitter pour moi ta tourelle,
Devine avant quel sera ton métier :
Du bois nous suivons le sentier.
Cette énigme est assez facile,
Si ton esprit sans peine la comprend;
Sous le taillis, d'un pas agile,
Viens, sois ma reine, accours, Edmond t'attend.»

CHOEUR.

« Brignal, dit-elle, oh ! j'aime ton ombrage
Et du Greta le doux rivage!
Avec Edmond que j'y voudrais errer!
Un trône est moins à désirer.»

XVII.

A ce refrain de sa bouche divine
Elle ajouta : « Je vous devine
A votre cor, à votre bon coursier,
Du roi beau garde forestier.»
Le cor du garde avec l'aurore
Fait retentir l'écho de la forêt;
Du mien, la voix claire et sonore
Ne s'entend point tant que le jour paraît.

CHOEUR.

« Brignal, dit-elle, oh ! j'aime ton ombrage,
Et du Greta le doux rivage !
Que je voudrais y voir mon bien-aimé
M'y nommer sa reine de mai ! »

Brave à la charge et ferme à la retraite,
J'y suis ; vous aimez la trompette ;
A votre épée, à votre mousqueton,
Je vous reconnais, beau dragon.»
« Au tambour plus ne suis fidèle ;
Car l'escarbot par son bourdonnement,
Pour nous sonne le boute selle,
La lance en main quand nous partons gaiement.

CHOEUR.

« Oh ! de Brignal, malgré le frais ombrage,
Et du Greta le doux rivage
Pour la beauté, c'est un terrible essai
Que d'être ma reine de mai ! »

XVIII.

« Je vis sans gloire et mourrai sans estime,
Près du follet qui vers l'abîme
Dans nos marais conduit le voyageur :
Ton sort, crois-moi, serait meilleur ;
Et lorsqu'avec mes camarades
Je me retrouve en un sombre taillis,
J'oublie à force de rasades
Ce que je fus, ce qu'aujourd'hui je suis.

CHOEUR.

« Pourtant, Brignal, j'aime ton frais ombrage,
Et du Greta le doux rivage ;
J'y veux cueillir pour ma reine d'été
La couronne de la beauté.»

Lorsque Edmond eut fini son chant simple, le silence régna parmi toutes ces figures rembrunies, jusqu'à ce que quelque rustre fît renaître leur gaieté par un air plus grossier. Mais Denzill et Bertram, tenant conseil à l'écart, projetèrent plusieurs plans caractérisés par la scélératesse et la violence, tandis que l'âme avide de Bertram rêvait toujours aux richesses que devait lui

procurer le meurtre de Mortham, quoiqu'il craignît que la manifestation du désir qu'il avait de s'en emparer fît sortir un spectre de dessous terre.

XIX.

Enfin il fit le récit de son étonnante aventure, tandis que son hardi compagnon l'écoutait avec un sourire dédaigneux ; car, élevé dans la sphère licenciense de la cour, Denzill se moquait de la religion elle-même : on conçoit donc facilement quel mépris il devait éprouver pour ces contes de bonnes femmes! La terreur que lui inspirait Bertram contint à peine ses sarcasmes incrédules. « Il serait difficile, dit-il, pour un magicien ou un devin, de définir le sujet de vos craintes ; et je ne me pique pas de connaître l'art tant vanté d'interpréter les visions et les présages. Et pourtant, quand même il me faudrait croire à des spectres qui gardent un trésor, comme un chien de basse-cour garde le toit de son maître en en éloignant les voleurs, il me reste toujours un doute... Ton spectre décharné a mal choisi le lieu qu'il hante ; car, pourquoi fait-il sentinelle près de la tour de Mortham lorsque le château de Rokeby renferme l'or que ton maître, par le vol, la piraterie et le pillage, s'est acquis dans les Indes ? »

XX.

En cet endroit il se tut... car la honte et la colère fronçaient le sourcil de Risingham ; il rougit de penser qu'il pût paraître affirmer un rêve de visionnaire, et donna un autre cours à sa colère. « Denzill, dit-il, quoiqu'il soit dans un autre monde, n'insulte pas la mémoire des morts ; car, lorsqu'il vivait, le seul regard de Mortham, Guy Denzill, faisait trembler ton âme ! et lorsqu'il te réprimanda pour avoir manqué de foi à la belle Rose d'Attenford, je te vis ramper comme le chien qu'a fustigé le fouet du chasseur. Ne te permets pas non plus d'appeler les richesses qu'il a

acquises en pays étranger le fruit de la rapine et de la piraterie : il les a bravement gagnées à la pointe de son épée, lorsque l'Espagne était en guerre avec notre pays (6). Fais aussi attention à une chose... je ne supporte guère les mauvaises plaisanteries ; le nom de Bertram ne s'allie pas non plus avec la crainte : il ne m'est échu en partage que la moitié des attributs du diable, car je crois... mais ne tremble pas : assez sur ce sujet... Dis-moi quel motif te fait supposer que ce trésor soit enfermé dans le château de Rokeby, et comment tu as été amené à penser que Mortham ait voulu confier sa fortune à son ennemi politique. »

XXI.

L'humeur plaisante de Denzill, pour laquelle il avait mal choisi son temps, fut bientôt réprimée ; il aurait mieux aimé voir sortir de terre dix mille spectres que de s'exposer à allumer la terrible colère de Risingham. Il répondit d'un ton soumis : « L'esprit de Mortham, tu sais, était peu porté à la gaieté : dans sa jeunesse, dit-on, il avait aimé les femmes et les plaisirs de la table ; mais depuis qu'il était revenu d'au-delà des mers, sa vivacité s'était changée en une humeur sombre et taciturne. Dans cette disposition il refusa toutes les invitations qui lui furent faites de venir partager l'hospitalité du château de Rokeby : aussi notre joyeux chevalier, qui aimait à entendre retentir au point du jour le cor des chasseurs, et, lorsque le soir étendait ses ombres sur la forêt, à voir circuler la coupe aux rouges bords, prit de l'ombrage de ce qu'un si proche parent refusât de partager sa chasse et sa table : ainsi commencèrent à se séparer les deux barons avant que la guerre les divisât entièrement. Cependant, crois-moi, Bertram, la belle Matilde est destinée à devenir l'héritière de Mortham. »

XXII.

« Elle ! cette petite fille ! destinée à hériter du butin que ma

vie a pensé payer, lorsque je combattis Laroche aux rivages de Cayo pour sauver la fortune de mon chef!... Denzill, je l'ai longtemps connu ; mais je ne l'ai jamais vu, ce joyeux cavalier que la jeunesse et la renommée appelaient l'âme de la galanterie et des plaisirs. Lorsqu'il entra dans nos rangs, c'était un homme sombre, brusque et déterminé : il parvint, comme on parvient chez nous, en méprisant la vie et tous les liens qui y attachent. Il se précipitait tête baissée dans toutes les aventures comme s'il eût aimé le danger pour lui-même : ni la gaieté ni le vin ne purent jamais dérider son front soucieux. S'il souriait, c'était un mauvais présage; car ce n'était que dans un danger pressant et terrible ; mais lorsqu'il éclatait de rire, chacun de nos malheureux compagnons pouvait regarder notre situation comme désespérée. Dans toutes nos rencontres il combattait au premier rang, et s'éloignait ensuite avec dédain du pillage; souvent même il essayait de s'interposer entre ses camarades et leur proie, prêchait même alors à des hommes comme nous, irrités par une victoire chèrement achetée, la compassion et l'humanité !

XXIII.

« Je l'aimais sincèrement... sa conduite intrépide, sa manière de nous guider au combat avaient gagné mon cœur; et après chaque combat où nous avions le dessus, c'était moi qui défendais ses droits, et faisais rendre sa portion du butin que des camarades plus avides avaient détournée. Sur le champ de bataille, et pendant la tempête, trois fois je lui sauvai la vie, et une fois dans une dissension intestine entre nos camarades (7). Oui, je t'ai aimé! les fatigues et les dangers que j'ai essuyés pour toi l'ont assez prouvé, et pourtant je ne m'affligerai plus sur ton sort, toi qui fus ingrat pendant ta vie, ingrat à ta mort! parais, si tu le peux!... » Il regarda autour de lui et frappa la terre du pied, d'un air farouche. « Parais avec l'air fier et hautain qui a frappé

encore ce matin mes yeux, et donne-moi, si tu l'oses, un démenti !... » Il se tut un instant... ensuite, calme et sans colère, il ordonna à Denzill de continuer son récit.

XXIV.

« Bertram, je n'ai pas besoin de te dire ce que tu as de motifs de si bien connaître comment les filets de la superstition enveloppèrent l'esprit du seigneur de Mortham ; mais depuis qu'il t'eut renvoyé de son château, il trouva sous les ombrages de la Greta une jeune fille dont les discours, comme la harpe de David, eurent le pouvoir de chasser le malin esprit qui le tourmentait. Je ne sais si les traits de Matilde lui rappelaient l'épouse qu'il avait aimée ; mais il tenait les yeux fixés sur les siens jusqu'à ce qu'un sentiment plus doux lui eût arraché un soupir. Lui, qu'aucun mortel ne cherchait à questionner sur ses secrètes pensées, épanchait toutes ses pensées et toutes ses inquiétudes dans le sein de sa jolie nièce ; et il n'était rien de riche ou de rare dans la nature, qu'il ne voulût en voir les cheveux de Matilde ornés. Son amitié l'attachait encore à la vie ; mais la guerre civile vint à éclater, et ses domestiques transportèrent par ses ordres, au milieu de la nuit, trois coffres garnis de bandes de fer, des caveaux de Mortham à l'appartement de Matilde dans le château de Rokeby : ces coffres pleins d'or et d'argenterie de luxe devaient lui rester en don s'il succombait dans les combats. »

XXV.

« Et Denzill, comme je le devine, forme des plans pour s'emparer de ces coffres garnis de fer : autrement, pourquoi errerait-il dans ces lieux où mille dangers l'environnent par suite de tous ses hauts faits en paix et en guerre du pillage des paysans et du vol des daims ? Car lorsqu'il traversait les hameaux, quel foyer Guy le maraudeur a-t-il épargné ? et où est le bois qui n'ait pas

entendu à minuit siffler la flèche de l'arc de Denzill? » — « Je n'ai pas perdu mon habitude... en ce moment même mes gardes-chasse vont sur les traces d'une biche aussi blanche que le lait : elle a sa reposée près du château de Rokeby ; elle erre dans les bois de la Greta, et lorsque mon piqueur aura observé la direction de sa course, que penses-tu, Bertram, de cette proie? Si la fille de Rokeby était en notre pouvoir, nous fixerions sa rançon au montant de l'héritage! »

XXVI.

« Parfaitement vu!... cette pensée m'offre un moyen de vengeance! Matilde est recherchée par Wilfrid, et cet audacieux Redmond fait, dit-on, aussi la cour à cette jeune fille. Elle méprisait Bertram... Si je la rencontrais par hasard, elle détournait les yeux en tressaillant, comme une belle dame qui ne peut voir ce qui lui inspire de la haine et du dégoût ; elle disait à Mortham qu'elle ne pouvait jamais me regarder sans éprouver une terreur secrète qui lui présageait quelque malheur... elle pourrait voir à son grand regret se vérifier sa prophétie!... La guerre a éclairci les rangs des soldats de Rokeby, il en reste peu dans son château. Si ton plan manque, avec de la promptitude et de l'audace, nous sommes assez pour l'enlever d'assaut, emmener le butin et la demoiselle, et laisser le manoir livré aux flammes. »

XXVII.

« Tu es toujours le fils aventureux de la valeur! Néanmoins, pèse bien auparavant les dangers à courir ; les serviteurs du château, fidèles et fermes à leur poste, quoique en petit nombre ; les murailles à escalader... le premier fossé à traverser. . la grille du guichet... le fossé intérieur... » — « Imbécille! si nous tremblons pour de pareilles niaiseries, de quel butin important pourrons-nous nous rendre maîtres? Notre entreprise la plus hardie sera

de visiter la porte sans défense de quelque pauvre paysan, et la meilleure prise se bornera au misérable gain de sa journée. » — « Trève un moment à tes impatients sarcasmes : ayant devant toi une route plus sûre et plus commode, tu ne voudrais pas, par une précipitation aveugle et par bravade, choisir un sentier rempli de dangers sans nombre. Écoute-moi donc... : pour l'attaque comme pour la défense, il n'est pas un passage dans le château de Rokeby, depuis la girouette dorée jusqu'aux cachots souterrains, que je ne connaisse : il y a une poterne basse et cachée qui ouvre en un endroit secret négligé ou oublié de presque tout le monde. Si un de nos espions pouvait s'introduire sous quelque prétexte dans le château, il pourrait retirer les verroux de cette porte de sortie, et alors ses créneaux et sa garnison ne lui serviraient à rien. »

XXVIII.

« Maintenant tu parles un peu mieux... peu m'importe que la force ou la ruse poursuive le gibier ; il m'est indifférent d'arriver comme le renard par des détours, ou de m'élancer comme le tigre sur la biche... mais écoute ! nos joyeux compagnons entonnent un autre rondeau.

CHANSON.

Tes beaux jours passeront, mignonne,
Tes beaux jours passeront;
Du houx tu tresses la couronne
Qui doit bientôt ceindre ton front.
Mon œil vif, ma noire moustache,
Mon habit vert, mon bleu panache,
L'air guerrier que tu chérissais,
De moi rien plus ne connaissais,
Ma mie,
De moi rien plus ne connaissais.

« Mai vient animer la nature,
La rose étale ses boutons ;
L'hiver en fera sa parure
Avant que nous nous retrouvions.»

Alors de son coursier rapide,
A ces mots, il tourne la bride,
Puis du ruisseau, suivant le cours,
Disparaît. « Adieu pour toujours,
Ma mie,»
Dit-il, « adieu donc pour toujours ! »

XXIX.

« Quel est ce jeune homme qui surpasse tous ses camarades pour la musique et le chant ? Ses airs irréguliers semblent empreints d'une teinte de plaisir et de regret. » — « Edmond de Winton est son nom ; le hameau retentit du bruit des espérances précoces que donnait sa jeunesse... espérances qui sont toutes venues aboutir à la caverne de Brignal ! Je l'observe de près... sa conduite indécise montre souvent une teinte de remords ; l'amour dans sa jeunesse lui effleura le cœur de l'un de ses traits, et souvent la blessure se rouvre et renouvelle ses cuisantes douleurs. Cependant il nous est utile... ses camarades le choient ou le raillent par boutades ; sa harpe, ses récits et ses lais nous aident à passer le temps : nos farouches compagnons, lorsqu'ils n'ont rien à faire, sont toujours prêts à se mutiner. Il faisait entendre tout à l'heure les accords de sa harpe... il l'anime de nouveau d'accents plus gais. »

XXX.

ALLEN-A-DALE.

Allen-a-Dale n'a point de bois pour brûler, Allen-a-Dale n'a point de sillons à labourer, Allan-a-Dale n'a point d'agneaux pour en faire filer la toison, et cependant Allen-a-Dale a de l'or pour plaire. Allons, devinez mon énigme ! venez écouter mon histoire, et dites-moi quel métier fait Allen-a-Dale.

Le baron de Ravenworth se pavane avec orgueil, et il voit ses vastes domaines sur le coteau qui borde la vallée d'Arkindall. A lui seul il est permis de jeter ses filets dans l'étang et de chasser

sur ses terres ; il a une forêt pour le gibier sauvage, un parc pour celui qui est apprivoisé ; et pourtant le poisson du lac et le daim de la vallée sont moins à la disposition de lord Dacre que d'Allen-a-Dale ? Allen-a-Dale n'a jamais été armé chevalier, quoique son éperon soit aussi aigu et son épée aussi brillante : Allen-a-Dale n'est ni baron ni seigneur, et cependant vingt braves n'attendent que ses ordres pour tirer l'épée ; et le premier de nos nobles, s'il rencontre Allen-a-Dale à Rere-Crosse sur les hauteurs de Stanmore, ne manquera pas de se découvrir avec respect.

Allen-a-Dale est venu faire la cour à sa belle ; sa mère lui a fait des questions sur son intérieur et sur sa maison : « Quoique le château de Richemond brille majestueusement sur la colline, ma demeure, dit Allen-a-Dale, est encore plus magnifique ; c'est la voûte azurée des cieux, avec son pâle croissant et ses brillantes escarboucles ! »

Le cœur du père fut de fer et celui de la mère de rocher ; ils levèrent le loquet et lui ordonnèrent de sortir ; mais leurs lamentations et leurs cris retentirent le lendemain ! Sa noire prunelle avait lancé une œillade à la jeune fille, et elle s'était enfuie dans la forêt pour écouter des paroles d'amour, et le jeune galant était, dit-on, Allen-a-Dale !

XXXI.

« Tu le vois, triste ou gai, ses lais roulent toujours sur l'amour. Mais quand ses boutades d'enfant sont passées, il ne manque ni d'adresse ni d'esprit. Oh ! c'est une tête d'une activité sans pareille : il contrefait tous les dialectes, tous les personnages. » — « En ce cas, pour aider à la réussite de ton projet, Guy.... mais chut ! qui est-ce qui arrive ? » — « Mon fidèle espion, parle, Hamlim ! as-tu découvert et remarqué la reposée de notre biche ? » — « Oui... mais deux beaux cerfs sont près d'elle ; je l'ai suivie

de l'œil pendant qu'elle montait lentement depuis Eglinstone jusqu'à la clairière de Thorgill; mais Wilfrid Wyclyffe est venu se placer à son côté, et alors le jeune Redmond, dans son orgueil, est descendu précipitamment pour les accoster dans leur promenade. Il m'a paru qu'ils en avaient long à dire : nous avons le temps de préparer nos filets avant qu'ils reprennent le chemin du château. » Bertram fit connaître rapidement et à voix basse sa volonté à Denzill, qui, se tournant vers la bande des brigands, ordonna à quatre des plus braves de prendre leurs armes.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Lorsque le corbeau du Danemark planait triomphant sous le ciel du Northumberland, que son fatal croassement ordonnait aux Bretons de la province de Reged de trembler sous son joug (1), et que les larges ombres de ses ailes s'étendaient sur toutes les cataractes et les ruisseaux, aux lieux ou la Tees, s'échappant avec fracas de sa source, gronde comme un tonnerre en franchissant le Calderon et High-Force, les hommes du Nord vinrent à sa suite et donnèrent à chaque vallée un nom runique (2); ils élevèrent leurs autels de pierres grossièrement taillées, et donnèrent à leurs dieux la terre qu'ils avaient conquise. Alors, ô Balder, une lande stérile et les flots argentés d'un charmant ruisseau te furent assignés, et Woden's-Croft tira son nom du sombre père des morts! Mais ce fut près de Startforth qu'ils sacrifièrent au monarque à la redoutable massue, qui combattait au premier rang, au fils d'Odin, à l'époux de Sifia, à Thor enfin, dont ils consacrèrent la gloire militaire en donnant à la vallée le nom du dieu tonnant.

II.

Cependant le Scalde et le Kemper ont commis une erreur, selon moi, en donnant ce charmant paysage, avec tous ses contrastes d'ombre et de lumière, ses clairières que dorent les rayons du soleil, et le joli ruisseau qui poursuit en murmurant son cours sur un lit de cailloux, à la divinité du Nord que réjouissent le sang et les blessures et dont le bras terrible dirige les combats.

Oh! que ses bords enchanteurs eussent été plus convenablement assignés à des divinités d'un caractère plus doux! car dans les lieux où les groupes d'arbres en s'écartant font place à une prairie qu'ornent les fleurs précoces de la primevère, la pelouse veloutée semble appeler sur ses tapis de verdure les pieds légers des sylphides. Le gazon de ce tertre parsemé de marguerites offrirait un trône convenable au fier Oberon, tandis que, caché sous le feuillage voisin, Puck méditerait ses joyeuses malices; plus loin le chèvre-feuille, entourant l'orme et le frêne de ses longs et nombreux rameaux, offrirait à Titania un temple de verdure sur la voûte duquel se balanceraient l'argent et l'azur de ses fleurs.

III.

Aucun rocher ne vient étendre sur la vallée son ombre gigantesque, mais entourant toutes les clairières où se jouent en liberté les rayons du soleil de nuances variées de verdure, les bois lui prêtent leurs frais ombrages. Le chêne, dont le poids des ans a brisé les rameaux, élève sa tête altière quoique chenue; et le pin, frappé de la foudre, élève vers les nues ses sombres flèches de verdure. Le frêne et le bouleau remplissent l'intervalle et laissent pendre leurs longues tresses sur le gazon; une foule d'arbrisseaux nains, de formes variées, croissent au dessous dans un beau désordre, ou, grimpant autour des arbres, jettent à la brise les doux parfums de l'été. Tel Urbain[1], dans le plan du tableau où il représente le prophète de Tarse, prescrivant à la fière Athènes de reconnaître sur la montagne de Mars le dieu inconnu, a largement groupé autour de lui et le philosophe aux cheveux blancs, dont l'âge n'a point abattu la fierté, et le vieux guerrier couvert de cicatrices, et la jeune beauté grecque prêtant une oreille attentive, tandis que l'enfance se joue à ses pieds ou se suspend en folâtrant à sa ceinture.

1 Urbain Raphaël. A. M.

IV.

« Reposons-nous ici, dit Matilde ; » et elle s'assit à l'ombre changeante du feuillage. « Puisque le hasard nous a réunis, nous pouvons bien dérober une heure aux mains de la fortune pour la consacrer à l'amitié. Toi, Wilfrid, qui eus toujours pour moi l'amitié d'un frère, tu dois m'aider de tes conseils ; et toi, Redmond, cesse à ma demande de poursuivre une recherche sans espoir ; car il m'a été confié un dépôt dangereux pour une jeune fille privée d'appui, seule et presque orpheline, dont le père est captif et la maison bouleversée... » Avec sa grâce et son amabilité ordinaires, elle ordonna à Wilfrid de prendre place près d'elle sur le gazon ; elle se tut ensuite et baissa les yeux sans oser dira à Redmond d'en faire autant. Il s'aperçut de son embarras, se recula avec une modeste timidité, et s'assit à peu de distance, pour pouvoir considérer sans être remarqué celle qu'il aimait.

V.

Le jais de ses beaux cheveux cachait en partie le front charmant de Matilde, et leurs longues boucles adoucissaient en le voilant à moitié le feu de ses yeux noirs. La rose couvrait d'une teinte si faible ses joues virginales que son teint eût pu paraître pâle ; mais lorsqu'elle s'exposait aux ardeurs du soleil, qu'elle parlait, chantait, ou prenait de l'exercice, lorsqu'elle s'entendait louer par ceux qu'elle aimait, ou lorsqu'on lui témoignait quelque intérêt dont son cœur était ému, alors la rougeur qui couvrait son visage rivalisait avec la pourpre de l'aurore. Il y avait dans son air une grâce douce et pensive, une teinte réfléchie qui accompagnaient merveilleusement son front élevé, ses longs cils noirs et ses yeux baissés : l'impression douce de ses traits révélait une âme ferme dans son devoir, calme et résignée... C'est ainsi que la peinture catholique nous a représenté la Vierge

reine des cieux. Dans les moments de gaieté, ce sérieux faisait place à une humeur folâtre et badine; et lorsque la danse, des récits amusants ou le chant faisaient couler le temps dans une innocente joie, souvent son père, dans son excessive tendresse, disait que sa Matilde était la plus gaie de tous les convives. Mais la guerre civile et ses forfaits n'admettaient guère ces jours de réjouissance, et l'air pensif de ses traits avait pris une teinte tout-à-fait mélancolique. Son père fait prisonnier sur le champ de bataille de Marston, ses amis dispersés, le brave Mortham assassiné, tandis que son âme lui présageait toutes sortes de maux de l'ambition et de la cupidité d'Oswald, et entretenait un pressentiment qu'il lui faudrait renoncer à une douce illusion de son cœur... tout, autour de l'aimable fille de Rokeby, prenait une teinte plus sombre pour ajouter à son abattement.

VI.

Qui n'a pas entendu dire comment... lorsque Erin luttait encore pour repousser le joug de fer des Saxons, le brave O'Neale abreuva son épée du sang anglais (3), éleva la bannière de sa capitainerie contre la croix de Saint-George, battit le bouillant Essex, et régna en souverain dans l'Ulster? Mais la plus glorieuse de ses victoires fut celle qu'il remporta dans la bataille où le brave maréchal d'Irlande mourut en combattant (4), et où l'Avon-Duff roula vers l'Océan ses flots teints de sang saxon. C'était dans ce combat désastreux que Rokeby et Mortham avaient fait leurs premières armes. Ils avaient mordu la poussière avec les autres, mais la pitié toucha l'âme d'un chef ennemi, le taniste[1] du grand O'Neale (5); il retint le zèle sanguinaire de ses guerriers, accorda quartier aux deux intrépides parents, et les amena dans son château sur les montagnes, où il leur procura tous les plaisirs que pouvaient offrir les rochers et les bois de Slieve-Donard; parta-

[1] Le taniste succédait au suzerain en Irlande. A. M.

gea avec eux les joyeux festins d'Erin, leur montra la chasse du loup et du daim, et lorsqu'il se présenta une circonstance favorable, les renvoya sains et saufs et sans rançon chez eux, comblés de présents, pour leur prouver les égards et la bienveillance d'un ennemi généreux.

VII.

Les années passent vite. Les symptômes précoces de la vieillesse avaient déjà répandu quelques cheveux blancs sur la tête de Rokeby ; il jouissait tranquillement, sur les bords de la Greta, de la paix que Jacques-le-Pacifique avait donnée à ses peuples, tandis que Mortham traversant les mers faisait une guerre sanglante dans les Indes espagnoles... On était dans une soirée d'hiver, où la neige couvrait d'une vaste nappe blanche les hauteurs de Stanmor. La chasse était terminée, le cerf avait été tué, les coupes circulaient dans la grande salle de Rokeby, et le chevalier était assis avec les convives au coin de l'immense cheminée de pierre. La lune n'éclairait point les cieux, l'heure était avancée, lorsque des coups redoublés ébranlèrent la porte du château, et une voix, dont l'accent était étranger, supplia avec ardeur qu'on lui en accordât l'entrée et des secours. Le portier se rendit à sa demande, et à l'instant se précipita dans la salle un homme dont l'aspect et le costume effrayèrent le cercle qui entourait le feu.

VIII.

Ses cheveux tressés étaient mêlés et entortillés autour de sa tête nue (6) ; un vêtement collant sur le bas de sa jambe et sur ses cuisses dessinait la forme de ses membres nerveux ; une jaquette de toile couleur de safran et froncée à plis nombreux lui couvrait le haut du corps ; il portait un long et ample manteau, couvert de glaçons et taché de sang. Il tenait embrassé sur son sein un fardeau, et s'appuyait sur un long javelot dont le bois était

noueux. Il secoua la neige qui couvrait ses cheveux et sa barbe, et regarda autour de lui d'un air égaré : alors traversant la salle d'un pas chancelant, il se hâta de déposer son fardeau près du feu et découvrit ainsi un enfant d'une rare beauté à moitié mort de la rigueur du froid. S'inclinant ensuite profondément devant Rokeby, il se redressa pour s'acquitter de son message avec le ton et le port majestueux et sauvage de l'envoyé d'une puissance barbare (7) : « Sir Richard, seigneur de Rokeby, prête l'oreille à mes paroles ! Turlough O'Neale te salue avec amitié, il te complimente, et confie à tes soins le jeune Redmond, son petit-fils chéri. Il te demande de l'élever comme ton fils, car les jours prospères de Turlough sont passés : d'autres seigneurs se sont emparés de ses possessions, et son bras a perdu sa vigueur. Toute la gloire de Tyrone s'est évanouie comme une vapeur du matin. Pour te pénétrer de ton devoir, il te recommande de te rappeler la coupe hospitalière d'Erin ! Si quelqu'un insultait au jeune O'Neale, il te recommande encore de songer à l'épée redoutable d'Erin. Cette marque de confiance appartenait à Mortham, mais en son absence, c'est à toi que l'honneur en est dévolu... Maintenant le message de mon maître est rempli, et Ferraught mourra content.

IX.

Son regard devint fixe, ses joues pâlirent, il tomba après s'être acquitté de ce qu'il avait à dire, car son large manteau cachait une blessure mortelle qu'il avait reçue dans le flanc. Tous les secours furent vains... le jeune orphelin égaré par l'effroi et la douleur pousse des cris déchirants. Le pauvre Ferraught lève les yeux sur lui avec amour, et essaie d'une voix éteinte d'apaiser ses cris ; oubliant les douleurs de son agonie, il le comble de caresses et de bénédictions ! Il baise ses petites mains étendues vers lui, fait le signe de la croix sur sa tête qu'il couvre également de baisers, et dans la langue du pays qui l'a vu naître prie tous les

saints de veiller sur ses jours; puis il rassemble toutes ses forces pour renouveler ses recommandations à Rokeby. La moitié s'en échappe avec peine de sa poitrine; les signes du mourant expriment le reste : « Dieu te bénisse, O'Neale » ajouta-t-il d'une voix faible, et son âme fidèle s'envola avec son dernier soupir.

X.

On fut long-temps avant de pouvoir, par des paroles consolantes, obtenir de l'enfant qu'il achevât le récit de Ferraught; alors il raconta que son grand-père avait été chassé de sa maison, ce qui ne serait point arrivé si la main de Redmond avait eu la force de tirer l'épée, cette épée de Lenaugh-More-le-Roux[1], qui pendait près de la tête du loup terrible qu'elle avait jadis terrassé. On apprit, par ses paroles entrecoupées de sanglots, que son guide était son père nourricier (8), qui était chargé d'apporter de l'Ulster des lettres et des présents considérables; mais des brigands les avaient attaqués dans le bois; Ferraught se battit avec courage jusqu'à ce qu'enfin, blessé et vaincu par le nombre, dépouillé de tout, il n'eût eu que la force de gagner le château... et alors l'enfant se remit à pleurer et à se lamenter.

XI.

Les pleurs qui coulent sur les joues de l'enfant sont comme la rosée qui couvre un jeune lis; lorsque la brise de juin vient à souffler et à balancer sa tige, les gouttes de cristal qui humectaient le calice s'évaporent aux rayons du soleil. Gagné par leurs caresses, le jeune orphelin sourit bientôt à ses nouveaux protecteurs. Ses traits s'animèrent, ses beaux yeux brillèrent à travers les boucles blondes de son épaisse chevelure. Mais ses yeux et son visage rayonnaient d'une joie bien plus vive lorsqu'il était près de la petite Matilde; c'était lui qui, avec l'orgueil d'un frère aîné, se chargeait de guider ses pas mal affermis; pour charmer

l'oreille de sa compagne d'enfance, il chantait en irlandais les airs de son pays natal, et ornait ses cheveux de couronnes de primevères et de marguerites que ses mains avaient tressées. Dans la plaine, dans le bois, sur les bords du ruisseau, partout on voyait les deux enfants jouer ensemble en se tenant la main , et le bon sir Richard souriait en voyant le tendre lien qui les unissait dans un âge aussi tendre.

XII.

Mais les mois d'été voient les boutons de l'arbuste se changer en fleurs et les fruits succéder à ces dernières ; et les années nous voient passer de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à la virilité. Bientôt on aperçoit dans les bois de Rokeby un beau jeune homme portant le costume vert du chasseur. Il aime à faire lever le sanglier sauvage dans la sombre retraite que l'animal a choisie; sur les bords de la Greta il aime à poursuivre, l'arc ou le fusil à la main , le daim au poil fauve; mais par dessus tout il aime en automne à grimper sur les branches touffues du coudrier , et à en faire pleuvoir les bouquets de noisettes sur le voile que Matilde tient étendu. Et les années ont aussi changé celle qui tient ce voile, et elle connaît le pouvoir de ses charmes. Elle prend le ton grave d'un mentor pour gronder Redmond des dangers auxquels il s'expose dans ses chasses, et cependant elle ouvre une oreille attentive pour lui entendre raconter comment le sanglier s'est débattu et a succombé , comment à sa chute les rochers et les bois ont retenti des bruyants accents du cor : puis elle se récrie sur la singularité des hommes qui peuvent trouver du plaisir à ce sauvage passe-temps.

XIII.

Mais Redmond savait si bien broder ses récits de manière à faire ressortir le charme des bois et de la vallée , et retracer les

différents détails de sa chasse de manière à leur donner un intérêt vivant, en jetant sur le tout les vives couleurs de son esprit enthousiaste, que, tout en le blâmant et en se livrant à ses craintes, elle aimait le récit de ses excursions aventureuses. Souvent aussi, lorsque la neige et la pluie les retenaient au château, ils parcouraient ensemble les pages qu'avait laissées le brillant génie du barde ou la raison des sages; souvent assis le soir près du foyer gothique, ils s'essayaient tour à tour dans l'art du ménestrel, et, en accompagnant un joyeux lai des accords de la harpe, abrégeaient les longues soirées d'hiver. Ainsi, mettant en commun dès l'enfance leurs jeux, leurs études et leurs talents, ils avaient consommé l'union de leurs âmes, sans qu'il leur fût permis d'y reconnaître l'amour; mais quoiqu'ils ne l'osassent pas, la renommée envieuse lui donna bientôt ce nom; et en voyant ainsi d'année en année l'heureux couple si souvent à côté l'un de l'autre, elle blâmait quelquefois le bon vieux chevalier qu'elle accusait d'avoir l'oreille dure et de n'y voir pas clair, et d'autres fois déclarait que son intention était que le jeune O'Neale devînt l'époux de son héritière.

XIV.

Les assiduités de Wilfrid déchirèrent le voile qui couvrait les yeux des deux amants et leur montra la triste vérité : il était clair qu'Oswald avait presque obtenu l'agrément de Rokeby en faveur de son fils. Maintenant il leur faut s'aborder en changeant la vivacité de leurs manières et se regarder en rougissant et en tremblant. Matilde erre dans la solitude pour gourmander un cœur qui refuse d'obéir, et Redmond est condamné à se lamenter loin de ses yeux sur un amour qu'il ne peut vaincre. Mais les factions partagèrent le pays en deux camps, et Rokeby jura que le fils d'aucun rebelle n'épouserait l'héritière de son nom. Redmond, nourri dans son enfance des traditions des bardes, chercha alors

la solitude des bois et du ruisseau pour y former un rêve plus riant sur une jeune fille obtenue par le fer ou la lance comme au pays des romans, et compter les héros de sa race, le grand Nial aux neuf otages (9), le bouillant Shane-Dymas (10), et Géraldine (11), et Connore-More, qui voua à jamais sa postérité aux combats et à la chasse, et maudit celui de ses descendants qui remettrait le fer dans le fourreau pour manier la charrue, ou abandonnerait la montagne et les bois pour se renfermer dans un château fort. Ces exemples ranimaient son espoir, et ses traits s'animaient au bruit de la trompette.

XV.

Si la main de la beauté s'obtenait par le courage et l'épée, Redmond avait ces deux avantages pour amener le succès de sa cause, et toutes les qualités rares qui pouvaient orner l'héritier d'un baron. Turlough O'Neale, dans les guerres d'Erin, avait accordé la vie au seigneur de Rokeby, et le généreux chevalier s'était bien acquitté de ce service envers le jeune Redmond. Ses soins et ses dépenses libérales en faveur du jeune homme n'avaient pas été derdus : dans tout le Nord, nul ne montait un coursier comme Redmond; depuis Tynemouth jusqu'au Cumberland, personne n'était en état de manier une épée comme lui. Son caractère doux et dégagé lui inspirait une courtoisie franche et aisée : jamais page ne fut formé pour gagner les cœurs comme le brave O'Neale.

XVI.

Sir Richard l'aimait comme son fils, et lorsque les jours de paix eurent disparu et que le vent des combats vint agiter la bannière de ses ancêtres, ce fut Redmond que sa tendresse choisit pour porter ce glorieux étendard (12), et il le nomma son page, grade qui dans ces anciens temps précédait immédiatement celui de chevalier (13). Dans cinq batailles rangées il soutint parfaitement

le rôle honorable que son mérite lui avait obtenu, et le nom du jeune Redmond acquit un rang distingué dans les fastes de la gloire militaire. Si la fortune avait été favorable à son parti dans la bataille de Marston, la fin de cette mémorable journée l'eût vu armer chevalier. Deux fois dans les chances douteuses du combat il avait sauvé la vie du seigneur de Rokeby ; mais lorsqu'il le vit prisonnier, il pressa son épée contre ses lèvres et la remit au vainqueur, se rendant sans résistance à ceux qui emmenaient le chevalier, résolu à prouver sa tendresse au père de Matilde dans sa prison comme sur le champ de bataille.

XVII.

Lorsque deux amants se rencontrent à l'heure de l'adversité, c'est comme un rayon de soleil au milieu d'une averse, brillant un instant à travers les nuages obscurcis. Redmond, à demi couché sur le gazon, repassait dans son esprit le passé et le présent. « Ce n'est pas ainsi, disait-il en son cœur, chère Matilde, que j'avais rêvé mon retour ! lorsque je reçus de tes mains tremblantes la bannière et l'épée, qu'autour de moi, au signal des cors, trois cents guerriers tirèrent leurs glaives, et firent retentir le bruit de leurs armes et de leurs acclamations lorsque je déroulai le brillant étendard. Où est aujourd'hui cette bannière ?... Sa gloire est enfouie sous les ondes funestes de la Tweed ! que son devenus ces guerriers? Ils couvrent, baignés dans leur sang, le champ de bataille désastreux de Marston ! A quoi sert une épée inutile dans la main enchaînée d'un captif qui ne tient à conserver la vie que pour aider ton père à porter ses fers !... » Ainsi se parlait Redmond à lui-même ; le cœur de son rival n'était pas plus à l'aise ; car Wilfrid, dont l'âme généreuse dédaignait de se prévaloir de sa position, ne voyait que trop clairement que sans ce moyen ses espérances étaient vaines. Mais la voix douce de Matilde vint interrompre leurs sombres réflexions, et fit évanouir leurs idées

mélancoliques comme les vapeurs du brouillard devant l'haleine des zéphyrs.

XVIII.

« Je n'ai pas besoin de rappeler à mes deux jeunes amis comment Mortham évitait la demeure de mon père ; toujours morne et taciturne, et cependant toujours empressé de me témoigner, par toutes sortes de moyens, la confiance et l'amitié d'un parent ; mes faibles efforts parvenaient quelquefois à dissiper pour un instant les nuages de tristesse qui couvraient son front ; mais plus souvent je voyais, sans pouvoir y apporter remède, son abattement augmenter sous mes yeux. Sa confiance craintive laissait entrevoir une cause terrible de ses maux que personne ne pouvait deviner ; et deux fois il m'arriva d'avoir en lui un exemple de cette agonie de l'âme qui bouleverse pour un temps et anéantit les facultés mentales. Il avait la triste faculté de voir approcher l'instant de ces aberrations, et tant que son courage avait la force de lutter contre cette crise terrible, la victime se débattait pour se soustraire à ses angoisses, comme un infortuné sous le fer d'un assassin. Il m'était facile de voir que cette maladie provenait d'une cause sombre et terrible ; mais il m'en cacha toujours la source, jusqu'au moment où il prit les armes dans la guerre civile ; alors il me demanda de garder entre mes mains un immense trésor d'or et de pierres précieuses, avec cet écrit triste et incohérent qui révèle le secret de son cœur, et dont les expressions étranges dénotent un esprit égaré par la douleur.

XIX.

HISTOIRE DE MORTHAM.

« Matilde ! tu m'as vu tressaillir comme si un poignard m'eût percé le cœur, lorsque quelque phrase accidentelle venait réveiller en moi le souvenir de ma jeunesse. Sois bien persuadée qu'il est

peu d'hommes qui puissent avec plaisir jeter leurs regards sur le passé. Mais moi... ma jeunesse fut vaine et inconsidérée, mon âge mûr est entaché de sang et de fureur, et mes cheveux blancs doivent maintenant descendre dans le froid de la tombe sans un ami pour me fermer les yeux. Toi-même, Matilde, désavoueras ton coupable parent lorsque son crime te sera connu. Eh quoi ! dois-je lever le voile sanglant qui recouvre ma sombre et fatale histoire ? Il le faut.... je m'y résous.... Pâle fantôme, cesse de me poursuivre ! laisse-moi une seule heure en paix ! Ainsi obsédé par toi, crois-tu qu'il me soit possible de m'acquitter de la tâche que tu m'imposes? et lorsque tes gestes menaçants me montrent tes joues flétries et ton cercueil sanglant, comment puis-je te peindre telle que tu étais avec ta figure ravissante et ton cœur aimant !

XX.

« Oui, elle était belle !... Matilde, une douce mélancolie règne sur ton front ; mais le sien était comme les rayons brillants du soleil qui sourient à la terre et à toute la nature ! Nous nous unîmes en secret... les circonstances l'exigeaient... nos pays et nos croyances n'étaient pas les mêmes ; et lorsqu'elle arriva à la tour de Mortham nous tûmes sa famille et son nom jusqu'à ce que ton père, qui combattait au loin, revînt de ces guerres étrangères ; car nous comptions sur son influence et sur son amitié pour apaiser la colère et l'orgueil du père de mon épouse chérie. Nous vécûmes quelques mois retirés et inconnus à tous, un seul ami excepté, un ami que nous accablions des marques de la plus vive tendresse... Je lui épargne la honte de le faire connaître, ma main n'écrira pas le nom du perfide ! Je pourrais oublier mes crimes et poursuivre ma vengeance sur un être semblable, condamné à ramper comme moi sur cette terre, me montrant ingrat envers la

clémence divine, qui m'a accordé le temps de me repentir et ne m'a pas enlevé de ce monde après mon forfait...

XXI.

« Son sourire était gracieux pour tous, mais il avait, pour l'ami de son époux une expression de bonté dont le misérable attribua l'innocent empressement à de coupables motifs. Repoussé dans ses avances présomptueuses, le traître prépara le piége où sa vengeance nous attendait. Nous étions assis tous les deux seuls... nous avions vidé les coupes, mon sang circulait dans mes veines avec une chaleur inaccoutumée, lorsque nous vîmes mon Edith se glisser d'un pas rapide et furtif le long d'une allée, et se cachant derrière le vert feuillage comme si elle eût voulu éviter les regards. La parole ne saurait peindre le sourire satanique qui erra en ce moment sur les lèvres du traître ! Furieux, je lui en demandai la cause; il garda un silence froid et artificieux, et me pria ensuite de ne pas m'emporter... qu'il y avait un galant dans le bois ! Nous avions été à la chasse du daim; mon arbalète (funeste hasard !) se trouvait près de moi : je saisis cette arme prête à servir ma fureur, et suivant rapidement le sentier, je trouvai ma femme dans les bosquets d'ifs, les bras d'un étranger étaient passés autour de son cou ! J'ajustai le cœur de celui qu'elle pressait sur son sein... je tendis la corde, le trait partit... il frappa plus que juste ! je trouvai les charmes de mon Edith mourante pressés dans les bras de son frère assassiné ! Il était venu en secret s'informer de sa position et la réconcilier avec son père.

XXII.

« Tout le monde évita ma rage... à commencer par le traître dont l'astuce avait enflammé ma jalousie ; il alla sur une terre étrangère et lointaine se mettre à l'abri du châtiment dû à son crime. La manière dont le meurtre avait été consommé fut con-

nue de peu de gens, mon forfait ne le fut de personne; mon fidèle intendant forgea quelque conte... je ne sais lequel... au sujet d'une flèche lancée par imprudence; et il cacha même à ceux qui eurent connaissance du fait quelle était la main qui l'avait consommé. Les lois humaines me laissèrent tranquille, mais DIEU avait entendu le cri du sang! Ici un vide existe dans mes souvenirs remplis d'une vision confuse, d'un délire dans lequel il me semblait voir déchirer mes chairs en lambeaux, de cachots, de verroux et de chaînes... et lorsque je revins à une douleur plus calme et que je demandai des nouvelles de mon fils au berceau... (n'ai-je pas écrit qu'elle avait mis au monde un enfant beau comme une fraîche matinée d'été?) mes domestiques confus m'annoncèrent que des hommes armés s'étaient précipités sur la nourrice, un soir qu'elle traversait la vallée de Mortham, et l'avaient emmenée avec l'enfant qui lui était confié. Mon perfide ami, et nul autre que lui, pouvait gagner à cette scélératesse : je me mis donc à sa recherche dans l'intention d'assouvir ma triple vengeance sur sa tête! il m'échappa... mais la blessure qui déchirait mon sein trouvait quelque faible soulagement dans une vie errante, et j'allai porter le poids de ma misère sur des mers et des terres éloignées.

XXIII.

« Ce fut alors que ma destinée me guida au milieu d'une bande audacieuse et terrible parmi laquelle j'aventurai si souvent dans des combats désespérés une vie qui m'était à charge, que mes farouches associés eux-mêmes voyaient mon courage frénétique avec étonnement et avec un respect mêlé de terreur. J'en appris beaucoup alors sur les crimes et les malheurs des hommes, et cependant je n'ai jamais connu dans ma vie errante un être abandonné du ciel dont les infortunes pussent être comparées aux miennes! Un jour, après un combat, nous nous reposions sur le

champ de bataille ensanglanté ; la lune , d'une teinte rougeâtre , versait sa lumière sur les morts et les blessés, tandis qu'appesantis par les fatigues de la journée et par le vin , mes sanguinaires compagnons dormaient autour de moi. Une voix se fit entendre... Ses sons argentins étaient doux, Matilde, comme celui de la tienne... « Malheureux, dit-elle , que fais-tu ici, tandis que mon cercueil sanglant attend encore un vengeur, et que mon fils vit dénué de protection et privé du nom et des soins d'un père ?... »

XXIV.

« Je l'entendis... j'obéis... et revins dans mes foyers ; j'amenai avec moi le plus redoutable de notre bande déterminée, afin d'aider dans l'occasion à ma vengeance long-temps différée. Mais grâces soient rendues au ciel qui m'a inspiré des espérances et des idées plus convenables, et m'a enseigné par les paroles sacrées de notre Seigneur, que le pardon s'achète par le pardon !... Je dois me réjouir dans ma misère... J'ai vu sa figure... j'ai entendu sa voix... j'ai réclamé de lui mon fils unique... en niant qu'il me l'eût soustrait : il a souri avec cet air calme et endurci, ce rire satanique qui contractait son visage lorsqu'il me dit d'un air de dérision : « Il y a un galant dans le bois !... » Et je ne l'ai pas tué quand il était là... Grâces en soient rendues à mon divin auteur ! De longues souffrances sont un sentier qui mène au ciel... »

XXV.

La lecture de l'écrit en était à cet endroit, lorsque quelque chose remua dans le taillis. Redmond s'élança sur ses pieds ; l'infâme Guy (car c'était lui qui était caché si près) se retira... Il n'eût pas osé croiser le fer un instant avec le brave O'Neale pour tout l'or qui était renfermé dans les coffres garnis de fer de Mortham. Redmond reprit sa place... Il dit que quelque chevreuil avait froissé le feuillage. Bertram , par une grimace hideuse rit

de son lâche compagnon en le voyant reculer : « Tu me parais un camarade sur qui l'on peut fièrement compter : trembler devant un seul bras, lorsque je suis si près pour t'aider ! Cependant je t'ai vu assez bien ajuster un daim. Donne-moi ta carabine..... je te montrerai un art dont tu me sauras gré, celui d'assassiner un ennemi sans courir de danger. »

XXVI.

Bertram se traîna sur les mains et sur les genoux à travers les branches des bouleaux et des noisetiers, jusqu'à ce qu'il eût Redmond bien en vue. Il mit sa carabine en joue... Bertram n'avait jamais manqué le but à cette distance, lorsqu'il avait devant lui un objet de haine mortelle. Ce jour eût vu la mort du jeune Redmond. Mais deux fois Matilde se trouva entre la carabine et sa poitrine juste au moment où le doigt du misérable allait presser la détente. Le brigand prononça un jurement effroyable, mais suspendit son infâme dessein : « Il ne sera jamais dit, murmura-t-il, beauté hautaine, que je t'aie fait périr ainsi ! » Et il changeait de place pour pouvoir ajuster plus à son aise, lorsque Guy Denzill s'approcha de lui : « Bertram, garde-toi de tirer !... Nous sommes perdus sans ressource si tu fais feu. Par tous les diables, un corps armé d'infanterie et de cavalerie descend dans la vallée ! nous périssons s'ils entendent un coup de fusil... Insensé ! nous avons un plan plus assuré... Allons, ami, laisse-toi persuader, et retire-toi ! vois, là bas, descendre dans le ravin, le chef de la troupe le sabre à la main... » Bertram leva les yeux ; il reconnut que la terreur de Denzill lui avait donné un bon conseil ; il maudit la fortune, se retira, et, suivant les sentiers du bois sans être aperçu, gagna la caverne sur les bords de la Greta.

XXVII.

Ceux que le farouche Bertram dans sa rage avait condamnés à

la captivité ou à la mort, distraits par le triste sujet qui les occupait, ne s'aperçurent point de l'embuscade dans laquelle ils étaient tombés. Ils s'étaient trouvés, sans s'en douter, à deux doigts de leur perte; ils restèrent de même sans s'apercevoir de rien, lorsque le ciel vint arrêter le bras du meurtrier, tel que le vaisseau qui dans l'obscurité glisse sur les écueils sans les remarquer. Ils achevèrent ainsi, sans être interrompus, le récit de Mortham. Il parlait des richesses comme d'un fardeau imposé par la fortune à un misérable, dans sa dérision haineuse, pour aggraver ses maux sans remède; mais cependant il priait Matilde de conserver par ses soins ce trésor à son héritier... au fils de son Edith...: car il se livrait à des illusions délirantes, comme s'il eût été persuadé qu'il vécût; il assurait que dans de fréquentes visions il avait vu sa figure, entendu sa voix. Ensuite il se faisait ce raisonnement avec calme... Si on l'avait massacré avec sa nourrice, le sang et les cadavres eussent été aperçus; de plus, des gens avaient prétendu avoir remarqué sur le Windermere une barque étrangère dont l'équipage gardait avec un soin défiant, et cependant avec des égards, une femme et un enfant. En répétant ces faibles preuves, et en y insistant, l'espoir semblait se ranimer dans son cœur, quoique cet espoir sans fondement, vague et vain, ne fît que troubler son jugement et son esprit.

XXVIII.

Ces mots solennels terminaient son récit : — « Le ciel me soit à témoin que j'ai embrassé le parti que j'ai choisi dans cette triste guerre civile, sans être mû par d'autres motifs que les droits de l'Angleterre. Les gémissements de ma patrie m'ont fait une loi de tirer l'épée pour l'Évangile et la constitution : une fois que leurs droits seront reconnus, je dépose les armes et je vais chercher mon fils dans toute l'Europe. Ma fortune, sur laquelle un proche parent jette déjà des regards avides, peut demeurer entre

tes mains sans qu'on se doute que je conçoive de l'inquiétude. Lorsque Matilde apprendra ma mort, qu'elle garde encore le dépôt que je lui confie pendant trois ans. Si personne ne réclame ce trésor de ma part, la famille et le nom de Mortham auront péri : alors qu'il sorte de ses mains généreuses pour se répandre en bienfaits dans le pays, pour adoucir le sort du prisonnier blessé, et rebâtir la maison ravagée du paysan : ainsi des dépouilles acquises dans des combats lointains adouciront les désastres des guerres intestines. »

XXIX.

Le généreux Redmond, qui avait bien connu les nobles sentiments de l'âme de Mortham, paya à cette âme élevée, égarée par la douleur, le tribut de larmes que méritaient ses malheurs; mais ils excitèrent surtout la sympathie de Wilfrid, à qui ce récit révélai le motif pour lequel Mortham désirait cacher qu'il fût vivant... pour poursuivre, sans aucun doute, en secret, les plans que son imagination égarée lui suggérait. Il entendit d'un air pensif Matilde dire qu'elle partagerait le cachot de son père, compagne de sa captivité partout où serait sa prison; mais qu'elle s'affligeait en pensant que le château de Rokeby, démantelé et abandonné de tout le monde, ouvert à la rapine et au vol, ne pouvait plus offrir une sauve-garde aux richesses que lui avait confiées son parent et destinées à un si noble usage. « Le château de Barnard était-il donc la demeure dont elle faisait choix? » s'empressa de demander Wilfrid, « puisque la loi du vainqueur ordonnait que son père y demeurât quelque temps? » — L'espoir animait sa voix tremblante, la joie brillait dans ses regards agités. Matilde se hâta de répondre, car les yeux de Redmond étincelaient de colère. « Le devoir, dit-elle avec une grâce charmante, bon Wilfrid, ne me laisse pas le choix du lieu; autrement j'eusse assigné à mon père une prison moins pénible à son cœur que

celle d'où il peut voir s'agiter l'épais feuillage de ses bois et entendre le murmure de la Tees, lui rappelant ainsi à chaque instant tout ce qui peut accroître les chagrins d'un captif. Mais c'est aux lieux où ces chagrins seront le plus grands que Rokeby aura le plus besoin des soins de sa fille. »

XXX.

Il sentit le doux reproche qu'elle lui adressait, et demeura abattu... puis il répondit d'un ton grave : « Je cherchais à connaître vos intentions, noble Matilde, pour dissiper votre embarras, et pour aider vos projets. J'ai sous mes ordres, ainsi le veut mon père, une troupe de vaillants guerriers, et je pourrais envoyer quelques cavaliers pour enlever le trésor pendant la nuit, et le transporter au lieu où vous croirez qu'il sera le plus en sûreté dans ces temps malheureux. » — « Je vous remercie, bon Wilfrid, dit-elle; je vous remercie. Oh ! ne différons pas d'un seul jour ! et pour rendre encore un plus grand service à celle qui a pour vous l'amitié d'une sœur, chargez-vous vous-même de garder l'or de Mortham : il sera plus en sûreté entre vos mains. » Tandis qu'elle parlait ainsi, des soldats armés vinrent interrompre leur conversation, les mêmes dont l'approche avait fait partir les bandits de leur embuscade. Leur chef salua respectueusement Wilfrid, puis regarda autour de lui comme cherchant un ennemi. « Qu'est-ce à dire, l'ami? demanda le jeune Wycliffe; pourquoi ainsi assiéger en armes le vallon? » — « Je m'estimerais moi-même heureux d'apprendre de vous ce dont il s'agit; car, comme je conduisais mon escadron s'exercer aux manœuvres militaires dans la plaine de Barningham, un étranger m'a dit que vous étiez égaré, cerné et en péril de mort. Il avait la voix d'un supérieur, le regard d'un faucon et l'air d'un guerrier. Il m'a ordonné de venir aussitôt à votre secours; je n'ai pas hésité, et j'ai obéi. »

XXXI.

Wilfrid changea de couleur, et se détourna pour cacher sa surprise après avoir fixé l'individu qui lui parlait, tandis que Redmond parcourait tous les taillis d'alentour, ardent comme un limier à la chasse, et il trouva la carabine de Denzill : preuve certaine d'après laquelle ils reconnurent que l'avis était aussi bienveillant que vrai. Le plus sage parti semblait être de quitter promptement le vallon. Il fut convenu que Redmond, avec la belle Matilde et une escorte convenable, retournerait au château ; à la nuit tombante, Wilfrid devait rejoindre son amie avec une forte troupe pour s'éloigner avec elle de Rokeby, et la conduire aux tours superbes du château de Barnard où il transporterait aussi en secret et sûrement les caisses bien fermées qui renfermaient les trésors de Mortham. Dès que ce projet fut arrêté, ils se quittèrent tous avec un cœur triste et inquiet.

CHANT CINQUIÈME.

I.

L'étouffant jour d'été est fini; les collines de l'Occident ont caché le soleil; mais la cime des monts et la flèche du clocher de village conservent le reflet de ses feux. Les tours du vieux château de Barnard sont encore de pourpre pour ceux qui les regardent de Toller-Hill. Lointaine et haute, la tour de Bowes brille comme le fer sur l'enclume; et la côte de Stanmore, qui s'élève par derrière, riche des dépouilles du jour qui s'en va, revêtue de cramoisi et d'or, échappe encore quelque temps à l'ombre qui recouvre tout; puis abandonne lentement aux cieux obscurcis les teintes que des heures plus brillantes lui avaient onnées. Ainsi les vieillards renoncent à regret et avec lenteur aux vanités de la vie, et racontent leurs folies de jeunesse, jusqu'à ce que la mémoire ne leur permette plus de lire dans le passé.

II.

La lumière, qui s'efface lentement sur les hauteurs, a laissé dans une ombre plus épaisse la vallée de Rokeby, où, coulant dans leurs lits profonds, les rivières qui la gardent défendent le passage en réunissant leurs ondes. Les chênes majestueux dont les sombres rameaux font du jour, à midi, un crépuscule noir, alors inaccessibles à une plus faible lumière, du crépuscule font une nuit précoce. Rauques, au milieu des airs s'élèvent les chants des corbeaux déjà perchés, et ils semblent éveiller les génies des ondes par des murmures en harmonie avec les leurs; car

les flots de la Greta criaient plus haut, et ceux de la Tees lui répondaient d'une voix plus forte. Le vent du soir s'éveillait capricieux, et capricieux exhalait son souffle en soupirs... Wilfrid, dont le cœur, nourri des prestiges de l'imagination, ressentait pour ces lieux un attrait invincible, les parcourait d'un pas plus lent, et souvent s'arrêtait pour regarder autour de lui ; car, quoiqu'il se rendît près de sa bien-aimée, il ne se hâtait pas de quitter le bocage pour s'abandonner au tressaillement doux et solennel que cause un plaisir mystérieux mêlé de crainte. Telles sont les bizarres rêveries qui nous occupent, lors même que les passions font vibrer les cordes de nos cœurs.

III.

Cependant il franchit les noirs détours du bois et arriva enfin à l'entrée du vallon où l'antique château s'éleva devant lui, argenté par les rayons de la lune. Il était depuis long-temps dépouillé des terreurs guerrières qui en avaient jadis défendu l'approche : les créneaux et les tourelles grisâtres semblaient à demi tomber en ruines ; l'inexorable temps avait ébranlé le donjon et les remparts, comme l'aurait pu faire un ennemi : là, où des bannières bravaient l'assiégeant, flottaient maintenant le lierre et la giroflée; dans le vaste corps-de-garde où les sentinelles passaient jadis des heures ennuyeuses, maintenant, à la lueur d'un joyeux fagot, l'araignée joue sur les larges dalles; les canons qui flanquaient les murs gisent démontés; les fossés sont ruinés et à sec; la herse terrible a disparu... et toute la forteresse est devenue un paisible château.

IV.

Mais pourtant des précautions récemment prises montraient que les jours de danger étaient revenus; les murailles de la cour offraient des traces de réparations, et dans leur état de délabre-

ment étaient encore assez fortes pour résister aux attaques d'une bande de maraudeurs. Les poutres avaient été de nouveau mises en état de soutenir en l'air le pont-levis tremblant, et ce ne fut qu'après avoir répondu à maintes et maintes questions que Wilfrid se fit ouvrir la porte jalouse; et quand il fut entré, verrous et barres de fer reprirent leur place avec un bruit sinistre. Puis, lorsqu'il traversa le portail voûté, le vieux concierge à cheveux gris éleva son flambeau, et l'examina des pieds à la tête avant de le conduire vers le salon. Ce vaste et antique salon, où se déploya jadis la magnificence des chevaliers, semblait en délabrement et en ruine. La lune brillait à travers les châssis de pierre qui coupaient les vitraux, et par la mélancolique lumière qu'elle répandait, la salle gothique ressemblait à un caveau funèbre. Étendards et bannières ne flottaient plus sur des bois de cerf ou sur des défenses de sanglier; on ne voyait plus de brillantes armures étinceler entre ces trophées de la chasse. Ces armures, ces bannières ont servi à équiper les soldats de Rokeby; mais toutes sont restées dans la plaine de Marston! Cependant çà et là les rayons de la lune tombent sur un endroit où des armes ornent encore la muraille, armes d'une grandeur inaccoutumée, d'une forme bizarre, qu'on ne voit plus dans les combats modernes: semblables à ces vétérans, restes de la guerre, qu'on ne reconnaît qu'à leurs cicatrices négligées.

V.

Matilde vint bientôt le saluer, et ordonnant à ses domestiques d'allumer le feu du soir, dit que tout était prêt pour le départ, et qu'elle n'attendait que l'escorte de Wilfrid. Mais sans vouloir révéler ses soupçons sur l'avidité de son père pour l'or, Wilfrid donna à entendre que, de peur qu'un œil jaloux s'attachât sur leur précieux fardeau, il avait jugé plus sage de n'entrer dans le château de Barnard que quand la nuit serait plus avancée.

C'est pourquoi il avait donné ordre aux plus dévoués de ses soldats de se réunir à Rokeby, dès que les sentinelles auraient été relevées à minuit. Vint alors Redmond, qui jusqu'ici s'était occupé de préparer tout ce qui était nécessaire et à mettre le château sur un bon pied de défense. Charmé des attentions et de la bonté de Wilfrid, il saisit la main froide de son rival et la pressa jusqu'à ce que le brave jeune homme répondît à son étreinte amicale. Ils semblaient se dire : « Que toute jalousie soit pour le présent oubliée, et ne rivalisons plus que de zèle pour secourir cette belle affligée. »

VI.

Aucune parole ne fut prononcée pour conclure cette trève : ce fut un traité du cœur, une généreuse pensée qui inspira soudain les généreux rivaux. Matilde comprit leur secret au changement subit de leurs visages et de leurs regards ; et... car elle n'avait pas craint médiocrement les dangers qui pourraient naître d'une jalouse colère... elle éprouva, même dans son affliction, une joie au-delà des atteintes du destin. Ils s'assirent ensemble autour de la cheminée, causèrent, se flattant d'un avenir plus heureux, et permirent à la joie qui s'élevait dans leurs âmes de dorer les malheurs qui les menaçaient... Haut privilége du jeune âge, qui vaut tous les plaisirs de l'âge mur ! Le fagot pétillant jetait une vive lumière, et éclairait cette scène d'amour, animait le teint déja brillant de Wilfrid, jouait sur le cou de neige de Matilde, sur ses noirs cheveux, sur son front élevé, et riait dans l'azur des yeux de Redmond. Deux amants demeuraient assis près d'une même jeune fille sans un regard de jalousie ni de haine;la jeune fille était assise entre ses deux amants avec un visage ouvert et un air tranquille... c'est un spectacle qui ne se rencontre que rarement, grâce à la colère des hommes et à la vanité de s femmes.

VII.

Pendant qu'ils étaient paisiblement assis de la sorte, un coup ébranla la porte extérieure, et, avant que le vieux concierge pût répondre, les sons d'une harpe se firent entendre, et une voix mâle, mais douce, se maria harmonieusement aux accords de la musique.

CHANSON.

Du ciel la flamme est épuisée,
Du soir s'épanche la rosée;
Mes pas ont erré tout un jour :
Cœurs bons et de haute naissance,
N'éloignez pas mon espérance,
Accueillez l'errant troubadour.

Mais le sévère portier répondit : « Éloigne-toi, méchant vagabond ! le roi a besoin de soldats : à la guerre, je pense, tu ferais un meilleur métier qu'ici. » A ce reproche peu bienveillant ; le ménestrel répondit comme s'il s'y attendait.

Suite de la Chanson.

« Je ne saurais au champ d'honneur
Manier l'épée ou la lance :
Toute ma force et ma science
Sont d'attendrir un jeune cœur,
Par la puissance harmonieuse
De cette harpe ingénieuse
Que touche un ménestrel vainqueur.»

Le portier, toujours inébranlable, répliqua : « Va en paix, va-t'en à la garde du ciel. Si tu restes plus long-temps à cette porte, crois-moi, tu auras à t'en repentir. »

VIII.

Comme avec un air de reproche, le jeune Wilfrid prit le parti du ménestrel : « Ces vers si coulants et si faciles m'émeuvent, dit-il, et dénotent un talent non vulgaire ; le pauvre chanteur aurait bien de la peine à chercher plus loin un asile; car la nuit est ve-

nue; et j'ose m'offrir pour garant de ses intentions innocentes... Le sang de votre Harpool est aigri par l'âge; sa porte, que jadis il ouvrait aisément pour recevoir un ami, pour secourir un pauvre, à moi-même aujourd'hui, à moi qu'il connaît depuis si longtemps, il ne l'ouvre qu'avec hésitation. » — « Oh, ne blâmez pas comme faute du pauvre Harpool un mal de ce mauvais temps. Il croit que de ses soins dépend la sûreté de l'héritière de son maître, et ne juge pas prudent d'ouvrir la tour à des hôtes inconnus lorsque le soir arrive, poussant le zèle jusqu'à un excès de dureté et de rudesse : je voudrais bien qu'il fût moins sévère pour ce pauvre chanteur... mais écoutons, il continue ! »

IX.

Suite de la Chanson.

« J'ai d'âpres chants pour les guerriers,
Et des lais tendres pour les belles;
J'ai des contes aventuriers
Pour endormir, en nos foyers,
Des enfants les vives prunelles;
Des histoires de revenants
Pour effrayer les jeunes filles.
La nuit est bien noire, et le jour
Sur nos verdoyantes charmilles
Est loin encor de son retour.

« Des Rokeby preux à la guerre
Je puis vous dire tous les noms;
Je connais sur leur race altière
Des faits qu'ignorent nos vallons;
Si vous vénérez leur mémoire,
Du troubadour cherchant la gloire
Accueillez les simples chansons.

« Le barde et sa harpe qui brille
Aux Rokeby plurent toujours;
D'un baron jamais la famille
Ne put obtenir d'heureux jours,
Lorsque d'un barde l'anathème
Frappa ses orgueilleuses tours.
Si des Rokeby le sang même
Vous est cher, ne soyez point sourds
Aux cris d'un barde qui vous aime. »

« Écoutons, Harpool parlemente.... Il nous faut espérer, dit Redmond, que la porte s'ouvrira... » « Malgré toute ta science et ta vanité, tu ne sais, je parie, ni l'histoire du sanglier Félon (1), répliquait Harpool, ni comment il faisait retentir de ses cris les eaux de la Greta, et les profondeurs de la forêt de Rokeby, ni comment Ralph Rokeby donna l'animal aux moines de Richemont pour en faire un festin. Si tu pouvais nous conter les aventures de Gilbert Griffinson, et du brave Peter-Dale qui savait si bien manier l'épée, ainsi que du vaillant fils de l'Espagne, du moine Middleton et du courageux sir Ralph, aventures où tu peux trouver occasion de nous donner à rire, tu trouverais dans ce manoir un souper et un gîte. »

X.

Matilde sourit : « J'espérais peu, dit-elle, du goût d'Harpool pour les chants de ménestrels ! mais quant à ce troubadour, pouvons-nous oser, Redmond, dire qu'on prépare avec soin son repas et sa couche ? » — « Oh ! ne me le demandez pas ! dès mon enfance, mon cœur a tressailli au son de la harpe ; et je ne puis entendre ses plus simples accords sans qu'ils me rappellent mes songes de la terre d'Erin, quand, placé aux genoux d'Owen Lysach... c'était le Filea d'O'Neale (2), vieillard aveugle et à longue barbe, dont les ans étaient aussi respectés que ceux d'un prophète... je voyais un cercle de guerriers farouches à la mine sombre, sévère et sauvage, enchantés par les accents du barde, demeurer tout le jour près de lui, passer d'une vive colère à une joie plus vive, éprouver tendresse, douleur, extase, enfin ressentir les diverses passions qu'il plaisait au barde de leur inspirer... Ah ! Clandeboy ! l'ombrage, ami du chêne de Slieve-Donard, ne recouvrira plus ma tête (3), et la harpe d'Owen ne dira plus, auprès du foyer, ni les amours des jeunes filles, ni les louanges des héros ! Les ronces grimpantes cachent aujourd'hui ce foyer,

centre d'une hospitalité joyeuse ; sans qu'il en reste aucun vestige dans la clairière, le château de mes aïeux est tombé, leurs vassaux errent de tout côté, et servent sous des drapeaux étrangers dans des guerres lointaines ; enfin, les fils de nos ennemis possèdent les belles forêts de Clandeboy... » Il dit, et détourna fièrement la tête, pour essuyer ou cacher une larme qui brillait dans ses yeux.

XI.

L'œil noir et doux de Matilde s'était mouillé de larmes avant qu'O'Neale eût séché les siennes ; posant sa main sur le bras du jeune homme : « C'est la volonté du ciel, dit-elle. Et crois-tu, Redmond, que je puisse, moi, quitter sans douleur ce toit de mes pères, abandonnant à la destruction et aux ruines tout ce qui m'a été cher depuis mon enfance ? Car c'est dans cette douce paix domestique que Matilde a trouvé tous ses plaisirs. Ce foyer, où mon père avait coutume de s'asseoir, sera bientôt occupé par un étranger ; cette salle, où je jouai enfant, détruite comme celle de tes ancêtres, cher Redmond, disparaîtra sous les ronces et les broussailles peut être, ou, cessant de m'appartenir, à moi et aux miens, n'abritera plus les descendants des Rokeby. Mais il est une consolation, mon Redmond... c'est la volonté du ciel !... » Ses paroles, ses gestes et sa voix exprimaient l'amitié des anciens jours, car toute froide réserve avait perdu son pouvoir, en ce moment de sympathie pour le malheur. Le jeune Redmond n'osa point répondre, mais il aurait bien préféré, s'il lui eût fallu choisir, cette heure de mélancolie à la puissance dont jouissaient ses ancêtres, et à la possession des vastes forêts de Slieve-Donard et de Clandeboy.

XII.

Les joues de Wilfrid perdent leur couleur ; Matilde le voit et se hâte de reprendre : « Heureuse des secours que m'offre l'amitié, je dois ne pas m'abandonner ici à des murmures, et la fille de Rokeby ne quittera point le château de Rokeby avec un cœur gonflé. Cette nuit encore du moins, pour l'honneur de mes pères, ce foyer hospitalier brillera, et avant que l'héritière naturelle de ce château s'éloigne, le malheureux y trouvera asile, et ce pauvre barde, réchauffé par sa chaleur, contera les histoires des temps passés. Dites à Harpool qu'il se hâte d'ouvrir la porte, qu'il l'accueille et pourvoie à tous ses besoins... Cependant, cher Wycliffe, veux-tu nous donner un échantillon de ton talent sur la harpe?.... Voyons, ne réponds pas.... et ne prends pas cet air triste!... Je devine ta pensée, il faudrait payer tes vers par des lauriers, et la pauvre Matilde, aujourd'hui sans terres, n'a pas une guirlande à poser sur ton front. Il est vrai, il faut que je quitte les aimables vallons de Rokeby, et je ne rêverai plus sous les ombrages de la Greta ; mais sans doute, geôlier peu rigide, tu permettras à ta prisonnière de courtes promenades, lorsque les fleurs de l'été couvriront à souhait les champs de Marwood-Chase et de Toller-Hill (4) ; alors je tresserai le houx vert, le riant muguet pour récompenser tes chants... » Le mélancolique jeune homme se tint quelques instants à l'écart pour accorder la harpe de Matilde, puis joua un air bas et triste pour préluder à la romance qu'il allait chanter,

XIII.

LA GUIRLANDE DE CYPRÈS.

Ne me tressez pas de guirlande,
Belle, ou tressez-la de cyprès !
Du houx la richesse est trop grande,
Les lis sont trop blancs et trop gais.

Fleur de mai, champêtre églantine ,
Ceignez des fronts moins inquiets;
Je fuis la guirlande enfantine,
Je veux la mienne de cyprès.

Bourgeons de la vigne rieuse,
Couronnez la folle gaieté;
Chêne viril, pensive yeuse,
Craignez la fière liberté!
Que le myrte frais s'entrelace
Sur la tête des vrais amants;
Mais par Maltide en mes tourments,
Nul myrte à mon front n'aura place :
Point de guirlande en vos regrets,
Ou bien tressez-la de cyprès!

Garde tes roses réunies ,
Albion, tu les payas cher;
Albin[1], que ton bonnet bleu-clair
S'orne de bruyères fleuries,
Humides des perles amies,
Doux présents des plaines de l'air;
Que la fleur d'un vert d'émeraude
Orne tes cheveux, noble Erin[2].
Dont l'âme inconnue à la fraude
Aime ce tribut souverain.
Mais ne m'offrez point de guirlande,
O belle, ou bien je la demande
De cyprès propre à mon chagrin.

Que la harpe aux doux chants résonne,
Tandis que les jeunes beautés
De lierre forment la couronne
Au vieux ménestrel des cités,
Tandis que d'une main sanglante
Le vainqueur brandit son laurier,
Et que la trompette bruyante
Vante un triomphe meurtrier.
Mais quand la cloche funéraire
Sonnera le glas de ma bière,
Point de guirlande en vos regrets,
Ou bien tressez-la de cyprès!

Oui, tressez pour moi le cyprès;
Mais, ô Matilde, pas encore!
Laissez au gré de mes souhaits
Passer quelque mois dont j'implore
La courte durée et la paix.

1 L'Écosse. A. M.
2 L'Irlande. A. M.

Et puisqu'il faut que je succombe,
Quand les villageois sur ma tombe
Déposeront le romarin,
O belle, alors, que votre main
Me tresse une simple guirlande;
Mais de cyprès je la demande,
Comme la voulut mon chagrin !

XIV.

O'Neale remarqua une larme qui brillait dans les yeux de son rival, et lui parla avec une franche et cordiale amitié : « Non, noble Wilfrid ! dit-il, avant que se lève le jour où notre pays aura à déplorer le silence de tes chants, bien des couronnes te seront volontairement accordées par les mains de l'amour et de l'amitié. Je suis loin de souhaiter qu'un sévère destin te condamne comme moi à l'état de captif, captif dont les mains sont liées par les lois de l'honneur, et qui porte une épée qu'il ne peut tirer ; mais s'il en advenait ainsi, orgueilleux comme des ménestrels, nous parcourrions ensemble le pays sur de fringants coursiers, comme les anciens troubadours, allant frapper aux portes des vaillants barons. Nous visiterions tous les amants de la lyre, du mont de Michel à la cime de Skiddaw ; nous irions des montagnes de la sauvage Albin aux prairies verdoyantes d'Erin, tandis que toi, tu toucherais les cœurs plus tendres avec des chants de pitié et d'amour, et que moi, ton compagnon, avec des accents plus sévères, je chanterais la guerre et le trépas des guerriers. Les bardes de la vieille Angleterre seraient alors vaincus, ainsi que le fameux Hawthorden (5) d'Écosse, et réduite au silence sur le rivage d'Iernie, la harpe de M'Cartin (6) ne charmerait plus personne !.. » Ainsi parlait Redmond d'une voix amie pour arracher un sourire aux joues de Wilfrid, fanées par le chagrin.

XV.

« Mais, dit Maltide, avant que ton nom, cher Redmond, ob-

tienne la gloire qui lui est réservée, dis, serais-tu assez complaisant pour aller nous chercher ton confrère le ménestrel qui vient d'arriver? Que tous nos serviteurs aussi se hâtent de venir se placer en cette salle, suivant leurs rangs, pour l'écouter. Je sais que leurs fidèles cœurs s'affligeront quand leur pauvre maîtresse leur dira adieu : que la musique et les verres adoucissent donc pour eux l'instant de la séparation?... » Le barde vint : il était encore dans la première jeunesse ; ses vêtements étaient coupés à la mode des anciens jours, de manière à former le costume des vieux ménestrels de l'Angleterre (7), et consistaient en une espèce de tunique de kendal vert et un collier que fermait une agrafe d'argent. Sa harpe était suspendue par une écharpe de soie, et à son côté l'on voyait une épée. Vous auriez dit un déguisement pour une réjouissance ou pour une fête.

XVI.

Il salua avec un air de politesse aisée, mais étudiée pourtant. Ses gestes et sa voix semblaient, afin de plaire, affecter une aimable franchise; sa figure avait ce caractère incertain qui séduit les yeux, mais non le cœur. Cependant il semblait difficile de concevoir des soupçons à la vue d'un visage si jeune et si tranquille. Son œil était tellement vif et rapide, qu'observant tout, il paraissait ne rien observer. Ses regards parcoururent tout le cercle, et personne ne vit que nul n'échappait à son examen, mais ils s'abaissèrent devant ceux de Matilde et ne purent considérer Redmond. Des gens soupçonneux, des vieillards auraient pu regarder comme redoutable, dangereux et hardi, cet hôte qui s'était invité lui-même ; mais nos amants étaient jeunes... et les serviteurs, enveloppés dans leur chagrin et dans la crainte de perdre leur chère maîtresse, étaient venus au château, les yeux troublés par les larmes, comme pour porter le drap funéraire de son cercueil.

XVII.

Toute cette expression repoussante qu'avait la physionomie du ménestrel se dissipait lorsqu'il faisait retentir les cordes de sa harpe; elle s'évanouissait à la voix de l'inspiration, comme fuyait jadis le démon de Saül. Il promenait autour de lui un regard plus noble; un accent moins travaillé prêtait un nouveau charme à sa voix; son cœur battait plus généreux et plus grand, dans tout l'orgueil des ménestrels!... Hélas! cet orgueil passait trop vite, il finissait avec le chant qui l'avait inspiré! Son âme reprenait, avec la chaîne de l'habitude, ses vices bizarres et ses vaines folies, et le talent qu'il avait reçu du ciel n'était plus qu'un objet de haine et de mépris. Tel était le jeune homme que la vierge de Rokeby pria avec douceur et bonté de répéter un de ces chants qu'elle aimait, bien qu'elle ne les eût entendus que de loin.

XVIII.

LA HARPE.

Chant du barde.

Je naquis taciturne autant que volontaire;
Enfant, je dédaignais tout plaisir enfantin;
Je fuyais tous les jeux créés pour me distraire,
Et ma gaieté rêveuse adopta pour refrain
Ma harpe solitaire.

Ma jeunesse, écoutant la folle ambition,
Méprisa le ruisseau, les bois et la chaumière,
Berceau de mes aïeux, inconnus et sans nom.
Qui nourrissait ainsi ma vague illusion?
Ma harpe solitaire.

L'amour de tous ses feux vint embraser mon cœur,
A la fille d'un lord mes chants avaient su plaire;
J'élevai jusqu'aux cieux mon vol triomphateur;
Et qui put m'inspirer un espoir si flatteur?
Ma harpe solitaire.

L'illusion partit sur les ailes du temps,
L'orgueil de l'âge mûr détruisit ma chimère,
Et j'accusai l'amour de ma douleur amère,
Mais je n'accusai point le charme de mes ans,
Ma harpe solitaire.

Le malheur, les besoins, vinrent avec la guerre ;
D'un rebelle ennemi j'endurai les affronts :
Rien peut-il compenser ma cabane en poussière,
Et le feu détruisant mes fertiles sillons ?
Ma harpe solitaire.

De la gloire j'ai vu les rêves s'envoler,
J'ai senti l'aiguillon de l'affreuse misère
Et les traits dont l'amour a voulu m'accabler :
Quelque chose pourtant a su me consoler,
Ma harpe solitaire.

Eh bien ! sur la montagne, aux champs, sur la fougère,
Tu me suivras toujours, compagne aimable et chère ;
Près du terme à présent des besoins et des maux,
Tu frémiras encore à mon dernier repos,
Ma harpe solitaire !

XIX.

« La jolie romance ! » dit Matilde ; mais Harpool secoua sa vieille tête grise, et prit son bâton ainsi que son flambeau pour retourner à son poste sous le portail. Edmond l'observa... et soudain, changeant de mesure, il laissa errer ses doigts sur les cordes jusqu'à ce qu'ils y éveillassent les sons plus hardis d'un air guerrier; puis, s'arrêtant au milieu de cette musique militaire, et regardant autour de lui avec une crainte simulée : « Il n'y a certainement personne dans cette noble maison, dit-il, qui puisse en vouloir à un ménestrel pour avoir, et dans la bonne et dans la mauvaise fortune, gardé un constant amour à son royal maître ; et, avec votre honorable permission, je vous vais réjouir d'une chanson en l'honneur du roi. » Alors, comme rassuré par les gestes et les regards des assistants, il continua sa mélodie guerrière, et ainsi retint Harpool qui voulut entendre la ballade du chevalier.

XX.

LE CHEVALIER.

Chanson.

Tandis que la riante aurore
Sur la montagne était encore
Grisâtre et ceinte de brouillards,
Monté sur son coursier rapide,
Mon amant a fui nos remparts,
Traversant la vallée humide,
Et sur les monts au roc aride,
Promenant de vastes regards.
Que Dieu de sa force environne
Le brave qui dans les hasards
S'est élancé pour la couronne !

Il a sur ses cheveux flottants
Mis son casque aux feux éclatants,
Et recouvert d'une cuirasse
Le pourpoint qui peu l'embarrasse ;
De sa ceinture au bouclier
Est pendu son glaive d'acier.
Que Dieu de sa force environne
Le brave et généreux guerrier
Qui va défendre la couronne !

C'est pour tes droits, riche Albion,
Qu'il a saisi sa grande épée ;
Du roi ce noble champion
L'est de l'église émancipée.
Partout son mot d'ordre est l'*honneur ;*
Le renom, voilà son labeur.
Que Dieu de sa force environne
Le guerrier brûlant de valeur
Qui va défendre la couronne !

Que de Fairfax et de Valler,
Les rebelles se glorifient!
A tous nous pouvons rappeler
Les raisons qui nous fortifient
Dans l'espoir que les preux du Nord,
En qui le courage bouillonne,
Bientôt feront pencher le sort
En combattant pour la couronne.

Les Cavendishs et les Derbys,
Juste effroi de leurs ennemis,
S'offrent d'abord ; puis de l'Irlande
Vient Ormond, un fer pour guirlande ;

Et puis Montrose, orgueil d'Albin.
Verra-t-on des guerriers vulgaires
Lutter contre ces adversaires,
Ces barons qui, le glaive en main,
Et quand l'espoir les aiguillonne,
Vont se battre pour la couronne?

Bonne fortune au fier cimier
De l'intrépide chevalier !
Que son drapeau comme sa lance
Triomphe au milieu des combats,
Jusqu'à ce que, dans ses climats,
Il laisse dormir sa vaillance
Glorieuse au sein de la paix ;
Fidèle au pays qui la donne,
A l'église, riche en bienfaits,
Aux attributs de la couronne !

XXI.

« Hélas! dit Matilde, ce chant, bon ménestrel, ne se fait plus que vainement entendre! Il fut un temps où les vassaux de Rokeby, s'assemblant à ces nobles sons, eussent formé un corps de cent braves déterminés ; mais maintenant nous écoutons ces accents guerriers comme la tempête qui résonne à l'oreille d'un soldat mourant. Ta voix nous plonge dans la tristesse, vu notre impuissance de répondre à cet appel. Néanmoins qu'il reçoive les applaudissements mérités, celui qui chante la juste cause, alors même qu'elle semble tout-à-fait perdue suivant les apparences humaines. Puisque l'héritière de Rokeby le peut encore, que cette légère récompense te paie de ta peine... passe-moi ta harpe, car je veux essayer si mon faible talent peut quelque chose, avant de quitter le toit de mon père, pour déplorer la cause dans laquelle nous avons succombé. »

XXII.

Le ménestrel, les yeux humblement baissés, reçut d'une main tremblante le don de Matilde. Jusque là, le désir d'arriver avec honneur à son but le faisait persister dans son lâche dessein : ai-

guillon puissant, d'une force inconnue, qui étouffe tout sentiment meilleur et qui règne sur la plupart des âmes humaines, depuis le chef qui trace un plan de campagne jusqu'au chasseur qui poursuit les animaux des bois. Le chasseur voit avec insensibilité des plumes éparses et du sang répandu, car tout sentiment du malheur de sa victime se perd dans la joie qu'il ressent de son habileté. Le vétéran aussi, qui ne peut plus accompagner les guerriers au combat, aime encore les succès de son art fatal, et trace avec le crayon sur le papier la route probable de quelque farouche envahisseur, à travers le sang et les ruines. Il condamne des patriotes à la mort et des villes au feu, pour illustrer le nom d'un autre, dont il partage le crime sans partager la gloire. Quel est donc le motif qui lui faisait ainsi passer son temps à méditer des crimes ?Qui arme ainsi son cœur contre la pitié ?... c'est l'orgueil de son art.

XXIII.

Mais dans l'esprit d'Edmond, tous les principes étaient incertains, vagues et mal définis. Son âme, comme une barque privée de gouvernail, était ballottée par les flots changeants des passions ; le vice et la vertu n'exerçaient sur lui d'autre empire que celui du moment ; et, hélas ! quand la passion seule nous gouverne, combien sont rares les moments que nous donnons à la vertu ! Cependant la vertu s'éveilla alors dans son cœur... car l'orgueil, qui suppléait chez lui à l'habitude du crime, ne put le soutenir lorsqu'il entendit le chant où Matilde déplora ses malheurs.

L'ADIEU.

Chanson.

De Rokeby j'entends les bois
Dont à nos chants l'écho s'éveille ;
De la Greta j'entends la voix
Qui retentit à mon oreille :

Je ne puis long-temps les ouïr,
De la rive qui me vit naître,
Comme un rayon qui va nous fuir,
Avant l'aube il faut disparaître.

Du doux foyer de mes aïeux
Il faudra, détachant leurs armes,
Effacer les traits glorieux.
Accomplis au sein des alarmes :
Matilde ici n'entendra plus
Résonner les échos fidèles ;
Mais cependant ces grands modèles
Vivront ainsi que leurs vertus.

La dame s'arrêta un moment, puis elle continua sur un ton plus élevé.

XXIV.

Que nos châteaux et nos tourelles
Ne soient plus que de noirs débris !
Que parents et noms soient flétris,
Éteints comme des étincelles !
De notre roi c'est le destin.
Si dans l'histoire, exploits, bannières
N'éblouissent plus les paupières,
Mort, défaite ou calamité,
Rien ne pourrait aux yeux vulgaires
Obscurcir notre loyauté.
Les rois en leurs crises dernières
Connurent la foi de nos pères ;
Richesse, éclat, biens, dignités,
Leur foi les avait mérités.
Périsse orgueil, faste ou puissance,
Dons périssables d'un mortel !
Mais que survive la constance,
Car elle est un présent du ciel !

XXV.

Tandis qu'il écoutait la romance de Matilde, mille pensées se combattaient dans l'âme d'Edmond. Parmi les villageoises de son pays, il pouvait avoir rencontré une figure aussi belle, une voix aussi douce ; mais les chants de village ne peuvent jamais suppléer à cette mélodie riche et variée, et jamais on ne vit dans la jeune vierge d'une chaumière cet air d'aisance et de dignité, qui ins-

pire le respect et l'amour, et qui distingue les filles des grands. Néanmoins les charmes de la jeune châtelaine n'auraient peut-être pas suffi seuls pour détourner Edmond de ses criminels projets; mais lorsqu'elle se montra par sa force d'âme supérieure à tant d'infortunes réunies, donnant ainsi à ses yeux un éclat plus vif et à son corps une nouvelle majesté... Edmond se figura voir cet objet qu'il avait rêvé, alors qu'il errait seul, bien avant que son âme eût connu le crime, sous les ombrages de Winston, excitant son imagination à former les traits, l'air, la voix divine d'une belle princesse, dépouillée par le destin cruel, de ses honneurs, de sa puissance et de son rang, qui attendrait que l'épée victorieuse d'un héros vînt lui rendre le royaume de ses pères.

XXVI.

« Telle était ma vision, pensa-t-il, et c'est moi qui travaille à la ruine d'une vierge telle que jamais l'imagination, dans ses plus beaux rêves, n'en produisit une pareille! Est-ce ma main qui ouvre la porte de ce château à ses implacables ennemis! ennemis qui ne connaissent plus ni honneur, ni loi, ni loyauté, dont le plus doux bienfait est une mort soudaine! L'ai-je donc fait, moi qui ai juré que, si la terre possédait un tel ange, je la parcourrais tout entière pour baiser la trace de ses pas!... et maintenant...... Oh! si la terre pouvait s'entrouvrir et m'engloutir vivant! n'y a-t-il plus d'espoir! tout espoir est-il perdu!... Bertram est déjà à son poste! tout à l'heure je viens de voir son ombre passer sous la voûte du porche; il doit attendre mon signal... nous gagnons ainsi un peu de temps. J'ai ouï dire aux serviteurs que les troupes du jeune Wycliffe se rendaient ici... Un cri d'alarme hâterait l'instant du crime! Ma harpe va retenir encore ceux qui m'écoutent. » Et alors, d'une voix troublée et basse, il chanta une triste complainte.

XXVII.

BALLADE.

« Où me conduisez-vous ? » dit le moine surpris.
Un des brigands répond : « Vers le lit d'une femme
Qui dans un moment rendra l'âme ;
Tu dois prier près d'elle, et recueillir ses cris. »

« Je vois, dit-il, une dame tremblante ;
Mais rien n'annonce son trépas ;
Elle a du lis la blancheur éclatante,
Et tient un enfant dans ses bras. »

« Moine, remplis ton ministère,
Absous son âme du péché ;
Elle va cette nuit s'envoler de la terre
De son état tu dois être touché. »

« Qu'une messe soit célébrée,
Et qu'à ton retour au couvent
Des morts on entende le chant,
Que l'on sonne le glas de la cloche sacrée. »

Le moine, son rôle accompli,
A Littlecot revient avant l'aurore (8),
Et de douleur s'élève un cri ;
La châtelaine est morte, et le crime on l'ignore !

« Le sauvage Darrell est un homme étonnant,
Disent les femmes du village ;
Comme un linge il est pâle ; il baisse le visage
Et prie au son de l'airain du couvent.

« Si monarque ou baron se montrent sur sa route,
Il les regarde avec mépris ;
Mais qu'il rencontre un moine gris,
Il incline le front... d'épouvante sans doute. »

XXVIII.

« Ménestrel ! il me semble que tes ballades magiques, dit Matilde, ont le pouvoir d'évoquer les esprits. Mon imagination m'a presque fait distinguer près du porche obscur un farouche visage ; en ce moment même, je l'aperçois dans cet enfoncement noir... Redmond, Wilfrid, regardez ! c'est une forme humaine bien visible et bien distincte... Mon Dieu, ayez pitié de nous !... Le voilà qui avance !... » Ses yeux ne le trompaient pas. En quelques en-

jambées, le farouche Bertram est arrivé au milieu de la vaste salle ; alors il s'arrête, et levant avec fierté sa main menaçante, il s'écrie d'une voix de tonnerre : « Qu'on ne bouge pas, si l'on tient à la vie ! un mot ferait verser du sang, la moindre résistance vous attirerait la mort ! » Derrière leur chef, et sortant du porche obscur, viennent les bandits se ranger en silence... seulement le triste écho répète le bruit de leurs pas mesurés. La lueur incertaine de la lampe fait briller leurs armes, et vaciller leurs panaches. Ils défilent en ordre les uns après les autres, comme les spectres sur le magique miroir de Banquo. Alors, faisant halte à un signal de leur chef, ils se forment soudain sur un seul rang, puis se replient en cercle, entourant ainsi leurs victimes, comme une troupe de daims. A un second signal, leurs mousquets sont soudain pointés comme n'attendant qn'un mot de leur capitaine pour faire entendre leur décharge fatale.

XXIX.

Les serviteurs effrayés forment un groupe, fidèles même dans leur frayeur mortelle, et, tout pâles, tout égarés qu'ils sont, ils opposent encore un rempart de leur corps entre Matilde et les ennemis. « Oh ! hâte-toi, Wilfrid ! s'écria Redmond ; ouvre cette porte secrète, enlève Matilde, gagne le bois ; nous pouvons tenir quelque temps ici, et pendant ce temps-là, tes hommes arriveront sans doute... Oh ! ne parle pas, n'hésite pas, mais fuis ! » Tandis que la foule cache encore leurs mouvements, ils s'évadent par l'issue secrète, et suivent de longs corridors gothiques, à travers mille détours ; Wilfrid conduit ou plutôt entraîne Matilde jusqu'à la porte du château, et bientôt la jeune fille se trouve libre et en sûreté sous les arbres de la forêt. Les rayons de la lune et les caresses de la brise du soir lui rendent l'usage des sens qu'elle a perdu : « Où est Redmond ? s'écrie-t-elle vivement ; tu ne réponds pas... il meurt !... il meurt !... et tu l'as abandonné man-

quant de tout secours humain; tu l'as abandonné avec des assassins! Je le savais bien... Il ne rendra jamais son épée à un homme... la sentence est donc prononcée! Va, je ne te remercie point d'une vie dont je fais peu de cas, et que tu n'as sauvée qu'au prix de la sienne! »

XXX

Cet injuste reproche, ces regards de colère, le cœur de Wilfrid ne put les supporter. « Damoiselle, dit-il, mes soldats doivent être si près, tu peux rester ici en toute sûreté. Tu n'auras point à pleurer la mort de Redmond, si la mienne peut lui conserver la vie. » A ces mots, il s'éloigna, le cœur violemment agité, des larmes brillant dans ses yeux. Le sentiment de son injustice accabla alors le cœur navré de la jeune fille. « Arrête, Wilfrid, arrête! s'écria-t-elle, tout secours est inutile! » Il entendit, mais ne se détourna point; bientôt il arrive au porche du château, bientôt il entre. . bientôt il a disparu.

XXXI.

En proie à toutes les cuisantes douleurs qu'engendrèrent jamais l'incertitude et la crainte, Matilde tenait ses yeux fixés sur la ligne de hautes fenêtres dont les vitraux gothiques éclairaient la salle du château, et qui, à cette heure de la nuit, donnaient passage à la pâle lueur rouge des lampes, tandis que les autres croisées réfléchissaient seulement la lumière blanche de la lune argentée. Nul bruit de combat, nul son d'alarme : c'est un profond silence de minuit. A voir le calme de la nature, on eût dit que tout reposait dans le château, quand soudain un éclair rapide brille aux fenêtres, brille et disparaît! une explosion retentit... un nouvel éclair luit... une décharge part! Alors retentit un affreux tumulte où se mêlent les menaces et les cris d'effroi, le cliquetis des armes et les hurlements furieux de ceux qui tuent et

de ceux qui meurent ! Comme la salle est pleine de fumée sulfureuse, les décharges mortelles sont précédées par une flamme plus rouge et plus sombre où l'on distingue, derrière les vitraux, des formes qui passent, qui frappent et luttent entre elles.

XXXII.

Quel bruit, apporté par le vent de la nuit, approche si rapidement derrière elle ? C'est... c'est le galop d'un escadron ! Matilde entend ce son ; elle court, et saisit les rênes du commandant : « Oh ! hâtez-vous de leur porter secours, s'écrie-t-elle, sinon tout secours serait vain ! gagnez vite la porte... et pénétrez dans le château ! » Tous les cavaliers sautent aussitôt à terre, et laissent errer en liberté leurs nobles chevaux, qui s'ébattent au clair de lune. Mais avant qu'ils fussent arrivés sur la scène du combat, la mêlée s'était engagée terrible. Lorsque Bertram remarqua la fuite de Matilde, il donna le signal de l'action ; et les vétérans de Rokeby, couverts des cicatrices des guerres d'Écosse et d'Irlande, revenus de leur frayeur première, firent usage des armes dont ils étaient pourvus... car ils se tenaient tout prêts à protéger leur maîtresse dans le voyage qu'elle projetait. O'Neale, se mettant à leur tête, leur fit croiser, après leur avoir fait décharger leurs mousquets, les armes à feu obscurcissent bientôt de leur noire haleine cette scène de sang et de mort, tandis que les bandits tombaient à coups redoublés sur les défenseurs en petit nombre, et que deux fois repoussés, mais fiers et terribles, ils revenaient à la charge avec des cris de fureur.

XXXIII.

Wilfrid est tombé... mais près de lui combat le jeune Redmond, souillé de sang et de fumée, excitant du geste et de la voix ses braves compagnons à défendre courageusement une cause si désespérée. « Courage, camarades, courage ! qu'on ne puisse jamais

dire que notre valeur a failli dans les murs de Rokeby !... Quoi ! avez-vous peur de leurs cris sauvages ? ou bien est-ce un nuage de fumée qui vous éblouit les yeux ? Mais ces voûtes ont retenti d'acclamations plus bruyantes aux jours de festin ; mais ce foyer a répandu une fumée plus épaisse aux fêtes de la Toussaint et de Noël. Résistez donc ! recommencez donc le combat ; vous combattez pour Rokeby et pour Matilde ! Les lâches ! ils n'osent pas venir se mesurer corps à corps avec nous. » Impétueux, actif, fier et jeune, il s'élance contre les ennemis qui approchent. Malheur au misérable sur qui tombe la lame de son fer terrible ! Ils reculèrent à sa vue, comme des loups devant un éclair, lorsque au milieu de leur conciliabule hurlant le feu du ciel vient les surprendre. Bertram veut lui résister... mais Harpool s'attache à ses genoux, quoiqu'au risque de périr lui-même, arrête ainsi le brigand par le poids de son corps et l'empêche d'avancer. En ce moment les soldats de Wilfrid remplirent la salle, et criant, chargèrent avec tant de fureur les brigands, que, saisis d'une terreur panique, ils se débandèrent, reculèrent, tombèrent ou s'enfuirent. Ils n'écoutèrent plus la voix sévère de Bertram, quoiqu'elle dominât le bruit de la mêlée, tandis que, foulant aux pieds le vieillard mourant, il exhalait en vain menaces et blasphèmes, injuriant et les choses saintes et le destin, pour rallier ses compagnons fugitifs.

XXXIV.

Bientôt le château fut enveloppé dans des ténèbres plus obscures que celles qui furent jamais vomies par les bronzes de guerre, ténèbres si épaisses que les combattants savent à peine comment éviter et où porter les coups. Ils luttent au milieu des ténèbres et de la fumée... mais bientôt paraîtra une fatale lumière ! Parmi les clameurs et le fracas des armes, retentissait le bruit sourd de l'incendie dévorant ; de nouvelles horreurs se préparent

au milieu du tumulte... e château est en feu ! On ignore si ce fut le hasard ou la main désespérée du frénétique Bertram qui lança le tison fatal. Matilde s'en aperçut, car des combles du bâtiment s'échappaient des bouffées de fumée noire. Cette tour qui naguère, si légèrement construite, s'élevait vers les cieux, se dessinait si bien dans leur azur que l'œil pouvait y compter ses différents étages, ressemble maintenant, enveloppée qu'elle est d'un nuage noir, à un spectre gigantesque vêtu de deuil, jusqu'à ce que la flamme jaillisse par chaque ouverture, et que les différentes gerbes de feu rougeâtre, se réunissant après avoir été vomies, montent au milieu de l'obscurité, fanal terrible qui illumine au loin les champs et trouble les bords paisibles de la Greta. Bientôt l'incendie parcourt les longues galeries et les voûtes inférieures, s'emparant de tout ce qui peut entretenir, augmenter ou étendre sa fureur, épouvantant, par un motif de crainte encore plus évident, les malheureuses femmes qui ont fui le combat, et qui maintenant courent dans la plaine, remplissant l'air de vaines clameurs.

XXXV.

Mais les gémissements, les cris et le carnage ne cessèrent, dans l'intérieur du château, que lorsque les plafonds s'enfonçant montrèrent que les flammes avaient gagné les poutres du toit. Attendent-ils donc que les solives embrasées écrasent les vainqueurs et les vaincus ? L'alarme se répand... le pont-levis s'abaisse, les guerriers se précipitent hors des murs, mais à la lueur de l'incendie recommence le combat sur la pelouse. Chaque brigand, dès qu'il arrive, est immolé, et nul ne peut trouver un asile dans le bois. Mais le ménestrel effrayé parvient jusqu'à Matilde et s'attache à sa robe. Les cris, les prières, les ordres de la jeune fille arrêtent le bras levé qui le menaçait. Denzill et lui furent pris vivants : tous les autres, excepté Bertram, furent tués.

XXXVI.

Et où est Bertram ?... Prenant un essort terrible, l'incendie monte jusqu'aux nues ; réunis en groupe les soldats contemplent le feu qui rugit de toute part, lorsque, semblable à un démon infernal qui tout rouge sort de l'élément destiné à son supplice pour souiller et empoisonner l'air... la figure noircie et les cheveux enflammés, apparut au plus épais de la fumée la forme gigantesque de Bertram ! Il lève et brandit fièrement son épée, il se précipite au milieu des lames qu'on lui oppose; son manteau roulé autour de son bras gauche reçoit et pare trois coups de lance, et ces trois coups n'arrêtent pas sa course, car il brise les trois lances comme autant de roseaux. Vainement ses ennemis se pressent pour l'environner ; avec une force irrésistible il rejette au loin les plus hardis... comme un taureau furieux disperse les dogues qu'il trouve sur son passage. Il se fraie un chemin à travers quarante ennemis, et gagne en sûreté la forêt.

XXXVII.

Cette dernière lutte était à peine terminée, lorsque Wilfrid qui, passant pour mort, était resté dans le fatal château, abandonné par tous ses soldats, en fut arraché par Redmond ; car Redmond, qui était déjà à la porte, s'en aperçut et retourna sur ses pas... Il le déposa sous un chêne aux feuilles duquel l'incendie donnait une teinte rougeâtre, puis détacha l'agrafe de son manteau. Matilde soutint la tête languissante du jeune homme jusqu'à ce qu'il pût respirer plus librement, et que la vie revenant en lui les payât de leurs soins. Alors il les regarda en poussant un profond soupir : « Que j'aurais, dit-il, voulu mourir ainsi ! » Il n'ajouta rien de plus... car chaque cavalier avait déjà rejoint son cheval, et déjà les palefrois destinés à Redmond et à la vierge de Rokeby étaient devant eux. Deux soldats soutiennent Wilfrid en selle, tandis qu'un

troisième conduit son coursier par la bride. Mais Matilde tourna souvent la tête, pendant qu'ils suivaient le cours sinueux de la Tees, pour voir encore une fois la demeure de ses pères, dont l'incendie éclairait au loin la vallée. Au-dessus, la voûte immense du ciel présentait à l'œil des nuages comme teints de sang ; au-dessous, les eaux de la rivière, réfléchissant la triste lueur, semblaient ensanglantées. Alors, et successivement, on entendit tomber la tour, le donjon et le château même, avec un fracas semblable à celui de la foudre : là, l'incendie s'arrêta un instant, puis, reprenant des forces, reparut avec un éclat nouveau au moment de finir, inonda de ses clartés tous les environs, et s'éteignit.. le château de Rokeby n'était plus !

CHANT SIXIÈME.

I.

Le soleil d'été qui dès le matin se plaisait à dorer le pavillon qu'habitait Matilde, et lui rappelait par ses premiers rayons qu'elle devait adresser sa prière au ciel, ce soleil matinal a trois fois vu les fleurs s'ouvrir sur le gazon de Rokeby, mais il ne voit plus le sommeil fuir des yeux noirs de la belle Matilde; ce soleil matinal a lui trois fois sur les ormes et les chênes de la vallée de Rokeby, mais il n'aperçoit plus les tourelles grisâtres qui s'élevaient au-dessus de leurs dômes verdoyants. Le donjon et le château gisent, masse informe, qui, humide de la rosée du matin, ne peut répondre que par une noire vapeur aux premiers sourires d'un jour d'été. Le paysan qui va à son ouvrage s'arrête pour contempler ces décombres noircies, tâchant de reconnaître parmi les ruines la place des lieux qu'il se rappelle bien. Ce pan de mur, débile et calciné, formait naguère un côté de la salle hospitalière; quand cette arcade, maintenant brisée, était entière, c'était là que se distribuaient chaque semaine les aumônes; et plus loin, où ces colonnes chancelantes inclinent déjà, c'était la chapelle où retentissait l'hymne saint. Ainsi passent les choses de ce monde! Ni la piété ni la bienfaisance ne donnent à des monuments mortels une durée que le temps et le destin ne puissent abréger. Les tours partagent le sort de ceux qui les construisent; à celles-là les ruines, à ceux-ci la tombe; mais le ciel bienveillant a donné un gage meilleur à la foi et à la charité, et il permet à l'espérance chrétienne de dépasser, par un sublime essor, les bornes du destin et du temps.

II.

Maintenant commence la troisième nuit après celle qui a vu Rokeby devenir la proie des flammes. Sur les rocs de Brignal et sous les ombrages de Scargill, le hibou commence ses homélies, le butor crie au milieu des joncs et du glaïeul, le corbeau sommeille sur son rocher, la loutre sort de son trou, le brochet et la truite reconnaissent leur tyran à son museau arrondi et à ses oreilles dressées, tandis qu'il s'avance sans bruit entre les roseaux et les herbes, ou qu'épiant à la faveur du froid clair de lune, il examine le ruisseau ou traverse l'étang... Perché sur son aire qu'il place toujours haut, le vautour abandonne enfin au sommeil son œil fatigué, qui tout le jour a si bien suivi le ramier rapide à travers le vallon. On aperçoit, éclairée d'une lumière incertaine, la haute montagne de pâle granit dans les cavernes de laquelle s'étaient naguère cachés les brigands. La cime sauvage de la montagne, revêtue de taillis et d'ifs, jetait une ombre obscure sur les ondes de la Greta, ombre qui rencontrait ou qui évitait les yeux, suivant les divers changements d'une lumière inconstante, de même que l'espérance et la crainte s'attachent alternativement à nos pas dans le voyage incertain de la vie.

III.

Se glissant le long des rocs et dans le taillis vert, un homme seul s'avance d'un pas furtif, comme le renard qui s'approche à minuit d'une ferme, s'arrête souvent et tremble dès qu'une brise légère vient agiter le feuillage. Le voilà qui passe près du rocher revêtu de lierre, le hibou l'a vu et se tait; le voici maintenant sous le chêne antique, il entend croasser le corbeau qui s'éveille; il descend de plus en plus bas, les feuilles frémissent, les broussailles s'écartent, la loutre l'entend marcher sur le bord, plonge et disparaît : c'est à minuit, c'est sur la cime de la pâle montagne

de granit que se tient le voyageur solitaire. Il me semble qu'à la clarté de la lune on peut distinguer son corps et ses traits ! Cet air de jeunesse et cette joue si pâle racontent assez haut une histoire mélancolique, histoire de passions violentes, de crimes, de douleurs et de remords ! C'est l'œil d'Edmond, qui au moindre bruit promène autour de soi ce timide regard, c'est la précipitation coupable d'Edmond qui écarte les broussailles dont est obstruée la caverne, et quand l'étroite entrée est libre enfin, c'est le corps d'Edmond qui s'y glisse.

IV.

D'un caillou qu'il frappe avec l'acier jaillit une étincelle, et bientôt une lampe éclaire le souterrain. D'un œil inquiet et rapide il examine chaque angle de l'obscure caverne. Depuis qu'il a quitté cette triste retraite, il lui semble que personne n'y a pénétré ; il aperçoit à la même place le butin, récompense des fatigues de ses compagnons ; des masques et des déguisements sales de boue, des armes brisées et couvertes de sang, et tous ces instruments sans nom qui aident les brigands nocturnes à exercer leur infâme métier, sont suspendus le long des noires murailles ou gisent pêle-mêle dans les coins. Sur une table malpropre on voit encore les restes de l'orgie du matin : ce sont ici des flacons et des verres vides, là des bancs renversés, plus loin des chaises brisées ; tout est encore dans le même état qu'au moment où l'orgie se terminait, lorsque le soleil rouge inclinait vers l'occident et que Guy Denzill disait à ses compagnons pour les encourager : « Aux coffres-forts de Rokeby ! Ils burent, crièrent avec fureur, rirent aux éclats, sortirent comme des fous de la caverne, et s'éloignèrent... pour ne pas y revenir ! Ils trouvèrent sous les voûtes de Rokeby ce qu'ils méritaient... une mort sanglante, une tombe de flamme.

V.

Il retrouve aussi son costume de paysan, costume qu'il a quitté pour prendre un déguisement perfide, et il frissonne rien qu'à l'idée du rôle qu'il a joué sous les vêtements de ménestrel. « Maudit sois-tu, s'écria-t-il, art fatal qui m'inspiras mes premières folies, et qui me valus ensuite les ignobles suffrages des brigands avec qui j'ai outragé les lois de Dieu et de la nature ! Trois jours se sont écoulés à peine depuis la dernière fois que j'ai quitté cette caverne, misérable, insensé, prompt à mal faire, mais non encore meurtrier, du moins ! Oh ! j'entends encore la gaieté de mes compagnons ; il retentit encore à mes oreilles le rire général qui affermit mon courage et endurcit mon cœur, pendant que je m'exerçais à jouer mon rôle de traître... Et plût à Dieu que tout ce qui s'est passé depuis pût n'être que la vision chimérique d'un délire de fièvre ! mais ma mémoire fatale ne me retrace que trop bien les cris de désespoir que la douleur arrachait à mes compagnons mourants, lorsque nous voyions briller la flamme et tourbillonner la fumée ; lorsque nos adversaires fondaient sur nous avec fureur et nous pressaient entre le fer et le feu !... et ma fuite insensée !... et le glaive levé sur moi !... et la main protectrice de cet ange !... Ah ! si, durant ma vie exempte de meurtres, je pouvais du moins acquitter ma dette de reconnaissance !... peut-être l'objet que je viens chercher ici contribuerait-il... Il se retourna sans rien dire de plus.

VI.

S'éloignant du foyer éteint, il fait cinq pas vers le Nord, comme s'il mesurait le terrain, puis fouille avec une bêche les entrailles de la caverne, et ne s'arrête que lorsqu'il a trouvé pour fruit de ses recherches, et à une grande profondeur, une petite cassette de fer. Au moment où il se baissait pour en ouvrir le ressort, il

sent une main géante se poser sur son épaule, il tressaille, retourne la tête avec terreur, et crie... C'était Bertram qui le touchait. « Ne crains rien, » dit-il; mais qui aurait pu entendre cette terrible voix et cesser de frémir?... « Ne crains rien!... De par le ciel, il tremble autant qu'une perdrix entre les griffes d'un vautour! » Bertram enleva Edmond de terre et lui arracha la cassette qui, ouverte, laissa échapper une chaîne et un reliquaire d'or. Il regarde avec surprise ce bijou d'une forme bizarre et la devise qu'il ne peut comprendre; puis rassurant Edmond de son mieux, il adoucit un peu l'expression farouche de ses traits; car l'œil à demi ouvert du jeune homme dénotait encore une frayeur mortelle, et il regardait la porte de travers, comme s'il songeait à fuir. « Assieds-toi, dit Bertram, tu ne cours aucun danger, tu ne peux fuir, et tu ne fuiras point. Le hasard m'amène ici; j'ai vainement parcouru la montagne et la plaine pour trouver un refuge. Mais maintenant, dis-moi, jeune astucieux, que fais-tu ici? que signifie ce bijou? J'ai remarqué qu'on vous avait fait prisonniers Denzill et toi : quel heureux coup du sort a délié vos chaînes? Je croyais que depuis long-temps, exposées sur la tour de Baliol, vos têtes avaient souffert les injures du soleil et de la pluie. Conte-moi tout... et note ceci! rien ne m'irrite comme le mensonge ou la peur. » Appelant tout son courage à son aide, mais tremblant encore, le jeune homme obéit.

VII.

« Denzill et moi nous avons passé deux nuits dans les fers, étendus sur le pavé froid d'un cachot. Le troisième jour nous reçûmes la visite du sombre Oswald Wycliffe qui s'approcha de nous, regarda long-temps mon camarade de travers, d'un œil fixe et pénétrant, et lui dit enfin : « Est-ce toi qui t'appelles Guy Denzill? » — « Moi-même. » — « C'est toi qui servais à la cour le bizarre Buckingham. Chassé par lui, tu obtins une place de garde

dans les bois de Marwood qui appartiennent à Villiers; tu la perdis ensuite... Je n'ai pas besoin de te dire pourquoi... Alors tu vécus en chevalier d'industrie, et enfin tu te battis pour Rokeby... N'est-ce point là l'histoire véritable de mon prisonnier ? » — « Oh ! assurément. » Wycliffe s'arrêta un moment, puis reprit la parole d'un ton bas et confidentiel; il paraît qu'il ne m'avait pas aperçu, couché que j'étais sur ma botte de paille. — « Écoute-moi, Guy, tu sais que les grands ont souvent besoin de ceux qu'ils haïssent; c'est pourquoi nous les voyons souvent admettre sans scrupule dans leur faveur des gens utiles comme toi. Si j'étais disposé à te conserver la vie, quel gage de ta bonne foi as-tu à me donner ? »

VIII.

« Le démon, qui jusqu'à présent n'a jamais manqué de rendre subtil l'esprit de Denzill, lui suggéra ce mensonge : « Mon fils unique que voici resterait en otage, dit-il. » Le baron sourit, et se tournant vers moi : « Tu es donc son fils, » me demanda-t-il. Je m'inclinai... Nous n'avions plus de fers. On nous amena alors dans un appartement secret pour nous apprendre le terrible service qu'il exigeait de nous. Il nous dit que Wilfrid, son héritier et son fils, avait conquis le cœur de la belle Matilde, et que leur union aurait eu lieu depuis long-temps sans le fanatisme absurde du père de la jeune fille, qui, abruti et aveuglé par l'esprit de parti, voulait lui faire donner de force sa main à un pauvre enfant d'Irlande, de famille et de naissance inconnues, qu'un bandit mourant avait déposé, tout jeune encore, à la porte du château de Rokeby. « Une douce violence, ajouta-t-il, amènerait le vieux seigneur à des sentiments plus honorables. Mais je voudrais trouver une occasion d'employer cette violence louable et bien intentionnée, car on m'a confié la garde du vieux chevalier, en me recommandant d'avoir pour lui toute espèce d'égards. »

IX.

« Il nous dicta ensuite une fable, d'après laquelle on devait escalader les murs du château de Baliol : tous les cavaliers qui habitaient sur les rives de la Tyne et du Wear s'étaient ligués pour ce projet, et même Rokeby, oubliant sa parole, nous avait pris pour complices. Telle fut l'accusation que le zèle de Denzill et sa haine pour Rokeby et O'Neale lui firent porter contre eux, au risque de causer leur mort par ce mensonge. J'eus scrupule de mentir jusqu'à ce que Wycliffe nous eût juré qu'il épargnerait la vie de son prisonnier, et alors... hélas! que vous dirai-je de plus! Je savais que je ne vivrais pas un seul jour pour dire que j'avais refusé; honteux de vivre, mais aussi craignant de mourir, je me souillai par une infâme calomnie! » — « Pauvre jeune homme, dit Bertram, toujours incertain, également incapable du bien et du mal! Mais qu'arriva-t-il encore? » — « Aussitôt que notre fatale accusation fut écrite et signée, jamais on ne vit acteur sur la scène feindre si bien la colère qu'Oswald la feignit. Jetant des cris d'alarme, il fit mettre la garnison sous les armes; il courut de tour en tour et de poste en poste, comme si tout était perdu; enferma le bon vieux chevalier dans un donjon, et le chargea de fers; enfin il a sommé chaque cavalier suspect de comparaître demain, heure de midi, dans la cathédrale d'Eglistone. »

X.

« D'Eglistone! j'ai passé près de ce lieu, dit Bertram, tout à l'heure, à la nuit tombante; j'ai vu des torches et des fanaux briller tout autour; j'ai entendu retentir la scie et le marteau, et j'ai pu distinguer qu'on travaillait à élever un échafaud, tendu de drap noir : c'était l'appareil d'une exécution, car j'ai vu aussi le billot, la hache et la sciure de bois pour recevoir le sang. Car il y

aura du sang versé, à moins que Matilde n'épouse son fils. — Elle ne l'aime pas... On a judicieusement deviné que Redmond possède le cœur de la damoiselle. C'est là une ruse d'Oswald, mais je puis me montrer encore à lui et déjouer ses projets!... Comment as-tu reconquis la liberté? » — « C'est un nouveau mystère plus obscur et plus étonnant. Au milieu de la rage bien feinte de Wycliffe, un billet lui est remis par un page qui ajoute qu'un homme à cheval, enveloppé dans un manteau, l'a laissé à la porte du château. Il rompt le cachet... son visage change soudain d'une façon singulière, bizarre, étrange ; la colère feinte de ses yeux se change en un courroux réel, sa main tremble comme la branche du saule, la terreur et la confusion sont écrites sur son visage. En ce critique instant, Denzill lui semble un utile conseiller pour le mal, et il lui communique ainsi son projet à voix basse, tandis qu'un infernal sourire erre sur ses lèvres.

XI.

«Comme dans les pièces de théâtre, les morts ressuscitent dans ce siècle de prodiges! Mortham... que tout le monde croyait avoir péri, victime lui-même de son infâme trahison, et sous le poignard d'un brave qu'il avait amené du continent pour l'aider à m'assassiner... Mortham vit : le lâche Italien frappa le cheval ; mais ne blessa point le cavalier. » — Là, Bertram tressaillit, et, prononçant une horrible imprécation, marche à grands pas dans la caverne. « Ta tête grise ou ton cœur noir, murmura-t-il, peuvent être un but facile! » Il se rassit alors, et fit signe à Edmond, pâle de peur, de continuer son récit. « Remarque, continua Wycliffe parlant à Denzill, dans quels termes insensés m'écrit Mortham :

LA LETTRE.

« Maître de la destinée de Mortham, quoique morte, ta vic-

time vit pour toi. Jadis il avait tout ce qui attache à la vie, un fils qu'il chérissait, une épouse qu'il aimait plus encore : richesses, honneurs, amitié, il possédait tout... tu dis un mot, et tout fut perdu pour lui... Hé bien ! voici comment il t'en paie : à toi mes honneurs et mes terres, et pour toute condition : rends-moi mon fils; alors, s'exilant de sa terre natale, Mortham n'y reviendra plus réclamer ni ses terres, ni ses honneurs, ni son nom. Refuse, et tu verras Mortham sortir de la tombe. »

XII.

« Tandis que le baron lisait cette lettre, sa voix tremblante dénotait la crainte. Il passa la main sur son front, et prenant un ton dédaigneux et calme : « Il est bizarre comme les vents, bizarre comme les vagues, ce Mortham ! dit-il, que sais-je de son épouse ou de son fils! Il amena ici une joyeuse dame dont la naissance et le nom étaient également inconnus. Dans un accès de colère il l'a tué lui-même; alors la nourrice et l'enfant s'enfuirent de frayeur. Le ciel m'est témoin que si je savais où trouver ce jeune homme, héritier de mon parent... j'oublierais tout motif d'intérêt personnel ; je rouvrirais pour le fils les bras de son père et rendrais volontiers les terres et le château de Mortham à son légitime héritier. » — Vous savez que la crainte même ne peut qu'à peine contenir le ton caustique si ordinaire à Denzill : « Alors votre vassal s'estime heureux de pouvoir vous obliger, dit-il. A la garde rigoureuse de vos geôliers, est maintenant détenu le juste et légitime héritiers de Mortham. Votre souhait généreux est pleinement accompli, Redmond O'Neale est fils de Mortham.

XIII.

« Se levant avec un regard de fureur, le baron menace du poing : « L'enfer se déchaîne-t-il contre moi ! s'écrie-t-il; es-tu fou, misérable ! ou oserais-tu railler avec moi ! Peut-être igno

res-tu que ce château de Barnard possède des instruments de torture d'une affreuse puissance? » Denzill, qui savait bien n'avoir rien à craindre, répliqua fermement : « Je n'ai dit que la vérité; vos tortures ne pourraient que m'arracher des preuves que je suis tout prêt à vous donner. — Le hasard voulut qu'une nuit d'hiver, où une neige précoce avait blanchi le vallon de Stanmore, cette nuit même où, pour la première fois de toutes, Redmond O'Neale vit le château de Rokeby, j'eusse le bonheur de gagner un reliquaire et une chaîne d'or massif. Ne me demandez pas comment ce bijou me tomba entre les mains! Il ne fut ni donné, ni prêté, ni vendu. Des tablettes d'or étaient suspendues à la chaîne avec des mots irlandais. Je cachai le butin, car il me fallut quitter le pays en toute hâte, et je ne jugeai pas prudent de porter sur moi des joyaux d'une telle valeur. Je fis alors peu attention aux tablettes, mais depuis je suis parvenu à comprendre l'inscription, lorsque plusieurs années de séjour dans la terre d'Erin m'ont mis à même d'entendre la langue du pays. Mais le sens était obscur : les mots et la phrase avaient une tournure antique, employée tout exprès, comme pour tromper une curiosité indiscrète. Je connaissais donc les mots sans leur trouver de sens, lorsque le hasard m'a fait deviner l'énigme.

XIV.

« Il y a trois jours que cette énigme ne m'embarrasse plus : caché dans le bois de Thorgill, j'entendis la châtelaine de Rokeby raconter tout au long l'histoire de son oncle, et maintenant je puis interpréter ce mystère; chaque syllabe des tablettes m'a appris quelque chose, et voici ce que je sais : La belle Edith était la joie du vieux O'Neale de Clandeboy, mais elle avait quitté son père et son pays pour épouser en secret le seigneur de Mortham. O'Neale, son premier ressentiment passé, envoya son fils vers les rives de la Greta, lui enjoignant de se faire connaître,

à moins qu'il reçût d'autres ordres d'Edith, mais d'elle seule. Comment se termina leur fatale entrevue, lord Wycliffe le sait, et personne ne le sait mieux.

XV.

« Ce fut O'Neale qui, dans son désespoir, vola le jeune héritier de Mortham; il l'éleva dans son sauvage pays, et le désigna comme fils de Connal qui fut assassiné. Bientôt mourut la nourrice; le clan crut ce que disait son chef. Il avait pris la résolution de ne jamais laisser l'enfant repasser la mer, mais de faire qu'il vécût, comme ses ancêtres montagnards, dans les bois et dans les solitudes de Clandeboy. Alors la discorde envahit l'île d'Erin; des chefs plus puissants firent valoir d'anciens droits, et enlevèrent au vieillard le château de ses pères, les domaines de ses aïeux. Ne pouvant plus alors, au milieu de ces luttes, défendre les droits ou la vie du jeune Redmond, il finit à son grand regret par rendre l'enfant à son pays natal, envoyant des cadeaux considérables et des lettres de recommandation pour l'orphelin, aux seigneurs de Mortham et de Rokeby. Le ruste d'Irlandais qui servit de guide ne savait rien de la naissance de Redmond, mais croyait que les ordres de son maître, s'adressant à d'anciens amis, devaient être exécutés par l'un aussi bien que par l'autre. Comment il fut blessé en route, je n'ai ni besoin ni envie de le dire.

XVI.

— « La merveilleuse histoire! mais en admettant qu'elle soit vraie, dit Wycliffe, que dois-je faire? Le ciel sait qu'aussi volontiers que j'ôte maintenant ce bonnet de dessus ma tête, je restituerais les beaux domaines de mon parent à Mortham ou à son héritier; mais Mortham est fou... O'Neale a tiré le glaive pour la tyrannie; ennemi de notre bonne cause, il a adopté la religion trompeuse de Rome. Écoute-moi donc! » — Ils causèrent long-

temps tout bas, jusqu'à ce que Denzill, élevant la voix, s'écriât hardiment : « Mes preuves ! jamais mortel n'apprendra de moi où elles sont ; et n'espérez pas me contraindre à vous les confier, en me faisant servir de pâture aux corbeaux ; car j'ai des compagnons par le monde qui savent où je cache les bijoux de ce genre. Mettez-moi en liberté et hors de péril : ces tablettes seront alors à vos ordres ; et il ne serait pas difficile d'inventer quelque histoire pour décider Mortham à repasser la mer. Alors le fou ne pourrait pas plus que le papiste venir vous dépouiller de vos beaux domaines. » — « J'approuve ton expédient, dit Wycliffe ; mais tu resteras ici en otage. Ton fils, à moins que je me trompe, est le messager le plus sûr que nous puissions employer. Il portera de ma part une lettre à Mortham, et ira chercher les fameuses tablettes. Sa commission faite, tu recevras de moi une honnête somme d'or et ta liberté; mais si ton fils me trahissait, la potence seule t'affranchirait de la prison. »

XVII.

« Pris dans le filet qu'il avait lui-même tissu, quel subterfuge pouvait trouver Denzill ? Il me dit, avec un soupir à demi étouffé, que les tablettes étaient cachées ici même ; il me conjura de revenir promptement et de ne pas l'abandonner, par toutes les lois saintes qu'il avait si souvent violées; on aurait dit qu'il avait la corde au cou, et que j'étais moi le prêtre qui l'assistait en ces derniers instants. Wycliffe m'a remis cette lettre pour Mortham que je dois chercher sur les rives de la Greta ou dans la hutte où chef il se cache, où demeure le garde forestier de Thorgill, car ce fut sans doute de là qu'errant dans les clairières du bois il découvrit notre embuscade. Je partis à la nuit tombante, et je ne viens que d'arriver dans cette caverne. » — « Donne-moi la lettre d'Oswald. » Bertram lut, et courroucé la déchira en mille morceaux : « Ce n'est que mensonges et impostures ! s'écria-t-il,

pour tromper le cœur généreux de son noble parent, et l'amuser sans cesse par de nouveaux délais, jusqu'à ce qu'il puisse lui arracher la vie... Et maintenant, déclare tes projets, jeune homme, et crains de me répondre autre chose que la vérité; si je remarque en toi la ruse de Denzill, je t'arracherai ton secret avec le cœur.»

XVIII.

« Il n'en sera pas besoin. Je renonce, dit Edmond, à mon maître et à ses affreuses leçons. J'avais pris la ferme résolution de déclarer à Mortham que Redmond était son héritier, de lui dire quel danger il court, et de remettre ces bijoux entre ses mains. J'avais pris la ferme résolution de réparer autant que possible le mal déjà fait, et j'y persiste... si je survis à cette nuit, et sors vivant de cette caverne. » — « Et Denzill? » — « Qu'on fasse jouer les instruments de torture jusqu'à ce que ses membres et ses muscles se brisent ! Si Oswald lui fait arracher membres après membres, quelle compassion Denzill peut-il réclamer de celui dont il égara la jeunesse imprudente , et qu'il entraîna dans la voie du mal ? Il m'a enseigné que la bonne foi et le serment n'étaient que des mots : que mon maître recueille donc le fruit de ses leçons ! » — « En vérité, repliqua Bertram, il le mérite bien ; c'est la juste rétribution de la besogne qu'il a faite. Mais toi... tu es impropre à la vie que nous menons, toi qui connais encore à demi la pitié, la crainte et le remords ; car celui qui brave avec nous la tempête doit jeter en mer une pareille cargaison, ou rester en arrière avec les navires trop chargés, tandis que nos barques plus légères atteignent le rivage. »

XIX.

Il se tut, et, s'étendant sur le roc , sembla vouloir délasser par quelque repos ses membres vigoureux. Conversant avec ses secrètes pensées, il était à demi assis, à demi couché ; une de ses

vastes mains soutenait son front, tandis que l'autre pressait sa poitrine. Ses épais sourcils s'abaissèrent plus que de coutume sur ses yeux de flamme; ses lèvres dédaigneuses cessèrent un instant de former le pli orgueilleux qui les contractait alors; la fierté calme de son regard fut voilée par un nuage de tristesse; car un sombre et noir pressentiment pesait malgré lui sur son âme. Et quand il parla, son ton habituel, si fier, si brusque, si bref, il ne l'avait plus. Sa voix était lente, basse et mesurée, comme celle des vagues lointaines quand la brise dort; et l'entendant parler d'une façon si extraordinaire, Edmond sentit la douleur se mêler à ses craintes.

XX.

« Edmond, dit-il, dans ton triste récit, je découvre le sujet du chagrin qui accablait mon ancien maître. Ce récit ferait verser des larmes à tout autre homme; mais les miennes sont taries. Mortham ne doit jamais revoir l'insensé qui se vendit pour servir d'ignoble instrument à Wycliffe, moins pourtant par amour du gain que pour venger un dédain supposé. Dis-lui que Bertram se repent de son crime... Paroles qui ne sont encore jamais sorties de la bouche de Bertram; dis-lui aussi qu'il conjure le seigneur de Mortham de ne songer qu'aux anciens jours qu'ils ont passés ensemble, aux déserts et aux rochers de Quariana, à la chaude bataille de Cago, aux sables et à la rosée mortelle de Darien, ainsi qu'au trait lancé par Tlatzeca... Peut-être mon maître voudra-t-il encore honorer de quelques larmes la bière de son vieux compagnon d'armes. Mon âme vient de sentir un poids secret, un pressentiment de ma fin prochaine. Si un prêtre m'eût dit : Reviens, repens-toi, je serais resté aussi insensible que ce roc; immobile comme cette pierre, j'envisage ma mort; mon cœur peut se briser, mais plier... non.

XXI.

« L'aurore de ma jeunesse, ce fut avec une terreur prophétique que les habitants du vallon la virent ; car elle brilla sur Ridesdale autant que les feux qu'ils allument pour prévenir les maraudeurs d'un péril. Edmond, j'avais à peine ton âge , lorsque, défiant les clans de la Tyne de venir croiser le fer avec moi, je suspendis mon gant à l'autel d'Hexham (1) ; mais ni ville ni château dans le Tynedale n'eut un champion assez hardi pour l'en détacher. L'Inde peut dire les exploits de mon midi ; comme son brûlant soleil j'embrasai les airs ! comme lui, je fis, par mon regard courroucé, fuir les habitants vers les forêts et les cavernes. Les vierges de Palama pâliront long-temps lorsqu'on parlera de Risingham ; les noires matrones du Chili effraieront long-temps leurs enfants indociles avec le nom de Bertram. Et maintenant que ma carriére est terminée, que je finisse comme le soleil des trcpiques ! de pâles gradations n'obscurcissent jamais ses rayons , jamais la rosée du crépuscule n'éteint ses feux ; avec un disque rouge comme un bouclier teint de sang, il se plonge dans sa couche brûlante, comme les vagues d'une lumière empourprée, puis disparaît soudain... et tout est nuit.

XXII.

« Maintenant à ton message, Edmond. Pars, va chercher Mortham, engage-le à gagner en toute hâte Richmond , où ses troupes sont postées, et à les conduire au secours de Redmond. Dis que, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Eglistone , un ami veillera sur son fils. Adieu donc ; car la nuit se passe, et je désire reposer seul ici. » En dépit de sa crainte mal dissimulée, une larme brilla sous la paupière d'Edmond , tribut qu'il paie au noble courage qui ne cède pas dans cette extrémité, mais lutte encore , tant il est sublime pour vaincre l'inévitable destin ! Bertram vit couler

cette larme, et son cœur de fer en fut presque attendri : « Je ne croyais pas, dit-il, qu'il y eût un mortel capable d'arracher des pleurs à Bertram. » — Il détacha alors l'agrafe de son bouclier; c'était une large boule d'or massif. « De toutes les dépouilles qui récompensèrent ses fatigues, voilà, continua-t-il, tout ce qui reste à Risingham : il faut, cher Edmond, que tu acceptes ce souvenir, et que tu le portes long-temps pour l'amour de moi. Je te le répète, hâte-toi d'aller trouver Mortham; adieu! et ne tourne plus les yeux vers moi.»

XXIII.

La nuit a fait place au matin, et les premières heures du jour sont déjà écoulées. Oswald, qui depuis l'aurore a maudit la lenteur de son messager, questionne dans son impatience les gens de sa suite : « Le fils de Denzill n'est-il pas revenu? » Le hasard voulait qu'un des vassaux connût le jeune Edmond, c'est pourquoi il répliqua : « Ce n'est pas le fils de Denzill, mais un jeune paysan de la vallée de Winston, renommé dans tous les hameaux d'alentour pour ses chants, ses ballades et ses friponneries. » — « Comment! ce n'est pas le fils de Denzill, mais un paysan de la vallée de Winston! Il est donc faux ce conte, en apparence si véridique; ou plutôt le jeune homme est allé tout apprendre au seigneur de Mortham. Insensé que j'étais !... Mais il est trop tard! c'est un revers du destin!... Vraie ou fausse, l'histoire m'a été contée par Denzill seul... Qu'il meure!... Holà! grand-prévôt! conduis sur-le-champ Denzill à la potence; ne lui laisse pas prononcer un seul mot!... que les apprêts soient courts, que la corde soit sûre! et qu'ensuite sa tête sanglante du haut des tours effraie les maraudeurs! Fais sortir ma garde, et qu'elle se rende aussi vite que possible à Eglistone... Basile, dis à Wilfrid d'aller sans perdre de temps m'attendre à la porte du château. »

XXIV.

« Hélas ! répliqua le vieux domestique (et il secoua sa tête vénérable), hélas ! monseigneur, notre jeune maître aura bien de la peine à se mettre en route aujourd'hui. Le chirurgien a parlé, avec un air consterné, d'un mal invisible, d'une douleur secrète, d'une blessure qui a touché le cœur, qui rend inutile et superflu tout son art de guérir, » — « Silence , ne parle pas ainsi !... Les bambins romanesques s'affligent pour des riens. J'aurai bientôt trouvé le remède de Wilfrid; qu'il m'accompagne donc à Eglistone, et sans tarder... J'entends déjà le son du tambour qui annonce que l'heure fatale a sonné pour Denzill. » Il s'interrompit avec un sourire amer, et reprit le cours de ses pensées : « Voici venir l'instant critique de ma fortune ! les prières ne peuvent rien ; il n'y a que la crainte qui puisse dompter l'orgueil de Matilde ou la faire consentir à devenir l'épouse de Wilfrid. Mais quand elle verra l'échafaud dressé, qu'accompagneront la hache, le billot et l'exécuteur, et quand elle songera que son refus donne la mort à Redmond et à son père, il faudra bien qu'elle cède. Alors la famille de Rokeby, se trouvant unie à la mienne , je m'élève bien au-dessus des coups du sort ! Si Mortham vient , il viendra trop tard , tandis que moi, ainsi allié, ainsi prêt, je pourrai le braver à sa barbe... Mais si Matilde s'obstine à refuser , oserai-je laisser tomber la hache ?... Tout doux ! restons-en là. Mortham vit encore... Ce jeune homme peut divulguer le secret... et Fairfax l'aime tendrement : autrement, pourquoi hésiterais-je à balayer ce Redmond de mon chemin ! Mais espérons qu'elle cédera à la piété filiale... En avant, donc ! sonnez le bouteselle. »

XXV.

Un grand vacarme règne dans la cour du château... « A cheval ! En avant , marche !... » Les coursiers hennissent et piaffent, l'a-

cier résonne, les lames brillent, les trompettes retentissent. Ce fut alors qu'on donna le signal de la mort de Denzill. Il tourne de toutes parts ses yeux obscurcis, et comprenant à peine ce qu'il voit, il suit les cavaliers sur les rives de la Tees, et sachant à peine ce qu'il entend, sent les trompettes sonner à son oreille. Les voilà qui traversent le long pont-levis; l'avant-garde est cachée par un rideau de feuillage, mais avant que le dernier rang ait défilé, Guy Denzill n'entend et ne voit plus rien! Un coup qui sonne au beffroi du château annonce à Oswald sa dernière heure.

XXVI.

Oh! que n'ai-je ce pinceau qui jadis prodigua de si brillantes couleurs à la chevalerie, qui jadis retraça la fête du feuillage et des fleurs dans les bosquets de Woodstock, et le beau tournoi donné pour conquérir la main d'Émilie! Alors je pourrais peindre la foule tumultueuse qui accourait vers l'abbaye, et se précipitait, avec un bruit semblable à celui de l'Océan, dans la vaste enceinte de l'église! Alors je pourrais montrer tous les différents visages, triomphants, abattus ou sereins : l'Indifférence avec son air idiot, et l'Amitié avec un air tendrement inquiet; je décrirais les chevaliers vaincus, incertains de leur sort, désarmés et osant à peine être tristes; puis leurs fiers ennemis, dont les yeux arrogants dénotent l'orgueil du triomphe, et la multitude imbécille dont le zèle jaloux applaudit à chaque changement de fortune, et qui pousse des cris de joie d'autant plus forts, que l'humiliation du mérite et des rangs élevés est plus grande. Mais de quoi peut servir un pareil souhait? Je n'ai plus qu'à terminer un récit, entraînant de mon mieux avec moi le lecteur et la muse : comme le voyageur qui, approchant de sa demeure, voit venir les ombres de la nuit, et ne doit pas retarder ses pas en prenant le chemin le plus long, mais le plus agréable; même à peine peut-il suspendre sa marche là où, sur sa tête, se courbent les branches,

pour jouir de la brise qui rafraîchit son front, ou cueillir une fleur sur sa tige.

XXVII.

La vénérable église était triste et solitaire, profanée, dépouillée, souillée. Les rayons du soleil ne versaient plus leur éclat adouci à travers les vitraux de couleur, dorant la riche sculpture gothique de l'autel, des piliers et de la niche du saint. La guerre civile de l'époque s'était fait un jeu du sacrilége ; car le sombre fanatisme détruisait autels, chapes et ornements, car les mains des vassaux démolissaient les tombes des Bowes, des Rokeby et des Fitz-Hugh. Aujourd'hui c'était un spectacle peu ordinaire dans l'enceinte sacrée : un échafaud tendu de noir ! là, où jadis le prêtre distribuait à un troupeau le signe mystique de la grâce divine, était dressé le billot; là se tenait le bourreau avec sa hache nue, et, au lieu de paroles d'espérance et de foi, c'est une sentence de mort qui va retentir. Trois fois le son de la belliqueuse trompette a retenti, trois fois a resonné la voix du héraut, lisant la condamnation du chevalier de Rokeby et d'O'Neale, pour violation des lois de la guerre et trahison de la cause des communes, à livrer leurs têtes au billot et à la hache. Les trompettes sonnèrent encore une bruyante fanfare, à laquelle succéda un morne et profond silence; la prière silencieuse s'éleva au ciel, et des soupirs étouffés exprimèrent le chagrin des assistants, jusqu'à l'instant où, parmi la multitude, commencèrent des murmures de mécontentement et de surprise; et de l'extrémité des nefs partent même des menaces proférées à voix hautes, où se trouve le nom de Wycliffe.

XXVIII.

Mais Oswald, entouré de ses soldats, et puissant à faire le mal, agite sa main, et impose silence à la sédition, sous peine de mort pour celui qui murmurerait. Alors ses regards cherchèrent le

chevalier de Rokeby, qui considérait ce terrible spectacle avec autant de calme que s'il fût venu s'asseoir au banquet féodal de quelque baron de sa famille, aussi tranquille que si le son de ces trompettes était le signal pour se rendre à la salle du festin : inébranlable dans sa fidélité à son roi, et prêt à la sceller de son sang. Oswald s'approcha de lui le regard baissé... Ses yeux n'osaient rencontrer ceux de Rokeby ; il lui dit d'une voix basse et tremblante : « Tu connais les conditions de ta vie ou de ta mort. » Le chevalier se tourna et sourit avec dédain : « Matilde est ma fille unique, et cependant je lui retire ma bénédiction si elle épouse le fils d'un traître. » Redmond parla ensuite : « Si la mort d'un seul peut assouvir ta cruauté, que le double crime que tu médites ne frappe que moi ! épargne le sang de Rokeby, et verse le mien ! » — Wycliffe aurait prêté l'oreille à cette demande, mais la crainte l'arrêta, et il resta muet.

XXIX.

C'est Matilde qu'il choisit ensuite pour lui insinuer en secret la terreur : « Une union formée avec moi et les miens, dit-il, serait un garant de la fidélité de la maison de Rokeby. Donnez votre consentement, et tout cet appareil terrible s'évanouira comme un songe du matin ; refusez.... et pressé par mon devoir, je dis un mot... Vous savez le reste. » Matilde, muette et immobile, entend en frémissant ces terribles paroles, aussi pâle que la jeune fille qui, sur son lit de mort, succombe en sacrifice à un amour sans espérance ; puis elle se tord les mains de désespoir et promène ses yeux égarés, de l'échafaud sur le front inflexible d'Oswald. Elle se couvre le visage, et prononce ces paroles que l'on entend à peine : « Mon choix est fait, épargne seulement leurs vies !.... Quant au reste, que la volonté de Wilfrid décide de mon sort. Je l'ai connu généreux ! » — Dès qu'elle eut dit, la joie du sombre Wycliffe éclata et signala son triomphe : « Wilfrid, où t'amuses-

tu donc ! Pourquoi te faire attendre?... Pourquoi t'appuyer ainsi sur le bras de Basile ? Es-tu ensorcelé par la baguette de quelque enchanteur?... A genoux, à genoux, et prends la main qu'elle te donne. Remercie-la avec transport, pauvre innocent que tu es! Est-ce par des larmes et cette contenance tremblante que tu devrais lui témoigner ta joie ? » — « De grâce, cessez, ô mon père! vous avez fermé l'oreille à mes prières et à mes larmes ; mais maintenant l'heure terrible est arrivée où la vérité doit se faire entendre d'une voix plus forte. »

XXX.

Puis prenant la main de Matilde... « O vous qui m'êtes si chère ! dit-il, avez-vous pu me méconnaître assez, avoir assez mauvaise opinion de votre malheureux ami pour penser qu'il pût avoir quelque part à ce barbare complot ? Hélas ! les efforts que j'ai faits en vains vous eussent épargné ce surcroît de douleur. Mais maintenant je prends le ciel et la terre à témoins que jamais espoir ne fut donné à un mortel aussi intimement lié avec tous les ressorts de sa vie, que celui d'appeler Matilde du doux nom d'épouse ! Je dis adieu pour toujours à cet espoir, et mon cœur se brise dans cet effort. » Son faible corps était tellement épuisé par les blessures, les veilles et la douleur, que la nature ne put résister plus long-temps aux angoisses de son âme. Il s'agenouilla.... ses lèvres pressèrent la main de Matilde.... son arrêt était porté... sa tête s'affaissa de plus en plus... on le releva... mais il avait cessé de vivre ! Son père et sa suite alarmés le rappelèrent par tous les moyens à la vie, mais en vain. Son âme, trop tendre pour supporter ses maux, avait abandonné la terre, et était allée chercher, dans un monde meilleur, la récompense accordée par le ciel à une vie sans tache.

XXXI.

Son père infortuné vit avec l'égarement du désespoir tous ses projets s'évanouir avec Wilfrid. Les rêves de son ambition s'étaient tous concentrés sur son fils, toutes ses actions avaient Wilfrid en vue, et Wilfrid n'était plus. « Ainsi donc, me voilà sans enfant, dit-il, privé de mon fils par cette impitoyable fille ! Tous les calculs d'une vie entière, rendus vains aujourd'hui, croulent sur la tête de leur auteur !... Wilfrid, mon fils, est étendu là sans vie... et l'odieux Mortham arrive pour hériter de lui et s'empresser de joindre, par une heureuse union, la main de Redmond à l'héritière de Rokeby. Et leur triomphe planera-t-il au dessus de tous les plans si profondément conçus pour amener leur chute ? Non !... des actes que la prudence n'oserait tenter n'effraient pas la vengeance et le désespoir. Celle qui l'a tué pleure sur son cercueil... je changerai en réalité ces larmes feintes ! tous partageront ma ruine... Holà ! qu'on mène les prisonniers à l'échafaud ! » Mais le prévôt a peine à démêler les sentiments qui l'animent, et se dispense d'obéir. « Misérable, à l'échafaud !... eux ou moi paraîtrons aujourd'hui devant le juge suprême !... »

XXXII.

La foule extérieure a entendu un retentissement semblable au galop d'un cheval ; le bruit approche de plus en plus... les bourreaux eux-mêmes s'arrêtent pour écouter. Déjà on l'entend dans le cimetière ; le fer, en frappant le sol, trouble la demeure des morts !... le gazon et les pierres sépulcrales en répètent l'écho. Tous les yeux sont fixés sur le sentier qui conduit à la porte, lorsque sous la voûte gothique s'élance, à bride abattue, un homme armé (2). Son manteau, son panache et son coursier sont noirs ; le feu jaillit du pavé sous les pas de son cheval, la voûte retentit de leur bruit inaccoutumé !... il jette un regard rapide

autour de lui, et saisit un pistolet à l'arçon. Son regard déterminé était terrible ! il presse de l'éperon les flancs de son coursier, tous s'écartent sur son passage, car tous avaient reconnu Bertram Risingham ! Le noble animal ne fait que trois bonds ; du premier, il était au milieu de la nef, au second il franchit le sanctuaire, et le troisième l'amène aux côtés de Wycliffe. L'arme est dirigée contre la tête du baron, le coup part... la balle siffle... et le sombre Oswald, sans faire entendre un gémissement, est allé rendre ses longs et derniers comptes ! Cet événement fut si prompt qu'il ressembla au sillonnement de l'éclair ou à un songe.

XXXIII.

Tandis qu'un nuage de fumée en voile le résultat, Bertram tourne bride et presse les flancs de son rapide coursier ; mais l'animal tombe avec fracas sur le pavé et entraîne son cavalier, la sangle se brise dans la violence de la chute, et tandis qu'il travaille à se débarrasser et à relever le cheval en tirant les rênes, tous les soldats de Wycliffe sortent à la fois de la stupeur de leur premier étonnement. Les coups d'épée, de hallebarde et de crosse de mousquet, pleuvent sur Bertram au moment où il se lève ; vingt piques, dirigées contre lui, le renversent et le clouent au pavé; mais, malgré tout, il rassemble ses forces et lutte contre les sabres qui le hachent et les lancent qui le percent de toutes parts : trois fois il se débarrasse de ses assaillants, il se relève une fois sur ses pieds et deux fois sur ses genoux. Enfin, accablé par le nombre malgré ses efforts et sa vigueur, il tombe percé de cent blessures mortelles, muet comme le renard au milieu des chiens qui le déchirent ; et lorsqu'il rendit l'âme, son dernier soupir tenait plus du rire que du gémissement... Ils le considèrent avec étonnement : de même lorsque le lion succombe sous les coups des chasseurs, ceux-ci en croient à peine leurs yeux, mais dirigent encore leurs armes contre l'animal sans vie, dans la crainte

que le terrible monarque des forêts ne se relève de nouveau !... Ensuite quelques uns de ses ennemis recommencèrent à le frapper et à insulter son corps, et eussent séparé la tête du tronc; mais la voix de Basile s'y opposa : il jeta un manteau sur le cadavre...«Quelque sanguinaire qu'il fût dans ses actes et de caractère, il ne laisse après lui aucun courage plus intrépide ; accordons-lui le drap mortuaire qui convient à un guerrier... le manteau d'un soldat. »

XXXIV.

Les images de mort ont disparu, le bruit des trompettes et des cors a cessé, quoique à travers les bois s'avancent des bannières, des cors, des trompettes et des tambours, armés de pouvoirs suffisants pour délivrer le jeune Redmond de tout danger, et appuyés d'un corps de cavalerie en état de faire respecter des pouvoirs moins étendus. Muni de toutes les preuves et de tous les indices qui donnaient un héritier à son nom et rendaient aux bras d'un père une image des charmes de son Edith, Mortham est arrivé pour voir et apprendre les événements de cette étrange matinée. Il ne voit point le pavé de l'église jonché de morts et teint de sang, il n'entend point les cris de la foule qui le poursuit de ses acclamations de joie; il ne voit, il n'entend que Redmond, le presse sur son cœur et s'écrie en sanglotant : « Mon fils ! mon fils !..... »

XXXV.

Ces événements se passaient par une belle matinée d'été, lorsque les épis dorés balançaient leurs têtes sur la plaine. Mais lorsque les chaleurs du mois d'août appelèrent les moissonneurs dans les champs, un joyeux spectacle se déroula sur la route qui se rend à travers les bois d'Eglistone à Mortham. Les vigoureux paysans cessent un instant de lier et d'entasser les gerbes, et les jeunes filles abandonnent leurs faucilles pour venir considérer

l'heureux époux et la mariée; des groupes d'enfants bordent la haie et les épis s'échappent de la main de la glaneuse au moment où elle les joint, pour prier et implorer la bénédiction du ciel en faveur de l'aimable couple. L'héritière de Rokeby donnait sa foi au brave Redmond; et la vallée de Teesdale se rappelle encore comment le sort s'acquitta envers la vertu, et leur donna, en dédommagement des traverses qu'ils avaient éprouvées, une longue vie de paix et d'amour.

Ainsi le temps et le sort suivirent leurs cours, offrant, comme une journée d'avril, un riant après-midi en revanche d'une triste matinée, et des années de bonheur pour des heures d'affliction !

FIN DE ROKEBY.

NOTES DE ROKEBY.

CHANT PREMIER.

(1) Les ruines du château de Barnard sont situées sur une falaise très élevée au pied de laquelle coule la Tees. Du haut de la tour de Baliol qui en fait partie, l'œil a une vue magnifique de la vallée boisée de la Tees.

(2) L'usage des armes complètes était tombé en désuétude du temps de la guerre civile. Sous le règne de Jacques I[er], la casaque de buffle, qui se portait auparavant sous la cuirasse, remplaça cette arme défensive, quoique la grosse cavalerie ait continué quelque temps à porter l'armure complète.

(3) On a voulu rendre dans ce personnage le caractère de ces aventuriers des Indes occidentales, qui, pendant le XVII[e] siècle, étaient très connus sous le nom de *flibustiers*.

(4) La bataille de Long-Marston-Moor, qui se termina d'une manière si malheureuse pour la cause de Charles I[er], avait commencé sous des auspices bien différents. Le prince Rupert, avec une armée de vingt mille hommes, avait débloqué York, et en joignant la garnison à son armée, avait suivi l'armée des parlementaires et les troupes auxiliaires d'Écosse jusqu'à Marston-Moor. Là l'aile droite et le centre de ces derniers ayant été enfoncés, ils furent poursuivis avec trop d'ardeur par les troupes royales dont l'aile droite, attaquée ensuite par la gauche des parlementaires, fut battue. Une partie de l'armée du parlement, qui avait d'abord été dispersée, s'étant ralliée à l'aile gauche, tomba conjointement sur les corps divisés du prince Rupert, les défit entièrement et obtint une victoire complète, après trois heures de combat.

(5) Moukton et Mitton sont des villages près de la rivière de l'Ouse, peu éloignés du champ de bataille.

(6) Cromwell, avec le régiment de cuirassiers, dont il était colonel, contribua beaucoup à faire tourner la chance de la bataille à Marston-Moor.

(7) Perceval Rede fut trahi et vendu par les Hall à des maraudeurs qui le massacrèrent. On supposait que son ombre hantait les bords d'un ruisseau appelé le Pringle.

(8) Près de Risingham, s'aperçoit l'image d'un chasseur sculptée en relief sur le roc. La tradition rapporte qu'elle représente un géant, dont le frère subsistait comme lui au moyen de la chasse. Celui-ci trouvant que le gibier devenait trop rare pour les faire vivre tous deux, empoisonna son frère, à la mémoire de qui ce monument a été sculpté.

(9) Les statuts des flibustiers étaient plus équitables qu'on ne pourrait s'y attendre d'après le genre de vie qu'ils menaient. Voyez à ce sujet Raynald (*Histoire des établissements européens dans les Indes orientales et occidentales*).

CHANT DEUXIÈME.

(1) La Tees coule dans un lit profond creusé dans le roc qui se compose principalement de pierre à chaux et de marbre.

(2) L'abbaye d'Eglistone renfermait autrefois les sépultures des familles de Rokeby, Bowes et Fitz-Hugh.

(3) Dans un camp romain, à Greta-Bridge, a été trouvé un autel votif, portant l'inscription : LEGIO. SEXTA. VICTRIC. PIA. FORTIS. FIDELIS.

(4) Cet ancien manoir avait donné son nom à une famille distinguée jusqu'alors ; mais, dans la guerre civile qui éclata, cette famille ayant embrassé la cause de Charles Ier, il souffrit beaucoup par les amendes et les confiscations.

(5) On a essayé, dans la description suivante, de donner une idée de la pittoresque vallée, ou plutôt du ravin à travers lequel la Greta s'est creusé un passage entre Rokeby et Mortham, qui sont situés le premier sur la rive gauche, et le second sur la droite, à un mille plus près de sa jonction avec la Tees.

(6) Les Lapons et les Finlandais, parmi d'autres actes de superstition, étaient dans l'habitude de vendre des vents aux batiments qui étaient retenus sur leurs côtes par des temps contraires.

(7) Une superstition généralement répandue parmi les marins, c'était qu'il existait des spectres qui, se perchant au haut des mâts, même dans les plus grands calmes, donnaient un coup de sifflet, et aussitôt il s'élevait une tempête furieuse qui faisait périr le vaisseau, corps et biens.

(8) Cet Éric, roi de Suède, était un grand magicien, dont l'influence sur les esprits infernaux était telle que, de quelque côté qu'il tournât sa toque, le vent soufflait aussitôt du même point.

(9) On fait ici allusion à un bâtiment dont l'équipage, en punition de ses crimes, était condamné à hanter éternellement avec le bâtiment les parages où ils avaient été commis. Sa vue était considérée par les marins comme le présage le plus funeste.

(10) Ces petites îles, qui offraient aux flibustiers un abri commode pour se reposer ou pour attendre leur proie, et où ils pratiquaient la plupart des atrocités qu'ils exerçaient envers leurs prisonniers, inspirent encore de nos jours une sorte de terreur superstitieuse aux marins.

(11) On aperçoit encore, près du château de Mortham, les deux ormeaux et le monument dont il est question dans le texte.

(12) Les hommes les plus cruels sont souvent les plus superstitieux. La tradition maritime rapporte qu'entre autres pratiques par lesquelles les flibustiers procédaient à enfouir ce que leurs débauches ne pouvaient consommer de leur butin, ils tuaient un nègre ou un Espagnol, et l'enterraient avec leur trésor, pensant que son ombre hanterait ce lieu, et écarterait par la terreur tous ceux qui auraient envie d'en approcher.

(13) Cette tour, dont il a déjà été fait mention, est située près de l'extrémité nord-est de la muraille qui entoure le château de Barnard, auquel la tradition rapporte qu'elle servait de prison.

(14) Après la bataille de Marston-Moor, les commissaires du parlement imposèrent aux partisans de Charles des amendes proportionnées à leur fortune et à leur prétendue culpabilité. Ces amendes étaient souvent données en récompense aux personnes qui avaient servi la cause des communes. Il arriva dans quelques circonstances que les royalistes opprimés furent obligés de former des alliances de famille avec les personnages influents du parti triomphant.

CHANT TROISIÈME.

(1) La patience, la facilité à supporter l'abstinence et la ruse dont font preuve les Indiens de l'Amérique du nord, dans la poursuite de leur proie ou de leur vengeance, sont le trait le plus marquant de leur caractère; et l'activité et l'adresse qu'ils déploient dans leur retraite sont également surprenantes.

(2) Les habitants de la vallée de Redesdale étaient fameux pour le vol des troupeaux. Ils voyageaient pendant le jour par des sentiers détournés et connus d'eux seuls, pour arriver à la nuit au lieu qu'ils avaient l'intention de piller.

(3) Tous ceux qui ont écrit sur la magie s'accordent à dire que la vengeance était presque toujours le motif déterminant qui dictait le prétendu contrat entre Satan et ses vassaux.

(4) A mesure que les ressources de Charles, pour payer régulièrement ses troupes, diminuèrent, des habitudes de maraudage s'introduisirent dans son armée.

(5) Il existe sur les bords de la Greta des carrières d'où l'on retire l'ardoise, et qui forment des cavernes à l'entrée desquelles poussent des arbrisseaux qui les cachent aux regards lorsqu'elles sont abandonnées.

(6) Il y eut une courte guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, vers l'époque où est supposée se passer l'action du poème. 1625-6.

(7) Les réglements des flibustiers, quoique sévères et équitables, étaient souvent mis de côté par le parti le plus fort.

CHANT QUATRIÈME.

(1) Vers l'an 866, les Danois envahirent le Northumberland, ayant avec eux l'étendard magique dont il est si souvent fait mention en poésie, et qui portait la figure d'un corbeau.

(2) Les Danois ont laissé plusieurs traces de leur culte dans la partie supérieure du Teesdale.

(3) Cet O'Neale, qui se révoltait continuellement, battit le brave comte d'Essex, et lui imposa un traité.

(4) La principale bataille que remporta O'Neale fut livrée contre le maréchal sir Henri Bagnol, à qui il en voulait beaucoup, et qui périt dans l'action. Les Anglais eurent treize officiers et quinze cents soldats de tués.

(5) Le taniste était celui que les Irlandais élisaient pour succéder à leur chef, qui était lui-même choisi par eux dans la famille qui les gouvernait, non pas en ligne

directe, mais dans toutes les branches, en procédant par génération. Ils avaient par là pour but d'éviter les mineurs : cette coutume se nommait *tanistry*.

(6) L'auteur a eu en vue, dans le texte, de donner une idée de l'ancien costume irlandais.

(7) Les chefs irlandais, dans leurs communications avec les Anglais et entre eux, avaient coutume de prendre le langage de souverains indépendants.

(8) Il n'y avait pas de lien plus sacré chez les Irlandais, que celui qui unissait le père nourricier, de même que la nourrice à l'enfant qu'ils avaient élevé.

(9) Nial tire son surnom de neuf tribus qui lui étaient soumises, et desquelles il recevait des otages.

(10) Ce chef nous est représenté comme l'homme le plus orgueilleux et le plus débauché de la terre. Il affectait la royauté dans l'Ulster.

(11) Con-More maudit tous ceux de sa postérité qui apprendraient la langue anglaise, et qui semeraient du blé ou bâtiraient des maisons pour inviter les Anglais à venir s'établir dans leur pays.

(12) Les places de cornettes à cette époque étaient données à de tous jeunes gens.

(13) Il y avait d'abord trois grades dans la chevalerie : le page, l'écuyer et le chevalier; mais avant le règne de Charles Ier, la coutume de servir comme écuyer était tombée en désuétude.

CHANT CINQUIÈME.

(1) Le sanglier, dont il est ici parlé, fait le sujet d'une ballade comique, écrite en vieux style, qu'on trouve dans plusieurs recueils d'anciennes poésies. D'après la ballade en question, il paraît que le sanglier, qui reçut le nom de *Félon*, était l'effroi du voisinage, et que le seigneur de Rokeby en fit cadeau aux moines de Richemond, qui, avant de pouvoir s'en emparer, furent plusieurs fois vaincus par lui : il ne faut pas s'étonner si les bons frères en conclurent que leur ennemi était possédé du démon.

(2) Le Filea ou l'Ollamh-Re-Dan était le poète particulier d'une famille. Chaque chef de distinction en avait un ou plusieurs à son service, et cette charge était ordinairement héréditaire. Les ménestrels domestiques partageaient tous les plaisirs du maître et s'asseyaient même à sa table. L'influence de ces bardes sur leurs patrons était fort grande, et on les consultait toujours dans les affaires de haute importance.

(3) Clandeboy est un district de l'Ulster, autrefois possédé par la famille des O'Neale, et Slieve-Donald une montagne pittoresque dans la même province.

(4) Marwood-Chase est une ancienne forêt qui s'étend sur les rives de la Tees, du côté de Durham, et qui dépend du château de Barnard. Toller-Hill est une éminence sur les bords de la même rivière, mais du côté de l'Yorkshire, commandant une superbe vue des ruines du vieux château.

(5) Drummond d'Hawthorden était à l'apogée de sa réputation comme poète durant les guerres civiles. Il mourut en 1649.

(6) Mac-Curtin était l'ollamh héréditaire du Munster septentrional, et le Filea de Donough, comte de Thomond, et président de Munster.

(7) Dans une des fêtes données à la reine Élisabeth, au château de Kenilworth, on lui pré enta un individu costumé de manière à rappeler les anciens ménestrels ambulants, qui la régala de l'histoire solennelle des faits et gestes du roi Arthur. On trouvera la description de ce costume dans une dissertation placée en tête d'un recueil de vieilles poésies qu'a donné l'évêque Percy.

(8) Cette ballade est fondée sur la tradition que voici : « Le château de Littlecot est situé dans un lieu bas et solitaire. De trois côtés, il est entouré par un parc qui s'étend jusqu'à la colline adjacente, et du quatrième, par des prairies qu'arrose la rivière de Kennet. Près d'une des façades de la maison, est un bois épais de grands arbres, au bord duquel passe une des principales avenues qui conduisent au château à travers le parc. C'est un bâtiment irrégulier et fort antique, qui fut probablement bâti vers la fin de la féodalité, alors qu'il ne semblait plus être tout à fait indispensable de fortifier une maison de campagne. Cependant l'intérieur semble, sous plusieurs rapports, approprié aux mœurs féodales. La salle est fort spacieuse, pavée en larges pierres, et éclairée par de hautes fenêtres à vitraux. Aux murailles sont suspendus de vieux instruments de guerre qui sont depuis long-temps devenus la proie de la rouille. A une extrémité de la salle est une rangée de cottes de mailles et de casques, et il y a de tous côtés abondance de pistolets et de carabines d'une forme anglaise, la plupart à mèche. Immédiatement au-dessous de la corniche est suspendue une provision de jaquettes en cuir, faites en forme de chemises, qu'on suppose avoir été portées comme armures par les vassaux. Une large table de chêne, qui va presque d'une des extrémités de la pièce à l'autre, pouvait permettre de donner un banquet à tout le voisinage, et l'un des bouts était disposé de telle manière, qu'elle servait parfois au vieux jeu du galet. Le reste de l'ameublement est du même style, et surtout un énorme fauteuil en bois, artistement travaillé, avec un dossier très haut et un coussin triangulaire, dont se servit, dit-on, le juge Popham, sous le règne d'Élisabeth. L'entrée dans la salle est à l'une des extrémités par une porte basse, communiquant avec un passage qui conduit de la porte qu'on trouve dans la façade de la maison à un vestibule carré; à l'autre extrémité, la salle ouvre sur un escalier obscur par lequel on monte au premier étage, et, après avoir passé devant plusieurs chambres à coucher, vous entrez dans une étroite galerie qui règne, sur les derrières, dans toute la longueur du bâtiment, et donne sur un vieux jardin. Cette galerie est ornée de portraits dont presque tous les personnages portent le costume espagnol du XVI[e] siècle. Dans une des chambres à coucher que vous trouvez en allant vers la galerie, est un bois de lit drapé en rideaux bleus, que le temps a noircis et râpés, et au milieu de l'un de ces rideaux on voit qu'une petite déchirure fut faite à l'étoffe,, puis raccommodée, circonstance qui sert à spécifier la scène de l'histoire suivante.

« C'était par une nuit noire et pluvieuse du mois de novembre; une vieille sage-femme était assise rêvant au coin de son feu, quand soudain elle fut tirée de sa rêverie par un grand coup frappé à sa porte. Allant ouvrir, elle trouva un cavalier qui lui dit que ses secours étaient nécessaires à une dame de distinction, et quelle serait libéralement récompensée; mais que des raisons particulières exigeaient qu'on tînt l'accouchement secret et qu'en conséquence il lui fallait se laisser bander les yeux et conduire en cet état près du lit de la dame. Après quelque hésitation, la sage-femme consentit; le cavalier lui banda les yeux et la prit en croupe derrière lui.

Après avoir parcouru plusieurs milles en silence, à travers des sentiers difficiles et sinueux, ils s'arrêtèrent, et la sage-femme fut introduite dans une maison que, par la longueur des corridors aussi bien que par le bruit qui frappait ses oreilles, elle soupçonna être la demeure de la richesse et de la puissance. Quand son bandeau lui fut ôté, elle se trouva dans une chambre où était la dame pour qui on était venu la chercher, et un homme d'un aspect dur et irrité. La dame accoucha d'un beau garçon. Aussitôt l'homme commanda à la sage-femme de lui donner l'enfant, et le lui arrachant même, il traversa précipitamment la chambre et le jeta dans le feu qui flambait dans une vaste cheminée. Mais l'enfant était fort, et se débattant, il roula sur les cendres ; alors le cruel le ressaisit avec fureur, et malgré l'intercession de la vieille, malgré les prières plus touchantes encore de la mère, le rejeta dans la cheminée, et le recouvrant de charbons enflammés, mit bientôt fin à sa vie. La sage-femme, après avoir prodigué à la malheureuse mère tous les secours qui étaient en sa puissance, reçut ordre de se retirer. Son conducteur reparut, lui banda de nouveau les yeux, et la reconduisit en croupe jusque chez elle : là il lui remit une forte somme et partit. La sage-femme fut bouleversée par les horreurs de la nuit précédente, et alla tout de suite faire déposition du fait devant les magistrats. Deux circonstances firent espérer qu'on découvrirait la maison dans laquelle le crime avait été commis : l'une était que la sage-femme, pendant qu'elle était assise au chevet du lit, avait déchiré les rideaux qu'elle avait ensuite recousus, pour mieux examiner les lieux ; l'autre, qu'en descendant l'escalier elle en avait compté les marches. Quelques soupçons tombèrent sur un Darrell, alors propriétaire de Littlecot et des domaines qui en dépendent. La maison fut visitée et reconnue par la vieille, et Darrell fut appelé en justice à Salisbury pour meurtre. En corrompant ses juges, il échappa à la sentence de la loi, mais il se tua peu de mois après en tombant de cheval à la chasse. Le nom où cet événement arriva est encore connu sous le nom de barrière de Darrell, lieu que redoutent les paysans, lorsque les ombres du soir les ont surpris en chemin »

A ce terrible récit, l'auteur a joint quelques circonstances par lui empruntées à une légende à peu près semblable, qu'il a entendu conter à Édimbourg durant sa jeunesse.

Au commencement du XVIIIe siècle, lorsque les vastes châteaux des nobles écossais et même les hôtels particuliers qu'ils possédaient dans la ville, comme la noblesse française, étaient quelquefois le théâtre d'actions étranges et mystérieuses, un prêtre d'une sainteté connue fut appelé à minuit pour prier près d'une personne qui se mourait. Jusque là rien d'extraordinaire ; mais la suite fut un peu plus alarmante. Il fut mis dans une chaise à porteurs, et les porteurs, après l'avoir emmené dans un quartier éloigné de la ville, exigèrent qu'il se laissât bander les yeux. La requête fut appuyée par la vue d'un pistolet armé, et il se soumit ; mais dans le cours de la discussion il conjectura, d'après le langage des personnes, et d'après certaines parties de leurs vêtements qui n'étaient pas complétement cachés par leurs manteaux, que c'étaient des gens bien au-dessus du métier qu'ils faisaient, Après bien des tours et des détours, on monta la chaise par l'escalier d'une maison, et on l'introduisit les yeux toujours bandés, dans une chambre où il trouva une dame qui venait d'accoucher. Il reçut l'ordre de réciter, auprès du lit de la dame, les prières qu'on récite d'ordinaire près de ceux des mourants. Il se récria, se hasarda même à observer que l'heureux accouchement de la dame lui donnait une meilleure espérance. Mais on lui commanda sévèrement d'obéir à l'ordre qu'il avait

reçu, et ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à se remettre suffisamment pour s'acquitter de son ministère. Ensuite on le fit rentrer dans la chaise; mais tandis qu'on le descendait, il entendit un coup de pistolet. Il fut de nouveau transporté dans sa maison; on le força d'accepter une bourse d'or; mais en même temps on l'avertit que la moindre indiscrétion lui coûterait la vie. Il alla se coucher, et après une longue insommie pleine d'agitation, s'endormit enfin. Le lendemain il fut réveillé par son domestique qui lui annonca une triste nouvelle, à savoir qu'un violent incendie avait éclaté dans la maison de****, vers le haut de la Canongate, et que cette maison était totalement consumée; en outre, la fille du propriétaire, jeune miss remarquable pour sa beauté et ses perfections, avait péri dans les flammes. L'ecclésiastique conçut des soupçons, mais les rendre publics n'eût servi de rien. Il était craintif, la famille était fort puissante; surtout le crime était commis, et partant irréparable. Il se passa du temps; mais ses terreurs ne firent qu'augmenter. Il se trouva malheureux d'être seul dépositaire de ce terrible secret, et le confia à quelques uns de ses confrères, parmi lesquels l'anecdote acquit une espèce de célébrité. Cependant le prêtre était mort depuis long-temps, et l'histoire en quelque sorte oubliée, quand le feu prend au même endroit où se trouvait jadis la maison de****, qui avait été remplacée par des bâtiments moins considérables. Lorsque les flammes eurent atteint les combles, le tumulte qui accompagne d'ordinaire un pareil accident fut tout à coup suspendu par une apparition inattendue. Une belle et jeune femme en costume de nuit extrêmement riche, mais vieux d'un demi-siècle au moins, apparut au milieu du feu et prononça ces mots terribles dans son idiome maternel : « Une fois brûlée ; deux fois brulée ; la troisième fois je vous épouvanterai tous ! » La croyance qu'on ajoutait autrefois à cette histoire était si forte, que si le feu venait à prendre et semblait devoir gagner le lieu fatal, tout le monde craignait que l'apparition vînt exécuter la menace.

CHANT SIXIÈME.

(1) Cet usage en vigueur parmi les habitants des frontières du Redesdale et du Tynedale est rapporté dans l'intéressante vie de Bernard Gilpin, où il est question de ces contrées sauvages que cet excellent homme avait coutume de visiter régulièrement

Ces duels étaient encore en usage sur les frontières, où la barbarie saxonne conserva le plus long-temps son empire. Même ces farouches Northumbriens dépassaient leurs ancêtres en férocité. Ils ne se contentaient pas d'un seul duel; chacun des adversaires recrutait autant que possible d'adhérents, et tâchait d'exciter une petite guerre. De sorte qu'une querelle particulière faisait souvent verser beaucoup de sang.

Il arriva qu'une querelle de ce genre eut lieu lorsque M. Gilpin était à Rothburg, dans ses districts. Durant les deux ou trois premiers jours de ses prédications les partis ennemis observèrent quelque décorum, et ne se montrèrent jamais ensemble à l'Église. A la fin pourtant ils s'y rencontrèrent. Un parti s'était rendu de bonne heure à l'église, et M. Gilpin venait de commencer son sermon lorsque l'autre y arriva. Ils ne gardèrent pas long-temps le silence : enflammés à la vue les uns des autres, ils se mirent à faire retentir leurs armes, car ils étaient tous munis de javelines et d'épées, et bientôt s'approchérent; mais, contenu par la sainteté du lieu, le tumulte s'apaisa jusqu'à un certain point. M. Gilpin continuait lorsque les

combattants recommencèrent à brandir leurs armes, et à se porter quelques coups. Comme un engagement véritable semblait imminent, M. Gilpin descendit de la chaire, parla aux chefs, mit fin à la querelle pour le moment, mais ne put effectuer une entière réconciliation. Ils lui promirent cependant que le désordre ne recommencerait plus durant le sermon. Il remonta alors dans la chaire, et passa le reste du temps à tâcher de les rendre honteux de ce qu'ils avaient fait. Sa conduite et ses paroles les touchèrent tellement qu'à sa prière ils promirent enfin qu'ils s'abstiendraient de tout acte d'hostilité tant qu'il demeurerait dans le pays. Et tel était le respect qu'ils lui portaient tous, que quiconque redoutait son ennemi avait coutume de se retirer près de M. Gilpin, regardant sa présence comme la meilleure protection possible.

Un dimanche matin qu'il se rendait à une église des environs avant que le peuple y fût rassemblé, il remarqua un gant suspendu, et apprit du sacristain que c'était un défi à quiconque oserait le détacher. M. Gilpin ordonna au sacristain de le décrocher; mais sur son refus positif, il le détacha lui-même et le cacha dans son sein. Quand les fidèles furent réunis, il monta en chaire, et, avant d'achever son sermon, ne manqua point de les réprimander sévèrement pour des défis si inhumains. « J'ai ouï dire, ajouta-t-il, que quelqu'un parmi vous a suspendu un gant, même dans ce lieu sacré, menaçant de se battre contre quiconque le détacherait; voyez, je l'ai détaché, moi » et tirant le gant, il le montra à toute l'assemblée, puis tacha de faire sentir combien ces usages barbares étaient contraires au christianisme, en recourant, pour les exciter à la concorde, aux moyens de persuasion qu'il croyait les plus puissants. *Vie de Bernard Gilpin*. Londres, 1753. in-8, p. 177.

(2) Ce trait est un exploit véritablement accompli par le major Robert Philipson, que son courage aventureux et désespéré fit surnommer Robin-le-Diable. Nous allons ici conter les faits comme ils se sont réellement passés :

« L'île de Curwen, dans le lac de Windermère, appartenait jadis aux Philipson, famille distinguée du Westmoreland. Durant les guerres civiles, deux d'entre eux, deux frères, servirent la cause du roi. Le premier commandait un régiment... c'était le propriétaire de l'île ; le second était major.

« Le major, qui s'appelait Robert, était un homme très courageux et fort entreprenant : aussi sa bravoure et ses prouesses lui avaient-elles valu le nom de Robin-le-Diable parmi les Oliveriens de la contrée.

« Après que la guerre fut éteinte et que les terribles effets de l'opposition publique eurent cessé, la vengeance et la haine entretinrent long-temps l'animosité des individus. Le colonel Briggs, ami zélé de l'usurpation, résidait alors à Kendal; et sous son double titre de magistrat civil, car il était juge de paix, et de commandant militaire, il tenait le pays en crainte. Ce personnage ayant ouï dire que le major Philipson s'était réfugié chez son frère, dans l'île de Windermère, résolut de saisir, s'il était possible, et de punir un homme qui s'était rendu si coupable. Comment il exécuta sa résolution, je n'ai pu le savoir, non plus s'il avait traversé le lac et bloqué la place par mer, ou s'il avait débarqué et fait un siége en règle. La force de la garnison et la solidité des retranchements nous sont également inconnues. Tout ce que nous savons, c'est que le major Philipson soutint avec un grand courage un siége de huit mois jusqu'à ce que son frère, le colonel, eût levé un régiment, et fût venu le secourir.

« Ce fut alors au tour du major à user de représailles. Il se mit donc à la tête d'une petite troupe de cavaliers, et marcha vers Kendal. Là apprenant que le colo-

nel Briggs était à l'office, car c'était un dimanche matin, il plaça ses hommes de manière à garder toutes les issues, et lui-même il se dirigea armé vers l'église. Ce n'était probablement pas une église véritable, mais quelque vaste emplacement. On dit qu'il avait dessein de prendre le colonel et de l'emmener ; mais comme il semble que ce dessein aurait été tout à fait impraticable, il est plus probable que son intention était de le tuer sur place, et de s'enfuir à la faveur du tumulte. Si telle était son intention, il ne put l'exécuter, car Briggs se trouvait n'être pas à l'église.

« La congrégation, comme on doit s'y attendre, s'abandonna à la confusion en voyant un homme armé paraître à cheval au milieu du lieu saint ; et le major, profitant de la surprise générale, tourna bride et s'en alla tranquillement. Mais l'alarme avait été donnée, et il fut assailli en sortant de l'église. On le saisit, on coupa les sangles de son cheval, et il se trouva démonté.

« A ce moment sa troupe fit une attaque furieuse contre les assaillants, et le major tua de sa propre main l'homme qui l'avait saisi, remit sa selle, bien qu'elle n'eût plus de sangles, sur son cheval, et s'élançant dessus, s'enfuit à toute bride par les rues de Kendal, exhortant ses gens à le suivre ; puis avec toute sa troupe il se retira sain et sauf dans sa retraite au milieu du lac. A ce fait on reconnut l'homme. Bien des gens le connaissaient d'ailleurs, et les autres comprirent fort bien qu'une pareille tentative ne devait être attribuée qu'à Robin-le-Diable »

FIN DES NOTES SUR LE POÈME DE ROKEBY.

LE LORD DES ILES.

POÈME EN SIX CHANTS.

LE LORD DES ILES.

AVERTISSEMENT.

La scène de ce poème est d'abord au château d'Artornish sur la côte du comté d'Argyle, ensuite dans les îles de Skye et d'Arran, et sur la côte du comté d'Ayr, enfin près de Stirling. L'histoire commence au printemps de l'année 1307, quand Bruce, qui avait été chassé d'Écosse par les Anglais et par les barons qui avaient épousé cette querelle étrangère, revint de l'île de Rachrim pour faire de nouveau valoir ses droits à la couronne. La plupart des personnages et des incidents sont de notoriété historique. Les autorités dont s'est servi l'auteur sont principalement celles du vénérable lord Hailes, qui a autant de droit à être appelé le restaurateur de l'histoire d'Écosse, que Bruce, le restaurateur de la monarchie écossaise... et de l'archidiacre Barbour, à qui l'on doit une histoire en vers de Robert Bruce, dont une édition correcte paraîtra bientôt, sous les auspices de mon savant ami, le révérend docteur Jamieson[1].

Abbotsford, 10 décembre 1814.

CHANT PREMIER.

L'automne s'éloigne... mais les plis de son manteau recouvrent encore les bois du noble Sommerville ; sous une voile de pourpre tacheté d'or se mêlent encore la Tweed et ses tributaires ; le vent siffle plus aigu, le ruisseau retentit plus bruyant ; néanmoins des sons mourants de l'harmonie des forêts se font encore entendre : c'est le soupir du ramier, c'est le cri aigre du rouge-gorge ; et quelques teintes de la splendeur de l'été disent encore quand ce large soleil se couche derrière les montagnes d'Ettrick.

L'automne s'éloigne des plaines de Gala, des sons rustiques ne viennent plus réjouir nos bords chéris ; nous n'entendons

1 Cette édition est maintenant publiée.

plus les joyeux accents des chœurs se mêler aux ruisseaux et au vent qui en ride la surface. La dernière acclamation de joie vient de mourir à notre oreille, et le toit de chaume recouvre le chariot bruyant. Sur la colline déserte n'apparaît plus aucun signe de vie, sinon que, suivant avec lenteur le cortége de l'automne, quelques vieillards glanent le peu d'épis qui furent oubliés.

Croyez-vous que ces scènes moins brillantes aient encore des charmes ? Aimez-vous à errer dans les royaumes flétris de l'automne, à voir la fleur de bruyère desséchée, sur la colline, à écouter la musique mourante des bois, à voir la feuille rougie trembler sur la tige, à contempler les dernières lueurs brillantes qui dorent la cime des monts, à suivre dans les champs dépouillés la route du glaneur ?... Oh ! si vous aimez de telles scènes, ne dédaignez pas le chant du ménestrel !

Non ! ne le dédaignez pas, quoique ces accords grossiers puissent à peine lutter avec les accents domestiques du ramier, quoique ses beautés soient aussi pâles que les teintes éloignées qui brillent à travers le brouillard et derrière un nuage par une soirée d'automne, et aussi rares que les feuilles qui frémissent, rougies et séchées, lorsque le rude novembre a fait résonner son cor ; ne méprisez pas mes travaux... Glaneur solitaire, je parcours des champs ravagés par les siècles, cherchant de chétifs débris là où des bardes plus heureux ont jadis recueilli de plus riches moïssons.

Vous écouterez donc, et non sans émotion peut-être, une naïve histoire des jours guerriers d'Albyn : dans des pays éloignés, que dédaigne l'habitant grossier du Sud, restent encore quelques fragments de l'ancien récit. Car, lorsque sur les monts de Coolin pâlissent les rayons du soleil, le prophète de Skye abrège la soirée, grâce à ces histoires ; elles sont connues dans les déserts impraticables de Reay, connues à Harries, connues dans les temples d'Ionie, où le puissant lord des îles se repose des fatigues d'ici bas.

I.

« Éveille-toi, fille de Lorn ! » chantaient les ménestrels. Tes salles noircies par le temps, ô Artornish (1), répétaient ces mots, et la mer sombre qui baigne tes murs poussait sur les rivages des vagues plus paisibles, comme pour marier à ces accents l'harmonie des flots. Les vents étaient enchaînés sur les cimes d'Innimore et dans les bois verdoyants qui couvrent le rivage de Loch-Alline, comme si les forêts et les ondes avaient pris plaisir à écouter ces chants. Et jamais les échos des montagnes ne donnèrent réponse à plus douce symphonie, puisque chacun des ménestrels de l'Écosse et des îles, des îles de Ross, d'Arran, d'Ilay et d'Argyle, s'était donné rendez-vous pour célébrer ce jour de fête. Il fut déshonoré et perdu de réputation, indigne de récompense et d'estime, sourd à l'espérance d'une brillante renommée de ménestrel, et insensible aux sourires des dames, son plus noble but, le barde qui ne répondit pas à l'appel irrésistible de cette matinée, et demeura silencieux dans le château d'Artornish.

II.

« Éveille-toi, fille de Lorn ! » C'était ainsi qu'ils chantaient, et les instruments ne restaient pas au dessous de leurs voix. « Éveille-toi, fille de Lorn ! à nous appartient le droit de bannir le sommeil de la couche de la beauté : la terre, l'océan, l'air, n'ont rien qui ne reconnaisse le pouvoir des ménestrels. Dans Lettermore le cerf timide s'arrêtera pour écouter le moindre son de nos harpes ; le veau marin d'Heiskar s'éveillera du fond des ondes noires pour suivre long-temps la barque du ménestrel (2) ; pour entendre nos accents ; l'aigle superbe se perchera sur un nuage, à Ben-Cailliach : que l'oreille de la jeune fille ne dédaigne donc pas les accords de nos lyres ; mais pendant que nos lyres forment un bruyant concert, Edith de Lorn, éveille-toi, éveille-toi !

III.

« Oh éveille-toi, tandis que l'aurore avec ses perles de rosée éveille les charmes de la nature avec lesquels peuvent lutter les tiens ! Elle excite la grive bigarrée à faire entendre sa voix pour qu'elle dispute en harmonie avec la tienne ; la rosée qui orne la violette rivalise avec le vif éclat de tes yeux ; mais, Edith, éveille-toi, et alors nous verrons tout ce qu'il y a de doux et de beau le céder à tes charmes ! » — « Elle ne vient pas encore, s'écriait Ferrand aux cheveux déjà gris : frères, essayons des accords plus tendres, essayons cette harmonie lente, ces sons enchanteurs, qui se marient mieux aux rêves de la beauté, et réveillent dans son cœur, par leurs accents argentins, l'espoir qu'elle aime, mais qu'elle craint d'avouer. » — Il dit, et sur les cordes des harpes moururent les accords de flatterie et d'orgueil ; plus doux, plus bas, plus tendre, retentit le chant d'amour qu'il ordonna d'exécuter.

IV.

Éveille-toi, fille de Lorn ! le moment fuit où l'on peut encore te donner le nom de vierge ; éveille-toi, vierge, éveille-toi ! l'heure est proche où l'amour réclamera l'accomplissement d'un vœu sacré. Par la crainte qui fait battre ton sein, par l'espérance qui bientôt dissipera toute crainte, nous te supplions de briser les liens du sommeil et de te réveiller à l'appel de l'amour.

Éveille-toi, Edith, éveille-toi. Près de cette rive sont des barques richement décorées ; nous entendons retentir le joyeux pibroch ; nous voyons voltiger les banderoles de soie. Quel est le chef dont le pibroch chante les louanges ? quel cimier aperçoit-on sur ces bannières ? La harpe, le ménestrel n'osent le dire : ce mystère doit être deviné par l'Amour. »

V.

Retirée au milieu de ses femmes, Edith de Lorn entendit ce chant. Mais qu'il eût été abaissé l'orgueil du barde qui aurait vu son indifférence ! car sur ses joues ne brilla point cette rougeur qu'éveille la flatterie; et leurs plus tendres accords ne purent pas même lui arracher un soupir. Aussi, vainement les suivantes avaient disputé d'adresse pour parer la riche fiancée. Ses cheveux, qui tombent en longues tresses noires, ce fut toi, Cathleen d'Ulne, qui les arrangeas; la jeune Eva, avec toute la grâce convenable, chaussa ses petits pieds de la mule de soie, tandis que la belle Bertha entourait sa jambe fine d'un rang de perles, qui, prises dans les profondeurs de Lochryan, semblaient encore blanches à peine sur la blanche peau d'Edith. Mais Einion, qui devait, à son âge, avoir plus d'expérience, eut une tâche plus difficile... elle fixa le manteau en plis habiles, de manière à montrer les formes qu'il semblait cacher, tandis que, descendant jusqu'à terre, frémissait un tissu de pourpre bordé d'or.

VI.

Oh ! existe-t-il encore une jeune fille si froide, qu'ainsi parée de ses plus beaux atours, dans toute la splendeur de ses charmes, au moment où son amour triomphe, à l'heure de l'hymen, avec tous les attraits qui enlèvent les cœurs, et que donne la nature ou qu'on doit à l'art, elle puisse encore regarder sa belle image répétée dans un brillant et fidèle miroir, sans que la moindre rougeur vienne sur ses joues trahir son émotion ?... existe-t-il encore une telle jeune fille ? Belles, répondez vous-mêmes : car tout ce que ma harpe peut dire c'est qu'elle exista dans l'île de la Bretagne, alors que la brillante Edith de Lorn ne daignait pas sourire à l'idée de son bonheur.

VII.

Mais Morag, aux tendres soins de qui le fier Lord avait confié sa charmante fille ; Morag, qui voyait sa tendresse de mère payée par tout un amour de fille... car ce lien, le plus cher de tous, fut toujours sacré dans les montagnes de l'Écosse... la vieille Morag s'assit à l'écart pour lire le cœur d'Edith dans ses yeux. En vain les suivantes réclamèrent l'habileté de Morag , le zèle de Morag ; elle remarqua bien que son enfant recevait leurs soins avec autant de froideur que la belle statue de sainte que les jeunes filles d'un cloître parent à l'envi ; elle le remarqua , et sentit que le cœur de sa fille ne prenait aucune part à toute cette vaine pompe. Elle l'examina quelque temps en silence , puis la pressa sur son sein inquiet quand sa toilette fut achevée, et la conduisit au sommet élevé d'une tour, dont les créneaux touchent les nues et dominent, ô sombre Mull ! ton terrible détroit (3) , où des courants contraires, mêlant leurs mugissements , séparent tes noires collines des rives de Morven.

VIII.

« Ma fille, dit-elle, regarde ces flots qui baignent les rivages de deux cents îles, depuis Hirt , qui les entend rugir au Nord, jusqu'à la côte fertile de la verte Ilay (4); puis tourne les yeux vers le continent, où tant de tours reconnaissent la puissance féodale de ton vaillant frère, chacune située sur une éminence sauvage , chacune entendant mugir un vent à elle , depuis Mingarry, dont les créneaux s'élèvent au-dessus des bois et des ondes (5), jusqu'à Dunstaffnage , qui entend le Connal en fureur lutter contre ses rocs. Crois-tu que dans ce vaste domaine un seul front, hormis le tien, se soit couvert d'un nuage au matin de ce jour où la fille du puissant Lorn va , suivant sa promesse , donner sa main à l'héritier de l'illustre Somerled (6), à Ronald , fils de tant de héros, au

vaillant, au beau et jeune lord des Iles (7), dont le nom célébré a été déjà chanté par mille bardes; à Ronald, l'égal des rois, qui traite de paix avec l'orgueilleux Anglais ?... D château superbe à l'humble chaumière, qui entend parler de cette alliance et ne s'en réjouit pas ? La jeune fille apprête ses plus beaux habits, le berger allume ses feux de joie... la joie ! la joie ! chaque cor de chasse, chaque cloche matinale la sonne; le saint prêtre dit une messe d'action de graces ; tous les verres se choquent en signe d'allégresse ; il n'est pas sur la montagne de retraite si obscure qu'elle cache encore un pauvre et malheureux serf; mais il a oublié le travail de chaque jour, et prend aussi part aux plaisirs du matin. Mais, reine de ce jour joyeux, Edith est triste, pendant que tous sont gais... »

IX.

L'émotion de la fière Edith se trahit par ses yeux, son dépit étouffa un soupir prêt à s'échapper, et sa main essuya précipitamment la larme brûlante de l'orgueil blessé... « Morag, silence ! ou donne tes louanges aux chants de ces harpistes mercenaires ; adresse à ces jeunes filles tes éloges de la puissance, pour qu'elles passent une heure de plaisir à parler des bannières qui se déploient fièrement, des cloches et des cors qui résonnent, du sujet qu'elles aiment encore mieux, de robes d'un grand prix, de couronnes et de splendides joyaux. Mais toi, expérimentée comme tu l'es, crois-tu pouvoir ainsi égayer un cœur qui, portant la chaîne d'une affection violente, attend un doux retour et ne l'attend que vainement ? Non ! tu peux exprimer le malheureux sort d'Edith en ce peu de mots : « Il ne l'aime pas ! »

X.

« Ne le conteste pas... trop long-temps j'ai tâché d'appeler amour ses froides intentions, tout aveuglée que j'étais par le con-

trat qui fit d'Edith de Lorn... lorsque, encore enfant, elle parcourait la bruyère sous la surveillance de Morag... l'épouse destinée au brave lord Ronald. Avant de l'avoir jamais vu, et pendant que son épée s'illustrait dans les guerres d'Écosse, moi élevée à croire que nos destins étaient les mêmes, mon sein se soulevait quand le nom de Ronald m'était apporté sur les ailes de la renommée, mêlé à un récit héroïque, comme un parfum sur une brise d'été. Quel pèlerin visitait notre château sans avoir à conter les hauts faits d'armes de Ronald ? Quel barde prenait sa lyre pour louer des héros, sans chanter ses exploits ? Toi-même, Morag, tu ne racontais rien de merveilleux sans que tes récits se terminassent par le nom de Ronald. Il vint ! et tout ce que j'avais ouï dire de son haut mérite me sembla pauvre et froid, sans chaleur, sans vie, enfin injuste pour Ronald et pour moi !

XI.

« Depuis lors, quelle pensée occupa le cœur d'Edith, sans être une pensée d'amour !... et quelle fut ma récompense ? De froids retards, des prétextes pour reculer le jour de notre union... ce jour luit enfin, et Ronald n'est pas ici ! Chasse-t-il le cerf léger de Bentalla, ou est-il retenu dans un asile secret pour dire adieu à une amante trop facile, et lui jurer que, quoiqu'il ne puisse dédaigner une fille de la maison de Lorn, néanmoins, quand ces formalités seront remplies, ils se reverront pour ne plus se quitter ?... »

XII.

—« Paix, ma fille, paix ! Éloigne tes craintes ; pense plus noblement de l'amour de Ronald. Regarde au-dessous du château grisâtre, ne vois-tu pas sa flotte quitter la baie d'Aros ! Ne vois-tu pas fléchir le mât de chaque galère, tandis que les voiles montent sur les vergues ? Cachant le rivage bleuâtre, elles s'élèvent comme

les nuages blancs sur un ciel du mois d'avril ; les vassaux bruyants manient les rames, derrière eux s'abaissent les rives escarpées de Mull; ils dirigent vers nous leur course joyeuse, tandis que le vent siffle et que la mer écume. Et remarque la première de toutes, dont le mât plie sous la brise rafraîchissante, comme si elle inclinait respectueusement sa bannière pour saluer la fiancée de son prince! Ton Ronald vient, et tandis que sa galère rivalise de vitesse avec l'ardent coursier, il en accuse pourtant la lenteur!... » La belle Edith soupira, rougit, et souriant avec tristesse, répliqua ainsi :

XIII.

« Pensée douce, mais vaine! Non, Morag! Remarque, indice de la route qu'il suit, cette barque isolée qui a souvent serré voile et gouvernail pour lutter contre le vent. Depuis la pointe du jour, mes yeux errants ont reconnu, par intervalle, la route qu'elle veut suivre ; à présent, quoique le ciel se rembrunisse et que les belles promesses de l'aurore nous aient trompées, quoique les matelots fatigués puissent voir que notre rade leur offre un asile sûr et facile à atteindre, néanmoins ils redoublent d'efforts pour tendre au vent la voile bruyante, néanmoins ils déploient toute leur toile pour augmenter la vitesse de leur course, comme s'ils craignaient plus Artornish que les vents contraires et le rugissement des écueils. »

XIV.

La jeune fille avait dit vrai... la barque qu'elle apercevait au milieu des ondes était rudement ballotée, et inclinant son flanc sur les flots, errait de rivage en rivage. Cependant elle n'avançait qu'avec lenteur vers le but de sa course, tellement qu'un ménestrel aurait pu comparer sa marche à celle du pauvre paysan qui trace tout le jour un pénible sillon ; et le pilote affrontait de

tels risques, que plus d'une fois, avant que la barque virât de bord, son mât de beaupré effleura les vagues brisées que l'Océan poussait en écume blanchissante contre les rochers du rivage. Cependant l'intrépide équipage travaillait toujours, se dirigeant vers le but qu'il voulait atteindre, sans chercher un asile sûr contre la tempête, sans songer au château d'Artornish ni à la baie d'Aros.

XV.

Tandis que la barque lutte ainsi contre les vents et les flots, les galères de Ronald s'avancent poussées par une brise favorable, étincelantes de soie et d'or, portant les nobles et vaillants chevaliers des îles. Autour de leurs proues l'Océan rugit et s'indigne sous les mille coups de leurs rames, mais les porte néanmoins vers le but de leur route. Ainsi s'indigne dans son orgueil le cheval de bataille qni porte au combat quelque brave chevalier; il écume à blanchir et son mords et sa bride; mais, tout écumant qu'il est, il lui faut obéir. Sur tous les tillacs on voyait briller lances d'acier et cimiers d'or, hauberts et riches écharpes qui flottaient au gré du vent; et chaque fière galère, entrant dans le port, répondit aux sauvages cadences du vent par une harmonie encore plus sauvage. Les chants de triomphe, jetés avec énergie dans les airs, firent disparaître les brouillards qui recouvraient les côtes de Saline et de Scallaste; les échos de Morven les répétèrent, et Duart entendit la vague lointaine bruire dans le sombre détroit.

XVI.

Ainsi s'avançaient ces joyeux et nobles chevaliers, et si leurs yeux s'arrêtaient parfois sur la barque solitaire qui luttait contre les flots, c'était avec cette insouciance qui perce dans les regards du riche, quand il les abaisse sur un pauvre serf qu'il voit occupé de ses travaux quotidiens. Qu'ils la regardent donc avec

indifférence ! mais s'ils avaient su quel précieux fardeau portait ce frêle navire, le loup affamé qui guette un mouton aurait plutôt passé froidement près d'une bergerie sans défense ; non ! ils n'auraient point souffert qu'elle passât sans défi près de leurs vaillantes galères ! Et toi, lord Ronald, éloigne-toi avec la joie, l'orgueil et les chants de tes ménestrels ! Car si tu eusses su qui passait ainsi près de toi, un bien autre regard aurait animé tes yeux, une bien autre rougeur serait montée à ton front qui, maintenant recouvert par une toque, ne feint que mal la vive allégresse d'un époux qui approche de sa jeune fiancée !

XVII.

Oui, qu'ils continuent leur route !... Nous ne quitterons pas pour ceux qui triomphent ceux qui gémissent. A cette flotte joyeuse les longs rires et les gaies clameurs ! Que les bardes embellissent la fête par des récits, des romances et des lais ; que tous les bruyants moyens de gaieté soient mis en œuvre, et étourdissent du moins le cœur, s'ils ne peuvent calmer la douleur, pendant cette longue journée de réjouissance. Oui, qu'ils continuent leur route !... Mais le récit du ménestrel va suivre cette barque que menacent les vagues et les écueils, des rameurs qui déploient toute leur force, et une triste jeune fille.

XVIII.

Tout le jour les rameurs firent d'inutiles efforts ; sur le soir le voisinage du détroit et du lac rendit les courants plus difficiles encore à remonter ; et, à mi-chemin du détroit, ils eurent à lutter contre les flots écumants, qui lançaient dans les airs leurs eaux gonflées, comme des éclats de lances, qui dans une bataille s'en vont voler au loin. Alors aussi le crépuscule du soir avait disparu, et le vent du Sud gémissait plus sourdement contre les rochers d'Inninmore ; la voile était déchirée, le mât vacillait, et de nom-

toire, la fureur et la mort précipitent la déroute. En approchant davantage, ils virent s'élever insensiblement, à travers le brouillard et la tempête, la forme du vieux château qui jetait sa longue ombre, au dessous de lui, sur l'Océan, où se jouaient cent torches, dansant sur son sein qui les réfléchissait, et semant ces vagues de lumières aussi vaines que les plaisirs, qui, dans cette vallée de peines, éblouissent un instant et disparaissent.

XXIV.

Abrités par les murs du château ils arrêtèrent leur course dans une baie tranquille. Taillé dans le roc, un passage conduisait à la sombre forteresse par un escalier si raide, si haut, si escarpé, qu'avec un bâton de paysan un seul homme courageux aurait pu le défendre contre cent soldats armés de lances et de haches, et les précipiter dans la mer (9). Alors le pilote sonna du cor : tous les échos d'alentour, de la tour, des rochers et de la baie lui répondirent... Les gonds de la poterne gémissent et crient ; bientôt le fanal du gouverneur brille sur ces marches grossières de pierre glissante pour éclairer les hôtes qui arrivent. « Soyez trois fois le bienvenu, saint père, dit-il ; il y a long-temps que la noce vous attend, et inquiets de votre retard, nous craignions qu'au milieu de cette mer furieuse la nuit effroyablement noire et le vent impétueux eussent égaré votre barque. »

XXV.

« Gouverneur, répondit le jeune étranger, ta méprise pourrait égayer un jour de fête ; mais des nuits comme celle-ci, où les vents courroucés éveillent la mer jusque dans ses profonds abîmes, ne permettent pas de plaisanter. Nous demandons quelque secours et un lieu de repos pour cette jeune fille jusqu'à la pointe du jour ; car, quant à nous-mêmes, les dures planches du tillac nous semblent aussi douces que la mousse caressée par le zéphyr

d'un mois de mai. Nous demandons encore pour notre barque abîmée par les flots un abri dans cette baie, promettant de regagner le large dès que l'aurore rougira l'Orient. » Le gouverneur répondit : « A quel titre réclamez-vous l'hospitalité ? d'où venez-vous? où se dirigent vos pas ? Erin a-t-il vu vos voiles se déployer, ou sont-ce les vents de la Norwège qui vous amènent ; et cherchez-vous les fertiles plaines de l'Angleterre ou les montagnes de l'Écosse ? — Nous sommes... (car enchaînés par un vœu, nous ne pourrons pendant quelque temps prendre un autre titre....) nous sommes des guerriers. Des combats sur terre et des tempêtes sur mer nous ont déjà rendus célèbres : ce peu de mots suffit, parvenant à une oreille généreuse, pour nous faire accorder l'asile sûr et l'accueil ami que nous sommes en droit de demander. Accordez-nous donc le léger service que nous réclamons, et dans les royaumes étrangers nous vanterons votre courtoisie ; refusez-le... et votre avare demeure sera à jamais méprisée par les hommes nobles et fiers, évitée par le pèlerin venu par terre, par le marin amené par l'Océan. »

XXVI.

« Hardi étranger, non !.... A une prière comme la tienne, nulle des portes qu'ouvre ma main ne peut rester fermée, quoique tu parles plutôt le langage d'un monarque que celui d'un hôte suppliant. Peu importe qui vous êtes : le château d'Artornish, en cet heureux jour, est ouvert à tout le monde. Eussiez-vous tiré l'épée contre notre allié, le grand roi d'Angleterre, ou revêtu la cotte de mailles pour combattre le seigneur de Lorn, ou, proscrits, habité les bois verdoyants avec le cruel chevalier d'Ellerslie, ou même assisté au combat meurtrier où Comyn tomba sous le poignard de l'homicide Bruce, cette nuit a tout fait oublier... Holà, vassaux ! donnez tous vos soins à ces hôtes, et montrez-leur l'étroite poterne de l'escalier. »

XXVII.

Les deux frères intrépides sautèrent à terre, tandis que l'équipage fatigué garda le navire, et à la lueur des torches qui réfléchissaient dans la mer leur lumière obscurcie de fumée le plus jeune des chevaliers porta sur un rocher la jeune fille presque mourante. Sur les larges épaules du chevalier s'appuyait sa tête, et les longues tresses de ses cheveux noirs pendaient comme la vigne sauvage étendue en guirlandes pend aux branches d'un chêne de la montagne. L'autre, plus âgé, suivait tenant à la main une épée recouverte de son fourreau, et telle que peu de marins eussent pu la manier ; mais quand il la maniait, lui, rien ne résistait à ses coups, ni le casque le plus solide ni le bouclier le plus épais.

XXVIII.

Ils passent sous la herse relevée, sous le guichet que ferment des barres de fer ; ils traversent une galerie longue et basse, flanquée à chaque détour de meurtrières où les archers se placeraient en embuscade si la force ou la ruse ouvrait la porte, pour accabler l'ennemi au moment où il entrerait. Mais chaque poste était alors sans défense, sans soldats, et tout le passage libre conduit à une chambre basse et voûtée où les écuyers et les gens d'armes, les pages et les varlets, se livraient aussi à la joie.

XXIX.

« Arrêtez-vous ici, leur dit le gouverneur, jusqu'à ce que notre maître soit instruit de votre demande... et vous, camarades, ne regardez pas cette jeune fille et ces hommes qui nous demandent secours comme si vous n'aviez jamais vu une damoiselle fatiguée du mal de mer, ni des étrangers d'une figure mâle et d'un port martial. » Mais ce reproche d'Eachin ne fit rester à l'écart

ni page ni vassal ; au contraire, tous se réunirent en cercle pour mieux voir, comme des gens impolis, au point que l'irascible Édouard arracha rudement le plaid bariolé de celui qui s'était approché le plus et le jeta sur sa belle sœur pour la cacher aux yeux de ces profanes. Son frère, voyant l'homme du clan froncer le sourcil en signe de mécontentement, fit une brève et sévère excuse : « Vassal, quand même ton manteau serait celui que porte ton seigneur en ce jour nuptial, il serait honoré de couvrir cette jeune fille. »

XXX.

Son langage était fier, mais calme; ses yeux avaient cette dignité imposante, son maintien, cette hauteur et cette noblesse que redoutent les âmes vulgaires ; il ne fallut ni un mot, ni un geste de plus : regards, signes de tête, rires moqueurs, tout cessa. Ils reculèrent les uns derrière les autres, confus et semblables à des daims effarouchés. Mais alors parut le sénéchal chargé par son maître de conduire les étrangers dans la grande salle où se livraient à la joie et le prince des îles et Edith sa jolie fiancée, et à côté d'elle son frère intrépide, et maints chevaliers, la fleur et l'orgueil des terres et des mers de l'Ouest.

Arrêtons-nous ici, chers lecteurs, un moment ; et si notre récit a su vous captiver, accordez-nous un instant de patience : le ménestrel reprendra bientôt ses chants.

CHANT SECOND.

I.

Remplissez les brillants gobelets, dressez la table du festin ! assemblez les amis de la joie, les nobles seigneurs et les belles ! qu'éclatant en joyeux concerts dans la vaste salle, la gaieté et la musique chassent les soucis ! Mais ne demandez-vous pas si le bonheur est ici, si les longs rires déguisent une poignante douleur, et si les fronts portent la vraie livrée des cœurs !... il suffit de savoir qu'ici-bas aucun instant de la vie n'est exempt de malheur.

II.

Le bruit des verres, le chant des bardes, et tous les plaisirs de ces temps anciens fêtaient le lord des îles ; mais il y avait dans son œil troublé un feu sombre, et sur son front apparaissaient tantôt et tantôt disparaissaient des émotions qui prenaient leur source dans tout autre sentiment que dans la joie de la fête. Parfois il s'arrêtait soudain, et les accords des ménestrels, les récits des bouffons se faisaient vainement entendre autour de lui, ou ne parvenaient à son oreille insouciante que comme les sons lointains qu'on entend au milieu d'un songe. Puis il se levait tout à coup, mettait tout en œuvre pour augmenter la joie bruyante, défiait les convives, excitait les bardes, et comme il se trouvait être alors le plus bruyant de tous, il paraissait de tous le plus gai.

III.

Néanmoins on ne trouvait rien d'étonnant à ces alternatives de joie si courte et de rêverie si longue ; son air distrait, son oreille

inattentive, on l'attribuait à la pensée des ravissements qu'il allait goûter, et ces impétueux élans de gaieté soudaine semblaient trahir l'ivresse du bonheur d'un nouvel époux. La multitude ne se trompait pas ainsi seule, puisque l'orgueilleux Lorn, soupçonneux, fier et jaloux de son illustre race, puisque le galant chevalier d'Argentine (1), envoyé d'Angleterre pour une importante mission, celle de resserrer les nœuds de la ligue du Nord, croyaient voir tous deux dans l'humeur de Ronald le transport et le trouble d'un amant. Mais un triste cœur, un œil baigné de larmes pénétraient mieux ce mystère, et épiaient avec crainte et douleur la physionomie changeante de son bizarre fiancé.

IV.

Elle l'observait.... et pourtant craignait de rencontrer ses regards; lui de son côté, évitait les siens.... enfin, quand par hasard leurs yeux se rencontrèrent, la pointe d'une lance ennemie aurait causé à Ronald une moindre souffrance! Il frémit d'abord, accablé par sa poignante douleur.... puis força courageusement son cœur à jouer le rôle pénible auquel il était contraint, et se leva de table. « Emplissez-moi la large coupe possédée jadis par le royal Somerled (2), dit-il; emplissez-la jusqu'à ce que, sur ses bords ciselés, la liqueur pétille en bulles d'or, et que toutes les perles dont elle est ornée brillent doublement, reflétées par le vin rose! A vous, brave seigneur de Lorn, et mon frère, à vous cette santé... à l'union de notre race et de la tienne par les nœuds de ce bel hymen! »

V.

« Qu'elle passe à la ronde! répliqua le seigneur de Lorn, car elle vient à propos.... ce cor qui résonne nous annonce la venue de l'abbé; ce moine paresseux arrive enfin. » — Lord Ronald entendit les sons du cor, et la coupe, qu'il n'avait pas encore ap-

prochée de ses lèvres, tomba à terre. Mais quand le gouverneur lui eut dit à l'oreille qu'il s'agissait de tout autre chose, sa joie folle revint comme le soleil de mai quand il brille à travers un nuage épais... Prince de deux cents îles, il semble aussi joyeux de cet instant de retard que le serait quelque pauvre criminel apprenant qu'il ne sera que dans un jour attaché au gibet ou à la roue.

VI.

« Frère de Lorn, dit il à mots précipités, et vous, beaux seigneurs, réjouissez-vous! Voici venir pour augmenter notre joie des chevaliers arrivant de pays lointains, dont le courage a été, disent-ils, éprouvé sur terre par des combats, sur mer par des tempêtes..... Oh! donnez-leur à votre table une place digne de leur rang et faites-leur bon accueil. » Alors, d'un pas solennel et portant sa baguette d'argent, le sénéchal alla au devant des étrangers (3), et reconnut sans peine la place qu'il convenait de leur indiquer; car, quoique les riches fourrures qui bordaient leurs manteaux fussent déchirées, quoique leurs splendides habits fussent en lambeaux, et leurs éperons d'or souillés de boue, telle était cependant la noblesse de leur air et de leur maintien, qu'ils semblaient dignes de s'asseoir sous un dais de prince et sur un trône de roi : aussi le sénéchal leur assigna-t-il la plus honorable de toutes les places.

VII.

Alors chevaliers et dames se parlèrent à l'oreille, et leurs regards mécontents indiquèrent qu'ils trouvaient étrange qu'on donnât à des hôtes inconnus, et qui ne se nommaient pas, une place si voisine du trône de leur prince; mais Owen Erraught s'écria : « Il y a quarante ans que, sénéchal, j'exerce l'honorable profession d'introduire les hôtes dans les salles et dans les palais. Je reconnais le mérite et la naissance au regard, à l'air,

au maintien, et non aux riches habits, aux ceintures brodées; et je gagerais ma baguette d'argent contre une branche de chêne, que ces trois étrangers ont souvent occupé des places plus honorables que celles qu'ils ocupent maintenant. »

VIII.

« Moi aussi, ajouta le vieux Ferrand; je sais, grâce à ma science de ménestrel, juger des rangs et des places... Remarquez-vous les yeux du plus jeune de ces étrangers, mes amis; comme ils sont vifs, fiers, ardents! comme ils lancent des éclairs, tandis qu'il les promène sur cette noble assemblée, comme cherchant les plus nobles, accoutumé qu'il est à ne laisser ses regards tomber que sur ses égaux! Et cependant j'admire encore davantage avec quel front calme, altier et majestueux le plus âgé des nouveaux hôtes vient de considérer cette joyeuse réunion; semblable à un être d'une espèce supérieure à qui son âme impartiale permet de voir d'un œil indifférent les divers degrés de rang et de fortune. Cette jeune fille aussi, quoique étroitement enveloppée dans le manteau qui couvre sa figure et ses yeux, ne peut dérober ni la grâce de son corps ni la belle symétrie de ses formes. »

IX.

Un doute soupçonneux et un mépris superbe se manifestaient sur le front orgueilleux du prince de Lorn. Fronçant avec hauteur ses épais sourcils, il examina sévèrement les étrangers et murmura à voix basse quelques mots que l'oreille seule d'Argentine put entendre; puis il leur demanda, d'un ton haut et bref, si dans leurs voyages ils avaient entendu parler de ces Écossais rebelles qui s'étaient réfugiés dans Rath-Erin avec le chef proscrit de Carrick (4), et si, après leur exil de l'hiver ils retourneraient habiter la côte d'Ulster, ou s'ils remonteraient sur leurs galères pour venir de nouveau ravager leur patrie.

X.

Le plus jeune des deux étrangers, fier et ardent, répond aux regards dédaigneux du baron par un regard d'un égal dédain : « Nous n'avons rien à dire des rebelles ; mais si tu veux parler du royal Bruce, je t'avertis qu'il a juré qu'avant que trois fois trois jours soient écoulés, les vents d'Écosse feront flotter sa bannière, en dépit de ses lâches ou vaillants ennemis, de toutes les flèches des Anglais, et d'Allaster de Lorn. » La colère du chef montagnard s'enflammait déjà ; mais Ronald apaisa l'incendie naissant : « Frère, mieux vaut passer la nuit à écouter les chansons de Ferrand que réveiller, au milieu de la joie et des festins, les inimitiés qu'engendra cette malheureuse guerre. » — « Soit, répliqua Lorn ; et après avoir parlé à l'oreille de Ferrand, chef des ménestrels, il dit bas à d'Argentine : « La ballade que j'ai choisie blessera nécessairement au cœur ces hardis étrangers, si je ne me trompe pas. » Il se tut, et le silence régna jusqu'à ce que le ménestrel le rompît en chantant.

XI.

L'AGRAFE DE LORN (5).

« D'où vient l'agrafe d'or étincelant qui attache les plis du manteau de notre chef ? Cette agrafe, travaillée avec tant d'art, montée avec tant de goût, ornée de tant de perles (6) qui brillent sur ses tartanes variées, comme le soir, sous le pâle arc-en-ciel, tantôt moins vive, tantôt plus splendide, luit par intervalles l'étoile du Nord.

« Bijou qui ne fus jamais travaillé sur une montagne d'Écosse, est-ce la fée de la fontaine ou la sirène des vagues qui t'a poli dans quelque grotte de corail ? Est-ce dans une mine ténébreuse d'Irlande que les mains noires d'un nain travaillèrent ton

métal ? ou, œuvre humaine, vins-tu ici comme gage de l'amitié de l'Angleterre ou des craintes de la France ?

XII.

« Non ?... tes splendeurs ne révèlent ni une main étrangère ni la magie des fées. Le présomptueux Bruce te destina au manteau d'un monarque quand il attacha le manteau royal sur son cœur de colère et d'orgueil ; et tu en fus arraché avec gloire par la main victorieuse de Lorn !

« Quand ce bijou fut conquis et perdu, au loin retentirent les cris de guerre ! les bois de Bendourish gémirent; et leur gémissement fut répété par les cavernes de Douchart ; le daim abandonna le sauvage Teyndrum, quand l'homicide vaincu parvint à s'échapper, couvert de honte et de blessures, laissant ce gage de la victoire de Lorn !

XIII.

« Inutile fut donc l'épée de Douglas, inutile le bras si vanté de Campbell (7), inutile le poignard sanguinaire de Kirkpatrick (8) exerçant le facile métier d'assassin; Barendown s'enfuit au loin, au loin s'enfuit le fier de la Haye, quand cette agrafe, signe de triomphe, rayonna sur la poitrine de Lorn.

« S'enfuit encore plus loin son ancien possesseur, abandonnant ses soldats au fer et à la corde, au feu sanglant des montagnards, au gibet, à la hache, à la roue des Anglais. Qu'il fuie de rivage en rivage, poursuivi par l'ombre vengeresse de Comyn, tandis que ses dépouilles portées en signe de triomphe orneront long-temps le victorieux Lorn !... »

XIV.

De même que le tigre lance à ses ennemis des regards étincelants, lorsqu'il est entouré de chasseurs, de piques et d'arcs, et,

avant de fondre sur le cercle qui l'environne, choisit l'objet de sa fureur... ainsi Édouard regarda tour à tour le ménestrel et son maître, et saisit son épée; mais son frère lui parla d'un ton sévère : « Arrête! quoi! es-tu encore si peu maître de toi-même après tant de hauts faits et de si longues souffrances, que tu t'offenses des chants d'un barde payé?... Tu as dignement composé ta ballade, vieillard, pour louer celui dont la main paie tes services (9); mais ta romance aurait encore pu dire quelque chose des trois vassaux de Lorn, fidèles et hardis, qui arrachèrent leur seigneur des mains de Bruce dont le genou lui pesait sur la gorge, et moururent pour lui sauver la vie. J'ai ouï dire que le manteau et l'agrafe de Bruce furent arrachés aux mains mourantes de ses serviteurs, lorsque cent ennemis de plus, se précipitant sur lui, forcèrent Bruce à fuir, bien long-temps après que Lorn eut quitté le champ de bataille, joyeux d'échapper avec tous ses membres et la vie sauve... Mais en voilà assez... tiens, ménestrel, reçois cette chaîne d'or en récompense de tes chants; qu'elle te soit à l'avenir un prétexte de parler plus noblement de Bruce. »

XV.

« Eh bien, par la châsse de saint Columba et par tous les saints qui reposent dans son église, je jure que c'est Bruce lui-même! s'écria Lorn en fureur; qu'il meure donc pour la mort de mon parent! » « Arrête, s'écria presque aussitôt Ronald : tant que ma main portera une épée, je ne souffrirai pas que pour une bagatelle on immole un guerrier sous mes yeux ou qu'on souille mon château du sang d'un étranger! Cette antique forteresse de mes pères sera toujours l'asile de l'infortune, l'abri et le refuge des malheureux; on n'y égorgera jamais des hôtes battus par la tempête. »—« Ne me parlez pas, répliqua le fougueux Lorn, de combat inégal?... quand Comyn mourut, trois poignards étaient enfoncés

dans son flanc! Ne me parlez pas d'un asile sacré, l'église de Dieu a vu Comyn tomber! sur l'autel même de Dieu coulait son sang, tandis que sur son corps gisant marchait l'implacable assassin; triomphant... comme vous le voyez ici... la main armée et l'air dédaigneux... A moi, tous ceux qui m'aiment! coups sur coups! exterminez ces proscrits rebelles. »

XVI.

Alors s'élancèrent plusieurs barons des terres du continent, prompts à exécuter les ordres de leur chef. Le bras de Barcaldine est levé en l'air, et la lame de Kinloch-Alline est nue; le poignard du noir Murtlock a quitté son fourreau, et la redoutable main de Dermid est prête à donner la mort. Leurs terribles menaces de vengeance se mêlent à d'effrayants cris de guerre; ils s'avancent les armes hautes; les femmes épouvantées s'enfuient en criant; et alors, ô Écosse, ton plus noble enfant aurait péri avant d'avoir atteint le milieu de sa carrière, si tous les chefs illustres par leur naissance et leur mérite, venus des îles de l'Océan, et réunis autour de Ronald, n'eussent arrêté la soif de sang qui brûlait l'impitoyable Lorn.

XVII.

Lorsque le brave Torquil des hauteurs de Dunvegan, seigneur des montagnes brumeuses de Skye; Mac-Niel, ancien thane de la sauvage Bara, Duart, chef du clan guerrier de Gillian; Tergus, de la baie fortifiée de Canna, et Mac-Duffith, seigneur de Colonsay, virent briller les lames, ils se levèrent soudain, brandissant leurs fers, d'autant plus prompts que d'anciennes haines, souvent éteintes, souvent rallumées, existaient entre les seigneurs d'Argyle et plusieurs seigneurs des îles de l'Océan. Le spectacle était effrayant... chaque épée était nue; la chevelure en désordre des chefs flottait rejetée en arrière; les yeux se cherchaient d'un

air sombre, les mains levées et les armes menaçantes se rencontraient; le fer des épées réfléchissant les torches, renvoyait une lueur bleuâtre sur la table du festin; et bientôt ces flambeaux de l'hymen pouvaient éclairer la terre teinte de sang, et non plus de vin.

XVIII.

Bien que tous fussent ainsi prêts à frapper et à donner la mort, bien que chaque cœur fût enflammé, chaque arme nue, chaque pied mis en avant... une morne hésitation respectait encore les droits de l'hospitalité. Tous avaient les menaces à la bouche, mais tous aussi semblaient craindre de porter le premier coup; car dans les chants du ménestrel sont toujours maudits ceux qui troublent par leurs querelles les banquets et la joie; puis l'égalité du nombre et des forces semblait rendre incertaine l'issue du combat. Aussi menaces et cris s'apaisèrent-ils, au point qu'il régna bientôt dans la salle encombrée de combattants un silence profond, semblable à ce calme de mort qui précède l'orage sur la montagne. Avec sa lame en avant chaque chef ressemblait à ces hommes de fer d'autrefois, et vous eussiez dit qu'il ne leur manquait que le souffle de vie pour se mouvoir et combattre.

XIX.

La jeune étrangère, ainsi qu'Edith, profita de ce terrible repos pour chercher à fléchir les guerriers. En s'élançant vers d'Argentine, son voile se détacha, et l'on vit au milieu de son morne désespoir, briller encore ses beaux yeux, et flotter les boucles de sa longue chevelure : « O toi, dit-elle, jadis la fleur de la chevalerie, protecteur assuré des faibles, toi qui combattis avec succès dans Juda pour notre chère foi, et qui as souvent remporté dans les tournois des victoires dont cette faible main t'a décerné le prix, réponds, ton âme si pleine d'honneur te permettra-t-elle de re-

garder avec sang-froid un combat inégal où mes frères, autrefois mes amis, vont être immolés, immolés dans une salle hospitalière! » Elle adressa ces paroles à d'Argentine; mais ses yeux cherchaient le lord des îles. Une rougeur semblable aux derniers rayons du jour couvrit le front de Ronald; un frisson de quelques minutes parcourut son corps robuste, et d'une voix tremblante, d'un regard troublé, il répondit : « Ne craignez rien, mon Isabelle... que dis-je?... Edith! ne vous alarmez pas! non, ne craignez rien. Je saurai bien veiller au salut de mon aimable fiancée... ma fiancée!... » mais à ces derniers mots la parole lui manqua, et il ne put continuer.

XX.

Alors se leva d'Argentine pour réclamer, au nom de son souverain, les deux étrangers qui, vassaux de la couronne d'Angleterre, ont porté les armes contre le roi leur maître.... Cette demande n'était, je pense, qu'un prétexte pour cacher son désir de les sauver; car jamais chevalier plus loyal et plus brave que d'Argentine ne monta un cheval de bataille... et Ronald, qui devina son intention, sembla presque appuyer sa réclamation. Mais le fier Torquil traversa ce dessein. «Nous avons ouï parler du joug de l'Angleterre, dit-il, et dans nos îles la renommée ne s'est pas tue sur un droit légitime qui appelle Bruce au trône de la belle Écosse, quoique dépossédé par une épée étrangère. Ceci demande réflexion... mais si juste, si légale que soit la mission du chevalier anglais, que la couronne d'Angleterre saisisse ses rebelles dans toute l'étendue de son autorité... Mais dans un château comme celui-ci, au milieu des chefs écossais assemblés pour se réjouir et faire bonne chère à l'occasion d'un mariage, soyez sûrs que je ne souffrirai jamais que Lorn ou Argentine charge de chaînes, sous mes yeux, un brave et malheureux chevalier. »

XXI.

Alors recommença la terrible querelle avec de bruyantes menaces et de vaines clameurs. Vassaux et domestiques, entrant tous dans la salle, augmentèrent encore le tumulte par leurs cris de rage, quand soudain le son du cor, retentissant au milieu de la mer, arriva jusqu'au rivage. « Voilà l'abbé ! s'écria-t-on de tous côtés, voilà le saint homme dont les yeux favorisés du ciel ont vu de saintes visions ; des anges se sont rencontrés sur son chemin, non loin de la baie des bienheureux martyrs et de la pierre de Saint-Columba. Ses moines ont entendu leurs hymnes magnifiques retentir sur les sommets de Dun-y, pour charmer les moments solitaires de sa pénitence (quant à chaque croix, et leur nombre s'élève à trois fois cent) il faisait sa prière et disait son chapelet, avec maintes oraisons... Il vient apaiser nos querelles, homme saint arrivant d'une île sainte; nous n'hésiterons pas à reconnaître son saint jugement... L'abbé terminera nos différends. »

XXII.

A peine cet heureux accord était-il conclu, qu'à travers la porte grande ouverte défilèrent les moines vêtus de noir : c'étaient douze frères chaussés de sandales, portant des reliques, précédés de nombreux flambeaux, et suivis de nombreuses croix. Alors retombèrent toutes les mains déjà levées ; alors s'abaissèrent les poignards brillants et les épées flamboyantes. Elles disparurent à la vue du prêtre comme ces étoiles tombantes qui brillent et meurent, traits qui partent de la voûte obscure du ciel.

XXIII.

L'abbé s'arrêta sur le seuil, tenant la sainte croix entre ses mains; sur ses épaules était renversé son capuchon ; la vive lumière des torches aux flammes rougeâtres éclairait ses joues flé-

tries et son aumusse blanche, son œil bleu brillant encore d'un feu presque éteint et ses rares cheveux gris. « Nobles seigneurs, dit-il, que la protection de Notre-Dame et la paix d'en haut soient avec vous! Je vous bénis tous... mais que signifie tout cela? la paix ne règne-t-elle pas ici?... des poignards dégaînés conviennent-ils à un banquet de noces? et ces épées nues frappent-elles avec bienséance les regards d'un prêtre qui vient, parce qu'on l'appelle, unir des cœurs aimants et des mains promises? »

XXIV.

Alors, cachant sa haine sous un zèle fanatique, le fier Lorn répondit le premier à l'appel: « Tu viens, saint homme, unir deux vrais enfants de la bienheureuse église, mais ne t'attendant guère à rencontrer ici un misérable au ban du pape et de l'église, pour meurtre commis au pied même du saint autel! Vous seriez encore plus étonné si, connaissant la présence d'un tel coupable parmi nous, nous lui laissions la vie, ou songions à faire paix, trève, alliance avec Bruce l'excommunié! Néanmoins j'y consens pour terminer la querelle: que ta sainte voix décide de son sort. »

XXV.

Alors Ronald plaida la cause de l'étranger, faisant appel aux serments de la chevalerie et aux lois de l'honneur. Isabelle, à ses genoux, appuyait ces paroles de larmes et de prières; Edith aussi intervint généreusement, pleura et sollicita la compassion de Lorn. « Loin de moi, s'écria-t-il alors, fille dégénérée! N'est-ce pas assez que je t'aie amenée au château de Ronald comme une maîtresse ou comme une esclave, qui se présente à la porte de son maître (10) pour attendre les fantaisies de son froid amour?... Mais le vaillant lord de Cumberland, le brave Clifford recherche ta main; il l'aura... Oh! ne réplique rien! éloigne-toi jusqu'à ce que ces larmes indignes soient séchées! » L'abbé entendit et

vit tout avec douleur, mais rien ne troubla le calme religieux de son front.

XXVI.

Alors d'Argentine, au nom de l'Angleterre, exposa si fièrement les prétentions de son souverain, qu'il réveilla une étincelle depuis long-temps assoupie dans le cœur de lord Ronald ; et sa généreuse colère éclata comme le feu qui sort du caillou. « Assez de noble sang, dit-il, fut versé par l'Anglais Edward, depuis que l'invincible Wallace fut, par dérision, ceint d'une couronne de feuilles (11) et mis à mort par une main infame pour avoir bien défendu le pays de ses pères. Où est Nigel Bruce ? Et de la Haye, et le vaillant Seton, où sont-ils ? où est Somerville, si bon, si loyal ? et Fraser, la fleur des chevaliers? N'ont-ils pas été suspendus au gibet? leurs membres déchirés n'ont-ils pas servi de proie aux corbeaux et aux chiens? et nous discutons ici froidement s'il faut abandonner d'autres victimes à leur destin ! Quoi ! la soif du léopard anglais ne sera-t-elle jamais rassasiée du sang des hommes du Nord ! Athole ne perdit-il pas la vie pour satisfaire à un caprice du tyran malade, d'un tyran qui, à son heure dernière, ne parlait que de roues, de gibets et de meurtres ! Tu fronces le sourcil, d'Argentine... Eh bien ! le gage du combat auquel je te défie ne se fait pas attendre. »

XXVII.

« Ne pense pas, dit le vigoureux chevalier de Dunvegan, que tu sois seul à braver les risques du combat ! Par les saints des îles et du continent, par le sauvage Woden, serment de mon aïeul (12), que Rome et l'Angleterre fassent rage, n'importe ! Si Bruce, tout proscrit et excommunié qu'il est, retrouve encore des amis pour tenter la chance des armes ; si Douglas remet sa lance en arrêt, si Randolph tente de nouveau la fortune de la guerre, le vieux Tor-

quil se mettra aussitôt en campagne avec deux mille soldats à sa suite. Va, ne blâme pas ma conduite guerrière, bon abbé, car, tu le sais de reste, la farouche humeur et l'inflexible volonté de Torquil sentent encore la sauvage Scandinavie; et je n'abandonnerai pas la cause de la liberté pour les richesses d'Angleterre ou les applaudissements de Rome. »

XXVIII.

L'abbé parut écouter avec un air sévère le discours du chef intrépide; puis il se tourna vers le roi Robert; mais deux fois l'œil du héros arrêté sur le sien fit faillir son courage, deux fois ses regards se troublèrent, deux fois sa langue balbutia. Enfin, retrouvant la parole et surmontant sa crainte, il l'apostropha ainsi : « Et toi, malheureux! quel motif peux-tu alléguer pour que je ne lance pas contre toi cette terrible sentence qui, d'après les canons, ferme le paradis et ouvre l'enfer? Cet anathème si redouté, il confond les vivants avec les morts, il éloigne tous les bons anges de la route pour que tous les méchants viennent alors réclamer leur proie; il te chasse du giron de l'église, il rend le ciel sourd à tes prières, il arme chaque bras contre ta vie, il prononce une malédiction contre tous ceux qui te suivent dans les combats, contre ceux-mêmes qui soulagent ta misère par le moindre secours donné avec froideur et à regret. Cet anathème te poursuit vivant... et quand tu es mort, il plane encore sur ta tête maudite, renverse l'écusson d'honneur qui orne ta tombe, fait taire les hymnes qu'on chanterait sur ton cercueil, et chasse ton cadavre de la terre consacrée, comme une vile charogne qu'on jette aux chiens! Telle est la condition du sacrilége que Rome condamne; telle est aussi celle que tu as bien méritée par ton crime infâme! »

XXIX.

« Abbé, répliqua Bruce, il ne me convient pas de répondre de

point en point à ton accusation : néanmoins, sache que le crime dont tu parles n'est pas l'effet d'une vengeance personnelle, car Comyn mourut traître à son pays. Je ne peux ni blâmer des amis qui dans leur trop grande précipitation ont commis un meurtre dont je me suis bientôt repenti, ni censurer ceux dont la langue sévère a lancé le fatal anathème; je blâme seulement ma colère fougueuse, enflammée par les maux que souffrait l'Écosse. Le ciel sait mes projets d'expiation pour le mal que j'ai pu faire, et il entendra l'homme repentant qui en appelle à sa justice des malédictions d'un pape et des fureurs d'un évêque. Mon premier et plus cher devoir rempli, la belle Écosse, une fois délivrée de la servitude, assez de prêtres en chapes et en étoles diront des messes pour l'âme de Comyn, tandis que moi, devenu soldat de la croix sainte, j'irai en Palestine avec mon épée et ma lance (13) expier le triste accident. Mais, en attendant, que l'église se contente de l'aveu d'une faute que ma conscience m'ordonne de réparer, je renvoie à d'Argentine et à Lorn le nom de traître qu'ils m'ont donné. Je les défie envers et contre tous, et soutiens qu'ils en ont menti par la gorge! Après ce peu de mots, je n'ai plus rien à dire; faites ce qu'il vous plaira; pour moi, j'ai dit. »

XXX.

Semblable à un homme qu'un objet miraculeux rend immobile de surprise, l'abbé fixait le roi; bientôt sur son pâle visage se peignait l'agitation la plus vive. Sa respiration devint plus difficile et plus pressée et de ses pâles yeux bleus partirent des regards sombres et égarés; ses cheveux, d'un blanc argenté, se hérissèrent, son front s'enflamma, son sang circula dans chacune de ses veines en filets azurés, et des accents inarticulés rompirent le lugubre silence qui régnait avant qu'il parlât.

XXXI.

« Bruce ! j'avais pris la terrible résolution de prononcer ma malédiction sur ta tête, et de te livrer comme proscrit à l'homme qui brûle de répandre ton sang… mais, comme le Madianite d'autrefois arrêté sur Zophim par la volonté du ciel, je sens dans mon cœur, glacé par l'âge, une puissance que je ne puis vaincre. Elle dicte mes paroles, fait bouillonner mes veines, me brûle, me trouble, me contraint !… Bruce, ton bras sacrilége a frappé ton ennemi sur l'autel de Dieu ; mais cédant à l'influence qui m'oppresse, je te bénis ! ma bénédiction soit avec toi ! » Il dit, et sur la foule étonnée régna un silence respectueux, profond et long.

XXXII.

Un vif éclat a de nouveau brillé dans ses yeux, son corps est redevenu droit et vigoureux ; sa voix n'est plus rompue par l'âge; ce sont les accents mâles de la virilité….. « Trois fois vaincu en bataille rangée, toi dont les amis furent tous tués, mis en fuite ou faits prisonniers, toi qui erras dans les solitudes de ton pays (14), toi exilé sur une rive étrangère, proscrit, abandonné, délaissé de tous, je te bénis ! ma bénédiction soit avec toi ! Elle t'accompagnera dans les palais et dans les combats, sous le manteau royal comme sous le bouclier. Vengeur de la honte de ton pays, restaurateur de la réputation blessée, favorisé du ciel pour le sceptre et pour l'épee, Bruce, roi légitime de la belle Écosse, favorisé du ciel pour les exploits et la renommée, quelle suite d'honneurs attendent ton nom ! Dans les siècles futurs le père contera à son fils l'histoire de sa liberté reconquise, et dès que son jeune enfant pourra prononcer un mot, il lui apprendra à balbutier le nom de Bruce. Marche donc de triomphe en triomphe, poursuis ta carrière : mille chants célèbreront tes hauts faits. La puissance céleste dont les décrets passent par ma bouche t'a béni, et la bénédiction

sera toujours avec toi ! C'en est fait... mes forces, un instant ranimées, faiblissent de nouveau; mes yeux, doués d'une vue miraculeuse, redeviennent faibles... — Le ciel s'oppose à l'hymen que nous allions célébrer, il ne doit plus être ici question de mariage. Mes frères, notre tâche est remplie en ces lieux, nous n'avons plus rien à y faire... Embarquons-nous donc, embarquons-nous ! » Les moines reçurent le prêtre qui tomba épuisé et respirant à peine dans leurs bras. Ponctuels à exécuter ses ordres, tous refusent de demeurer plus long-temps, s'embarquent, déploient la voile, et s'éloignent.

CHANT TROISIÈME.

I.

N'avez-vous pas remarqué, lorsque le tonnerre soudain et sonore a roulé sur votre tête étourdie, comme quand s'affaiblit l'écho qui le répète, qu'un silence profond règne sur les bois, les prairies et les vallons? Le seigle ne s'agite pas dans les champs qu'a sillonnés le charrue, les feuilles du tremble mobile sont muettes et silencieuses, la fleur des murailles n'ondule pas sur le château ruiné, jusqu'à ce que, murmurant au loin d'abord, puis plus près, et devenant alors aigu, l'ouragan s'éveille et balaie la montagne gémissante!

II.

Artornish! un tel silence régna sur tes tours, quand ce prêtre en cheveux gris eut prononcé son discours prophétique; et la voile des moines obéissants était livrée aux vents du Sud avant qu'aucune bouche se fût ouverte pour parler. Mais bientôt des murmures de doute et de frayeur, jetés tout bas par l'inquiétude dans plus d'une oreille, interrompirent ce silence imposant; et les assistants portaient des regards curieux dans l'embrasure profonde d'une fenêtre où le prince des îles semblait presser l'impétueux Lorn de prendre un parti qui ne lui plaisait pas, à en juger par son impatience et ses gestes pleins de courroux.

III.

Se levant enfin d'un air menaçant, il ferme le poing, secoue la tête, et s'éloigne avec colère. « Me crois-tu donc si facile d'hu-

meur, dit-il, que j'oublie une haine mortelle, que je serre une main rougie d'un sang qui tomba du cœur de mon parent chéri? Est-ce là ton dévouement pour moi, là le juste retour de la vieille amitié dont nous fîmes serment? Mais le proverbe de nos montagnes n'inculpe pas à tort la foi changeante des insulaires. Au reste, soit! Mais crois-m'en, avant peu celui qui est maintenant outragé vengera les outrages qu'il reçoit... Appelez Edith... Appelez la fille de Lorn, ma sœur, esclaves!... Soyez sûrs que ni elle ni moi ne resterons plus long-temps ici pour être encore insultés! Partons, d'Argentine, partons! Nous ne reconnaissons ni alliés ni frères dans les amis de Bruce, dans les ennemis de l'Angleterre. »

IV.

Mais qui pourrait dire la rage du chef, quand, cherchée depuis la plus basse salle du donjon jusqu'à la plus haute tour du château, la jeune Edith ne se trouva nulle part? « Perfidie!... trahison!... vengeance et sang!... s'écria-t-il; une riche récompense à celui qui vengera ce rapt! A lui les terres d'un baron! » Sa fureur frénétique eut peine à se calmer quand on vint lui apprendre que Morag partageait la fuite de sa sœur, et que dans la précipitation de la nuit deux étrangers s'étaient rendus sans qu'on les distinguât dans la barque de l'abbé. « Qu'on arme toutes les galères! volez! poursuivez-les! Le prêtre se repentira de cette trahison! oui, et nous ne tarderons guère à savoir comment Rome agréera sa prétendue prophétie! » Tels furent les cris que l'indignation arracha au fier Lorn. Cormac-Doil obéit sans retard, hissa ses voiles et leva l'ancre, car c'était un pirate juré que Cormac-Doil, joyeux d'avoir un prétexte pour piller. Mais d'autres hésitent et se disent à voix basse : « La jeune fille a donné son jeune cœur à Ronald des îles; et craignant que son frère, suivant ses menaces, ne la force à devenir l'épouse du seigneur an-

glais, elle se réfugie dans le cloître d'Iona. Et c'est avec sagesse qu'elle se résout à habiter comme recluse ce saint asile jusqu'à ce que l'abbé apaise ces querelles si impétueuses et si terribles. »

V.

Tandis que le château répétait les cris d'impatience et de colère du seigneur de Lorn : « Mon cheval ! mon manteau ! mes gens ! et que tous ceux qui me respectent me suivent !.... » D'un ton courtois, mais sévère, d'Argentine adressait à Bruce ces paroles hardies : « Seigneur comte, dit-il... je veux encore bien donner ce titre à Bruce, quoiqu'il ait perdu son nom et son comté, depuis qu'il a endossé l'armure de rebelle... Mais, comte ou vassal... tu as tout à l'heure prononcé des mots qui ont blessé d'Argentine ; l'honneur me force à t'en demander raison à toi en personne. Nous n'avons pas besoin de nous dire que nos bras savent également bien manier une arme. Fais-moi donc un plaisir que peut solliciter un soldat ; place ce gant sur ton cimier au premier combat où nous nous rencontrerons, et je dirai, comme je l'ai toujours dit, que, quoique égaré par l'ambition, tu es un noble chevalier. »

VI.

« Et moi, répondit le royal Bruce, je pourrais dire que d'Argentine outrage l'honneur de la chevalerie en tirant sa glorieuse épée pour défendre la cause d'un tyran ; mais quant à votre brave demande, soyez sûr que l'honorable gage que vous me donnez flottera sur mon cimier dans chaque bataille ; et croyez que si ma langue irréfléchie a pu involontairement blesser votre honneur, il recevra toute satisfaction. Jamais gant donné dans ma jeunesse par l'amour d'une dame ne fut plus cher à mon cœur que celui qui me vient de vous ! Ainsi donc, adieu, mon noble ennemi,

santé et bonne fortune jusqu'au revoir, et alors... que la volonté du ciel soit faite ! »

VII.

Ils se quittèrent ainsi... car alors, avec un bruit semblable à celui des vagues que repoussent les rochers de la rive, les amis de Lorn se retiraient. Chaque chef, suivi de ses vassaux, regagne son château dans les montagnes, songeant combien sont vains les projets des hommes, combien vaines leurs espérances. Mais, par ordre de Ronald, une double garde veille dans la forteresse d'Artornish ; le guichet et la porte sont triplement fermés par des barres de fer, des verrous et des chaînes ; puis il pria avec courtoisie ses hôtes d'excuser l'interruption des réjouissances, et les engagea à demeurer sans crainte dans le château. Bientôt des torches et des serviteurs précèdent les chefs et les chevaliers qui se rendent à leurs chambres respectives; les oraisons se récitent, les prières se disent, et bientôt tous tombent dans ce sommeil qui verse sur le corps un heureux oubli après un jour de fatigue.

VIII.

Mais bientôt réveillé, le monarque crie à Édouard, qui dort à son côté : « Réveille-toi, sinon tu dormiras pour toujours... Tout à l'heure une porte secrète a retenti, une lueur de flambeau a brillé sur le plancher... Lève-toi, Édouard, lève-toi, te dis-je ! quelqu'un se glisse ici comme un spectre nocturne. Mais non, ne frappe pas; c'est notre hôte généreux... » Avançant alors dans l'ombre, grâce à son flambeau, Ronald s'approche, et avec lui le chef de Dunvegan... Tous deux fléchissent le genou devant Bruce en signe de fidélité, lui offrent leurs épées et le saluent du titre de roi du continent et des îles, de légitime souverain d'Écosse. « O élu du ciel, dit Ronald, réponds ! me pardonnes-tu les erreurs de ma jeunesse ? Détourné de mon devoir par les artifices

des méchants, j'ai tiré contre toi un glaive rebelle ; mais alors même que j'étais armé contre tes droits, je rendais toujours un juste et sincère hommage à ton illustre courage. » — « Hélas ! cher jeune homme, les malheureux temps, répondit Bruce, doivent en porter la faute, puisque, plus coupable que vous, moi-même... » Il s'interrompit, car le souvenir de la défaite de Falkirk navra son âme. Il pressa le chef sur son cœur, et acheva par un soupir la phrase qu'il avait commencée.

IX.

Ils lui offrent de reconquérir ses droits par leurs armes et leur influence ; mais leurs conseils doivent être longuement pesés avant qu'on lève la bannière des combats et qu'on réunisse des troupes ; car l'or de l'Angleterre et les intrigues de Lorn ont fait entrer beaucoup de chefs dans les ligues du Sud. En réponse, Bruce confia franchement son hardi dessein à ses nouveaux partisans. « Après avoir passé l'hiver dans l'exil, je voulais débarquer au rivage chéri de Carrick ; je brûlais de revoir Ayr, mon pays natal, et d'assister aux fastueux banquets que donne Clifford, dont la voix arrogante résonne aujourd'hui dans le château de mes pères. Mais je me rendis d'abord à Arran, où le vaillant Lennox me prépare des secours, et sur mer nous fûmes surpris par une tempête qui dispersa nos barques et nous fit changer de résolution ; la mienne même, pour éviter une voile ennemie, s'était beaucoup éloignée du but de mon voyage, lorsque cette sage volonté, qui maîtrise la nôtre, nous a guidés malgré nous vers le château d'un ami. »

X.

Alors Torquil parla : « La circonstance rend la promptitude nécessaire ; il faut agir sans retard, et nous prions instamment notre souverain de ne pas s'exposer aux périls d'un siége. Lorn,

qui brûle de se venger, n'est que trop près des tours d'Artornish avec toutes ses forces ; et les vaisseaux légers de l'Angleterre sillonnent non loin d'ici les ondes de la Clyde, prêts à partir au moindre signal, à balayer chaque détroit, et à garder chaque côte. Avant donc que l'alarme soit donnée, il faut que notre souverain gagne un asile sûr et secret vers les confins de Skye... Torquil sera son pilote et son guide. » — « Non, brave chef, s'écria Ronald ; j'accompagnerai moi-même notre maître ; j'appellerai aux armes les guerriers de Sleate, tandis que toi, renommé pour ta sagesse dans les conseils, tu dirigeras leur courage par de bons avis et leur imposeras par la blancheur de tes cheveux. » — « Et si mes paroles n'ont pas assez de poids, cette lourde épée fera pencher la balance. »

XI.

« Ce projet, dit Bruce, me satisfait; mieux vaudrait cependant qu'Isabelle, pour sa sûreté, regagnât avec ma barque et mon équipage les rivages amis d'Erin. Tu t'y rendras aussi avec elle, Édouard, pour la consoler et la défendre au besoin, pour rallier nos amis dispersés. » A en juger par son visage, tout autre projet eût sonné plus agréablement à l'oreille de lord Ronald; mais le plan fut exécuté aussi vite que conçu. Deux barques équipées et armées en secret sortirent de la baie; elles firent voile dans deux directions contraires, l'une vers la côte de Skye, l'autre vers le rivage d'Erin.

XII.

Notre histoire suit Bruce et Ronald... Un vent favorable gonfla leur voile jusqu'à ce qu'ils reconnussent à peine les sombres hauteurs de Mull et les collines bleues d'Ardnamuchan. Mais alors les rafales soufflèrent avec violence, et les contraignirent d'abaisser le mât pour manier eux-mêmes la rame. Ils luttèrent nuit et

jour contre ces mers courroucées, et ce ne fut qu'avec l'aurore qu'ils aperçurent le romantique rivage de Skye. Ils virent les premiers rayons du soleil dorer la cime aride de Coolin qui s'élève vers l'Orient; mais ils éprouvèrent tant de retard et de délais, qu'avant qu'ils fussent entrés dans la baie de Scavigh (car le ciel plus calme leur permit enfin de s'arrêter) le soleil inclinait vers l'Occident. Alors Ronald dit : « Si mes yeux ne me trompent pas, voici les sauvages déserts qui s'étendent au Nord de Strathnardill et de Dunskye (1); nul humain ne porte ici ses pas, et puisque ces vents contraires soufflent toujours, si mon souverain aime l'arc du chasseur, qui nous empêche de débarquer et d'aller tuer un daim sur la montagne? Allan, mon page, viendra avec nous; il sait bander prestement un arc, et si nous rencontrons du gibier, il peut envoyer une flèche qui suppléera à l'adresse que nous n'aurons pas eue. » Alors chacun d'eux prend un arc et des flèches; ils approchent du rivage, sautent à terre et laissent leur navire ainsi que l'équipage dans un endroit où un rapide torrent accourt avec fracas sur son lit de rochers se jeter dans l'Océan.

XIII.

Quelque temps il firent route en silence comme gens qui cherchent le gibier sur la montagne; mais enfin le bon Bruce dit à Ronald : « Sainte Marie! le spectacle que voilà! J'ai traversé bien des montagnes dans les contrées étrangères et dans mon pays natal, et ma destinée a voulu que je visitasse les lieux où m'appelait plutôt la sûreté que le plaisir. Ainsi j'ai erré dans bien des déserts, gravi bien des montagnes, traversé bien des marais; mais, par ma lame! un spectacle si sauvage que celui-ci, et pourtant si sublime dans sa sauvagerie même, ne s'est jamais offert à mes yeux, en quelque lieu que j'aie porté mes pas. »

XIV.

Il n'était pas étonnant que le monarque parlât ainsi; car l'œil humain a rarement vu une scène plus sévère que ce lac effrayant avec son rebord noir de rochers arides. Il semble qu'un ancien tremblement de terre a pratiqué une route bizarre et raide dans le sein de la dure montagne, et que chaque précipice nu, chaque noir ravin, chaque sombre abîme atteste encore l'outrage qu'à reçu la nature. Le vallon le plus sauvage présente encore d'ordinaire quelques signes de vie; le haut Benmore est tapissé de mousse verte, dans le creux Glencroe fleurit la bruyère, et Cruchan-Ben est couvert de taillis; mais ici... sur les hauteurs, dans les bas, autour de vous, sur la montagne ou dans les vallées, point d'arbre, de buisson, de plante, de fleur! rien qui offre à l'œil fatigué des traces de végétation; car tout est rocs entassés au hasard, vagues noires, sommets nus et bancs de rochers, comme s'il n'y avait pour ce lieu ni soleil d'été, ni la douce rosée de printemps qui couvrent de nuances variées les coteaux les plus ingrats.

XV.

Et à mesure qu'ils marchaient, les rochers sourcilleux devenaient plus sauvages, les lacs plus profonds : d'énormes terrasses de noir granit leur offraient des chemins rudes et difficiles, formés par des débris de roc précipités du haut de la montagne dans quelque affreuse nuit de terreur, alors que le loup hurlait et que le daim prenait la fuite. Quelques-uns de ces fragments se tenaient en équilibre comme par miracle, au point que le bras d'un enfant aurait ébranlé ces masses qu'une armée n'aurait pu faire mouvoir, masses jetées au hasard par la nature en courroux, mais tremblantes comme une pierre druidique sur sa base précaire. Les brouillards du soir, dans leur immobilité continuelle,

tantôt couvraient la longue chaîne des monts, et tantôt, abandonnant leurs fronts chenus, étendaient leur manteau autour des lacs, ou roulaient sur les ondes noires, ou bien tourbillonnaient avec les vents, emportés au milieu des airs. Souvent aussi, se condensant tout à coup, ils s'abaissent, et alors courts mais impétueux, des torrents de pluie se précipitent de leurs flancs, et lorsque reparaît la joyeuse clarté du soleil, mille filets d'eau, blancs d'écume, descendent des cimes de la montagne.

XVI.

« Ce lac, dit Bruce, dont les effrayantes barrières sont des précipices raides et escarpés qui n'offrent aux sangliers et aux daims d'autre sentier que les noirs rochers sur lesquels nous marchons, quel est-il ? quel est le nom de ses sombres eaux ? comment s'appellent aussi ces monts impraticables et ce pic effrayant qui, éclairé par les derniers rayons du soleil, élève jusqu'aux nues les gouffres affreux et les hideuses crevasses qui semblent autant de cicatrices sur sa tête brisée par la foudre ? » — « Coriskin est le nom de ce lac ténébreux, Coolin celui de la montagne, ainsi appelée, comme le disent les bardes, du nom de l'antique Cuchullin, chef renommé. Mais plus familiarisés dans nos îles avec les horreurs qu'avec les beautés de la nature, les bardes se plaisent souvent, pour satisfaire un caprice, à donner des noms fictifs à de semblables endroits. Je voudrais que le vieux Torquil pût vous montrer ses vierges avec leurs seins de neige, ou que mon noble maître écoutât les chansons monotones de sa nourrice... Or, les vierges, ce sont de hauts rochers avec des saillies blanches; la nourrice, c'est un torrent qui mugit, et votre œil put voir le gouffre immense où se perdent, en tournoyant, les eaux du Codrievrekin... car là, dit-on, la sorcière met son chaperon blanc. C'est ainsi que nos insulaires trouvent dans leur imagination des noms fantastiques pour des lieux si sauvages. »

XVII.

Bruce répondit : « Une âme rêveuse pourrait trouver ici une morale plus grave. Ces monts élevés qui portent leurs fronts nus jusqu'au milieu du ciel, indifférents au soleil et à la neige, où rien ne peut mourir, où rien ne peut naître, ne ressemblent-ils pas au destin d'un monarque occupant une place élevée au milieu des orages d'état, trop élevée même pour qu'il puisse goûter les simples plaisirs de la vie ? Son âme n'est-elle pas un roc, son cœur un désert ? Au dessus de l'espérance, de l'amour et de la crainte est sa tête couronnée... Mais regarde ! sous ce rocher pointu sont des chasseurs et un cerf tué ; qui peuvent-ils êtres ? Tout à l'heure vous disiez que jamais les pas d'un mortel n'avaient foulé ces régions désertes. »

XVIII.

« Je l'ai dit... et je le croyais, en vérité, répliqua Ronald ; oui, j'ai cru dire vrai. Cependant voici que j'aperçois, près de cette pierre, cinq hommes... ils nous voient et viennent à nous. A la plume qui orne leurs bonnets, je devine qu'ils sont vassaux de Lorn et ennemis de mon souverain. » — « Qu'importe ! cinq contre trois? mais je me suis souvent trouvé en position plus critique. Cependant le pauvre page ne peut guère nous aider ; convenons donc de notre plan de bataille, s'ils nous disputent le passage : attaquez-en deux, je fais mon affaire des autres. » — « Non, prince ! c'est mon épée qui doit combattre les trois adversaires ; ma force, mon adresse à manier les armes est moindre que la vôtre, moindre aussi sera la perte si Ronald succombe. Mais les insulaires deviennent bientôt soldats, Allan a une épée aussi bien qu'un arc, et si mon souverain m'en donnait l'ordre, deux flèches rendraient égal de part et d'autre le nombre des combattants. » — « Non, non, dût-il y aller de ma vie ! s'écria le prince ; assez de sang est

retombé sur ma tête, trop témérairement versé... Nous allons bientôt savoir s'ils viennent en amis ou en ennemis. »

XIX.

Les étrangers approchaient, approchaient toujours, et moins leur extérieur plaisait à l'œil du monarque. C'étaient tous des gens de mauvaise mine, le regard en dessous, et se souciant peu d'être vus (2). Ils avançaient d'un pas à demi résolu, et chacun d'eux tenait la tête inclinée vers la terre. Les deux premiers étaient bien équipés, portant le costume des montagnards, les brodequins et le bonnet, le plaid et les chausses, ainsi que leurs armes, la dague et le sabre, l'arc et les flèches; les trois autres, qui marchaient un peu en arrière, semblaient être des serfs d'un rang beaucoup inférieur : des peaux de chèvre ou de daim, jetés sur leurs dos, les garantissaient du vent; leurs bras, leurs pieds, leurs têtes étaient nus, leur barbe mêlée, leurs cheveux en désordre; pour armes, les coquins portaient une massue, une hache et un sabre rouillé.

XX.

Ils avançaient toujours et toujours en gardant le silence. « Dites qui vous êtes, ou sinon arrêtez, cria Bruce; quand on se rencontre dans des déserts, on ne passe pas les uns près des autres comme dans une rue paisible. » A cette injonction sévère ils s'arrêtent, font un salut brusque et bref, mais paraissent faire cet acte de courtoisie plutôt par crainte que par bonne volonté. « Nous errons comme vous errez aussi peut-être, ici jetés par le vent et la mer, gens à partager avec vous ce daim récemment tué, s'il vous convient de goûter à notre festin. » — « Si vous êtes venus par mer, où est votre barque? » — « A dix toises, au fond de l'océan noir! Nous sommes naufragés d'hier, mais hommes ne s'épouvantant guère du danger. Les ombres s'épaissis-

sent... le jour baisse... voulez-vous venir dans notre hutte ? » — « Notre navire nous attend dans la baie ; merci de vos offres... bonjour. » — « Était-ce donc votre galère qui voguait ce soir non loin des bords de cette île ? » — « Oui. » — « Alors épargnez-vous une peine inutile, vous la chercheriez vainement de ce côté ; nous l'avons vue du haut de la montagne, quand soudain un navire du Sud s'est montré avec le pavillon rouge de saint George, hisser sa voile et gagner le large en fuyant. »

XXI.

« C'est, par la croix ! une fâcheuse nouvelle, dit tout bas lord Ronald à Bruce ; et il ne fait plus assez jour pour vérifier l'authenticité de leur récit. Ces hommes-là ont l'air bien grossier, cependant sous une rude écorce bat quelquefois un bon cœur : accompagnons-les ; nous avons besoin de nourriture, de feu, et d'abri ; nous aviserons à nous tenir en garde contre la trahison, et chacun protégera tour à tour le sommeil de ses camarades... Braves gens, nous acceptons ; nous sommes vos hôtes, et nous récompenserons bien votre hospitalité. Allons, conduisez-nous vers votre hutte... mais tout doux ! Ne mêlons pas nos deux bandes... montrez-nous le chemin à travers ces monts et ces rochers, et nous vous suivrons... marchez devant. »

XXII.

Ils atteignirent la pauvre cabane, faite de voiles étendues contre un rocher, et en y entrant ils trouvèrent un jeune garçon délicat, dont l'extérieur et la mine allaient mal avec un lieu si sauvage : il portait une toque et un manteau de velours vert, et se tenait assis à terre. Son habillement, semblable d'ailleurs à celui des ménestrels, était noir de même que ses cheveux ; ses joues indiquant encore la jeunesse étaient flétries par le chagrin et ses yeux baignés de pleurs. « D'où vient ce pauvre enfant ? » dit Ro-

nald, et ces mots parurent le distraire de sa douleur. Comme se réveillant d'un songe affreux, il leva la tête en poussant un cri, et promena autour de lui des yeux hagards. Puis il se retourna du côté de la muraille, et sa brune figure se couvrit de rougeur.

XXIII.

« Quel est cet enfant? » demanda-t-il une seconde fois. « Les chances de la guerre l'ont fait notre prisonnier ; il peut devenir le vôtre si vous trouvez que la musique a plus de charmes que l'or ; car, quoique muet dès sa première enfance, ce jeune garçon sait habilement toucher du luth, jouer de la lyre et manier l'archet ; il sait enfin abréger le temps pour ceux qui aiment se divertir ainsi : à mon avis, le vent propice qui souffle en mugissant sur notre proue rend des accords plus harmonieux. » — « Mais comprend-il lorsqu'on lui parle? » — « Oui ; c'est ce que nous a dit sa mère, vieille qui a péri dans notre naufrage : de là le chagrin de ce pauvre jeune homme. Je ne puis rien vous apprendre de plus sur son compte, il n'est notre captif que depuis hier. Quand le vent et le ciel nous étaient si contraires, nous n'avons guère pu songer à lui... mais pourquoi perdre ainsi le temps en paroles inutiles? Asseyez-vous, partagez notre repas, et quittez vos armes. » Tout à coup le captif tourna la tête, et lança un rapide regard à Ronald. C'était un coup d'œil vif et significatif que le chef n'eut pas de peine à comprendre.

XXIV.

« Cher hôte, dit-il, nous sommes dans l'obligation de faire feu et table à part ; car sache que nous accomplissons un pèlerinage, moi, mon camarade et ce page. Nous avons fait serment d'abstinence et de veille jusque après l'accomplissement de notre vœu, et jusque là nous ne pouvons ni quitter le plaid et le sabre, ni nous asseoir à la table d'un étranger ; défense à nous encore de

dormir en même temps : l'un est toujours tenu de veiller. Ainsi, digne hôte, nous prenons ce coin de la hutte pour notre usage particulier. » — « Le maudit vœu ! répliqua le plus âgé de la troupe ; il me semble difficile à observer. Qu'en dites-vous, si pour répondre à la froideur dont vous récompensez notre accueil amical, nous refusions de partager notre repas avec vous ? » — « Nous vous dirions alors que nos sabres sont d'acier ! et notre vœu ne nous oblige pas à mourir de faim lorsque nous pouvons nous procurer de la nourriture avec de l'or ou avec ces épées. » Le sombre front de leur hôte s'enflamme soudain, ses dents claquent, ses traits se gonflent ; mais toute sa colère s'apaise bientôt devant le regard enflammé de Ronald, et son courage incertain ne peut supporter le regard calme et intrépide du monarque. Avec un sourire forcé : « Que chacun, dit-il, suive la coutume de son clan ! que chacun reste dans ses quartiers séparés, qu'il y mange ou jeûne, qu'il y dorme ou veille. »

XXV.

Les feux s'allument en des endroits différents, chacun mange à son tour, à son tour chacun veille ; car l'œil du vieux montagnard, noir et plein d'astuce, fier et sombre, n'annonçait rien de bon. Jamais il ne regardait en face, mais toujours il promenait autour de lui un regard lent et circonspect, portant l'expression du doute et de la ruse, qui dardait comme un rayon dangereux de dessous ses sourcils épais et grisonnants. Le plus jeune, qui paraissait être son fils, avait aussi ce sombre aspect qui effraie un homme timide ; les serfs à demi nus qui étaient assis derrière eux lançaient des regards de crainte et de haine... jusqu'à ce que tous cinq, lorsque l'obscurité se glissa dans la hutte, se couchèrent et firent semblant de dormir, ou dormirent en effet. Le jeune captif lui-même, qui était forcé de s'en remettre à ses yeux du soin de sa langue impuissante pour déplorer ses malheurs, ne fit pas une

plus longue veille de douleur, mais étendit ses membres afin de sommeiller.

XXVI.

Le roi ne se fie pas à son hôte dangereux, et règle l'ordre des veilles. Ronald doit veiller jusqu'à minuit, le roi le relevera alors pour être relevé par le jeune Allan. Ils adoptent cet arrangement pour que le page puisse prendre le repos exigé par son âge tendre encore.. Quelle est la pensée dont s'occupe lord Ronald pour résister au sommeil que la fatigue lui envoie?... Car ne croyez pas qu'il daignât craindre bien vivement un si lâche ennemi... Il pense à l'aimable Isabelle, au moment où elle se jeta aux pieds du fier d'Argentine, non moins qu'à celui où, montée sur un noble cheval, elle le regarda avec des yeux bienveillants, lorsqu'il remporta le prix au tournoi de Woodstock. Belle dans la joie, encore belle dans le chagrin, au sein du bonheur, comme en proie au désespoir, ne doit-elle pas occuper seule son esprit? Il songe aussi à son aimable fiancée, à Edith... Ah! comment se décider, quand là sont donnés et son cœur et son amour, et qu'ici sa foi est engagée devant le ciel! Il ne lui fut pas difficile de veiller, car rarement les amans se plaisent à dormir. Enfin le hibou fit entendre son chant de minuit, le renard répondit par ses glapissements, alors s'éveilla le roi... à ses instances, Ronald consentit à prendre quelque repos.

XXVII.

A quel charme recourut le roi Robert, dites, pour passer sans ennui son temps de veille? Son cœur patriote s'enflamma à de nobles pensées : il songea aux batailles courageusement gagnées pour l'indépendance de son pays, aux forteresses prises d'assaut, aux villes délivrées, à de hardis desseins et à d'audacieuses actions, à la rose d'Angleterre, flétrie et déchirée, à la croix d'Écosse portée en triomphe, aux déroutes et aux victoires, à la

guerre et aux trèves ; enfin les pensées qui occupent les héros, occupèrent Bruce. S'étonnera-t-on si, au milieu de ces hautes méditations, le sommeil ne visita point l'œil du monarque ? Voilà que sur la cime occidentale du Coolin commence à se répandre une pâle lumière, la loutre regagne sa retraite, et la mouette qui s'éveille pousse un cri aigu ; alors le page veille à son tour, et le roi abandonne à un repos nécessaire son esprit inquiet.

XXVIII.

C'était une tâche difficile pour les yeux d'Allan, que la veille scrupuleuse qu'exigeait leur sûreté commune. Il garnit le feu et fait briller la lumière pétillante du pin fendu, puis il considère quelques instants en silence ses hôtes qui dorment enveloppés de leurs plaids. Mais nulle crainte n'avait accès dans son âme, car il était issu d'une race guerrière, et s'il parvient à l'âge mur, il pourra égaler les plus vaillants chevaliers du monde. Puis il songe au château de sa mère, aux bosquets verdoyants de ses petites sœurs, aux jeux de son enfance dont ils furent témoins, et à la longue messe du chapelain Don Joseph. Mais bientôt devant ses yeux fatigués meurent les dernières clartés de la flamme. Il se relève alors, et considère le lac où commencent à luir les rayons pâles encore de l'aurore naissante. Le brouillard couvre les cimes du Coolin, la brise du matin frise le lac ; les petites vagues sombres, poussées vers la terre, viennent sans cesse baiser les rochers ou le sable : c'est un bruit qui endort. Ensuite il rêve aux histoires qui amusèrent ses premiers ans, aux démons rencontrés par les pèlerins au milieu de la route, aux fées légères et aux spectres hurlants, à la terrible cabane de la sorcière maudite, à la grotte d'albâtre de la sirène qui étend son corps dans les ondes de l'Océan inaccessibles au soleil, dans la retraite enchantée de Strathaird (3). Emporté par son imagination, il pénètre dans ce séjour. A ses yeux se présentent les routes de la caverne ; il ne

voit plus les sombres murs de la hutte, son pied foule un pavé de marbre, et sur sa tête d'éblouissantes sculptures brillent comme un firmament d'étoiles !... Écoutez ! n'entend-il pas la naïade exprimer sa colère par le cri perçant?... Non !... trop tard, hélas ! le cri bienveillant du captif vient interrompre le rêve d'Allan ; lorsqu'il veut se relever de terre, le poignard d'un des brigands trouve son cœur ! il lève ses yeux troublés... murmure le nom de son maître... et meurt !

XXIX.

Le roi ne se réveilla pas de même ! sa main saisit au milieu des flammes un tison ardent, première arme qu'il trouve dans sa colère. Avec cette arme il affronte l'assassin, et venge d'une manière éclatante le jeune Allan ! la cervelle écrasée du montagnard et son sang qui bouillonne frémissent sur le tison à demi éteint ; le meurtrier rend le dernier soupir et tombe ! Le lord des Iles n'est pas moins redoutable dans sa fureur : un brigand expire sous son épée ; un autre est renversé par son bras terrible et va recevoir la mort. Mais, tandis que la dague de lord Ronald boit le sang qui sort de ses flancs, le chef des brigands lève derrière lui une main perfide !... Ah ! s'il était secouru un moment, jusqu'à ce que Bruce, qui ne peut combattre deux ennemis à la fois, en ait jeté un second à terre ou sur le cadavre de son camarade!... Voici qu'on le secourt... Le jeune captif s'élance sur le bras levé, le saisit fortement... et, avant qu'il parvienne à reconquérir la liberté de son bras, le traître est renversé ; il soupire percé d'une blessure mortelle, tandis que Bruce l'empêche de se relever.

XXX

« Scélérat ! pendant qu'il te reste une étincelle de vie, fais-mo connaître quel noir complot arma ta main d'un poignard meur-

trier contre les jours d'étrangers paisibles? »—« Tu n'es pas un étranger! murmura le montagnard d'une voix mourante; je te connais bien; je te connais pour être l'ennemi juré de mon puissant chef, le noble Lorn. »—Dis-moi encore, et dis la vérité pour le salut de ton âme... D'où vient ce jeune garçon? apprends-nous son pays, sa naissance et son nom : répare ainsi ton action infâme. »—« Ne me tourmente pas davantage!... mon sang circule déjà froid... je n'en sais pas plus que je n'en ai dit. Nous l'avons trouvé dans une barque, que nous examinions pour différents motifs... et je pensai.... » La mort lui coupe la parole : dans le sang et le carnage, comme il y avait vécu, mourut Comac-Doil.

XXXI.

Alors, s'appuyant sur son épée sanglante, le vaillant Bruce dit à Ronald : « Maintenant honte à nous deux!... ce jeune garçon lève au ciel sa figure muette, et joint les mains pour témoigner au Très-Haut sa reconnaissance de notre délivrance miraculeuse. Ses gestes muets ont déjà rendu à Dieu des actions de grâces que nos langues à nous, libres qu'elles sont, n'ont pas encore prononcées! » Il fit relever le jeune homme en lui parlant avec douceur; mais remarquant qu'il frissonnait à la vue de son épée, il essuya le sang qui la couvrait et la remit dans le fourreau. « Hélas! pauvre enfant, dit-il, le destin t'a bien maltraité, lorsqu'avec un cœur si sensible et un corps si frêle il te fait d'abord esclave d'un pirate, puis te donne en place un patron comme moi, dont le sort est de mener une vie errante; un prince sans royaume, dont les jours incertains se passent au milieu du sang et des combats... Mais, tout privé d'amis qu'il est, Bruce saura te donner un asile... Viens, viens, Ronald! sur ce cadavre ont assez coulé tes généreuses larmes, et le destin d'Allan a été bien vengé... viens, éloignons-nous d'ici... le jour se lève. Cherchons notre barque... j'espère qu'ils nous ont faussement dit qu'elle a mis à la voile. »

XXXII.

Mais avant de quitter le champ de bataille, le lord des Iles adresse de tristes adieux à Allan : « Qui racontera cette histoire dans le château de Donagaile ? dit-il ; ah ! qui apprendra à sa malheureuse mère que son enfant chéri est tombé dans la fleur de l'âge ?... Compte sur moi, pauvre jeune homme ! compte sur mes soins pour des messes et des prières funèbres, tandis que sur ces brigands, là où ils sont tombés, hurlera le loup et criera le corbeau... » Voici que la cime orientale des monts jette une lueur rougeâtre sur le lac noir ; de brillants rayons d'or et de pourpre bigarrent les ravins, les précipices, les pointes de rochers... C'est ainsi que les grandeurs du monde brillent de loin, déploient leur fastueuse magnificence, et cachent avec soin les peines qui en sont inséparables... Sur ces dalles de granit, noires et larges, passait la route inégale et raide qu'ils avaient à suivre. Les guerriers s'entretinrent tristement, et le captif les suivit en silence.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Étranger, si jamais dans ton ardeur de tout voir tu as porté tes pas dans les régions septentrionales de l'ancienne Calédonie, où la divinité qui règne sur les solitudes sauvages a établi son trône au milieu des lacs et des cataractes, ton âme a dû éprouver une jouissance sublime, quoique mélancolique, en considérant ces vallées que ne foulent jamais les pas de l'homme, et ces montagnes dont le front se perd dans la nue, en écoutant le torrent qui, se précipitant avec fracas de la cime des rochers, mêle le bruit de ses vagues aux cris de l'aigle, au mugissement du lac et au roulement du tonnerre.

Oui, ce spectacle fut sublime pour toi, mais mélancolique... la solitude oppressait ton cœur, le désert fatiguait tes yeux ; et des craintes étranges et terribles commencèrent à comprimer ton sein de leur influence sévère et solennelle. Alors tu as désiré avoir près de la cabane de quelque bûcheron quelque chose qui donnât signe de vie, quelque commun et quelque grossier qu'il fût. Quel doux spectacle d'apercevoir alors s'élever au dessus du chaume les sombres nuages de fumée ! combien t'ont réjoui le chant consolateur d'un coq ou les cris d'enfants se jouant sous la verdure du saule !

Tel est le tableau dont la grandeur sauvage cause un frémissement de terreur qui se soulage par un soupir ; tels sont les sentiments qu'on éprouve en vue des lacs de Ronnoch ; tel est le sombre ravissement qui nous transporte dans l'obscure vallée de Glencoe : ou plus loin, aux lieux où, sous le ciel du Nord, le lac

Eribol bat contre les flancs blanchâtres des cavernes qui le bordent... Mais prenons-en pour juge le ménestrel : ils cèdent le prix de la solennité du désert à ce rivage sublime d'horreur qui voit s'élever les sommets sourcilleux du Coolin, et entend le mugissement des vagues du Coriskin.

II.

Les guerriers traversaient un sentier aussi sauvage, lorsque le son d'une voix forte et celui d'un cor retentirent sur l'aile de la brise. « C'est le cor d'Édouard, dit Bruce. Qui peut avoir occasioné un si prompt retour ? Vois-le, brave Ronald... Vois-le franchir les troncs d'arbres et les blocs de rochers, comme le cerf poursuivi par les chasseurs, impétueux dans ses mouvements, selon la coutume d'Édouard Bruce à la chasse ou dans les combats. Il nous a aperçus, et ses cris impatients de se faire entendre nous auront appris ce qu'il vient nous annoncer avant qu'il soit arrivé jusqu'à nous.

III.

Édouard, en effet, s'écrie : « Que faites-vous ici occupés à faire la guerre au daim des montagnes, tandis que l'Écosse réclame son roi ? Une barque envoyée par Lennox nous a rencontrés, en route. Je suis revenu en hâte avec elle, pour apporter ces heureuses nouvelles... Stuart appelle le Teviotdale aux armes, et Douglas tire de son sommeil la vallée qui l'a vu naître ; ta flotte, battue par la tempête, est parvenue à gagner, sans avoir beaucoup souffert, la baie de Brodick ; et Lennox, à la tête d'une troupe choisie', n'attend que ton arrivée et tes ordres pour la transporter sur le rivage de Carrick. Voilà de bonnes nouvelles, mais écoute jusqu'au bout ! Édouard, le plus acharné de nos ennemis, en passant avec son armée dans le Nord, a rendu le dernier soupir sur les frontières... »

IV.

Bruce demeura calme : son visage impassible n'était guère accoutumé à s'épanouir à la joie, mais son teint s'anima : « Maintenant ô Écosse, dit-il, tu verras dans peu, avec l'aide puissante de Dieu, tes enfants libres et vengés de leurs ennemis ! Et cependant, le ciel me soit à témoin, aucun sentiment intéressé des torts personnels qu'il a eus envers moi n'occasione la joie que j'éprouve de la mort d'Édouard (1). J'ai été armé chevalier par lui, et ai tenu de lui mon pouvoir et mes possessions ; et je puis porter témoignage qu'en retranchant de son histoire la page entachée des fureurs par lesquelles il a ruiné l'Écosse, on y trouve un monarque brave et sage, cher à son peuple... »—« Que les bourgeois de Londres déplorent la perte de leur maître, et que les moines de Croydon inscrivent ses louanges, reprit le bouillant Édouard : éternelle comme la sienne, ma haine ne s'arrête point aux portes du tombaeu et ne meurt point avec lui ! Telle fut celle qui l'animait sur la rive de la Solway, lorsque dans sa fureur son bras mourant menaçait encore du poing la terre d'Écosse, tandis que ses derniers accents appelaient la malédiction du ciel sur l'héritier de ses États, s'il épargnait un seul Écossais jusqu'à ce que le dernier cadavre des rebelles gît sur le sol ensanglanté de la retraite qu'il se serait choisie ! Telle fut encore sa haine acharnée, lorsqu'en rendant le dernier soupir il renonça à la demeure paisible des morts, et ordonna à son armée implacable de transporter avec elle ses ossements sur la côte d'Écosse (2), comme si son œil éteint eût pu, même après le trépas, jouir encore de ses malheurs ! Telle fut sa haine... farouche, mortelle et invétérée. La mienne sera aussi constante, aussi profonde et aussi forte. »

V.

« Les femmes, Édouard, peuvent combattre avec des paroles,

les moines par des malédictions, mais les hommes ne doivent faire la guerre qu'avec leurs épées : tu ne manqueras pas d'ennemis vivants pour assouvir tes vengeances et tes haines mortelles. Pour le moment, en mer ! Jette les yeux sur le rivage et vois flotter les flammes de nos galères agitées par un vent favorable ! A bord ! à bord ! et hissons les voiles. Dirigeons-nous d'abord sur Arran, où se sont rassemblés en armes nos amis dispersés, le fidèle Lennox et de La Haye, et Boyd intrépide dans la mêlée. Il me tarde de me trouver à la tête de cette troupe de braves, et de voir encore une fois déployer mon étendard. Le noble Ronald nous accompagne-t-il dans notre course, ou demeure-t-il pour assembler les troupes de ses îles ? »—« Que les chances tournent pour ou contre Bruce, répliqua le chef, Ronald demeurera à ses côtés ; et puisque nous avons là bas deux galères, que la mienne, si mon souverain le trouve bon, soit renvoyée pour aller appeler aux armes les clans d'Unist, et tous ceux qui entendent mugir les flots du Minche sur le rivage isolé de l'île Longue. Nous pouvons nous-mêmes, sans nous retarder beaucoup, avertir les îles qui se trouvent plus près ; et bientôt sur le rivage d'Arran se trouvera rassemblée, avec l'aide de Torquil, une flotte intrépide, si les ordres de leur chef ont quelque empire sur les insulaires de l'Ouest. »

VI.

Ainsi fut pris leur hardi conseil. Mais avant que les galères eussent déployé leurs voiles, le sombre Coriskin et les flancs élevés du Coolin retentirent des accents plaintifs du chant de mort. Le long des noires ondes du lac... les insulaires abattus, portant le corps de l'infortuné Allan, offraient un spectacle en harmonie avec ces tristes chants. A chaque pose, les cris déchirants de leur coronach redisent leur douleur aux échos environnants ; et lorsqu'ils se remettaient en marche, les cornemuses aux éclats bruyants

d'un lugubre pibroch déploraient la perte du jeune héritier de Donagaile. Les rochers et les cavernes de l'antique Coolin en répétaient à la ronde les lamentables accents, qui allaient se perdre et mourir à une grande hauteur sur ses flancs entourés de brouillards. Car jamais la voix ou l'instrument de l'homme n'avait atteint son sommet sourcilleux, dont l'écho ne répétait que le mugissement de la tempête ou les éclats bruyants du tonnerre.

VII.

La barque poussée par les vents bondit gaiement sur les flots, la brise des montagnes de Benna-Darch se joue dans sa voile ! la toile et les cordages par leur froissement imitent les bruyants éclats de rire de la joie ; l'onde qu'elle fend y répond en se brisant contre ses flancs qu'elle chasse devant elle. La mouette rapide, effleurant la surface de l'eau, ne glisse pas plus légèrement sur l'aile de la brise que la fringante galère poussée par un vent favorable ne poursuit son cours; les sommets du Coolin et le rivage caverneux du Slapin ont disparu derrière elle. Bientôt des signaux de guerre appellent aux armes et les sombres tours de Dunscaith et le lac d'Eisord, et d'épais nuages de fumée flottent au-dessus du sommet de Cavilgarrigh, donnant le signal des combats et du carnage aux clans valeureux de Sleate et de Strath. Prompt à obéir, chaque guerrier s'élance sur ses armes, et jette sa targe sur son épaule, impatient de combattre. Le chef du clan de Mac-Kinnon, blanchi dans les combats, est chargé de les commander et de conduire leurs barques à la baie de Brodick.

VIII.

Transmettant les ordres puissants de Ronald, les feux d'un signal brillent au loin sur la mer et sur les îles du haut de la tour de Canna (3), dont les murailles grisâtres, s'élèvent au-dessus d'un rocher escarpé, sont suspendues sur la baie comme le nid du fau-

con. Ne cherchez point à gravir le sommet élevé du roc, pour considérer la tourelle crevassée par la main du temps; c'est une tâche périlleuse et effrayante pour tout autre être que la chèvre ou le daim des montagnes. Mais reposez-vous sur le rivage et écoutez l'antique récit du vieux pâtre : il fera cesser les aboiements inquiets de son chien, et déployant les couleurs bariolées de son plaid pour vous y offrir un siége sur les bords de l'Océan, il vous racontera comment une dame étrangère vint anciennement avec le chef de son clan dans cette antique tourelle. Il était doué d'une âme farouche, le maître jaloux qui confina dans une si rude prison une esclave si douce et si belle ! et souvent, lorsque la lune laissait tomber ses paisibles rayons sur l'Océan, l'aimable dame pleurait assise sur les murs de la forteresse, et tournait ses beaux yeux vers les climats du Sud, rêvant peut-être à des temps plus heureux, et accompagnant sur son luth par intervalles des chants plaintifs dans sa langue natale. Et encore aujourd'hui, lorsque les rayons pâles et paisibles de la lune se jouent sur le rocher et sur la baie, et qu'aucun souffle ne vient agiter l'air, un plaisir étrange, mêlé de crainte, vient charmer l'oreille de l'habitant des Hébrides, lorsqu'il lui semble entendre sur le sommet du roc le murmure d'un luth et les accents d'une captive solitaire qui déplore ses malheurs dans une langue inconnue... Étrange récit, mais qui a déjà trop long-temps suspendu la continuation de notre lai.... Et cependant qui peut passer près de ce rocher et de cette tour en ruines sans payer à l'infortunée qui la hante le tribut d'un soupir !

IX.

La barque bondit gaiement sur le vaste Océan; la main du pilote dirige son cours près des sombres montagnes de Ronin, et les chasseurs descendent de leurs flancs sur le rivage. Chacun d'eux a détendu son arc de frêne et abandonné les plaisirs de la chasse,

et en entendant les ordres du Lord des îles, saisit l'épée du guerrier au lieu de l'épieu du chasseur. Un signal allumé sur le pic de Sevor-Eigg appelle ensuite au combat les guerriers de son île ; race nombreuse avant que le farouche Macbod, poursuivant sa vengeance (4), eût descendu sur leur rivage glacé, lorsque la caverne que vient battre l'Océan offrit en vain un refuge à ses victimes. Ce chef vindicatif, implacable dans sa fureur, en ferma l'entrée par un amas de bruyère embrasée ; des nuages épais de fumée suffocante remplissent la forteresse creusée dans le roc ! Les menaces des guerriers, les gémissements des enfants, les cris des femmes retentirent en vain : le chef impitoyable continua d'entretenir le feu jusqu'à ce que tout un clan eût expiré sous ces voûtes ! Les ossements qui jonchent cette sombre caverne n'attestent que trop leur funeste sort.

X.

La barque s'avance gaiement poussée par une brise du Nord; ainsi l'alouette fend les cieux au lever de l'aurore, ou le cygne, durant les feux de l'été, s'élance à travers les mers. A l'Est apparaissaient les rivages de Mull, et la sombre Ulva, et Colonsay, et tout le groupe de riants îlots qui entourent la fameuse Staffa (5). Venaient ensuite ces hautes colonnes où le cormoran va chercher dans l'obscurité un repos que rien ne vient troubler, et où le timide veau marin trouve une demeure paisible et se roule tout à son aise sous les voûtes de ce palais merveilleux, où, comme pour éclipser les temples bâtis par la main des hommes, on dirait que la nature elle-même ait voulu en élever un à la gloire de son auteur ! et ce ne peut être pour un but moins relevé et moins solennel, qu'elle a dressé ces colonnes et jeté ces voûtes, que ces vagues retentissantes s'amoncèlent et se retirent avec fracas, et qu'entre les pauses l'écho de la voûte élevée renvoie sur des tons variés et prolongés les éclats de cette bruyante harmonie qui

laisse bien loin derrière elle la mélodie de l'orgue. Et ce n'est pas en vain que son frontispice se trouve placé en face de l'antique temple d'Iona : la voix de la nature semble dire : « Tu as assez bien réussi, faible créature sortie de la poussière, tes facultés ont élevé avec beaucoup de soin et de peine ce temple majestueux... mais considère le mien !...»

XI.

La barque s'avance gaiement ; elle bondit chassée par les vents: ainsi s'élance le dauphin poursuivi par le goulu de mer, ou le daim devant les chiens. Ils laissèrent le lac de Tua sous le vent, et donnèrent l'éveil aux habitants de l'île sauvage de Tirée et au chef des plages sablonneuses de Coll ; ils ne s'arrêtèrent point à l'île de Columba, quoique les cloches du saint temple ébranlassent au loin les airs ; ils n'avaient pas le temps de se rendre aux matines ou à la messe, et le long retentissement de cet avertissement sacré se perdit dans le bruit des vagues. L'intrépide et belliqueux seigneur de Lochbine aperçut leur signal et saisit son épée, et l'île verdoyante d'Ilay appela ses guerriers aux armes. Les clans de la côte escarpée de Jura obéirent aux ordres de lord Ronald ; il en fut de même de l'île de Scarpa, dont le rivage retentit sans cesse des mugissements du Corriewrekin et l'île isolée de Colonsay... lieux que chanta celui dont la voix ne s'entendra plus (6) ! Sa brillante et courte carrière est passée, et sa muse harmonieuse est muette ; son flambeau brûlant des feux variés de la poésie s'est éteint : une plage éloignée et mortelle renferme les restes de LEYDEN !

XII.

La brise souffle toujours gaiement ; mais la galère ne sillonne plus la mer : de peur qu'en doublant la plage sauvage de Cantire ils rencontrassent la flotte attentive de leurs ennemis du Sud, ils

prirent une route inaccoutumée... Ils remontèrent le lac occidental de Tarbat et traînèrent ensuite leur barque à travers l'isthme (7) jusqu'au rivage de Kilmaconnel, dans la baie de l'Est. C'était un merveilleux spectacle de voir le mât de perroquet et le pavillon briller au-dessus des arbres, tandis que la galère s'avançait sur la terre, à travers les rochers, les taillis et les bois d'aunes. Plus d'un devin de montagne tira un important présage de cette circonstance extraordinaire ; car d'anciennes légendes avaient appris aux Celtes que, lorsqu'une barque royale ferait voile au-dessus des gazons de Kilmaconnel, la vieille Albion triompherait dans les combats, et que tous ses ennemis tomberaient et s'inclineraient devant sa croix d'argent.

XIII.

Embarqués de nouveau, ils sillonnent sous d'heureux auspices la mer intérieure, et se dirigent vers l'île d'Arran.Le soleil, avant de s'abaisser derrière le Ben-Ghoil (la montagne des vents) éclaire ses sommets d'un rayon d'adieu et égaie le lac Ranza (8); c'est là qu'ils dirigent leur course. On eût dit que l'île reconnaissait la présence de son souverain, tant était beau le spectacle qu'offrait la terre et le calme de l'Océan : des vagues à peine sensibles couvraient de leurs rides argentées le sein paisible de l'Océan que se disputaient des teintes variées d'or, d'azur et de vert. Les collines, les vallées, les arbres et les tours brillaient des couleurs des derniers rayons du jour; le hêtre déployait aux regards son feuillage argenté; l'haleine des vents était aussi douce que celle des amants, et semblait de même précipitée et entrecoupée. Oh ! qui pourrait désirer troubler par des cris de guerre et de désastre le doux repos de ce spectacle enchanteur !

XIV.

Est-ce de guerre que parle lord Ronald ? La rougeur qui cou-

vre son mâle visage, ce regard timide, ces yeux baissés, sa voix tremblante disent le contraire; et le front du bon roi Robert indique qu'il pèse quelque demande d'importance, incertain s'il doit y donner son approbation; et néanmoins dans ses yeux et sur ses lèvres se lisent le regard et le sourire de compassion qui viennent dérider l'humeur sérieuse de l'âge mûr lorsque des amants parlent de leur passion. Lord Ronald plaide sa cause avec anxiété... « Et quant à ma fiancée, dit-il, mon souverain a entendu le bruit qui s'est répandu de la fuite d'Edith des murs d'Artornish. Son sort est trop malheureux... je ne m'arroge point le droit de la blâmer de sa fuite précipitée : que la joie et le bonheur l'accompagnent!... Mais elle a fui les nœuds de l'hymen, et Lorn a repris la parole qu'il avait donnée, au milieu des chefs assemblés... tandis que, pour exécuter l'engagement qu'avaient pris nos pères, j'offrais tout ce que je pouvais... ma main... J'ai été repoussé avec mépris; je maintiendrais mal mon honneur et encore moins les sentiments de mon cœur, si je jouais encore le rôle d'un prétendant pour regagner les bonnes grâces de Lorn. »

XV.

« Jeune chef, répliqua le roi Bruce, l'église doit décider cette question; et cependant il me paraîtrait dur, puisque le bruit court qu'Edith choisit Clifford pour époux, que le lien qu'elle a rompu dût encore t'enchaîner seul. Mais, quant à ma sœur Isabelle... qu'est-ce qui peut deviner les caprices d'une femme? J'ai quelque soupçon que le champion du roc, vainqueur dans le tournoi, ce chevalier inconnu auquel elle a donné le prix... avait trouvé faveur à ses yeux; mais depuis la mort de notre frère Nigel, la ruine de notre maison et notre malheureuse situation, étrangère aux joies et aux espérances du monde, plongée dans l'affliction et dans le deuil, elle a bien changé. Peut-être (ici le noble roi sourit), que cette proposition peut amener d'autres

rêveries. Nous le verrons bientôt... ces montagnes que nous voyons là-bas recèlent le couvent de Sainte-Bride; Édouard l'y a envoyée, et elle y restera jusqu'à ce que le sort nous accorde des jours plus prospères: je lui transmettrai dans ce lieu ta demande, et ton avocat ne restera pas muet.»

XVI.

Tandis qu'ils parlaient ainsi sur un sujet qui les intéressait tant, le jeune muet se tenait près d'eux; il pencha sa tête contre le mât et sanglota amèrement; une douleur insurmontable semblait déchirer son cœur. Ses mains pressées sur son front semblaient retenir ses larmes de force, mais leur cristal ruisselait à travers ses doigts. Édouard, qui se promenait seul sur le pont, s'aperçut le premier de la lutte qu'avait à soutenir ce jeune cœur. Aussi irréfléchi que brave, il chercha avec une bienveillante brusquerie à égayer l'esprit du jeune affligé; il enleva de force ses faibles mains de ses yeux baignés de pleurs. Comme le jeune homme cherchait à se débarrasser de lui... (il le serrait rudement quoique dans une intention amicale) le guerrier essuya ses larmes, et lui fit honte de ce qu'il pleurait. « Plût au ciel que ta langue pût me dire qui t'a injurié, car, fût-il le premier homme de notre équipage, l'insulte ne demeurerait pas impunie. Allons, console-toi; tu es maintenant d'âge à être page d'un guerrier, tu seras le mien !... un beau palefroi te portera par monts et par vaux pour tenir mon arc à la chasse ou pour porter mes missives à la dame de mes pensées; car je suis bien assuré que tu ne rediras pas le temple qui renferme mes vœux.

XVII.

Bruce intervint... « Édouard, dit-il, ce n'est point là un jeune homme à porter l'arc d'un gai chevalier comme toi, à remplir ta coupe ou à porter des messages légers à une belle encore plus lé-

gère. Tu es un maître beaucoup trop pétulant et irréfléchi pour cet orphelin : ne vois-tu pas comme il se tient à l'écart, comme il couche et mange seul ? il est beaucoup plus propre à servir notre sœur Isabelle là bas dans cette paisible cellule, et à réciter avec le père Augustin les prières du couvent, qu'à courir d'étranges aventures avec un guide aussi infatigable que toi. » — « Grand merci, mon frère ! répondit gaiement Édouard, pour le panégyrique que tu fais de ma personne ! mais nous pourrons apprendre un jour qui de toi ou de moi peut le mieux protéger ou employer ce pauvre enfant. En attendant, notre vaisseau est près du rivage : mettons le bateau à la mer, et gagnons la terre. »

XVIII.

Le roi Robert sauta légèrement sur le rivage, et trois fois les accents variés et prolongés de son cor retentirent jusqu'à ce que le Ben-Ghoil y eût répondu. Le brave Douglas et de La Haye tenaient en ce moment dans un vallon un cerf aux abois, et Lennox excitait les chiens lorsque ce cor retentit dans les taillis « C'est l'ennemi ! s'écria Boyd qui accourut à la hâte l'œil en feu... c'est l'ennemi !.. » Chaque brave chevalier jette de côté son arc et saisit son épée!... «Non, répliqua le brave lord James, ce son n'appartient point à un cor anglais. Souvent je l'ai entendu animer le combat, exciter la poursuite ou arrêter la fuite. Il faudrait que mon cœur eût cessé de battre et que mon oreille fût sourde, si Bruce appelait et que Douglas ne l'entendît pas ! Courons tous sur les bords du lac Ranza : celui qui a sonné ce cor n'est autre que le roi (9) ! »

XIX.

Aussitôt la nouvelle se répand parmi leurs compagnons, et les guerriers accourent au rivage. Leurs acclamations de joie partent des vallons et des bois, leur troupe fidèle entoure le roi Bruce, lui presse les mains et les arrose de larmes. Là étaient des vété-

rans qui avaient combattu sur d'anciens champs de bataille, dont le casque couvrait des cheveux blancs, dont les épées et les haches d'armes étaient tachées du sang des Danois, et des enfants dont la main avait peine à porter la lourde épée ou le bouclier. Il y en avait aussi qui portaient des cicatrices que leur avaient laissées les guerres désastreuses d'Albion, au combat terrible et fatal de Falkirk, à la déroute de Teyndrum et dans la fuite de Methwen. On y apercevait la haute statue de Douglas, la figure gracieuse de Lennox; Kirkpatrik, le redoutable chevalier de Closeburn; Lindsay, bouillant, fier et léger; le fils de de La Haye, tombé sous le fer de ses ennemis; et le brave Boyd et le joyeux Seton. Ils se pressent autour du roi qui leur est rendu, pleurent, poussent des cris de joie et le pressent dans leurs bras : jeunes et vieux, le serf et le seigneur, ceux qui n'ont jamais tiré une épée et ceux qui sont faits aux périls de la guerre, tous sont résolus à affronter les chances des combats et à vivre ou mourir aux côtés de Bruce!

XX.

O guerre! tu as aussi tes audacieux plaisirs! tes éclats de joie rayonnant comme la surface polie de ton bouclier qui éblouit les yeux sur le champ de bataille! Tu as les transports de la victoire au milieu des cris de joie de la conquête; ils perdent peu de leur vivacité lorsque après une bataille perdue se rassemblent les restes d'une armée, et que les guerriers redisent le nom de chaque camarade qui est tombé avec gloire dans la mêlée, fronçant le sourcil au dessus de leurs yeux qui lancent des flammes et jurant de le venger ou de mourir.... Des guerriers! et où en trouverait-on, sinon sur la terre belliqueuse de la Grande-Bretagne? Et qui plus qu'eux aime les accents de feu de la lyre anglaise?... Et ne connaissez-vous pas, vous à qui l'honneur est cher, cette joie calme et sévère qui fait vibrer les cordes du cœur, et rouler des larmes dans les yeux? Pouvez-vous donc blâmer

Bruce, si les pleurs ruissellent sur son mâle visage, lorsqu'un reste peu nombreux de ceux qui avaient salué à Scone l'aurore de son règne, ces guerriers patriotes l'entourent, embrassent ses genoux ou le pressent contre leur sein?... Pouvez-vous blâmer Bruce?... son frère l'osa, mais n'en partagea pas moins sa faiblesse, lorsque, honteux de se sentir attendri, poussant un éclat de rire forcé et hautain, il détourna la tête et essuya la larme dont il rougissait (10).

XXI.

Le jour est arrivé, et la cloche du couvent a cessé depuis longtemps de sonner matines dans tes murs, ô Sainte-Bride ! Une sœur âgée s'est rendue à la cellule assignée à lady Isabelle, et crie avec empressement : « Hâtez-vous, bonne demoiselle, hâtez-vous... un noble étranger attend aux portes du couvent : la pauvre religieuse de Sainte-Bride n'a jamais vu chevalier d'un extérieur plus majestueux ; il vient, comme il m'a chargé de le dire, pour parler à lady Isabelle... » La princesse se releva, car, à genoux et profondément inclinée, elle récitait son rosaire... » Qu'il me fasse dire par vous le but de sa venue ; je ne puis parler à un étranger. »—Sainte-Bride m'en préserve, jeune princesse ! dit la tourière en se signant..... quand ce serait pour être prieure, je ne pourrais m'opposer à sa volonté et lui refuser sa demande. » — « Les pompes de la terre ont-elles donc, pauvre et simple fille, influence sur une sœur de votre ordre, et êtes-vous, comme la foule des mondains, subjuguée par des splendeurs vaines et futiles ? »

XXII.

« Non, noble dame ! pour des yeux vieillis comme les miens la pompe des ornements n'a plus d'éclat, les pierreries ont perdu leur brillant ! une suite vaine et nombreuse ne l'accompagne point pour rendre hommage à son rang, un jeune page compose toute

la sienne. C'est l'extérieur, l'œil, la voix, le port de ce seigneur étranger; sa stature mâle, hardie et élevée, bâtie comme les murs d'une forteresse, et cependant si bien proportionnée, que sa force gigantesque ressemble à de la légèreté et à de l'aisance. Les boucles de ses cheveux noirs comme le jais, si ce n'est aux endroits ou de légères teintes argentées ont remplacé la couleur qu'ils avaient dans la jeunesse, s'entrelacent sur son front comme les tendrons de la vigne. Les intempéries des saisons et les fatigues de la guerre ont imprimé leurs traces sur cette figure majestueuse;... mais, c'est la dignité de son regard qu'il faut voir! c'est là que, si j'avais à implorer un appui contre les dangers, les injures et les chagrins, j'irais chercher de la sympathie, un défenseur et un consolateur. C'est ce regard que, si j'étais coupable, je redouterais plus qu'une sentence de mort! » — « Assez, assez, s'écria la princesse. c'est l'espoir de l'Écosse, sa joie, son orgueil! jamais un tel empire sur les âmes ordinaires ne fut assigné à un front moins imposant... Envoyé pour seconder tes hauts desseins, combien, ô ciel, combien sa venue s'est fait attendre!... Hâte-toi, Mona, hâte-toi d'introduire mon frère chéri, le roi Bruce! »

XXIII.

Ils se retrouvèrent comme des amis qui se sont séparés dans l'affliction, et se rejoignent animés de douteuses espérances. Mais lorsque ce mouvement passager fut passé, Bruce examina l'humble cellule... « Et voilà où tu en es réduite, pauvre Isabelle; cette misérable couche et ces murailles nues sont ta salle de réception et ton lit de parade; au lieu de riches vêtements et de rares joyaux, un rosaire et un cilice; et au lieu du clairon qui t'appelait gaiement aux plaisirs de la chasse ou au banquet dans la forêt, ou à la salle du festin, la voix sévère des cloches partage tes soucis entre les heures de pénitence et la prière!... Oh! que les droits à la couronne que ma transmis David Ier, dont le nom a été sanc-

tifié, t'ont été funestes ! oh ! malheur à toi que le bras de ton frère en défendant ses droits ait été trop faible ! »

XXIV.

« Mets ces vains regrets de côté, et sois toujours l'inébranlable Bruce ! s'éria-t-elle ; car je me glorifie plus d'avoir partagé les maux auxquels ton courage aventureux t'a exposé, lorsque tu as levé tes troupes valeureuses pour délivrer ton pays, que si la fortune favorable m'eût fait partager la splendeur d'une couronne. Et ne t'afflige point de ce que je ne m'abandonne plus dans mes rêves sur le fleuve rapide et étourdissant des plaisirs ; car le ciel s'est aperçu de l'incapacité du pilote, et a retiré le navire de dessus l'abîme. Il m'a éprouvée par de rudes et sévères coups : la ruine de notre maison, ta défaite, la mort du pauvre Nigel, jusqu'à ce qu'enfin, m'humiliant sous sa main, je reconnaisse que mes espérances sont fixées sur le ciel seul ; et jamais une perspective mondaine ne rattachera mon cœur à cette terre d'erreurs... »

XXV.

« Non, Isabelle : avant d'embrasser une résolution aussi sévère, tu attendras d'avoir prêté l'oreille aux paroles de ton frère. Réfléchis si, au milieu des occupations du couvent, de plus douces pensées ne pourraient pas intervenir... Avoue que tu en as déjà éprouvé au sujet de ce chevalier inconnu, vainqueur dans le tournoi de Woodstock... Dis, d'où vient cette rougeur qu'excite son nom vainqueur d'un plus aimable ennemi ?... » Son œil pénétrant avait en effet saisi la teinte passagère de cette timide rougeur, semblable aux derniers rayons du jour se reflétant sur un nuage argenté.... elle n'avait fait que passer. Bientôt, le visage calme et l'œil rassis, la princesse fit une réponse posée : « Je devine parfaitement ce que veut dire mon frère ; car le silence du

cloître n'est pas assez grand pour que nous n'ayons pas appris que tous les insulaires s'arment pour ta cause à la voix de Ronald; et mes yeux se sont aperçus que ce chevalier inconnu et le brave Lord des îles ne sont qu'un même personnage.... Si donc sa demande eût été faite plus tôt en son nom et avec ton appui (mais la foi qu'il avait donnée ne le permettait pas), je ne sais pas.... Mais ton page est bien près... Ce ne sont pas là des discours faits pour les oreilles de nos inférieurs... »

XXVI.

Le page se tenait immobile, aussi éloigné d'eux que le permettait l'espace étroit de la cellule; l'œil égaré et le cœur déchiré, il s'appuyait sur l'épée de Bruce ; il portait aussi le manteau du monarque, et en avait ramené les plis sur son visage. « N'aie aucune crainte à ce sujet... dans une lutte meurtrière, dit Bruce, son avertissement m'a sauvé la vie; il s'éloigne rarement de mes côtés; et je m'en rapporte à sa discrétion, car il ne peut répéter ce qu'il entendra. C'est un enfant d'une humeur douce, et j'ai le dessein de le faire habiter la cellule du chapelain Augustin, et de le consacrer à ton service, mon Isabelle... Ne fais pas attention à ses larmes; je les ai vues couler comme la neige qui se fond sur le sommet des montagnes. C'est un jeune homme bon, mais fantasque, peu propre à résister à la violence du flot; et ceux qui s'embarquent avec Bruce doivent se préparer à lutter contre les courants et les vents... Mais reprenons, bonne Isabelle... Fais-moi part de la réponse que je dois porter à lord Ronald. »

XXVII.

« Voici la réponse que tu feras à Ronald... le cœur qu'il demande est donné au ciel. Mon amour a été comme une fleur d'été qui se flétrit à l'approche de l'hiver, née de la vanité et de l'orgueil, et morte avec les illusions que lui apportait le soleil de

juin... S'il insiste... dis-lui qu'il doit tenir à la foi qu'il a donnée, et qu'il a engagée par l'anneau nuptial et par sa parole, et jurée sur le crucifix et sur l'épée. O honte à toi, Robert! je t'ai vu être le protecteur d'une femme, même à l'heure d'un danger extrême: lorsque les forces du Sud te poursuivaient de près, et que ton salut, de l'avis de tous, ne se trouvait que dans une fuite rapide, tu entendis les gémissements d'une malheureuse femme dans les douleurs de l'enfantement, et tu fis à l'instant arrêter ta petite armée (11), et t'exposas à tout ce qui pouvait t'arriver de pire de la part de l'ennemi, plutôt que d'abandonner, comme un faux chevalier, une femme aux abois à des ennemis impitoyables..... Et refuseras-tu maintenant ton appui à une jeune infortunée opprimée et insultée; parleras-tu en faveur de la perfidie de Ronald, et feras-tu valoir auprès de moi sa foi inconstante?... Le ciel me soit témoin, comme je le jure ici, que fussé-je encore animée de ces sentiments mondains qui avaient autrefois le pouvoir de toucher mon cœur avant qu'il eût appris à porter ses espérances plus haut, je repousserais toutes les offres qu'il pourrait me faire jusqu'à ce qu'il déposât à mes pieds l'anneau et le contrat nuptial, et la preuve que celle qui souffre de ses mépris et de son parjure, la belle Edith de Lorn, le dégage de ses serments!... »

XXVIII.

S'élançant par une impulsion soudaine, le page se suspend à son cou; puis, se recueillant sur-le-champ, il baisse la tête, fléchit le genou, baise deux fois la main d'Isabelle, se relève et quitte brusquement la cellule.... La princesse, dégagée de ses mains, rougit de colère de son audacieuse conduite. Mais le bon roi Robert s'écrie: « Ne t'irrite pas... il donne son avis par signes: il a entendu le plan que mes soins avaient projeté, et n'a pu cacher ses transports. Mais, ma sœur, réfléchis bien; la cellule d'un

couvent n'est pas un choix qu'on doive faire à la légère ; sois persuadée que je ne jouerai point le rôle d'un tyran pour forcer ta main ou ton cœur, ou que je ne souffrirai point que lord Ronald méprise ou insulte pour toi Edith de Lorn. Mais, penses-y bien, il n'y a pas long-temps que tu avais coutume de soupirer loin de tous les yeux, et que tu applaudissais de préférence aux lais qui chantaient un amour malheureux. Maintenant il est en ton pouvoir de satisfaire les souhaits que tu formais ; et tu songes à te renfermer dans un cloître ! Oh ! si notre frère Édouard connaissait le changement qui s'est opéré en toi, comme son humeur satirique s'exercerait en sarcasmes sur les caprices des femmes !...

XXIX.

« Mon frère, dit-elle, je crois bien que c'est ainsi qu'agirait Édouard. Bon de cœur et rude dans ses paroles, ennemi des soucis, du chagrin et de la crainte, il suit ses idées sans se laisser influencer par rien ; mais ton caractère est d'une autre trempe. Répète donc à Ronald, comme je te le dis, qu'à moins qu'il ne dépose à mes pieds l'anneau, gage de la foi qu'il a jurée, librement rendu par Edith, il cesse de songer à moi ; et je ne promets pas que, même dans le cas où il serait dégagé de ses serments envers elle, je changeasse le dessein que j'ai formé de me renfermer dans une sainte retraite. Mon frère, adieu pour peu de temps ! la cloche m'appelle à d'autres devoirs.

XXX.

« Perdue pour le monde, dit le roi Robert en quittant sa royale sœur... perdue pour le monde par un sort cruel ; oh ! quelle pierre précieuse est enterrée dans ces lieux ! Comme les jeunes boutons que détruisent les frimats, ses premières affections ont été étouffées par la main sévère du malheur !... Mais qu'ai-je affaire avec

l'amour ? Ma destinée m'appelle à des occupations plus sérieuses... Nous ne pouvons rester renfermés dans cette île, elle ne fournirait pas long-temps à nos besoins. En face, sur la terre ferme, les tours de mon château de Turnberry appellent nos troupes... Le vieil aumônier de mon père, Cuthbert, qui demeure sur le rivage, ne pourrait-il pas allumer des signaux pour nous indiquer le moment propice à ce coup de main !... oui... quelqu'un de nos amis lui portera en hâte et avec soin nos ordres... Édouard trouvera le messager. Cette forteresse une fois en notre pouvoir, la flotte des îles peut se rassembler sur la côte de Carrick... O terre d'Écosse ! m'est-il réservé de venger jamais tes griefs en bataille rangée, de lever ma tête victorieuse et de voir tes montagnes, tes vallées et ton peuple libres ?... Cet heureux spectacle est tout ce que j'implore entre mes travaux et ma tombe !... » Alors il descendit lentement la colline, s'arrêtant souvent sur la pente rapide, et il atteignit le lieu où sa troupe intrépide avait tendu un camp rustique dans la plaine.

CHANT CINQUIÈME.

I.

Les premiers rayons du jour se jouent sur le beau lac Ranza, des nuages de fumée s'échappent des chaumières et se déroulent au dessus du hameau, que la baie profonde et les montagnes qui l'entourent séparent du reste du monde. Le pêcheur déploie sa voile; le chevrier mène paître ses chevreaux sur le sommet escarpé du Ben-Ghoil; la bonne femme tourne ses fuseaux devant la porte de sa cabane, et jouit des rayons bienfaisants du soleil en se livrant à ses travaux; car partout l'homme s'éveille pour se livrer aux soucis et au travail.... D'autres devoirs appelaient les saintes filles du couvent, éveillées par le retentissement de l'antique cloche dont la mousse recouvre le faîte; les matines étaient chantées, la messe était dite, et chaque sœur regagnait sa cellule particulière pour reciter son rosaire : telle était la règle du saint lieu. Isabelle s'était agenouillée dans la solitude et la prière; un rayon de soleil, traversant l'étroit grillage, tombait sur l'albâtre de son cou et sur ses cheveux d'ébène, tandis que sa tête angélique s'incline avec une expression de piété naïve.

II.

Elle lève les yeux après avoir rempli ce devoir, et aperçoit sur le pavé de sa cellule un anneau d'or enrichi d'une pierre précieuse et attaché à un papier par un cordon de soie avec cette inscription : « Ceci est pour lady Isabelle. » L'intérieur était ainsi conçu : « C'est avec cet anneau qu'il m'a donné sa foi ; c'est avec lui que je lui rends ses serments. Je cède la main qu'il m'avait engagée à

celle qui règne sur son cœur. Hélas ! plus heureuse que moi, ne refusez pas un soupir de compassion à celle qui fut autrefois Edith de Lorn ! » Un seul éclair d'une joyeuse surprise brilla dans l'œil noir d'Isabelle, mais disparut pour faire place à la rougeur de la honte qui vint aussitôt l'expier. « O pensée indigne de ma race ! Ai-je été assez égoïste, assez peu généreuse et assez basse pour éprouver une seule minute de joie fondée sur le renversement de ses espérances ! O toi, gage de serments auxquels elle crut avec trop de confiance, qui lias un homme ingrat à une amante déçue, ne pense pas que ton éclat vienne ici bercer encore un autre cœur d'un vain espoir ! car je déposerai ton lustre décevant en un lieu où les pensées et les splendeurs du monde se taisent et rentrent dans le néant... » Elle plaça ensuite l'anneau au pied de la croix.

III.

Ensuite la pensée lui vint... celle qui le possédait est loin d'ici, comment y est-il arrivé à travers les grilles et les verrous ?... mais la sombre persienne est entr'ouverte... elle regarde en dehors... des pas légers avaient récemment secoué la rosée du matin, et leur empreinte était restée sur les sculptures des arcs-boutants et sur les bords de la croisée dont elle avait enlevé la verte enveloppe de mousse. Les branches de lierre étaient brisées et froissées comme si elles avaient servi à grimper le long de la muraille... mais quel était le hardi messager dont ces signes indiquaient la route aventureuse ? « J'ai d'étranges soupçons !... Mona, approchez.... » Rien n'échappe à l'œil curieux de la vieille Mona.... « Quels étrangers dites-moi, ma bonne mère, se sont rendus aujourd'hui dans l'enceinte sacrée de ces murs ?... » — « Aucun, noble dame, aucun étranger de marque ou de renom ; il n'est venu que le page de votre frère à la pointe du jour... Je le priai de passer à la chapelle où l'on disait la messe, mais il disparut

comme un trait, et des larmes semblaient s'échapper de ses yeux.»

IV.

La vérité s'offrit tout à coup à Isabelle comme dardée par un rayon lumineux... « C'est Edith elle-même !... sa douleur muette, ses traits, ses regards me dévoilent le mystère ! Hâte-toi, bonne Mona, de courir à la baie, et dis à mon royal frère que je le conjure de se rendre dans ma cellule avec ce page muet qu'il aime tant. » — « Quoi ! ignorez-vous que sa troupe guerrière a quitté notre côte à la pointe du jour? Mes yeux affaiblis par l'âge les ont aperçus de la tour : le soir ils se sont étendus sur la verdure du taillis ; au lever de l'aurore, à un signal du cor de leur maître intrépide, leurs rangs se sont formés; les lances ont brillé à travers les buissons et les arbres, ils n'ont point pris le temps de réciter de bénédicité ! Comme des daims qui s'élancent de leur reposée secouent la rosée qui les couvre et agitent leur tête armée à la brise du jour, telles ont été leurs matines ! « Bonne mère, en voilà assez.... de quel côté mon frère dirige-t-il ses pas ?... » — « D'après ce que j'ai appris vers la baie de Brodick, à travers l'île... une vingtaine de barques les y attendent, dit-on, pour les transporter au premier signal sur le rivage de Carrick. » — « Si tel est leur dessein, dit l'inquiète Isabelle, nous avons besoin de nous hâter ! Appelez le père Augustin, ma bonne sœur. » La nonne obéit et le père arriva.

V.

« Mon père, hâtez-vous sans délai de vous rendre à travers les montagnes à la baie de Brodick ! Dites à Bruce que je le prie au nom du ciel de différer son départ jusqu'à ce qu'il m'ait parlé ! ou si son départ ne souffre pas de délai, de confier sur ma demande ce jeune muet à vos soins. Sa sœur Isabelle l'en prie pour des raisons qu'elle ne peut dire... partez bon père !... et songez

qu'il s'agit de vie ou de mort selon la diligence que vous ferez. » Le bon vieux prêtre se couvrit de son capuchon, prit son bâton ferré et ses sandales, et comme un pèlerin courbé par l'âge, s'achemina à travers les mousses et les bruyères.

VI.

Les pas du vieillard étaient lents et appesantis, et le chemin était rude, mais il n'existait nulle autre personne dans le couvent qui pût porter un message aussi important. Il s'avança lentement à travers un taillis de bouleaux nains, chétifs et dépourvus de sève; il passa près de maint torrent de montagne, lancé avec fracas du haut des rochers (1), dont les flots en se brisant volaient en écume et étincelaient aux rayons du soleil. Autour de sa tête blanchie tournoyait sans crainte le sauvage courlis. Il enjamba des précipices qui réclamaient un œil sûr et un jarret agile; il fit le signe de la croix en passant près de la pierre où le druide entendait jadis gémir les victimes, et en vue des nombreux monuments qui renferment les cendres des héros celtes (2), il murmura une timide prière pour ceux qui moururent avant que le soleil de Shiloh[1] se fût levé. Il s'arrêta près de la croix de Macfarlane : là il récita ses heures à l'ombre des arbres et étancha sa soif au ruisseau. Poursuivant ensuite lentement sa route, il atteignit à la chute du jour la montagne où, s'élevant à travers la verdure des bois, apparaissaient les vieilles tours gothiques de Brodick. L'épée de Douglas les a dernièrement enlevées au gouverneur anglais Hastings (3). Le soleil, qui s'abaissait en ce moment derrière l'île, laissait tomber sur elles un sourire d'adieu.

VII.

Mais quoique les derniers rayons du jour s'enfuient, tout est en mouvement dans la baie de Brodick. Les compagnons de Bruce

[1] Nom hébreux donné dans l'écriture au Messie. Il signifie envoyé. A. M.

encombrent le rivage, les uns démarrent les bateaux et les barques, les autres déploient la voile, d'autres saisissent la rame; leurs yeux se tournent souvent vers une lumière qui eût pu sembler quelque étoile avant-courière du soir fixée à la voûte azurée des cieux, si elle n'eût été trop vacillante et trop vive. Au loin, vers le Sud, ses rayons sont encore pâles, effacés par le jour qui s'enfuit; mais, à mesure que sur le rivage de Carrick les ombres du soir obscurcissent l'azur des cieux, son éclat augmente de plus en plus. Les pieds appesantis du moine pressent maintenant le sable, et bientôt il se trouve au milieu d'une scène étrangère aux yeux d'un homme de Dieu : les guerriers revêtent et agrafent leurs armures légères, les lances, les haches et les casques brillent dans les airs; ses oreilles sont à chaque instant frappées d'expressions inconvenantes et auxquelles elles sont peu accoutumées (4), au moment où ils se précipitent tous dans les navires, aussi tumultueux que les flots dont les mugissements se mêlent aux discours bruyants des chefs qui les gourmandent et les pressent de gagner le bord de l'Océan.

VIII.

Le père traversa cette foule agitée, et parvint enfin jusqu'au roi Bruce. Il était appuyé contre un bateau échoué, que la marée, qui approchait devait mettre à flot, et comptait les vagues qui venaient battre, de plus en plus haut, contre ses flancs; souvent aussi il jetait les yeux sur la flamme qui brillait dans le lointain, resserrait son haubert et faisait jouer son épée dans le fourreau. Édouard et Lennox étaient près de lui : Douglas et Ronald étaient chargés de répartir les soldats sur les barques... Le moine approcha et lui rendit hommage. « Eh quoi! êtes-vous venu si loin, dit le roi Robert, pour nous bénir avant notre départ? — Mon souverain, ce sera avec un cœur loyal!.... Mais je suis chargé d'un autre message... » Et il s'acquitta de la commission que lui avai

donnée Isabelle. « Par saint Gilles, s'écria le monarque, voilà qui me met en colère!... J'ai envoyé ce matin ce page à Sainte-Bride avec ordre d'y demeurer... » — « Il y est en effet venu ; la tourière l'a introduit; mais, mon souverain, il y a fait un court séjour. »

IX.

« C'est moi, dit Édouard, qui lui ai assigné un plus noble emploi. Réfléchissant profondément, embarrassé de trouver un messager convenable pour porter sur le rivage de Carrick ton ordre écrit à Cuthbert, j'entrai dans la chapelle pour y entendre une messe en passant. Je trouvai le pauvre page assis sur une tombe, et pleurant le sort qui le condamnait à enfouir sa jeunesse dans l'obscurité d'un couvent. Je lui fis part de mes désirs, et ses yeux brillèrent de joie de l'heureuse surprise que je lui procurais. Il sauta dans l'esquif; la voile s'enfla d'un vent favorable, et il a parfaitement rempli sa mission ; car, vois le feu du seigneur, qui nous annonce que Clifford et toute sa suite gardent sans précaution le château de nos pères (5). »

X.

« Oh ! que tu réfléchis peu et que tu as le cœur dur ! répondit le monarque, d'employer dans une entreprise si périlleuse un enfant muet et orphelin ! incapable de fuir ou de se défendre, et privé de la parole pour se justifier et sauver sa vie ! Si le ciel m'avait rendu mes droits, j'aurais donné ma couronne avant d'exposer à une aventure si hasardeuse ce malheureux enfant sans défense... » D'un ton moitié offensé, moitié soumis, Édouard répond : « Mon frère et mon souverain, je ne m'attendais guère à de tels reproches. J'ai pensé qu'il serait plus facile à un messager étranger de se rendre à la cellule de l'aumônier, dans un lieu où tous tes écuyers sont si bien connus. Sa présence ne pourrait guère

faire de sensation ; il est rempli d'intelligence : son défaut naturel est sa défense. Si on l'aperçoit, personne ne peut deviner le but de sa mission ; s'il est pris, ses paroles ne le trahiront pas... Il me semble aussi que ce signal qui brille là-bas pourrait expier une faute plus grande que la mienne. » — « Ta conduite a été inconsidérée, dit le roi Robert ; mais la chose est faite... Embarquons promptement !... Bon père, dites à Isabelle comment ce contretemps est arrivé ; si nous avons le dessus sur le rivage opposé, je lui renverrai bientôt son page. Saluez-la de notre part, et pensez à nous à votre messe et dans vos prières... »

XI.

« Comment, dit le prêtre, tant que ces faibles mains pourront élever le calice ou faire le signe de la croix, tant que la voix d'un vieillard pourra se faire entendre, Augustin oublierait-il Bruce ? » Lord Ronald s'approcha ensuite de lui et lui dit tout bas : « Demande pour moi à la princesse que, tandis que je combattrai aux côtés de Bruce pour la couronne d'Écosse et la cause de la liberté, elle permette à son chevalier de porter quelque gage de son intérêt ; je le montrerai dans les lieux où les premiers champions de l'Angleterre trembleront de l'apercevoir sur mon cimier... Et quant au page... comme le temps prépare des soins plus importants au royal Bruce, cet enfant sans défense sera sous la protection de Ronald, sa couche sera mon plaid, sa défense mon bouclier. » — Il n'en dit pas davantage, car une foule de bras empressés avaient lancé les barques à la mer : elles étaient au nombre de trente, elles portaient cent quatre-vingts hommes choisis. Bruce, avec d'aussi faibles ressources, jetait le dé qui devait lui amener la mort ou l'empire !

XII.

Toutes les barques à flot se balancent prêtes et équipées sur la

plaine liquide, l'onde frappée par la rame vole en lames étincelantes. L'éclat de leur armure se réfléchit de plus en plus faiblement sur le rivage, et le murmure de leur voix mêlé au bruit des vagues, meurt dans le lointain… « Dieu leur soit en aide! dit le prêtre, en voyant chaque barque glisser sur les flots éloignés. O ciel! lorsque les épées brillent pour la liberté et pour les droits des princes, la cause qu'ils défendent est la tienne! Double les forces des patriotes, abats dans la poussière les bannières de leurs ennemis, et que les nations apprennent que la victoire ne vient que de Dieu seul!… » En remontant le sentier de la montagne, il se retourna pour leur donner de nouveau sa bénédiction; il se retourna souvent, jusqu'à ce qu'enfin les ténèbres qui descendirent la côte lui fissent perdre entièrement la trace de leur course; alors il gagna lentement la tour de Brodick. pour y chercher un asile pendant la nuit.

XIII.

La nuit vient voiler de ses ombres le ravissant spectacle qu'offrent les îles de Cumray, fermant d'une chaîne de verdure l'embouchure de la Clyde; les bois de Bute disparaissent aux yeux… et sur le sein paisible de la mer, les rameurs poursuivent gaiement leur tâche, tandis que des mains habituées à manier la lance des chevaliers, impatientes de combattre, les aident dans leur travail. Les pâles rayons de la lune laissaient tomber leurs reflets argentés sur la voile; chaque timonier dirigeait le gouvernail en droite ligne sur la flamme du signal, et souvent, car tels étaient les ordres du roi pour que tous pussent aborder à la fois, les avertissements passaient de bateau en bateau, pour les prévenir de diminuer ou d'augmenter les voiles. La flottille se dirigeait au Sud-Ouest, et s'approcha enfin de la côte de Carrick. A mesure que la distance diminue, le signal s'élève de plus en plus; sa lumière, qui ressemblait d'abord à la lueur vacillante d'une étoile, s'étend

et répand au loin le vif éclat de ses feux. Le ciel brille au-dessus d'un rouge foncé; la mer, les rochers suspendus sur ses bords, les îles dont elle est parsemée, tout semble nager dans une vapeur ardente : l'oiseau de mer ébloui pousse des cris effrayants, fuyant la cîme du rocher dont les flots battent les flancs; le daim va chercher au loin un autre asile; le coq, croyant apercevoir le jour, l'annonce par son chant. Comme un vaste château livré aux flammes, l'éclat des flammes couvre la moitié du pays. « Maintenant, mon bon souverain et sage frère, que pensez-vous de mon lutin de page? — Ramez toujours! répliqua le noble monarque, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, quoi qu'il arrive; mais assurément l'aumônier et cet enfant n'auraient jamais pu allumer un pareil feu. »

XIV.

Les bateaux s'approchent alors de la terre, mais celui d'Édouard toucha le sable; le bouillant chevalier sauta dans la mer ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et arriva le premier sur le rivage, quoique les équipages intrépides de chaque barque disputassent de vitesse à qui gagnerait le plus tôt la terre; tandis que cette lumière étrange qui, vue de loin, paraissait aussi fixe que l'étoile polaire, pareille maintenant à la litière embrasée d'un prophète, semblait parcourir les royaumes de l'air. Son éclat éclaire au loin la voûte des cieux : à mesure que cet étonnant météore s'élève, les casques, les haches d'armes et les cimeterres étincellent, et à sa lueur rougeâtre chaque guerrier découvre le visage de son camarade et n'est point étonné de le voir pâle de terreur. Ses rayons se perdent ensuite au sommet des airs, et les ténèbres retombèrent sur la côte... Ronald adressa une prière au ciel, et l'intrépide Douglas fit un signe de croix : « Saint Jacques nous protége, s'écria Lennox. » Mais l'insouciant Édouard dit à part à Kirkpatrik : « Penses-tu, Kirkpatrik, que l'esprit irrité de Comyn se soit mon-

tré dans cette flamme, ou ton cœur intrépide aurait-il encore le courage de changer une assurance en certitude? »— « Silence! dit Bruce, nous saurons bientôt si c'est quelque vaine jonglerie de magicien, ou un stratagème de nos ennemis du Sud. La lune nous éclaire de ses rayons.... Que chaque chef range sa troupe en bataille sur le sable du rivage. »

XV.

Les pâles rayons de la lune remplacent imparfaitement la couleur pourpre de cette flamme surnaturelle; leurs reflets incertains se jouent sur les sables humides et sur le sein paisible de la baie. Le roi Robert rangea en ordre sous les rochers ses soldats dispersés; leurs boucliers et leurs lances, serrés, frappés par cette froide lumière, brillaient d'argent et d'azur. Bientôt, se glissant à travers un sentier qui descendait au rivage, on vit paraître le page muet; il s'agenouilla profondément sur le sable, et remit un papier roulé dans la main de Robert. « Qu'on apporte une torche, s'écria le monarque, nous allons enfin avoir des nouvelles de Cuthbert. » Mais celles qu'apportait la lettre étaient mauvaises; la troupe de Clifford était nombreuse et sur ses gardes; elle avait de plus été augmentée le jour même par des montagnards arrivés avec Lorn. Long-temps persécutés par la main de leurs oppresseurs, le courage et la fidélité avaient fui le pays, et la torpeur de la consternation s'était appesantie sur le rivage de Carrick... Cuthbert avait aperçu cette flamme extraordinaire sans deviner d'où elle pouvait provenir. Craignant les dangers auxquels pourrait s'exposer Bruce s'il se hasardait, trompé par ces feux, à s'approcher du rivage, il lui avait renvoyé son messager muet pour le prévenir de s'en éloigner.

XVI.

Bruce lut à haute voix ces nouvelles désespérantes aux chefs

pressés autour de la torche. « Quel conseil nous donnez-vous, nobles chevaliers? Nous mettrons-nous en embuscade dans les bois pour profiter de la chance que le sort peut nous envoyer de mettre notre entreprise à fin, ou retournerons-nous vers la mer pour lui demander de nous ramener de nouveau en exil? » Le bouillant Édouard répondit : « Advienne que pourra, le seigneur de Carrick doit rester dans Carrick. Je ne veux pas que les ménestrels puissent raconter qu'un feu follet ou un météore nous a fait reculer. » La réponse de Douglas fut : « Si mon souverain peut emporter ces murailles par un siége ou d'assaut, tous les cœurs braves et patriotes s'enflammeraient de nouveau pour la cause de la fidélité et du devoir. » Lord Ronald prit ensuite la parole : « Je rougirais pour notre honneur que le vieux Torquil arrivât et nous trouvât, malgré toutes nos vaines bravades, fuyant la côte sans coup férir. Je ne croirai jamais que cette terre, fertile en héros, la patrie des Wallace et des Bruce, reste long-temps en état de trève avec des tyrans. » — « Tentons la fortune.... Nous attendrons l'ennemi de pied ferme! » s'écrient à la fois Boyd, La Haye et Lennox. Tel fut le parti que tous les chefs proposèrent et jurèrent de suivre; ce fut celui qu'embrassa Bruce; « Et puisque l'audacieux Anglais, dit-il, s'est installé dans mon château, l'heure de s'acquitter arrivera bientôt, dans laquelle Clifford aura à compter à ses dépens avec un hôte un peu rude. En attendant je vous conduirai, à travers des bois et des vallées bien connus de moi, en un lieu où nous serons en sûreté! »

XVII.

Maintenant vous me demanderez d'où provenait cette lumière étonnante dont l'éclat merveilleux avait trompé leurs yeux... On ne l'a jamais su (6), et cependant des vieillards en cheveux blancs entretenaient la croyance superstitieuse que jamais une main mortelle n'avait allumé ces feux puissants sur le rivage de Car-

rick. Ils ajoutent même que, tous les ans, à pareille nuit où Bruce fit sa traversée, son éclat éclaire encore les monts et les vallées, et couvre encore les eaux et la côte de ses teintes pourprées.... Mais était-ce une lumière divine envoyée par le ciel pour favoriser la descente du roi, ou une flamme allumée par l'enfer pour l'entraîner à sa défaite et à la mort, ou enfin quelque étrange météore semblable à ceux qui traversent souvent les airs au milieu de la nuit, épouvantant le voyageur seul et retardé dans sa course, c'est ce que je ne sais point et ce qu'on n'a jamais su.

XVIII.

Ils remontèrent alors le sentier taillé dans le roc, et Ronald, fidèle à sa promesse, prêta l'appui de son bras au jeune page pour le soutenir dans les inégalités de la route. « Allons, égaie-toi, simple Amadine! pourquoi cette folie de sangloter ainsi? » Les pirates donnaient ce nom qui signifie, en celte, un enfant supposé à leurs esclaves. « Ne t'appuies-tu pas sur mon bras? les plis de mon manteau ne te tiennent-ils pas chaudement? le taureau sauvage n'a-t-il pas pour toi et pour moi fourni le triple cuir qui recouvre ma targe? l'épée de Clan-Colla n'est-elle pas d'un bon acier? et trembleur que tu es, peux-tu éprouver quelque crainte? Égaie-toi et cesse tes sanglots : tu ne partiras pas de dessous la garde de Ronald. » Souvent la flèche lancée au hasard touche un but auquel l'archer ne songeait guère; et souvent un mot prononcé sans intention peut adoucir ou irriter la blessure d'un cœur brisé par la douleur, partagé entre l'espoir, le chagrin et la terreur. Le page se presse contre Ronald; un rayon d'une délirante joie brille au milieu de ses angoisses, et tandis qu'il gravit péniblement le sentier escarpé, la crainte, les fatigues et les chagrins sont oubliés pour l'amour.

XIX.

Ils ont franchi la chaîne de rochers qui sert de barrière à ce rivage rude et escarpé; ils entendent dans le lointain les cris des sentinelles se répondant d'une tour à l'autre sur les murs du château. Leurs voix retentissant sur terre et sur mer indiquent un ennemi sur ses gardes... Ils gagnèrent le parc, vaste plaine entrecoupée de taillis, destinée à procurer les plaisirs de la chasse aux propriétaires du château (7) (n'y cherchez plus le riant paysage... la hache, la charrue, les haies grossières du paysan en ont détruit le charme); mais de riches pelouses de verdure s'étendent entre les clairières dont les allées entrelacées s'enfoncent au loin dans l'obscurité de la forêt. Ici la haute fougeraie invite les faunes à venir se jouer sous son ombre. Plus loin s'élève un sauvage monticule couvert d'un taillis épais, et tout autour se déroulent des tapis de verdure qui appellent les pieds légers des sylphides. Le houx aime à y étaler son feuillage lustré, l'if sombre y couvre la terre de son noir ombrage, et maint chêne antique, flétri et dépouillé, y élève ses rameaux brisés vers le ciel. Les doux rayons de la lune répandent un charme paisible sur les tertres, les vallées et les clairières. Le brave monarque soupira en voyant ces lieux si chers à son enfance, et songeant qu'il était réduit à se cacher comme un proscrit sous leurs berceaux de verdure.

XX.

Ils poursuivent rapidement leur course nocturne. Sa petite troupe connaissait parfaitement le pas cadencé que les guerriers serrés emploient pour reculer ou avancer à la fois, et il n'eût pas été bon pour eux que l'aurore les surprît encore dans les clairières découvertes. Ils traversent les taillis et les ruisseaux, gravissent péniblement les coteaux et s'avancent sur la mousse. Des gout-

tes de sueur froide ruissellent sur le front du page épuisé de fatigue ; il se traîne avec effort, ses membres refusent souvent d'avancer. « Allons, ne perds pas encore courage, dit le guerrier, laisse-moi te soulager, mes bras sont assez forts et ne s'embarrassent guère de porter un fardeau aussi léger que toi... Quoi ! tu ne veux pas ?... capricieux enfant !... Fais donc usage de tes propres membres et de ta force. Passe seulement cette nuit, et tu n'auras plus à t'inquiéter. Je te placerai près d'une noble dame, près de laquelle tu monteras ton luth pour raconter combien Ronald aime la belle Isabelle ! » Accablé, découragé et sans force, ici Amadine lâcha le plaid ; ses membres tremblants refusèrent de le soutenir, et il tomba sur la rosée des nuits !

XXI.

Que faire ?... Les ombres de la nuit disparaissent... La troupe de Bruce avance rapidement... Éternelle honte si dans le combat Ronald ne brille pas au premier rang ! « Vois là-bas ce chêne dans le tronc duquel les ravages du temps ont creusé une sombre cellule... entre pour t'y reposer quelque temps ; enveloppe-toi le corps et la figure de mon manteau. Compte que je ne serai pas loin ; mais je ne puis quitter les rangs de nos guerriers. Je reconnaîtrai parfaitement ces ombrages et je retournerai bientôt pour te protéger... Allons, ne pleure pas ainsi, simple enfant ! mais dors en paix et réveille-toi le cœur joyeux. » Ayant installé le page dans son logement champêtre, il s'avança avec vigueur à travers les mousses et les ruisseaux, et rattrapa bientôt la troupe qui était en marche.

XXII.

Aussi singulièrement abandonné, le page pleura long-temps, jusqu'à ce qu'accablé de fatigue il s'endormît. Une voix rude vint troubler ses rêves... « Oui, ici même, près de ce hallier, a passé

le daim... Le vieux Ryno était placé sous ce chêne... qu'avons-nous ici? un plaid écossais et un jeune gars enveloppé dedans?... Avance! dis-nous ton nom et ce que tu viens faire ici!... Quoi! tu gardes le silence?... Alors je te devine parfaitement, tu es l'espion qui s'est rendu à la cellule du vieux Cuthbert parti d'Arran hier au matin... Allons, camarades, nous nous en retournerons directement. L'avis de notre maître pourrait bien être d'appliquer ce jeune espion à la torture pour lui rendre l'usage de la parole. Donne-moi la corde de ton arc que je l'attache solidement » Mais quoi! il pleure et semble tout effaré; ne crains rien nous te mènerons sans te lier; c'est un joli petit gaillard quoique Écossais.» Les chasseurs se hatèrent d'arriver au château, et y conduisirent le malheureux captif.

XXIII.

Le fier Clifford se disposait dans la cour du château à partir pour la chasse : tantôt il causait sérieusement avec Lorn, tantôt il donnait ses ordres pour préparer les chiens et les chevaux. Les chevaux de bataille et les palefrois frappaient du pied le sol, et plusieurs chiens de chasse aboyaient autour d'eux. Pour Amadine, la voix bien connue de Lorn répondant à ce chef Anglais, mêlée à ce tumulte, lui semblait l'illusion de quelque rêve dans le délire de la fièvre. Ce son de voix venait à ses oreilles qui tintaient comme le bruit que l'imagination croit entendre lorsque au milieu du mugissement des vents nous croyons, dans notre disposition rêveuse, distinguer quelques paroles sinistres, jusqu'à ce qu'en s'approchant leurs discours frappassent distinctement les oreilles du page.

XXIV.

« Et s'est-elle ainsi perdue? dit Clifford. « Le prêtre apprendra à s'en repentir à ses dépens! que dit le moine? Le saint person-

nage avoue qu'en attirail de masque elle a gagné son esquif, déguisée et inconnue de tous, si ce n'est de lui seul. Mais, dit-il, une barque partie de Lorn les aborda le matin même, et des pirates l'ont saisie et emmenée captive. Il offrit de payer sa rançon en or, ils y consentirent... mais ils la mettaient à un prix exorbitant ; la tempête gronda, les flots se soulevèrent ; ils se séparèrent et ne se rencontrèrent plus. Il pense... tant l'ouragan était violent... que le bâtiment, l'équipage et sa captive ont péri dans les flots... Puisse-t-elle avoir ainsi été engloutie avec la honte et le scandale qu'elle apportait à sa noble race ! Il vaudrait cent fois mieux qu'elle ne fût jamais née que d'avoir couvert de son infamie le nom de Lorn ! »

XXV.

Lord Clifford aperçut alors le captif : « Qui nous amènes-tu là, Herbert ! » cria-t-il. — « Un espion saisi dans le parc ; il se tenait caché dans le creux d'un chêne. » — « Quels renseignements peut-il donner ? » — « Il contrefait le muet. » — « Alors fais un nœud coulant à une corde... à moins que le brave Lorn casse la sentence en considération de son plaid. » — « C'est là une étoffe préparée par les tisserands et les femmes de Clan-Colla, dit Lorn, dont les yeux distraits regardent plutôt le vêtement que la figure du captif. Ni le plaid, ni celui qui le porte ne me touchent beaucoup : accordez-lui, si vous me demandez mon avis, le chêne où il se cachait ; et laissez-l'y balancé dans l'air, à moins que la terreur ne lui arrache une confession franche. Je ne veux pas non plus qu'il meure privé des rites funèbres de son clan... Toi, Angus-Roy, assiste à la cérémonie et entonne le chant de mort de Clan-Colla, tandis qu'ils le conduiront à la mort. » — « O frère cruel jusqu'au bout !... pensa en son cœur le pauvre captif ; mais ferme dans sa résolution, il soupira sans le prononcer : Adieu ! »

XXVI.

Et persistera-t-il dans cette résolution en vue de ce dernier malheur, lorsqu'un seul mot peut lui procurer la liberté, sa sûreté et la vie? pourra-t-il résister à cet instinct qui nous ordonne de tout sacrifier pour conserver nos jours?... L'amour, aussi fort que la mort, a trempé son courage et lui a donné des forces... il ne cédera pas, puisque ce seul mot peut amener lord Ronald sous le fer de ses ennemis... Le chant funèbre de Clan-Colla retentit dans les airs, le hideux bourreau est à ses côtés; ils suivent le taillis du parc et arrivent au terme horrible de leur course au vieux chêne mutilé par la main du temps, qu'ils ont choisi pour le lieu du supplice. Quelles pensées se présentent à son esprit lorsque son œil en vain parcourt la plaine pour y découvrir du secours, lorsqu'à son oreille étourdie par un vertige il entend murmurer les prières des morts? Mourra-t-il d'une mort si odieuse, ou le secret de son cœur lui échappera-t-il? Une sueur froide couvre son front; ses lèvres tremblantes sont d'un bleu livide; les dernières angoisses de la mort n'ont rien qui approche de la lutte intérieure qui déchire son sein!

XXVII.

Mais d'autres témoins sont près, qui rient de la crainte et défient la mort! Aussitôt que le chant funèbre commença de se faire entendre, il attira l'attention des guerriers cachés en embuscade. Le Lord des îles regarda pour en découvrir le motif, et s'écria en fureur : « Par le ciel! ils conduisent le page à la mort et se moquent de moi dans son agonie! ils me le paieront cher! » Bruce le retint fortement par le bras. « Ils ne toucheront pas un seul cheveu de la tête de l'enfant; mais jusqu'à ce que j'aie donné le signal, ne bougez pas. Douglas, conduisez cinquante de nos hommes le long du ravin creusé par ce torrent, et allez vous coucher à moitié

chemin entre les fuyards et le château : une lance élevée au-dessus du taillis nous avertira que vous aurez dressé votre embuscade. Toi, Édouard, avec quarante hommes armés de lances, marche droit à travers le taillis sur la porte du château, et lorsque tu entendras le cliquetis des armes, précipite-toi en avant, enlève l'entrée et assure-toi du pont-levis... enfonce les portes et établis ta troupe dans la cour du château... que le reste s'avance lentement avec moi à la faveur des arbres de la forêt jusqu'à ce que je voie Douglas à son poste. »

XXVIII.

Comme le cheval de bataille, impatient de se précipiter en avant, forcé d'attendre le signal de l'attaque, tremblant de rage et se cachant à peine derrière le feuillage, Ronald serre convulsivement la poignée de son épée dont la teinte bleuâtre va bientôt se couvrir du sang de l'ennemi... Pendant ce temps, Bruce, sans le perdre de vue, voit avancer le cortége de mort, et mesure souvent avec attention l'espace que Douglas et les siens ont à parcourir avant de parvenir au lieu qui leur a été assigné. Les sons lugubres du chant de mort s'affaiblissent, la sombre escorte se presse lentement autour de l'arbre, tandis que le chant discordant d'un hymne et les prières des morts préparent la victime à son sort... Quel objet brille au-dessus du feuillage ?... la lance qui indique que l'embuscade est disposée !... « Maintenant, noble chef, je te laisse en liberté ; fonds sur eux, Ronald ! » dit Bruce.

XXIX.

« Bruce ! Bruce ! » A ce cri bien connu répond l'écho des rochers et des bois qui l'ont vu naître, « Bruce ! Bruce ! » ce redoutable cri de guerre sonne le glas de mort de cent ennemis. Les Anglais étonnés regardent d'abord pour découvrir de quel côté fondra la tempête que leur présage ce nom redouté ! En face, sur

leurs flancs, sur leurs derrières, elle les presse de toutes parts! A moitié armés et surpris, frappés, terrassés, ils tombent dans leur sang. Bruce s'est engagé au cœur de la mêlée, et le glaive du terrible Clan-Colla porte partout la mort! Le petit nombre qui fit résistance fut bientôt expédié, et le sort de ceux qui prirent la fuite ne fut guère meilleur, se sauvant épouvantés, ils rencontrent les lances redoutables de Douglas! Deux cents soldats quittèrent dans cette matinée le château, et nul n'y rentra.

XXX.

L'épée de Ronald ne s'acharne point à leur poursuite, un devoir plus humain réclamait ses soins. Il releva le page du sol où la crainte l'avait fait tomber avec les morts; et deux fois dans cette matinée la surprise pensa trahir le secret que la terreur avait eu la force de garder. La première, lorsque avec la vie le nom de lord Ronald revint sur les lèvres de l'enfant, et qu'en se recueillant il en étouffa à peine le son sous un murmure inarticulé; et la seconde, lorsqu'il se vit presque hors d'état de résister à la sollicitude de ce brave chef qui voulait desserrer le vêtement qui emprisonnait sa poitrine oppressée. Mais en ce moment le cor de Bruce sonna; le combat réclamait encore leurs bras.

XXXI.

Une tâche plus rude est réservée au bouillant Édouard. Il avait, avant le signal, attaqué avec furie la porte du château: telle était la manière inconsidérée avec laquelle il avait coutume d'agir, et cependant sa valeur emportée avait souvent, même par son audace, fait réussir des entreprises hasardeuses où la prudence eût pu échouer. Il s'élança sur le pont et brisa violemment la chaîne qui servait à le relever; le tranchant de sa hache étendit ensuite la sentinelle sur le bord du seuil, en faisant ainsi un obstacle qui empêchait de fermer la porte! Les assiégés l'essaient

en vain. Les Anglais se battirent avec courage ; Clifford et Lorn firent ce jour-là des prodiges de valeur ; mais l'opiniâtre Édouard se fraya un passage à travers cent ennemis. Le cri de Bruce ! Bruce ! retentit avec force. L'ennemi n'a plus d'espoir ni dans la défense ni dans un arrangement ; de nouveaux combattants se précipitent dans le château, enivrés de leurs succès, et altérés de sang ils poussent devant eux leurs ennemis aux abois et emportent toutes les positions l'une après l'autre. Le glaive vengeur n'épargne personne ; les membres volent sous ses coups ; le sang coule à grand flots , les cris des mourants et des combattants se mêlent dans ce tumulte effroyable ! Les coursiers effrayés ruent et se cabrent ; les chiens font retentir les tourelles de leurs aboiements, et cet épouvantable fracas ne cessa que lorsqu'il ne resta plus un ennemi en vie, si ce n'est ceux qui, étendus sur le sol, poussaient des gémissements déchirants dans les angoisses de la mort.

XXXII.

Le vaillant Clifford n'est plus : son sang a teint le glaive de Ronald ; mais Lorn plus heureux, refoulé par l'ennemi, a gagné, avec un petit nombre des siens, la porte où se trouvait sa barque sous les murs du fort, et coupé le câble. C'en eût été bientôt fait de lui dans cet instant de furie et de carnage , si Lorn s'était mesuré avec Bruce ! Les cris de victoire retentirent du haut des tours et des tourelles ; et au sommet de la tour principale les habitants de Carrick peuvent voir flotter l'étendard de l'Ecosse , portant la croix de saint André sur un fond d'argent.

XXXIII

Bruce a reconquis la demeure de ses ancêtres (8) !... « Soyez les bienvenus, braves camarades et amis, dans ce château où vous attendent le plaisir et la joie ! Tous les rangs sont bienvenus en ces lieux depuis le lord et le chef de clan, le prince et le pair jusqu'à

ce pauvre enfant privé de la parole. Grand Dieu ! la demeure de mon père m'est donc rendue encore une fois... Voyez le plancher où mon enfance exerça ses pas chancelants ! Voilà donc les voûtes qui retentissaient des bruyants éclats de joie de ma jeunesse ! O ciel miséricordieux ! reçois le premier, et que mes amis acceptent ensuite mes actions de grâces ! » Il garde un instant le silence, fait le signe de la croix... ensuite il frappe sur la table son épée encore toute fumante et rougie de sang anglais de la poignée à la pointe.

XXXIV.

« Apportez, dit-il, les quatre coupes qu'aimaient jadis mes nobles ancêtres (9), qu'elles circulent trois fois autour de la table ; buvons aux droits de la belle Écosse reconquise, et que celui dont les lèvres toucheront le vin sans faire un vœu aussi sincère que le mien, de ne faire aucun cas de ses biens ni de sa vie jusqu'à ce qu'il lui ait procuré la liberté... soit montré au doigt comme un mauvais Écossais, et qu'une infamie éternelle soit son partage ! Asseyez-vous, mes nobles amis, nous n'avons que peu de temps à donner au plaisir ; nous le passerons joyeusement ! Un rayon de soleil ne fait que plus sentir sa bienfaisante influence lorsqu'il brille entre deux orages. Nous avons bien commencé la tâche qu'attend de nous la patrie ; mais il nous reste encore plus, bien plus à faire !... Dépêchez des messagers dans tout le pays ; appelez à nous nos anciens amis, et recueillez-en de nouveaux ; avertissez les chevaliers de Lanark de ceindre leur cotte de mailles ; appelez aux armes les braves enfants du Téviot-Dale ; que les archers d'Ettrick aiguisent leurs flèches : un cœur fidèle bat dans leur robuste poitrine (10) ! Appelez tout le monde aux armes, depuis le défilé de Reedwair jusqu'aux confins sauvages du cap Wrath ; que cette heureuse nouvelle retentisse au loin dans toute l'Écosse : l'aigle du Nord agite ses ailes !... »

CHANT SIXIÈME.

I.

Oh ! qui, parmi ceux qui les ont partagées, pourra jamais oublier les émotions de ce temps d'enthousiasme, lorsque les courriers hors d'haleine se croisaient partout et à toute heure; lorsque le bruit du canon et le son joyeux des cloches célébraient, l'un après l'autre, les nouvelles de la victoire, volant de champ de bataille en champ de bataille; lorsque notre espoir long-temps incertain prit enfin son rapide essor, et que nos yeux satisfaits, éveillés dans le lever de l'aurore, virent la bannière de la joie se déployer aux premiers rayons du soleil! Oh! ces instants de bonheur dédommagèrent d'une longue suite de chagrins, de doutes et de craintes! Les douleurs de l'espérance différée, le pillage, les vexations, le carnage et les larmes, qui avaient frappé de consternation vingt longues années, tout fut oublié dans cette douce allégresse. La pâle affliction même relève ses yeux abattus pour murmurer une prière d'action de grâces, au milieu des réjouissances qui célébraient la chute du despote et le retour de la paix et de la liberté.

Ainsi volèrent en triomphe ces nouvelles sur les montagnes de l'Écosse, lorsque la chance des batailles tourna contre ses envahisseurs; lorsque la bannière de Bruce flotta victorieuse sur la montagne de Loudoun et dans la vallée d'Ury (1); lorsque le sang anglais ruissela à plusieurs reprises dans la vallée de Douglas (2), que le bouillant Édouard mit en déroute le fier Saint-John (3); lorsque le Sud retentit du cri de guerre de Randolph (4), et qu'au milieu des récits de villes et de forteresses conquises, la renommée avait tous les jours de nouveaux exploits à célébrer.

II.

D'heureuses nouvelles volent de la haute tour du baron à la chaumière du paysan, traversent les forêts et vont émouvoir la demeure solitaire qu'habitent les recluses de Sainte-Bride. O toi qui as cessé d'être princesse, aimable Isabelle, maintenant religieuse de l'ordre, oh! dis, la règle qui t'ordonne de porter le sombre voile et le scapulaire de laine, ce vœu austère, qui t'a ravi les belles boucles de tes cheveux noirs, condamnait-il les transports de joie qui brillaient dans ton œil humide, lorsque le ménestrel ou le pèlerin te racontait chaque nouvel exploit de l'intrépide Bruce ?... Et quel est l'être aimable qui partage tes espérances inquiètes, tes craintes, tes prières? Ce n'est point une sœur appartenant à l'obscurité du cloître, comme le prouvent les longues boucles de ses cheveux, la rougeur, l'émotion tremblante qui se montrent malgré elle lorsque les éloges du brave lord Ronald viennent se mêler au récit des exploits de Bruce.

III.

Croyez bien qu'après avoir regagné le château de ses ancêtre et commencé son entreprise hardie, le premier soin de Bruce fut de renvoyer le page muet au rivage d'Arran, et ne pensez pas que son déguisement l'ait long-temps caché aux yeux d'une sœur; et s'aimant d'un amour de sœur, elles passaient ensemble leurs jours dans la cellule silencieuse de ce couvent solitaire. Le consentement long-temps attendu de Bruce permet à la charmante Isabelle de prendre le voile et de prononcer ses vœux; et l'aimable Edith de Lorn, après avoir repris les habits de son sexe, y demeure inconnue et sans nom, tandis que l'Écosse retentit au loin du fracas des armes; et les jours et les mois s'écoulent dans une paisible retraite.

IV.

Ces jours, ces mois avaient composé des années, lorsque d'importantes nouvelles furent apportées sur le rivage de cette île solitaire... De toutes les conquêtes faites en Écosse par le glaive impitoyable d'Édouard Ier, il ne restait plus à son fils, au Nord de la Tweed, que les tours de Stirling, assiégées par les forces du roi Robert; et une trêve venait d'être conclue (5), par laquelle la garnison s'engageait à le livrer à Bruce, si le roi d'Angleterre ne faisait pas lever le siége avant la veille de la Saint-Jean. L'Angleterre s'armait de toutes parts, les courriers et les hérauts volaient sur toutes les routes pour sommer les princes et les pairs de se rendre, armés du bouclier, de l'épée et de la lance, près de leur souverain, aux confins de Berwick, pour faire lever le siége de Stirling. Le terme était rapproché. Ils se rassemblèrent à la hâte à la lueur des signaux et au son du cor, et entrèrent en campagne. Dans leur rangs marchaient tous les chevaliers de renom et de robustes archers de l'Angleterre; le pays qu'ils traversaient resplendissait de l'éclat des bannières, des glaives et des boucliers! Et ce ne sont pas les guerriers renommés de l'Angleterre seuls qui obéissent à l'appel; les chevaliers de la Neustrie l'avaient entendu; la Gascogne avait fourni son excellente cavalerie; le pays de Galles, nouvellement conquis, avait envoyé ses nombreux montagnards (6), et Connaught avait vomi, du sein de ses bois et de ses déserts, ses nombreuses tribus sur lesquelles régnait le terrible Eth O'Connor (7).

V.

L'orage de la guerre s'avance en grondant et menace la Calédonie : ainsi les nuages chargés suspendent un instant, en s'amoncelant, le torrent qui doit s'échapper de leur sein, jusqu'à ce que le sommet de la montagne disparaisse dans leur sombre

enveloppe au-dessus de la tête pâle du pèlerin. Ce ne fut point avec l'œil effrayé du timide voyageur que le roi Robert vit approcher la tempête ! Résolu à faire face à l'orage, ses ordres avertirent le pays que tous ceux qui reconnaissent sa puissance saisissent à l'instant la lance et l'épée pour venir combattre aux côtés de leur roi. Oh, qui peut dire tous les fils de la gloire qui, à la voix du roi Robert, vinrent combattre pour le droit ! Depuis Cheviot jusqu'aux rivages de Ross, depuis les sables de la Solway jusqu'aux mousses de Marshal, tous se disposèrent au combat. Un courrier du roi, venu pour appeler aux armes les sombres vallées d'Arran, apporte ces nouvelles ; mais il y en a d'autres à communiquer en secret à Isabelle, qui le lendemain dans sa promenade du cloître, en fit ainsi part à l'aimable fille de Lorn.

VI.

« Mon Edith, puis-je dire combien m'a été chère l'union sincère de nos deux cœurs ? Juge donc de la douleur d'Isabelle lorsqu'elle est forcée de t'annoncer notre séparation. La triste cellule d'un couvent n'est pas, chère Edith, faite pour toi ; va goûter le sort plus heureux auquel ta libre vocation t'appelle. Ne te regarde pas comme trahie si Robert sait que la noble fille de Lorn et son pauvre page muet n'étaient qu'un. Connaissant le cœur inconstant de l'homme, il s'est attaché à étudier avec soin comment celui de Ronald supporterait le message qui lui portait, avec ses derniers adieux, la recommandation de la sœur Isabelle de songer aux droits plus sacrés que tu as sur son cœur, et de tenir la promesse que sa foi a jurée. Pardonne-lui pour l'amour de ta sœur, si son mécontentement s'exhala d'abord en vains regrets... Depuis long-temps ces idées l'ont abandonné : maintenant il en est revenu à la justice de tes droits, et accuse souvent son manque de foi... pardonne-lui pour l'amour de toi-même. »

VII.

« Non ! jamais l'on ne me verra aller me jeter à la tête de lord Ronald dans son château, et... » — « Mais attends donc, fille impatiente, que j'aie achevé ce que j'ai à te dire... Le bon roi Robert voudrait qu'Edith, redevenue son page, jugeât elle-même, par son propre cœur et de ses propres yeux, du repentir de son amant... Libre et en sûreté sous sa royale protection, si telle était ta volonté finale, tu pourrais regagner inconnue notre cellule, et vivre et mourir avec Isabelle. » Ainsi parla la princesse... Le roi Robert pouvait avoir quelque vue politique; le monarque avait pris Dunstaffnage, et les terres de Lorn avaient reconnu le roi Robert; le frère d'Edith s'était enfui en Angleterre, et y était mort dans l'exil : par cet exil et cette mort son château et ses terres passaient à Édith, et ces vastes possessions eussent été assurées à sa cause dans les mains fidèles de Ronald.

VIII.

L'œil embarrassé d'Edith et sa rougeur trahissaient le plaisir, la honte et la crainte. Elle ne céda cependant pas sans objections : « d'abord il fallait blâmer l'indiscrétion de sa sœur qui avait confié un secret si caché et si cher à un tiers. Et puis comment pourrait-elle abandonner le repos de la cellule ?... Comment se séparer d'Isabelle? comment prendre de nouveau cet étrange déguisement?... Comment se risquer au milieu de gens de guerre ?... Qui la protégerait enfin sur la route ?... Du moins on pouvait lui accorder un délai... » La bonne Isabelle, souriant en secret, vit et pardonna l'innocente ruse de sa jeune compagne qui ne voulait pas paraître se rendre au premier appel de l'amant qui l'avait négligée.

IX.

Oh ! ne la blâmez pas! Lorsque soufflent les zéphyrs, les feuilles du tremble sont nécessairement agitées; lorsque le soleil montre ses rayons après l'averse d'avril, la violette est forcée de fleurir; et l'amour, malgré les efforts de la jeune fille, doit renaître avec l'espoir, qui lui redonne la vie! Mille douces excuses vinrent plaider la cause de Ronald contre sa pudeur virginale. Unie à lui par leur père dès leur plus tendre jeunesse, elle lui avait engagé sa foi... De plus, c'était la volonté positive de son souverain, et sa personne et ses biens étaient sous sa tutelle royale... Enfin elle était résolue à ne rester que très peu de temps... un seul jour... soigneusement cachée à tous les yeux sous son déguisement sûr, mais surtout à ceux de Ronald... mais de le voir encore une fois...! Et ne blâmez pas son désir... de l'entendre prononcer son nom...! puis de rapporter dans sa solitude la pensée qu'il s'était repenti de sa perfidie ! Mais Isabelle qui avait long-temps vu ses joues pâles et son air pensif, et qui savait parfaitement qu'elle-même était la cause, quoique innocente, du malheur d'Édith, se réjouit généreusement que le temps en s'écoulant lui eût donné les moyens d'expier son crime involontaire. Son cœur s'épanouissait à l'idée qu'elle serait bien dédommagée de ses souffrances. L'heure de la séparation arriva... une bande de guerriers des montagnes d'Arran devaient partir; leur chef, Fitz-Lewis (8), fut chargé de conduire à Bruce le muet Amadine avec les égards dus à un page tendrement aimé du monarque.

X.

Le roi avait pensé que la belle Édith le rejoindrait long-temps avant le combat; mais les tempêtes et le destin avaient retardé sa marche : c'était la veille d'un jour de bataille qu'elle arriva sur les hauteurs de Gillies. Le paysage brillait comme une fournaise,

et aussi loin que les yeux pouvaient se porter, se balançait une forêt de lances aussi nombreuses que les épis d'automne. Les troupes du roi Robert (9) s'étendaient au dessous d'eux en quatre corps. L'un était placé au bas de la montagne, tenu en réserve pour dégager ou secourir les autres; les trois autres avancés formaient une ligne qui s'étendait depuis le ruisseau de Bannock jusqu'à la chapelle de saint Ninian. Ils étaient tous trois séparés, mais si près, qu'ils pouvaient mutuellement se porter secours. Au delà paraît l'armée anglaise, offrant une étendue sans bornes, hérissée de lances dont l'œil, aussi loin qu'il pût percer, ne pouvait découvrir ni les côtés ni le fond. Les épées, les lances, les hallebardes et les bannières étroitement serrées brillaient aux derniers rayons du soleil couchant; et au lieu où le ciel se confondait avec la montagne on apercevait dans le lointain le reflet d'une si grande quantité d'armures que cette immense armée semblait se perdre dans l'horizon azuré.

XI.

La jeune fille descendit de la montagne, effrayée de ce terrible appareil de guerre; elle traversa d'abord l'arrière-garde réservée pour porter secours où il serait le plus nécessaire : les guerriers de Carrick et d'Ayr s'y trouvaient avec Lennox et Lanark, et tous ceux de l'Ouest; les chefs des braves insulaires y rangeaient aussi en bataille leurs nombreuses bandes couvertes du plaid. Au centre s'élevait fièrement l'étendard royal de Bruce; on y voyait aussi la bannière de lord Ronald portant une galère armée de rames et de voiles. Les armures et les cottes de mailles des guerriers formaient un contraste étrange, mais agréable, avec les toques, les panaches et les plaids de ces Hébridiens; mais depuis trois longues années qu'elle n'a aperçu le costume des montagnards, cause de bonheur à l'aimable fille de Lorn, elle chercha à en reconnaître un... mais il était loin de là, occupé des préparatifs du

combat. Cependant son œil troublé par l'amour remarqua sa bannière flottant fièrement dans les airs : elle jeta un regard sur les rangs innombrables de l'ennemi , et pensa aux chances terribles des combats.

XII.

Fitz-Lewis guida Amadine au centre de la ligne de bataille. Toute composée d'infanterie, cette armée semble une masse serrée de lances étincelantes. Là se trouvent les bandes belliqueuses de la frontière, les guerriers de Lodon; les archers d'Ettrick et de Liddel, intrépides quoique en petit nombre, y bandaient leurs arcs d'if; les guerriers de Nith et de la vallée d'Annon et les lances hardies de Téviot-Dale s'y trouvèrent rangés sous les ordres de l'intrépide Douglas et du jeune Stuart. Au Nord-Est, près de la chapelle de Saint-Ninian, sont rangés sous les ordres du fier Randolph les guerriers intrépides qu'envoya le Nord depuis le Tay jusqu'au Sutherland. Le reste des forces de l'Écosse est placé à l'Ouest sous les ordres d'Édouard Bruce, près du Bannock, dont le rivage escarpé et le lit profond protégent leur flanc. Derrière eux, masqué par un bois qui le couvre, se tient le brave Keith-Lord, maréchal : ses hommes d'armes portent la masse d'armes et la lance ; sur leurs têtes brillent les casques et flottent les panaches. Ainsi distribuées avec art par le roi, le centre, l'aile droite et la gauche composent son front de bataille ; et tout près se trouve une forte réserve prête à agir au besoin. C'est vers le front de la première ligne qu'Edith et son guide se dirige.

XIII.

Là ils sont obligés de s'arrêter; car, se tenant en avant de la ligne de bataille à portée d'un javelot, le monarque parcourait le front (10) pour examiner la force de l'ennemi qui approchait, et disposer sa ligne et la régulariser en y apportant les changements

nécessaires. Il était seul, couvert de la tête aux pieds d'une excellente armure d'acier; il ne montait point encore son cheval de bataille; mais jusqu'à l'approche du combat il se servait d'un petit palefroi léger. Un diadème d'or surmontait son casque d'acier brillant, et l'on voyait le gant d'Argentine placé au haut de son cimier; il n'avait point de bâton de commandement, mais portait en place une hache d'armes. Ainsi armé il disposait ses soldats pour le combat en vue des deux armées... Les Anglais arrêtèrent leur front à trois portées de trait, et ils se reposèrent quelque temps sous les armes pour serrer et aligner leurs rangs. et tenir conseil, s'ils attaqueraient le soir même ou au point du jour.

XIV.

C'était un spectacle beau, et cependant effrayant à voir que ce front de bataille étincelant d'acier et resplendissant d'or, hérissé de hallebardes et de lances au dessus desquelles flottaient les panaches et les étendards! car là se trouvaient le roi d'Angleterre et ses pairs. Qui, en voyant ainsi ce monarque et son royaume rangé en bataille à ses côtés, eût pu prédire alors sa cruelle destinée!... Il se tenait parfaitement en selle, et dans son œil vif brille quelque étincelle des Plantagenet. Son regard, quoique léger et distrait, était de feu à la vue du bouclier et de la lance: « Connais-tu, dit-il, d'Argentine, ce chevalier qui dispose là-bas leur ligne? » — « Les signes qui surmontent son casque m'annoncent que c'est Bruce, sire : je le reconnais très bien. » — « Et le traître audacieux bravera-t-il impunément notre présence et nos bannières? » — « N'en déplaise à mon souverain, dit Argentine, s'il était seulement monté sur un coursier comme le mien, pour égaliser les chances du combat comme elles doivent l'être entre loyaux chevaliers, je me hasarderais à rompre une lance. » — « Un jour de bataille, répliqua le roi, les règles scrupuleuses des tournois sont mises de côté... Le rebelle bravera-t-il toujours mon

courroux? Courez-lui sus... débarrassez-en mon chemin.» Au signal du roi Édouard, sir Henry Boune s'élance des rangs.

XV.

Il était du noble sang d'Herefort, race renommée pour sa gloire chevaleresque. Il brûlait de faire sous les yeux de son roi quelque exploit de chevalerie. En un instant il pique son coursier, met sa lance en arrêt, et s'élance comme un trait contre Bruce... Aussi immobile que le roc contre lequel s'avance la mer irritée, Bruce demeure ferme. Tous les cœurs battirent, tous les yeux furent éblouis : le cœur avait eu à peine le temps de former un vœu, l'œil de se mouvoir, que le cheval de bataille, lancé comme l'éclair, arriva sur le roi. La perdrix pourra défier le faucon si ce faible palefroi soutient le choc... Mais à l'instant même où ils se rencontrèrent, Bruce, se rangeant de côté, évita la lance du chevalier : le guerrier déçu continua sa course, mais elle ne fut pas longue !... Le roi, élevé sur ses étriers, abattit sa hache d'armes; de Boune, au moment où il passait, reçut le coup... le premier et le dernier!... Il fut si violent, que le casque se brisa comme le fruit du coudrier, et le manche de la hache avec sa garniture de cuivre éclata jusqu'au gantelet d'acier qui le tenait serré. Le cheval effrayé bondit sous le coup, et le corps du cavalier tombe sans vie sur la plaine : le premier sur ce fatal champ de bataille, avec quelle promptitude tomba l'impétueux de Boune !

XVI.

Le monarque lança un coup d'œil de pitié sur l'arène où gisait son ennemi; il tourna ensuite la bride de son palefroi, et regagna tranquillement et lentement le front de son armée. Les chefs entourent leur roi, et blâment hautement son imprudence qui lui faisait risquer, contre la lance de chaque aventurier, une vie si précieuse et si chère. Le roi examina le manche de son arme qui

était rompu, et répondit négligemment : « La perte que j'ai faite expie ma folie ; j'ai brisé ma bonne hache d'armes... » Ce fut en ce moment que Fitz-Lewis, s'inclinant profondément, s'acquitta de la commission d'Isabelle : Edith, déguisée, se tient à une certaine distance, et cache sa rougeur avec ses mains. Le front du monarque change d'expression ; il jette loin de lui la hache ensanglantée, et s'avance vers le prétendu page. Faisant perdre à son œil le regard terrible des combats, il prit sa main avec bonté et avec un air bienveillant de protection qui semblait dire à un enfant faible et timide, qu'il trouverait en lui les soins et la tendresse d'un frère aîné. « Ne crains rien, dit-il, jeune Amadine! et il murmura tout bas : Que ce nom soit encore le tien. Le sort nous traite tous deux avec ses caprices accoutumés, et t'envoie ici dans un moment de dangereuse incertitude ; mais bientôt nous serons à l'abri de ses coups ; car, vainqueur ou vaincu, je resterai sur le champ de bataille. Retourne là bas sur la montagne, où se trouvent ceux qui suivent notre armée, et tous ceux qui ne peuvent pas porter les armes...Fitz-Lewis, je le confie à tes soins... Si tout va bien, nous nous retrouverons avec joie ; s'il en est autrement, il te faudra rejoindre Isabelle dans la sainte solitude d'Arran ; car le brave lord Ronald a aussi juré de ne jamais revoir l'aimable fille de Lorn (le trésor qu'il désire le plus sur la terre) s'il abandonnait son poste dans la bataille ou séparait sa fortune de celle de Bruce, de l'Écosse et de tout... Mais écoute ! Ces trompettes nous annoncent du nouveau ; pardonne-moi de te quitter si vite... adieu... adieu... » Et il ajouta d'une voix plus basse : « Aie bon courage... adieu, aimable fille !... »

XVII.

« Quel est ce nuage de poussière au milieu duquel brillent des lances et retentissent des trompettes, et qui tourne notre flanc gauche (11)? » cria le monarque au comte de Moray qui passait

à cheval près de lui. « L'ennemi tourne ta position! Randolph, ta couronne a perdu une rose. » Le comte baissa sa visière et dit : « Ma couronne fleurira ou mes jours se faneront... A moi, ma maison!... » Et ils se précipitent comme l'éclair sur l'ennemi qui s'avance. « Sire, dit alors le noble Douglas, Randolph et sa troupe ne sont qu'un contre dix, permettez-moi d'aller les soutenir! » — « Ne bougez pas. Qu'il répare comme il pourra la faute qu'il a faite; je n'affaiblirai point ma ligne de bataille... » En ce moment retentirent les cris de l'attaque, et le cœur du brave Douglas tressaillit. « Sire, dit-il, je ne puis écouter patiemment le glas de mort de de Moray! » — « Va donc... mais hâte-toi de retourner... » Douglas et les siens s'élancèrent, mais lorsqu'ils eurent atteint le sommet d'une colline, il ordonna à ses soldats de s'arrêter... « Voyez! les Anglais fuient en déroute, le comte a été vainqueur. Voyez sa bannière s'élever là bas, au dessus de la mêlée, près de ces coursiers qui courent sans cavaliers. Arrêtez-vous; notre présence diminuerait la gloire que nous arrivons trop tard pour partager... » Douglas retourna sur la ligne, et bientôt se répand l'heureuse nouvelle que Dayncourt ayant été tué par le brave Randolph, ses soldats se sont enfuis à toute bride... Cette escarmouche termina la journée, et chaque armée, en ordre de bataille, se reposa sans quitter ses armes.

XVIII.

C'était une belle nuit de juin, la lune s'avançait à travers l'azur d'un ciel sans nuage, ses rayons se jouaient sur le riant paysage de Demayet, et éclairaient les antiques tours de Stirling, au-dessous desquelles glissaient en serpentant les flots de la rivière, comme autant de chaînons argentés. Astre paisible des nuits, un autre spectacle t'attend la nuit prochaine; des armes brisées, des bannières déchirées, une plaine rougie de sang, des monceaux d'hommes et de chevaux massacrés, de nombreux cadavres rou-

lés par ces flots, et de malheureux blessés poussant de vains gémissements à la clarté de tes pâles rayons! Mais écoutez ces cris qui retentissent dans le camp anglais, au sortir des débauches de table, tandis que les bandes écossaises murmurent des prières et se préparent à la messe matinale! Le nombre a donné de la présomption à leurs ennemis, mais leur faiblesse leur fait chercher un appui dans le ciel.

XIX.

Sur la montagne de Gillies, dont les hauteurs dominent le champ de bataille, se tient la belle Edith avec les serfs et les pages incapables de combattre, pour voir de loin la bataille. Oh! avec quelles angoisses elle voit poindre les premiers rayons de l'aurore! Le soleil éclaire maintenant Ochils et le sombre Demayet. Est-ce l'alouette qui fait entendre son chant matinal, ou le bourdonnement du butor? Non! le son éloigné, mais s'approchant de plus en plus, de la trompette, vient frapper la colline, mêlé au roulement des tambours. Le son des cornemuses et du cor y répondent de l'armée écossaise; chaque soldat fait le signe de la croix et se relève du sol où il a dormi; l'archer et le piqueur, l'écuyer et le chevalier se lèvent armés et prêts à combattre, et le terrible front de bataille se montre dans toute la pompe militaire.

XX.

Alors s'avancent à découvert les phalanges innombrables de l'Angleterre (12), semblables aux flots de l'Océan, lorsque les vents d'Ouest excitent leur furie et que leurs mugissements semblent défier tout ce qui s'oppose à leur passage! En première ligne s'avançaient les braves archers, les hommes d'armes venaient ensuite, et au milieu de leurs rangs nombreux le monarque tient son sceptre; près de lui écument de nombreux chevaux de bataille; autour de lui flotte une forêt de panaches : là sont et les

chevaliers fameux déjà par leurs exploits, et ceux dont les éperons nouvellement chaussés ont besoin d'être gagnés sur le champ de bataille. D'Argentine est à ses côtés avec le brave de Valence, l'orgueil de Pembroke. Ils ont été choisis parmi les autres chevaliers pour se tenir près des rênes de son coursier. Il regarde l'armée écossaise... Tout à coup, devant ses yeux surpris, s'abaissent les bannières, les lances et les boucliers; toutes les armes ont la pointe tournée vers la terre; chaque guerrier est respectueusement incliné. « Les rebelles se repentent, Argentine! ils se sont agenouillés pour demander pardon. » — « Oui... mais ils s'inclinent et implorent leur pardon devant une autre puissance que la nôtre! Voyez là-bas cet abbé qui les bénit, les pieds nus et les mains élevées vers le ciel (3)! Ces guerriers mourront ou vaincront sur le sol où ils se sont agenouillés! » — « Voyons donc s'ils mourront ou vaincront! Dites au comte de Glocester de commencer l'attaque. »

XXI.

Le comte Gilbert éleva son bâton de commandement au moment où les rangs écossais se relevaient : c'était le signal aux archers anglais de faire halte et de bander leurs arcs. Ils se fendent, mesurent de l'œil l'espace qui les sépare de l'ennemi, lèvent leur arc de la main gauche, ramènent la corde près de l'oreille droite... Dix mille arcs se détendent, dix mille flèches sifflent dans les airs! Leurs traits ne laissent pas respirer un instant l'Écossais voué à la mort, ils tombent aussi pressés que la grêle de décembre. Ni le cuir épais de la targe des montagnes, ni la cotte de mailles des autres guerriers ne pourront résister à cette tempête : malheur aux fières bannières de l'Écosse si l'orage peut durer encore quelque temps! Sur la droite, derrière le bois, se tient la cavalerie écossaise, ayant mis pied à terre...; le pied à l'étrier et la main sur le pommeau de la selle, le chef a peine à contenir son

impatience et celle de sa troupe, jusqu'à ce que les archers aient gagné la plaine; alors : « A cheval et piquez, braves cavaliers, » s'écria-t-il; et chaque cavalier s'élançant du sol se trouva en selle; leurs brillants cimiers s'agitèrent aussitôt dans l'air comme les feux follets qui sortent de dessous la mousse; le bouclier est suspendu sur chaque poitrine, toutes les lances sont en arrêt, et Édouard Bruce crie d'une voix de tonnerre : « En avant, maréchal, sur ces paysans ennemis! Nous calmerons la terreur qu'inspirent leurs arcs, et nous saurons en couper les cordes! »

XXII.

L'éperon presse le flanc des coursiers, ils se précipitent au milieu des rangs des archers. Il n'y avait point là de lances pour soutenir le choc, point de palissade pour arrêter leur impétuosité. Et comment leurs armures légères pourraient-elles résister aux longues lances et aux lourdes masses d'armes? A quoi leur servent leur coutelas contre des chevaux bardés de fer et des cottes de mailles? Les coursiers bondissent dans leurs rangs, les coups pleuvent sur leurs têtes, les cris, les gémissements, les exclamations de la vengeance donnent le signal du triomphe d'un côté et de la déroute de l'autre! Leurs cœurs anglais, avec une intrépidité obstinée, soutinrent un instant le combat; enfoncés enfin de tous côtés, forcés de fuir, ils se dispersent en désordre... Que les cerfs de Sheerwood et les daims de Dallom-Lee bondissent de joie! Les arcs brisés sur les rives de Bannock ne frémiront plus dans le taillis! Les jeunes filles peuvent enlacer de guirlandes de verdure le joyeux mai de Wakefield; elles peuvent jeter leurs regards impatiens vers le Nord. C'est en vain qu'elles attendent les beaux archers qui avaient coutume d'animer la danse : rompus, dispersés, atteints dans leur fuite, percés par la lance et foulés aux pieds des chevaux par milliers, ils encombrent la plaine ensanglantée de Bannock.

XXIII.

Le roi voit leur fuite et les poursuit de paroles de mépris. « Sont-ce là, dit-il, nos agiles archers ? Chacun de ces rustres fanfarons se vantait auparavant de porter dans son ceinturon [1] la vie de douze Écossais : ils sont plus propres à voler le gibier d'un parc qu'à ajuster un ennemi courageux ! En avant, gentilshommes et chevaliers ! Que le sang noble qui coule dans vos veines montre sa généreuse influence, et que les efforts de la chevalerie rétablissent le combat !... » Sur la droite de la sanglante mêlée, le terrain était ouvert et uni ; mais au milieu, Bruce avait eu soin de creuser plusieurs trous dans la terre, et les recouvrant ensuite de broussailles et de gazon, il avait ainsi tendu un piége terrible à ses ennemis. Dix mille cavaliers s'élancent la lance en arrêt et brûlant d'en venir aux mains ! La plaine, couverte de leurs cimiers étincelants et de leurs nobles bannières, retentit jusqu'aux rochers de Sterling, sous les pas de leurs chevaux, et du bruit de leurs cris et des trompettes. Les premiers tombent avec fracas, chevaux et cavaliers, sur le sol qui manque sous leurs pas, ils roulent dans le précipice creusé pour leur perte ; ceux qui les suivent se précipitent sur eux...; le casque, le bouclier, l'armure, la cotte de mailles et la lance, leurs bras nerveux et leur courage leur sont ici inutiles ! Des cris confus partent de cette masse de guerriers mourants et de chevaux qui expirent. Ils se sont précipités comme le torrent qui roule avec fracas sur les rochers du sommet de la montagne. Ils disparaissent comme ce même torrent lorsqu'il va s'engloutir dans une sombre caverne : les flots viennent en bouillonnant se briser les uns sur les autres. Ainsi, au milieu du vacarme et des gémissements, chaque nouvel arrivant ajoute à l'effroi et aux angoisses de ceux qui l'ont précédé !

[1] Les archers avaient un paquet de flèches fixées par leur ceinturon, A. M.

XXIV.

L'Angleterre est trop forte en hommes et en courage pour céder encore le combat. Tout ce qu'elle a de plus noble se trouve là réuni ; des noms qui n'ont jamais connu la crainte : l'intrépide comte de Brotherton, de Norfolk, le célèbre de Vere d'Oxford, Glocester, Berkley, Grey et Hereford, Bottetourt et Sanzavere, Ross, Montague et Manley s'y étaient rendus avec le fier Courtenay et l'illustre Percy... noms trop bien connus dans les guerres d'Écosse, à Falkirk, Methwen et Dunbar, et qui s'illustrèrent encore davantage par la suite à Crécy et à Poitiers. Pembroke et Argentine conduisaient avec eux l'arrière-garde. Ils s'avancent avec précaution sur la plaine où l'on glisse dans le sang et couverte de morts, jusqu'à ce que, se rencontrant dans la mêlée, les hallebardes se croisent avec les lances et les haches d'armes, et que le combat s'engage sur toute la ligne avec furie. C'est alors que la force de Douglas est mise à l'épreuve ; alors se montre la bouillante valeur de Randolph ; et la conduite d'Édouard n'est pas indigne du chef de la race royale d'Écosse. Les Écossais tinrent fermement pied, les Anglais avancèrent non moins fermement, et alors que de nobles cimiers tombèrent ! que de vaillants chevaliers périrent ! comme le carnage couvrit le champ de bataille !

XXV.

Chaque combattant luttait corps à corps, les coups succédaient sans relâche aux coups, les soupirs de ceux qui tombaient étaient étouffés par le cliquetis que produisait le choc des lames et des armures, ainsi que par les cris de guerre. Cependant ils mouraient confondus, oubliés, les héros du Sud, les guerriers de l'Écosse, et, hélas ? dans cette terrible guerre, que de motifs différents enflammaient les courages ! Le descendant d'une illustre famille mourrait pour la gloire, le patriote pour les droits de son pays,

un chevalier pour faire preuve de son jeune courage, et ce, pour conquérir l'amour de sa dame; quelques-uns se battaient par une horrible soif de sang, par habitude ou par bravoure. Mais, meurtriers farouches ou braves soldats, nobles ou serfs, tous, par différents motifs, suivaient, cette sanglante matinée-là, la route sauvage qui conduit à cette noire hôtellerie... la tombe !

XXVI.

L'ardeur des combattants commence à se ralentir, quoique la bataille ne soit encore ni perdue ni gagnée. Le soleil est déjà haut, une poussière épaisse tourbillonne, et les coups deviennent plus faibles, moins nombreux. Douglas s'appuie maintenant sur une épée de guerre, Randolph essuie son front sanglant, et les guerriers du Sud ne sont pas moins fatigués d'un combat qui dure depuis la pointe du jour. Le robuste Egremont est contraint de s'arrêter pour reprendre haleine, Beauchamp de lever sa visière, Montague de lâcher sa lance, et ton épée t'échappe des mains, brave de Vere ! Les coups que portent Bercley tombent moins rapides, et le son du cor de l'intrépide Pembroke ne retentit plus si joyeusement; d'Argentine, ton sabre retombe, et on n'entend qu'à peine Percy crier : « En avant, mes braves ! »

XXVII.

Bruce, avec l'œil vigilant d'un pilote, a bientôt remarqué le ralentissement de la tempête. Un effort de plus, et l'Écosse est libre! « Lord des îles, ma confiance en toi est ferme comme le roc d'Ailsa; précipite-toi sur l'ennemi avec les guerriers de la montagne : moi je chargerai avec mes lanciers de Carrick; maintenant courons au combat! » Soudain les lances sont mises en arrêt, les sabres luisent au soleil, le pibroch retentit et enflamme les cœurs, la voix sonore du roi Robert se fait reconnaître : « Lanciers de Carrick, en avant!... Ils succombent, ils succom-

bent ! Volons, braves fils d'Innisgail, l'ennemi lâche pied ! Que chacun combatte pour son père, pour son enfant et sa femme, pour l'Écosse, la liberté et la vie !... Le combat ne peut durer ! »

XXVIII.

Le choc nouveau et désespéré fit aussitôt reculer les ennemis de trente pas et plus, laissant leurs plus nobles soldats baignés dans leur sang. Seul, d'Argentine élève encore son bouclier à croix rouge, rassemble les débris de l'armée, reforme les rangs, qui furent entamés, et offre encore un front de bataille respectable. Ses efforts amènent une dernière lutte, courte, mais terrible; une lueur vive, mais de peu de durée. La belle Edith avait entendu les cris joyeux des hommes du Sud; elle les vit s'enfuir en déroute; elle entendit leurs trompettes sonner en même temps un air de douleur et de triomphe. Ces Soldats, de nouveau ralliés, paraissent, à ses yeux qui se troublent, devoir envelopper les insulaires. O Dieu ! ils recommencent le combat, et point de secours! Vous qui contemplez le carnage avec tant d'indifférence; vous qui voyez votre terre natale ainsi déchirée, oh ! vos cœurs sont-ils donc de pierre ?... »

XXIX.

La multitude, qui épiait de loin et n'avait pu trouver place parmi les combattants, n'observait pas sans émotion une bataille où Bruce luttait pour les droits de l'Écosse; tous les cœurs avaient reçu l'étincelle du patriotisme, ceux du vieillard et de l'enfant, du prêtre et du laïque, de l'homme libre et du serf; les femmes même tendaient la main vers une hache ou une épée; mais quand ils entendirent le muet Amadine stimuler leur zèle en recouvrant la parole, une frénésie enflamma la foule. « Des prodiges et des miracles accusent notre lâcheté... un muet nous rappelle nos devoirs... et celui qui rend la voix à un muet peut donner la

force à un faible. A nous, comme à nos seigneurs, est une terre natale, une terre promise; à nous, comme à nos seigneurs, appartient la vengeance des outrages faits à la nation, le choix entre la mort et la liberté échauffe nos cœurs comme les leurs... Aux armes, aux armes!... » Ils courent aux armes... ils saisissent haches, bâtons et lances, ils déploient des enseignes faites à la hâte (15), et, comme une armée à part, fondent sur les troupes harassées des Anglais.

XXX.

Déjà dispersés dans la plaine, malgré les reproches, les ordres et les prières, les escadrons de l'arrière-garde ennemie fuyaient en désordre ou ne faisaient qu'une résistance douteuse... mais quand ils crurent apercevoir des troupes fraîches et pleines d'ardeur fondre sur eux, les plus hardis rompirent les rangs. Oh! rendons justice à leur malheureux prince (16). En vain le royal Édouard, se jetant en personne au milieu des lances, s'écria : Honte à la peur et au désespoir!»... menaça, pleura, s'arracha les cheveux, et maudit la crainte infâme des siens; Pembroke détourna la bride de son cheval, et l'entraîna hors de la triste plaine. Avec eux s'en alla d'Argentine jusqu'au sommet de la colline, mais il ne les accompagna pas plus loin. « J'ai laissé un gage sur ce champ de bataille, dit-il; je ne veux pas vivre déshonoré : il faut que je retourne au combat, Hâtez-vous de fuir, sire, car sur vos traces marche le fier Douglas; je reconnais sa bannière : que Dieu envoie à mon souverain joie et bénédiction; puisse-t-il livrer des batailles plus heureuses que celles-ci! Encore une fois, sire, adieu! »

XXXI.

Il retourne à l'action; les Anglais fuient en désordre, sont tués ou pris. « Maintenant, voilà, dit-il (et il mit sa lance en arrêt)

voilà ma carrière finie, le but est proche; encore un effort, et cette dernière prouesse va clore ma race. » Alors se levant sur ses étriers, il fit retentir son cri de guerre : « Saint-Jacques pour Argentine ! » Et le vaillant chevalier désarçonna quatre de ceux qui poursuivaient les fuyards; mais ils ne furent pas désarmés : le fer d'une lance trouva le défaut de sa cuirasse, une hache brisa son cimier; et cependant il court la lance en arrêt sur le courageux lord de Colonsay, qui presse les fuyards de son épée sanglante, et lui perce la poitrine malgré les plis du tartan qui la recouvrent. Cloué à terre, le montagnard se débat encore contre le fer meurtrier, et brandit son large sabre. Il porte un coup furieux; étriers, cuissarts, lance, tout est inutile ; le sang jaillit de la blessure, et le farouche lord de Colonsay voyant son ennemi étendu à terre, rit au milieu même de ses douleurs, car sa lame a bien vengé le coup mortel qu'il a reçu.

XXXII.

La bataille une fois gagnée, Bruce s'occupait du soin de recueillir les fruits de cette difficile victoire ; il ordonnait aux chevaux et aux lances de poursuivre l'arrière-garde en désordre des Anglais, et d'empêcher que leurs différents corps se réunissent.... Lorsque le cri de guerre d'Argentine retentit faiblement à son oreille ! « Sauvez, sauvez la vie, s'écria-t-il, oh ! sauvez ce bon, ce noble, ce brave guerrier !... » Les escadrons lui ouvrent un passage, et il peut approcher du chevalier blessé; mais le chevalier n'élevait plus son bouclier à croix rouge : casque, cuissarts, cuirasse, tout ruisselait de sang; néanmoins lorsqu'il vit le roi s'avancer, il tâcha encore de mettre sa lance en arrêt, mais la force lui manqua, son éperon ne put exciter son cheval; lui-même las et blessé, tomba au milieu de sa course. Alors le généreux Bruce fut le premier à lui soulever la tête, à délier son casque... « Seigneur comte, dit Argentine, la journée est à toi ! Les ordres

de mon souverain et le sort contraire nous ont fait rencontrer trop tard; mais d'Argentine peut demander une grâce à un ancien frère d'armes... c'est une messe pour le chrétien, un tombeau pour le chevalier. »

XXXIII.

Bruce pressa sa main mourante; mais en voulant rendre cette étreinte amicale, elle se raidit et devint froide entre celles de Bruce. « Adieu ! s'écria le vainqueur, adieu, à toi la fleur et l'orgueil de la chevalerie, héros renommé pour ton bras valeureux, ta courtoisie, ta noble race, ta foi sans tache et ton mâle visage!... Que les moines de Saint-Ninian illuminent leur autel pour les funérailles de d'Argentine. Sur meilleur chevalier ceintré en un cercueil jamais torches ne brûlèrent, jamais messes ne furent dites. »

XXXIV.

Mais ce ne fut pas pour d'Argentine seul que ces torches brillèrent dans l'église de Saint-Ninian, et que retentirent les sons lugubres des prières de mort (17). Cette lueur jaunâtre éclaira aussi faiblement des cuirasses brisées, des cottes de mailles sanglantes, des cimiers rompus et des couronnes de barons, de comtes, de bannerets, des couronnes fracassées; et les meilleurs fils de l'Angleterre purent aussi réclamer leur triste part de ces prières funèbres. Cependant ne pleure pas, terre de gloire! Quoique jamais les léopards de ton écu n'aient abandonné si lestement un champ de bataille depuis l'invasion de Guillaume-le-Normand, tes annales peuvent souvent se vanter avec raison de terribles batailles perdues par les Écossais. Ne leur envie pas leur victoire lorsqu'ils luttaient pour les droits de leur indépendance, droits chers à tous ceux qui aiment la liberté, à personne si chers qu'à toi!

XXXV.

Revenons à Bruce, dont l'oreille curieuse veut apprendre de Fitz-Lewis la grande nouvelle. Autour de lui mille voix parlent de prodige et de miracles, « car le page muet a parlé ! » — « Le page ! s'écrie Fitz-Lewis, dites plutôt un ange descendu des régions du jour pour briser le joug anglais. J'ai vu tomber sa plume et sa toque, quand nous descendions du haut de la montagne : un front aimable, des cheveux noirs qui flottaient en boucles, donnaient un nouveau lustre à ses yeux brillants ; ses pas étaient aussi légers sur le gazon, que s'il eût volé avec des ailes invisibles. » — « N'a-t-il parlé à personne? » — « A personne... un mot lui est échappé quand il a vu le Lord des îles revenir du combat. » — « Et que lui a répondu ce chef? » — « Il s'est agenouillé, n'osant pas lever les yeux, mais murmurant à voix basse des mots que personne n'a compris, et l'a salué d'un air moitié joyeux, moitié triste, comme un être d'une sphère supérieure. »

XXXVI.

Au milieu même de la plaine sanglante de Bannock, alors couverte de cadavres amoncelés, parmi les hautes méditations du monarque vainqueur, la joie riait dans les yeux du bon roi Robert. « Ce page avait-il donc, demanda-t-il, un air angélique, un noble front, des cheveux flottants? Ronald s'est-il agenouillé devant lui ?... Alors il nous faut appeler l'Église à notre aide... notre volonté sera connue de notre chapelain, avant que ces étranges nouvelles se répandent davantage. Qu'il se rende droit à Cambus-Kenneth, qu'il prépare l'église pour une messe solennelle, pour qu'une nation entière remercie le ciel propice de l'indépendance qu'elle a reconquise. Qu'il dispose en outre la pompe qui d'ordinaire accompagne l'hymen des rois. Nous avons, dans nos jours de malheur, interrompu une solennité nuptiale : nous honore-

rons de notre présence, dès l'aurore de demain, les noces de la fille de Lorn.

CONCLUSION.

Allez, mes chants, suivez votre route aventureuse, suivez-la hardiment, et ne blâmez pas votre père de n'avoir pas choisi à ses humbles vers un patron qui par son nom ami les eût protégés, et dont l'amitié partiale aurait pu vous aplanir le chemin de la gloire. *Il était*... ah ! que de regrets sont renfermés dans ces deux mots si courts !... *Il était* une femme généreuse qui vous réclamait, et qui, si le destin l'eût permis, vous aurait glorieusement placés parmi les plus glorieuses productions.

Elle est ange aujourd'hui... peu s'en fallait qu'elle le fût pendant son pèlerinage en ce monde ! Que sert de rappeler cette patience qui, pour consoler les douleurs d'autrui, lui faisait cacher les siennes ? que sert de dire combien l'éclat pur de la vertu brillait d'une manière encore plus aimable sous des formes si belles ? et surtout que sert d'apprendre au monde qu'une modeste guirlande tressée pour l'ornement de ses cheveux est suspendue sur son tombeau, pour s'y faner et s'y flétrir !

FIN DU LORD DES ILES.

NOTES

DU LORD DES ILES.

CHANT PREMIER.

(1) Le château d'Artornish était autrefois une des principales forteresses que les lords des îles possédassent sur le continent : ils y tenaient leur cour plénière.

(2) Le veau marin montre un goût pour la musique qu'on n'attendrait guère de ses habitudes et du choix des lieux qu'il habite de prédilection.

(3) Le Sound de Mull, qui sépare cette île du continent d'Écosse, est un des plus riches tableaux qu'offrent les Hébrides aux voyageurs. Lorsque le temps est mauvais, le passage est difficile et dangereux par le peu d'étendue du canal, la divergence des courants et la violence soudaine des vents qui soufflent quelquefois tout à coup des gorges des montagnes sans donner aux matelots le temps de se reconnaître.

(4) Le nombre des îles occidentales d'Écosse dépasse deux cents. La plus septentrionale est Saint-Kilda, autrefois Hirt. Ilay, la plus fertile des Hébrides, était anciennement la principale résidence des lords des îles.

(5) Le château de Mingarry est situé sur la côte maritime du district d'Ardnamurchan : il servit long-temps de résidence à un chef de clan, et il offre encore d'assez belles ruines.

(6) Somerled fut thane d'Argyle et lord des îles vers le milieu du XII[e] siècle.

(7) Le représentant de cette principauté indépendante, laquelle reconnaissait néanmoins de loin à loin la prééminence de la couronne d'Écosse, avait nom Angus-Og ; mais ce nom a été, par euphonie, changé en celui de Ronald. Angus protégea Robert Bruce, qu'il accueillit en son château de Dunnaverty, dans le temps de sa plus grande détresse.

(8) Ce phénomène, appelé *feu de mer* par les marins, est un des plus beaux et des plus intéressants qu'on aperçoive dans les Hébrides. Parfois l'Océan paraît entièrement illuminé autour du vaisseau, et une longue trace de lumière vive et légère brille perpétuellement de chaque côté du navire ou le suit dans l'obscurité. Ces lueurs phosphoriques, sur l'origine desquelles les naturalistes ne sont point d'accord, semblent provenir du rapide mouvement du bâtiment à travers les flots saturés de frai ou d'autres substances animales. Ce passage rappelle la description des serpents-marins dans la ballade de Coleridge, intitulé *le Vieux marin.*

(9) La forteresse d'un chef des Hébrides était presque toujours placée sur le bord de la mer, à cause de la facilité des communications par eau.

CHANT DEUXIÈME.

(1) Égidius, ou Giles d'Argentine, fut un des chevaliers les plus accomplis de son temps, après Henri de Luxembourg et Robert Bruce.

(2) Une coupe du travail le plus ancien et le plus curieux a été long-temps conservée dans le château de Dunvegan. On la faisait circuler à la ronde dans les festins, et à la réception d'un étranger en signe de cordiale hospitalité.

(3) L'écuyer tranchant, auquel appartenait plus qu'au sénéchal le droit de placer les convives, était un emploi important dans la famille d'un chef des Hébrides.

(4) La connaissance de l'histoire d'Écosse est nécessaire pour l'intelligence complète des faits de ce poème.

(5) Robert Bruce, après sa défaite à Methwen par les Anglais ne dut son salut qu'à l'agilité de sa force prodigieuse, et qu'en abandonnant aux troupes du lord de Lorn son manteau dont l'agrafe, long-temps conservée dans la famille de Mac-Donald, disparut dans un incendie.

(6) La *fistula*, ou agrafe de manteau ou plaid, était un bijou d'un grand prix, lorsque celui qui le portait était un personnage distingué. Il y en avait en argent qui coûtaient plus de cent marcs.

(7) Sir James, appelé le bon lord Douglas, le plus fidèle et le plus brave des adhérents de Robert Bruce, fut blessé à la bataille de Dalry. Sir Nigel ou Niel Campbell, parent de Bruce, y perdit la vie.

(8) Robert Bruce, en sortant de l'église de Kirkpatrik, où, après une grave querelle sur ses droits à la couronne, il venait de poignarder Comyn, rencontra deux barons et James Lindsay. « Quelles nouvelles? » lui demandèrent-ils. — « Mauvaises, répondit Bruce ; j'ai peut-être tué Comyn. » — « Peut-être ! s'écria l'un d'eux, je rendrai la chose bientôt certaine ; » et il courut l'achever.

(9) Le caractère des *bardes* des montagnes d'Écosse, si grands dans les temps reculés, paraît avoir bientôt dégénéré. Les Irlandais affirment qu'ils eurent besoin du secours des lois pour réprimer l'avarice des leurs. Au sein des Highlands, ils tombèrent peu à peu dans le mépris, aussi bien que les *orateurs*, emploi que le même individu exerçait fréquemment avec celui de barde ou poète.

(10) C'était une ancienne coutume que d'amener la fiancée à la maison de son futur époux. Souvent même la complaisance était poussée si loin, qu'elle y restait des mois entiers à l'essai ; et le fiancé, après cette période de cohabitation, avait encore le droit de la renvoyer sans l'épouser. Aussi en résultait-il fréquemment de graves querelles entre les clans.

(11) Les chroniques de Stowe mentionnent avec détail l'exécution du célèbre Wallace, qui fut livré aux Anglais par trahison.

(12) Les Mac-Leod, comme presque toutes les familles distinguées des Hébrides, étaient d'origine scandinave et imparfaitement converties au christianisme.

(13) Bruce éprouva un repentir sincère d'avoir profané le sanctuaire de l'église par le meurtre de Comyn, et à sa dernière heure il ordonna que son cœur fût porté par John Douglas en Palestine, pour y être déposé dans le saint sépulcre.

(11) Ceci n'est point une métaphore : Bruce, poursuivi par les limiers de Lorn, ne leur échappa qu'avec infiniment de peine.

CHANT TROISIÈME.

(1) Le paysage que j'ai essayé de décrire est un des plus beaux de l'Écosse.

(2) Cette rencontre de Bruce et des brigands est tirée, à quelques changements près que nécessitait le plan du poème, d'un incident remarquable de la vie de ce prince.

(3) Cette magnifique grotte, enrichie des plus beaux stalactites, renferme à son extrémité un bassin d'eau limpide que l'imagination se représenterait aisément comme le bain de quelque naïade.

CHANT QUATRIEME.

(1) La générosité qui nous porte à rendre justice à un ennemi était un des traits marquants du caractère de Bruce. Il parlait rarement d'un ennemi tombé sous ses coups sans louer les bonnes qualités dont il pouvait être doué.

(2) La haine d'Édouard Ier contre les Écossais était si grande, qu'il ordonna à son fils en mourant de continuer la guerre d'Écosse, et de faire transporter ses ossements au milieu de son armée. Édouard II ne fit ni l'un ni l'autre.

(3) Les vieilles gens de l'île de Canna, ou Cannay, prétendent que l'esprit d'une très belle dame, que la jalousie de l'un des rois ou seigneurs de l'île avait renfermée dans cette tour, y apparaît encore, et racontent mille histoires merveilleuses à ce sujet.

(4) Ces vers font allusion à un terrible exemple de vengeance féodale dont il reste malheureusement des traces qui ne permettent pas d'en douter.

(5) Ce palais de Neptune, avec ses colonnes de stalactites, est une des plus riches merveilles de la création.

(6) John Leyden, auteur d'une ballade dont la scène est placée dans ces îles et très versé dans la littérature orientale, mourut à Java en 1811.

(7) La péninsule de Cantire est jointe au Sud du Knapdale par un isthme qui n'a qu'un mille de large.

(8) Le lac Ranza est une magnifique baie, sur l'extrémité septentrionale d'Arran, s'ouvrant vers l'est du lac Tarbat.

(9) Bruce, en débarquant, apprit que quelques uns de ses partisans étaient dans un bois près de là : il sonna du cor ; Douglas, en l'entendant, le reconnut aussitôt et s'avança avec les autres.

(10) Édouard Bruce, quoique fier et emporté, était au fond d'un cœur excellent.

(11) Cet incident qui fait ressortir la générosité chevaleresque du caractère de Bruce, eut lieu dans l'expédition qu'il fit en Irlande pour soutenir les prétentions de son frère Édouard au trône de ce royaume.

CHANT CINQUIÈME.

(1) L'intérieur de l'île d'Arran est riche en scènes pittoresques. On y remarque surtout de belles cascades.

(2) L'île d'Arran, comme celles de Man et d'Anglesey, abonde en monuments, restes de la superstition des païens et probablement des druides.

(3) Le château de Brodick, dans l'île d'Arran, près de la baie du même nom, avait été emporté par Douglas peu avant l'arrivée de Bruce dans l'île.

(4) L'habitude de jurer, trop généralement répandue depuis dans toute la nation écossaise, était alors restreinte aux militaires seuls.

(5) Bruce remit en effet le pied en Écosse, dans l'idée qu'un feu, qu'il vit allumé près de son château de Turnberry, était un signal qu'on lui faisait. Cette méprise et les heureux effets qu'elle eut pour sa cause sont tout-à-fait dignes de remarque.

(6) Cette flamme est encore attribuée aujourd'hui par la tradition du pays à une puissance surnaturelle.

(7) On montre, près du château de Turnberry, une caverne où l'on prétend que Bruce et les siens se cachèrent aussitôt après leur débarquement. Autour du château était une plaine d'environ deux milles d'étendue, entrecoupée de taillis et formant le parc du château.

(8) L'auteur a suivi la tradition la plus flatteuse qui rapporte que Bruce s'empara du château après avoir débarqué. Mais le fait est qu'il ne put qu'inquiéter la garnison anglaise commandée alors par Percy et non par Clifford, qui mourut en une autre occasion. Il se retira dans les montagnes de Carrick et s'y renforça tellement, que les Anglais furent obligés d'évacuer Turnberry, et ensuite le château d'Ayr.

(9) C'étaient quatre grandes coupes dont il est fait mention dans l'inventaire du trésor et des joyaux du roi Jacques III.

(10) Les historiens anglais font mention de la haute stature et de la fidélité invariable des habitants de la forêt d'Ettrick.

CHANT SIXIÈME.

(1) Le premier avantage important qu'eût remporté Bruce fut à Loudoun-Hill. Bruce était alors attaqué d'une maladie scrofuleuse ; il monta cependant à cheval pour combattre ses ennemis, quoiqu'on fût obligé de le soutenir de chaque côté. Il fut vainqueur, et on dit que l'agitation de ses esprits rétablit sa santé.

(2) Douglas perdit souvent et reprit autant de fois son château sur les Anglais, contre lesquels il exerça de grandes cruautés ; au point que, par la difficulté et le danger de le garder, le château commença à être appelé le *Château dangereux* de Douglas.

(3) John de Saint-John s'était avancé avec quinze mille cavaliers pour s'opposer aux Écossais. Édouard, dont la témérité lui fit souvent mettre à fin des entreprises que des hommes d'une valeur judicieuse n'eussent point exécutées, fit retrancher

son infanterie et le plus faible de son armée dans un terrain étroit et avantageux ; puis, s'avançant lui-même à la tête de cinquante hommes bien montés, il surprit les Anglais dans leur marche, les attaqua et les dispersa.

(4) Thomas Randolph, chef écossais renommé et fils d'une sœur de Bruce, après avoir pris parti pour les Anglais, se réconcilia avec son oncle, et se distingua par la prise d'Édimbourg et par beaucoup d'autres entreprises semblables.

(5) Bruce blâma son frère Édouard, qui était chargé du siége, d'avoir passé cette convention impolitique qui donnait le temps au roi d'Angleterre d'avancer avec toutes ses forces. « Que toute l'Angleterre arrive ! s'écria l'audacieux Édouard, nous les combattrons, fussent-ils encore plus nombreux.»

(6) Édouard Ier, selon la politique des conquérants, employa les habitants du pays de Galles, qu'il venait de soumettre, dans ses guerres d'Écosse, auxquelles leurs habitudes, comme montagnards, les rendaient très propres.

(7) Des ordres avaient été expédiés à Eth O'Connor chef des Irlandais de Connaught, et aux autres chefs Irlandais, de joindre le roi avec le plus de troupes qu'ils pourraient assembler, afin de marcher contre les rebelles d'Écosse.

(8) Les Fitz-Lewis ou Mac-Lewis sont une ancienne famille de l'île d'Arran, que l'on dit être d'origine française, comme le nom de Louis porte à le croire.

(9) Les dispositions faites par le roi Robert à la bataille de Bannockburn sont dignes d'attirer l'attention des tacticiens.

(10) Ce combat entre le roi Robert et sir Henri de Boune, brave chevalier anglais, produisit un grand effet sur l'esprit des deux armées.

(11) Ce corps détaché de cavalerie anglaise, au nombre de huit cents, voulait essayer de se jeter dans Stirling pour le secourir. Randolph, qui ne les avait pas vus approcher, avait été spécialement chargé par le roi d'empêcher tout essai de ce genre.

(12) Les Anglais attaquèrent, le 24 juin, le peu de largeur du front des Écossais, et la nature du terrain ne leur permit pas de profiter de l'avantage que leur donnait la supériorité du nombre.

(13) Maurice, abbé d'Inchaffray, célébra la messe, et passa ensuite devant les rangs des Écossais nu-pieds et un crucifix à la main, et les exhorta à combattre pour leurs droits et leur liberté.

(14) Il existe un proverbe qui dit que chaque archer anglais porte sous sa ceinture vingt-quatre Ecossais.

(15) Ceux qui suivaient le camp écossais, voyant des hauteurs des Gillies, l'impression produite sur les Anglais par l'approche de la réserve, et poussés par l'enthousiasme du moment ou par le désir du pillage, prirent tumultueusement tout ce qui pouvait leur servir d'armes, et se montrèrent comme une nouvelle armée avançant au combat. Cette apparition inattendue compléta la confusion qui régnait déjà parmi les Anglais, qui s'enfuirent dans toutes les directions, et dont une grande partie furent massacrés dans leur fuite.

(16) Édouard II, d'après les meilleures autorités, montra à la fatale bataille de Bannockburn une bravoure personnelle digne de son grand-père et de son petit-fils.

(17) Dans cette bataille périrent un grand nombre de représentants des plus nobles

familles de l'Angleterre qui n'a jamais éprouvé une défaite plus sanglante et plus désastreuse. On enleva du champ de bataille deux cents paires d'éperons dorés. Il y eut, avec le comte de Gloucester, quarante-deux barons et bannerets tués ; vingt-deux comtes, barons ou bannerets, et soixante-huit chevaliers furent faits prisonniers.

FIN DES NOTES DU LORD DES ILES.